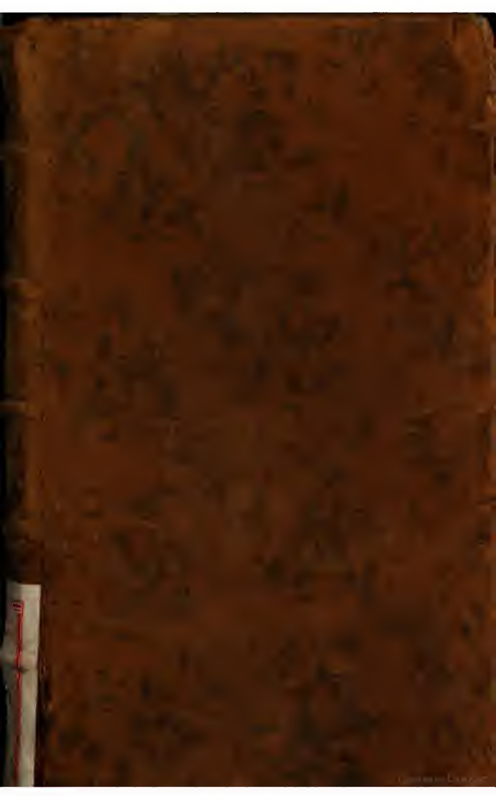


LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC SUR L'HONNEUR;

Avec des Observations Critiques, Morales & Historiques.

Par M. DENESLE.

Tantò major Famæ sitis est, quàm Virtutis!

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins, à Sainte Therese.

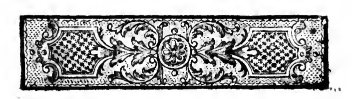
M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le dernier Volume.

Fin de la Table du dernier Volume.

LES



LES PRÉJUGÉS DU PUBLIC SUR L'HONNEUR, &c.

Chapitre trente-trois.

Des Veuves.

E Deuil ne sert que d'affiche à telles jeunes Dames qui viennent de perdre leurs Maris ; c'est apprendre décemment à tout le monde qu'on est souverainement libre de faire un choix, à prendre ce terme dans sa signification générale, & qu'on n'a plus de compte à rendre à qui que ce soit de sa conduite . . . Un privilége aussi étendu, & qui ressemble fort à celui dont les hommes sont naturelle-

ment en possession, ne devroit appartenir qu'aux Veuves qui ont *milité* assez long-temps sous les étendars de l'Hymen pour gagner ce grade. Il ne devroit être accordé qu'au jugement & à l'expérience. Or, quelle sorte de jugement & d'expérience une Veuve de quatorze ans peut-elle avoir aquise en six mois ou un an de mariage ? Et quelle liaison peut-on admettre entre les fonctions de cet état & la solidité de l'esprit ? Il y a plus d'une jeune Veuve à qui il n'a donné qu'un air & un goût de licence, au lieu de la prudence & de la circonspection. Encore une fois ce n'est point la pratique du Mariage qui fait venir l'esprit aux filles; cette maxime n'est bien placée que dans les contes de la Fontaine ; encore n'y est-elle employée que très-ironiquement. Ce sont les soins du ménage, les affaires difficiles, & quelques adversités qui rendent la femme intelligente. Un Mariage de courte durée & passé dans des libertés d'autant moins restreintes qu'elles sont autorisées, peut bien donner une expérience physique, mais non pas morale. Et cependant une fille presque majeure, quoique pleine de bon sens est encore en tutelle, pendant qu'une enfant, seulement pour avoir demeuré avec un homme, entre dans les

droits de l'homme, & peut, ſi elle le trouve bon, ne reconnoître comme lui d'autre regle que ſa volonté & ſes caprices. Sur quoi fondé, ſuppoſe-t-on que les hommes qui, pour la plûpart, ſe gouvernent ſi mal, peuvent communiquer aux femmes un eſprit d'ordre & de conduite? Croit-on qu'une femme, malgré ſon extrême jeuneſſe, doit tout ſçavoir, parce qu'elle n'ignore pas ce qu'il auroit ſouvent mieux valu pour elle, qu'elle n'eut pas appris ſi tôt?

Le veuvage pour certaines femmes n'eſt qu'un renouvellement & un rafraîchiſſement d'attraits. Elles reprennent toutes leurs afféteries & toutes leurs petites façons de filles. Elles croyent le redevenir à peu de choſe près. Elles voudroient preſque faire accroire à leurs Prétendans, ou, au défaut de ceux-ci, à leurs Amans, qu'elles ont été dans les feux du mariage comme les Salamandres ou les Pyralides, ſans en être ni conſumées ni altérées; & les Amoureux y gagnent à faire ſemblant d'être perſuadés de ce qu'elles diſent. Leur vanité s'en augmente & leur imprudence à proportion.

Regle générale, toute femme qu'on épouſe, & qui peut faire librement la

comparaiſon d'un homme avec un autre, traîne avec elle des inconvéniens... Si le dernier vaut moins à ſon goût que le prédéceſſeur, elle le lui vante ſans ceſſe. Il faiſoit ceci, il diſoit cela! ce ſont des regrets choquans qui ne finiſſent point. Vaut-il mieux? elle en eſt jalouſe, & propoſe encore le devancier pour modele... Elle ne conviendra jamais de la ſupériorité des derniers ſur les premiers. Elle prétend par-là les piquer d'émulation, & ſouvent il en arrive un effet tout contraire; elle les fait tomber dans le découragement; parce qu'il y a des gens qui ſont inimitables. On aime quelquefois mieux n'être qu'un mauvais original qu'une copie médiocre. Entre tous les Amans de Pénelope, il y en avoit peu qui puſſent tendre l'Arcd'Ulyſſe.

Les Artémiſes ne ſont pas ſi rares qu'on ſe l'imagine... La premiere qui s'eſt rendue ſi célebre dans l'Hiſtoire par ſes regrets pour la mort de ſon époux, n'a pourtant pleuré qu'un mal-honnête homme qui s'engageoit à toutes ſortes de mauvaiſes actions pour de l'argent (quoiqu'il fût Roi) mais il étoit bel homme. Ne trouvera-t-on jamais une Veuve qui ne pleure ſon mari unique-

ment que parce qu'il étoit plein de probité & d'honneur ? Les Artémises sont plus communes qu'on ne croit.

Le chien est d'une si douce nature que quoique bien battu & mal nourri, il cherche un autre Maître dès qu'il a perdu le sien. Les femmes qui ont été malheureuses en maris & qui n'en ont pas plutôt perdu un, qu'elles en cherchent un autre, sont assez tirées sur ce modele. On diroit qu'en général elles sentent bien qu'elles sont nées au moins pour la dépendance, si ce n'est pour la servitude.

Célamise fait un détail exact & touchant de toutes les peines qu'elle a eu à essuyer pendant vingt années avec un mari fâcheux, fantasque & bourru, auquel elle a été livrée dans un âge où on févroit les enfans dans les premiers siecles. Célamise restée veuve avec une fille unique, jouit du repos, de la paix & de la liberté... Cependant quoique sa fille ne lui témoigne pas plus d'envie que d'aversion pour le mariage, il lui tarde de la voir mariée. Elle la produit le plus qu'il lui est possible; elle l'afficheroit volontiers. Or il faut de deux choses l'une... Ou Célamise noircit indignement la mémoire de son mari, & en impose lorsqu'elle fait l'analyse de la vie triste qu'elle a me-

née avec lui ; ou elle cherche malignement à rendre ſa fille auſſi malheureuſe qu'elle l'a été. Si ce n'eſt ni l'un ni l'autre de ces deux griefs, reſtent pour le quatrieme & le troiſieme, l'avarice & l'égarement d'eſprit.

Certaines Veuves recherchent un ſecond mari parce qu'elles n'ont pas été heureuſes avec le premier ; ſi elles ne ſont pas heureuſes avec le ſecond, elles en chercheront un troiſieme. D'autres ne veulent pas, diſent-elles, après en avoir eu un mauvais, en prendre un ſecond, parce que ſi celui-là ſe trouvoit bon, elles auroient une perpétuelle appréhenſion de le perdre... Si au contraire le premier a été bon, elles ont peur de tomber à un mauvais, après avoir été ſi heureuſes avec le premier... Pour ſçavoir au juſte ce que les femmes entendent par un bon ou un mauvais mari, il faut être ce qu'elles ſont... Quoiqu'il en ſoit, ces ſortes de Veuves ſont fort heureuſes quand il ne leur tombe pas ſous les yeux quelque Objet qui les pointe un peu au vif. Car, ſoit qu'elles ayent été heureuſes ou malheureuſes, leur dilême s'en va en fumée. Celles qui ont été heureuſes eſperent le devenir encore ; celles qui ne l'ont pas été, eſperent pour cela même qu'elles

le deviendront... *Didon* en fera la preuve pour toutes... Son mari avoit été bon, il avoit été indignement & cruellement assassiné ; ces deux considérations devoient le lui faire regretter toute sa vie, & ne lui donner qu'une froide indifférence pour tous les hommes : cependant écoutez-la parler, & vous entendrez l'honneur de sa personne & les intérêts de son Etat plaider pour sa folle passion. Elle avoit jusqu'à ce moment méprisé *Iarbe*, Roi de Mauritanie, & voilà qu'elle craint, (si elle n'épouse pas *Enée*) que cet Africain sauvage ne vienne l'enlever jusque dans son palais... Cependant *Enée* n'étoit pas un Poursuivant bien dangereux, & de la maniere dont *Virgile* nous le donne, il n'étoit guere propre à faire tourner la tête d'une femme si chaste, en si peu de temps & à si peu de frais. Tous ces raisonnemens des Veuves pour se remarier ou ne se pas remarier, ne sont jamais que spécieux ; elles ne produisent que des motifs propres à les faire excuser, & gardent pour elles ceux qui les feroient mépriser, & qui sont presque toujours les véritables.

On a vû telle femme avoir d'assez belles qualités pour remplacer trois maris, & d'assez mauvaises pour les rendre tous

très-malheureux. Quelqu'un l'a comparée à ce fameux cheval de l'Antiquité appellé *Séjan*, qui étoit fort beau, mais qui fut fatal à tous ceux qui voulurent le domter.

Il étoit en cela bien différent de la Monture du Géant Gradasse, de laquelle le Roman dit :

Alfana la più bella,
E la miglior, che mai portasse Sella.

Les Ecrivains sacrés nous donnent en deux mots l'idée d'une Veuve pleine d'honneur selon Dieu & selon les hommes. Elle s'est rendue recommandable, disent-ils en parlant de *Judith*, parce qu'elle craignoit le Seigneur, & personne n'en disoit aucun mal. Pourquoi personne n'en disoit-il aucun mal ? Parce qu'elle se comportoit chastement & décemment ; & pourquoi se comportoit-elle avec sagesse & décence ? Parce qu'elle craignoit Dieu ... Voilà une définition exacte du vrai honneur, selon la Raison & selon la Religion ... Une femme indépendante qui se fait respecter de la médisance, est ce qu'il y a au monde de plus admirable, parce que c'est au monde ce qu'il y a de plus rare. Que dira-t-on de

celles qui n'ont d'autre Religion, ni d'autres principes d'honneur que l'ambition d'emporter les suffrages des hommes voluptueux & vains, & qui croyent que pour avoir de la vertu, c'est assez de ne pas manquer à l'honneur grossierement & avec éclat ?

Il ne faut pas conclure que toute femme qui n'aura pas une réputation aussi bien établie que celle de *Judith*, & de laquelle on semera quelques mauvais bruits, soit au moins coupable d'imprudence ... Il peut être vrai que la conduite d'une femme soit réguliere ; cependant parce qu'elle aura chassé, pour de bonnes raisons, une femme de chambre, il se forgera bientôt de mauvais bruits ; la personne chassée, malicieuse & méchante naturellement & par état, s'adressera aux ennemies de sa Maîtresse, & leur fera entendre mystérieusement ou sans détours, tout ce que la vengeance & la noirceur lui suggéreront ; ces calomnies sont relevées ; on s'en fait des confidences réciproques ; on les brode, on les couche par écrit, on les fait même imprimer. Tant il est vrai que l'apparence la plus fausse, nuit souvent plus que la réalité. Celle-ci dépend de nous, l'autre dépend de plusieurs causes externes dont

nous ne diſpoſons aucunement, & contre leſquelles les intentions les plus pures, & la conduite la plus meſurée, ne ſont le plus ſouvent qu'un aſſez foible rempart.

Je ne ſçaurois empêcher que l'on ne diſe du mal de moi ; mais je peus empêcher que l'on en diſe avec raiſon.

Il y avoit une famille à Rome dont les femmes, depuis la fondation de cet Etat, ſe conſerverent dans une telle réputation de chaſteté, qu'on n'en vît aucune ſe remarier : c'eſt Saint Jerôme qui nous l'apprend en écrivant à la Dame *Furia*, laquelle, quoiqu'elle fut de cette famille, ſentoit quelque violente tentation de déroger à cette louable coutume. Si vous demeurez Veuve, lui écrit-il, vous ſerez encore moins à louer que vous ne ſerez à blâmer, ſi vous ne pouvez faire étant chrétienne, ce que toutes les femmes de votre Maiſon ont fait étant Payennes. Cela n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait pluſieurs Veuves qui refuſent de ſe remarier, & qui pour cela n'en ſont ni plus ſages, ni mieux ſamées.

Il y a de l'excès dans ceux qui étalent comme une maxime qui ne ſouffre point d'exception, que toute Veuve qui ſe remarie ne doit pas être eſtimée chaſte.. Il

peut y avoir d'autres raiſons qui déterminent une Veuve à un ſecond & à un troiſieme Mariage ; comme il peut y avoir des raiſons oppoſées à la chaſteté qui la déterminent au Veuvage.

Il y a du danger à propoſer l'exemple des animaux à des perſonnes ſpirituelles & malignes, pour les porter à la vertu. Elles renverſent ſouvent par une ſeule & courte replique les plus beaux préceptes de morale, & y jettent même du ridicule. Une jeune Romaine à qui on propoſoit l'exemple de la *Tourterelle*, pour la détourner d'un ſecond Mariage, répondit avec ingénuïté, que la *Tourterelle* n'étoit qu'une bête... Elle avoit raiſon. Les animaux n'agiſſent point par des motifs, & on les voit toujours faire néceſſairement ce qu'ils font.

On décernoit chez les anciens Romains une couronne de pudicité aux femmes qui ne ſe remarioient point après la mort de leur premier mari. On auroit peine à rendre une bonne raiſon de cette coutume ſinguliere... Car puiſque la continence n'étoit pas une vertu dans cette fauſſe Religion, il s'enſuit que la propagation étant utile à la ſociété, ils autoriſoient un genre de vie qui lui eſt contraire. Fouillons plus avant, nous en trou-

verons peut-être la raiſon dans la vanité des maris. Il n'y en a pas un qui, en mourant & en laiſſant une femme aimable, ne fut charmé qu'elle ne voulut jamais ſe donner à d'autres... Car le vrai caractere de l'amour propre, c'eſt que quand il ne peut plus poſſéder les choſes qu'il a aimées, il voudroit, s'il lui étoit poſſible qu'aucun autre ne les poſſédât.. Cette maniere regnoit, du moins autrefois dans les Indes où les maris avoient mis les femmes dans le goût de ſe faire brûler toutes vivantes avec les cadavres de leurs Epoux. Exemple d'une fidélité admirable qu'aucun de ces Marauds ne s'eſt jamais piqué d'imiter ! L'Hiſtoire nous a conſervé le nom de ce Romain, qui fit empoiſonner ſa femme en mourant, & qui l'entraîna avec lui ſous ſa tombe, afin que perſonne ne la poſſédât après lui. *Hérode le Grand* qui occupe une des premieres places entre les maris déteſtables, avoit donné des ordres ſecrets en partant pour l'Egypte où Marc-Antoine le *Triumvir* l'avoit mandé, que s'il ne revenoit pas, on étranglât Marianne ſa femme qu'il aimoit éperdument. C'étoit encore la fatuité de *Caligula*, qui regardoit comme une profanation, qu'une femme qu'il avoit honorée de ſa familiarité accordât

la fienne à aucun mortel. L'utilité publique n'eſt-elle pas bien chere à ces ſortes d'animaux ? Il faut qu'une femme, encore aſſez jeune pour donnner vingt Citoyens à l'Etat, demeure inutile à elle-même & à la Patrie, parce qu'un Agoniſant encore tout plein d'orgueil & de cupidité, exige cette petite & derniere preuve de la fidélité de ſon épouſe. Qu'y-a-t-il de plus ridicule & de plus vain ? Il eſt rare que les femmes exigent en mourant de pareilles promeſſes des hommes. Dieu ſçait comme ils leur tiendroient parole, puiſqu'ils n'attendent pas même qu'elles ſoient mortes pour leur donner les preuves les plus convainquantes de mauvaiſe foi & d'infidélité.

Tout le monde ſçait l'Hiſtoire du ſieur Colletet, qu'on ſurprit avec ſa Servante lorſque le cadavre de ſa femme étoit encore ſur la paille, & qui dit pour s'excuſer, que la douleur lui tournoit tellement la tête, qu'il ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit.

La couronne de pudicité accordée aux Veuves n'étoit certainement pas de l'invention des femmes, mais bien certainement de celle des hommes, qui ſe remariant autant de fois que l'intérêt ou la paſſion le leur demandoit, ne trouvoient pas

bon que les femmes qu'ils laissoient, & dont ils étoient encore amoureux en expirant, se donnassent la licence de les imiter. Quelle tirannie que celle qui veut encore regner dans le tombeau ?

Si la continence des femmes Veuves étoit une chose si louable, pourquoi celle des Veufs l'auroit-elle été moins, & pourquoi ne les pas engager aussi à vivre chastement par une couronne de pudicité ? Une femme est encore plus dans le cas de se remarier qu'un homme : car outre qu'elle a besoin d'un appui, c'est qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse vivre avec la même licence. Celui-ci ne se deshonore point même par une débauche publique, pendant que celle-là est diffamée par les simples soupçons. Au reste, il semble que les Dames Romaines ayent senti le piége : car cette couronne n'en a pas tenté un grand nombre, & ce qui nous le persuade, c'est l'attention qu'à eue l'Histoire de nous conserver les noms de celles qui ont été couronnées, & dont le nombre, pour être compté, ne demande ni Algébre, ni Arithmétique, puisqu'il se monte environ à trois ou quatre sur des millions. Quelques Observateurs croyent que cette marque d'honneur s'accordoit plutôt à la rareté

du Fait qu'à la vertu de la Dame, comme à peu près encore aujourd'hui en certaines contrées, on décerne des couronnes de Laurier aux maris qui ont enterré ſept femmes, ou aux femmes qui ont enterré ſept maris; non pas qu'il y ait là dedans l'ombre de vertu; mais uniquement parce que cette chance-là n'eſt pas commune.

Pour qu'une Veuve méritât des louanges lorſqu'elle ne ſe remarie pas après la mort de ſon premier mari (car il n'y a que celle-là qui ſoit dans le cas d'en mériter,) il faudroit ſçavoir deux choſes qu'il eſt difficile de ne pas ignorer... La premiere, c'eſt ſi ſa complexion ne lui donne pas une averſion naturelle pour le Mariage. Car il s'en rencontre de fois à autres quelques-unes qui ſont ainſi faites; & il y a même des filles qui, ſans trop connoître les obligations phyſiques du Mariage, ne laiſſent pas d'en avoir naturellement horreur. Ce ſont des jeux de la Nature; mais elle ne s'en fait pas une habitude... *Ovide* dit que *Daphné* ne pouvoit ſupporter que ſon pere lui parlât de Mariage, & qu'elle le regardoit comme un crime. C'eſt-là ce qui s'appelle avoir des notions rigoureuſes de la décence. Si toutes les filles reſſembloient à

celle-là, on feroit forcé, pour prévenir l'extinction du Genre Humain, de renouveller l'enlevement des Sabines. En second lieu, il faudroit sçavoir si des raisons d'intérêt ne s'opposent pas au dessein qu'auroit cette belle Veuve de se remarier; dessein qu'elle effectueroit, si ces mêmes raisons ne subsistoient plus : car l'intérêt a souvent la même montre que l'amour de la chasteté. Outre ces deux motifs de viduité, il pourroit y en avoir un troisieme au jugement de Saint Paul, qui parlant de quelques Veuves de son temps, disoit qu'elles étoient mortes devant Dieu, & très-vivantes au monde. Ce sont celles qui se passent très-aisément de maris quand elles ont des hommes... Or, dans tous ces motifs-là, il est clair qu'il n'y a pas un grain de vertu, ni conséquemment aucune matiere à éloge selon les idées que nous avons de la vertu, laquelle ne consiste pas tant dans l'action extérieure, que dans l'intention secrete. Une femme qui n'est chaste que par tempéramment ne l'est pas, comme un homme qui hait naturellement le vin n'est pas sobre; c'est le combat qui fait la vertu; c'est la volonté & non la nécessité : c'est l'obéissance à la justice, & non pas l'attrait du goût. La vertu admet nécessaire-

ment le travail & la liberté... Un homme qui n'a point de penchant pour le sexe, peut bien regarder cette disposition naturelle comme un très-grand bonheur, dont il doit remercier Dieu tous les jours, mais non pas comme une vertu... Il n'est pas plus en droit d'espérer la récompense de sa chasteté, que celui qui hait le vin n'est en droit d'en espérer de sa sobriété. Et il arrive par cet arrangement qu'il y a quelques femmes qui, à cause de leur penchant pour les hommes, ne se croyent pas chastes, & qui le sont pourtant quand elles ne s'y livrent pas : de même qu'il y en a d'autres qui ne doutent nullement de leur chasteté à cause de leur aversion pour les hommes, & qui pourtant à parler strictement, n'ont pas la vertu de chasteté. Un Mari auquel il tombe une femme de cette espece, croit bien pour le coup avoir lieu de dormir tranquille ; mais il ignore apparemment ce que peuvent l'avarice, la vanité ou la vengeance de ses mauvais traitemens. Ce qu'il y a d'original, c'est qu'un mari se plaint, s'il lui tombe une femme insensible : (car il y en a, quoiqu'en dise la Faculté ;) & il est rempli de crainte & de défiance s'il lui en tombe une qui ait de la vivacité. La beauté le fait trembler ; la laideur lui

donne du dégoût & du mépris ; il soupçonne la jeune ; il hait la vieille ... C'est précisément le Baudet de l'Apologue à qui Jupiter, avec toute sa puissance, ne put jamais trouver un maître qui fût de son goût ... Il ne vouloit point d'un Jardinier ; les choux & l'ozeille lui donnoient des crudités. Il ne vouloit pas d'un Charbonnier ; rien n'étoit plus mal propre ; ni d'un Plâtrier ; la chaux lui rongeoit les pomons ; les peaux du Corroyeur l'infectoient ... Il auroit voulu être la Monture d'un Empereur Romain.

Si une Veuve se remarie, on parle d'elle, comme si sa solitude lui eut été à charge. Si elle ne se remarie pas, on parle encore d'elle, comme si elle avoit le secret d'adoucir par quelque intrigue bien conduite la tristesse de sa viduité... On dit vrai quelquefois dans l'un & dans l'autre cas ; mais on n'en sçait rien, & cela suffit pour son honneur. On s'étonne quelquefois qu'une femme se remarie au bout de douze ans de viduité. Mais pourquoi ne pas s'étonner au contraire qu'elle ne se soit pas remariée plutôt ? Il est assez inutile d'avertir que nous n'avons ici en vue que les jeunes Veuves : car quand à celles que l'âge met hors de la médisance, à peine y fait-on attention dans le

Public. On veut qu'il y ait un âge où une femme n'ait plus de ſexe. Or, ſelon le Préjugé, quand il n'y a plus de ſexe, il n'y a plus d'honneur.

La plaiſanterie de *Petrone* ſur la *Matrône d'Epheſe* eſt froide, groſſiere & ne ſignifie rien. L'aventure qu'il lui donne n'eſt rien moins que vraiſemblable dans une Dame diſtinguée par ſon état, Veuve depuis trois ou quatre jours, avec un Archer du Guet, prépoſé à la garde d'un Pendu. Il ne faut jamais du moins s'éloigner de la nature & de la vraiſemblance, quand on veut faire rire & corriger en riant.

Premierement, le regret de cette Veuve étoit ſérieux, puiſqu'elle ne s'étoit enfermée dans le tombeau de ſon mari qu'à deſſein d'y finir ſes jours... On ne ſe laiſſe point mourir par air..... Les Veuves qui affectent de ne point manger en préſence de témoins dans les premiers jours de la perte de leurs Epoux, font quelquefois bonne chere quand le monde eſt retiré... D'autres par complaiſance pour une amie, avalent un morceau; par égard pour une parente, autre morceau; par déference pour une perſonne reſpectable, un doigt de bon vin: de ſorte que quoiqu'elles jurent à tout le mon-

de qu'elles ne peuvent rien prendre ; elles ne laiſſent pourtant pas d'avoir l'eſtomac meublé. D'autres ont pris ſagement leurs précautions quand le monde arrive, auſſi ne ſe laiſſent-elles point vaincre, & cela vaut encore mieux : car ceux mêmes qui nous preſſent de manger, y trouvent à redire quand nous le faiſons.

Mais puiſque *l'Ephéſienne* vouloit mourir de faim, ſes regrets étoient donc ſinceres. Or, comment perſuadera-t-on à quelqu'un de judicieux, que d'une douleur auſſi généreuſe & auſſi marquée, une Dame ait pû tout d'un coup paſſer à la joie la plus indécente, comme à la perfidie la plus monſtrueuſe & la plus vile : car elle ne ſe contente pas de manger contre ſon vœu, ſa part d'une mauvaiſe Gamelle ; elle ſe livre par reconnoiſſance à un Malotru ; elle ne ſe contente pas de s'y livrer, elle conſent que le corps de ſon mari ſoit tiré du tombeau pour remplacer à la Potence le Pendu qui en avoit été détaché, pendant que le Garde pouſſoit la fleurette. Puiſqu'il y a néceſſairement des dégrez dans le mal comme il y en a dans le bien, & que perſonne ne devient tout d'un coup ſcélérat ou vertueux, il n'y a pas à douter que cette Veuve n'ait

été une Coureuſe du vivant de ſon mari.. Or, quelle eſt la femme accoutumée à mener une mauvaiſe vie du vivant de ſon mari, qui veuille ſe laiſſer mourir de faim, parce qu'il s'eſt laiſſé lui-même mourir de maladie ? Cela eſt contre la nature & contre le caractere des gens. Mais, ſelon *Pétrone*, cette Dame étoit en très-bonne réputation, & tellement qu'on la propoſoit même comme un modele d'honnêteté & de décence à toutes les femmes, & par une ſuite naturelle de cette vertu, les regrets qu'elle témoignoit de la mort de ſon mari, devoient donc être auſſi ſinceres que la réſolution qu'elle avoit priſe de le ſuivre. Comment donc s'eſt-elle proſtituée en un inſtant, & ſans façon à un homme de la lie du peuple pour un ordinaire de Gargotte & un morceau de pain ? Il n'y a rien que de forcé dans tout cela. Il avoit bonne mine, dit *Pétrone* ! Peut-être. Mais qu'en faut-il conclure ? Quelqu'avantageuſe que ſoit la taille d'un Archer, n'a-t-il pas plus de quoi effrayer les honnêtes femmes que de les charmer. Il n'y a qu'une harangere qui puiſſe lui trouver des graces, juſqu'au point où la Dame *Ephézienne* lui en a trouvé. Ne diroit-on pas, à entendre *Pétrone*, qu'il avoit l'air & les façons d'un jeune Che-

valier Romain ? Et il faut bien le croire, puisqu'il lui fait dire de très-jolies choses, & qu'il lui fait citer *Virgile* aussi à propos & aussi galament qu'auroient pû faire *Ovide*, *Tibulle* & *Properce*.

D'un autre côté, si la Dame n'eût été qu'une femme artificieuse & sans honneur, auroit-elle voulu passer plusieurs jours aussi sotement dans un tombeau sans y manger ? Lui eût-il été encore difficile d'en sortir d'une maniere qui eut tourné à sa gloire ? N'auroit-elle pas été assez bonne menteuse pour feindre que son Epoux lui étoit apparu, & lui avoit ordonné de cesser ses pleurs & ses regrets, puisqu'il étoit dans les champs Elizées où il jouissoit des plaisirs les plus purs ? Qui auroit pu la démentir ? Ce Personnage-là est bas & peu intéressant : car il ne donne l'idée que d'une Prostituée ou d'une Idiote. La Fiction est narrée avec beaucoup d'élégance. La forme en est extrêmement délicate, mais le fond en est d'une grossiereté choquante ; & tout propre à faire rire des Matelots, aussi en rirent-ils beaucoup. *Triphéne* avoit tort d'en rougir : car elle n'est ni selon le caractere d'une femme comme elle, c'est-à-dire, d'une courtisane, ni selon le caractere d'une femme d'honneur, telle

qu'étoit *l'Ephézienne* au moins par état. Ce petit conte enfin, quoique fait tout exprès pour avilir les honnêtes femmes, à peu près comme l'Ane de Lucien, ne les effleure pas même. Il ressemble à ces Roses qui sentent mauvais, & dont il ne faut pas trop s'approcher pour qu'elles plaisent. *La Fontaine* a voulu enchérir, & a cru donner le dernier coup de pinceau, en disant *qu'un Goujat de bout, vaut mieux qu'un Empereur enterré*; cela est vrai dans le fond, & il n'a rien dit de nouveau, mais que cela décide-t-il contre les femmes ? Celles qui sont publiques s'embarrassent peu des Goujats; elles aiment beaucoup mieux les honnêtes gens qui les payent bien : & à l'égard des aimables Veuves d'un certain rang, telle qu'étoit *l'Ephésienne*, dans quel temps se sont-elles jamais trouvées réduites à choisir nécessairement entre un Goujat debout & un Empereur enterré ?

Ce sont les Us & les Coutumes qui décident le plus souvent de l'honneur des Mariages... Tel Cavalier qui méprise infiniment toutes les formalités des Mariages, ne voudroit pourtant pas épouser une fille qui seroit seulement devenue mere une fois; & il épousera une Veuve qui aura des enfans de deux ou trois ma-

ris ... On sçait bien qu'en cela il ne fait que s'accommoder à certains préjugés de l'honneur universellement reçus ; mais comment peut-on respecter si fort les Préjugés Humains, & mépriser les Loix Divines avec tant de suffisance ?

Nous ne parlons pas des hommes Veufs, parce qu'il n'y a que les enfans qui mettent quelque difference entre eux & les Garçons. On n'en peut guere admettre d'autre aujourd'hui, & peut-être seroit-il difficile d'assigner un temps où la différence qui doit y être, y ait été plus ou moins qu'elle n'y est.

On dit qu'il vaut mieux que des enfans ayent un Beau-pere qu'une Belle-mere, parce que celle-ci est plus ingénieuse dans sa haine, & que les enfans ayant affaire plus directement à elle, elle a aussi plus d'occasions de les maltraiter & de leur rendre la vie dure ... Ce qu'il y a de certain, c'est que les belles-meres sont en mauvaise réputation depuis le commencement du monde ... il est si naturel & si ordinaire aux femmes de haïr les enfans qui ne sortent pas d'elles, que *Juvenal* dit que de son temps, il leur étoit presque permis de s'en défaire par toutes sortes de voyes.

Cette ironie amere en dit beaucoup, &

& fait sentir l'injustice, l'inhumanité & l'impiété d'une femme qui se livre aux mouvemens de sa jalousie, de son orgueil & de son avarice : car ces trois choses-là concourent ordinairement à la haine des Belles-meres contre les enfans d'un autre lit, pour parler leur style. La haine des hommes contre les enfans des Veuves qu'ils épousent, est moins ardente & moins ingénieuse, mais elle n'est souvent ni plus juste, ni plus humaine. C'est imiter certaines bêtes qui n'aiment que leurs petits, & qui étranglent ceux qu'on veut leur supposer; on dit certaines bêtes & non pas toutes; car il y en a qui nourrissent & qui aiment les petits qui ne sont pas à elles, sans s'y être obligées par contrat.

C'est le goût plutôt que la justice & la raison qui détermine les femmes... Ordinairement une belle-mere aime son Gendre & déteste sa Brû... Elle fait pis que cela, elle aime son Gendre & déteste sa propre fille... Un Beau-pere aime sa Brû & ne hait point son Gendre.

CHAPITRE XXXIV.

Du caractere des Femmes en général, & de leur condition.

L'EMPIRE des Femmes est chimérique, & leur servitude est réelle.. Quel Empire que celui qui n'est fondé que sur quelques traits superficiels que les accidens les plus légers peuvent altérer & alterent chaque jour ! Quel Empire que celui qui n'a pour soutien qu'une peau bien tendue, laquelle si elle vient à se détendre, met au rang des plus chetives Esclaves, celle qui peu auparavant commandoit avec tant de hauteur ! Quels foibles avantages que ceux de la beauté, puisqu'ils n'ont de valeur que ce que la cupidité & l'imagination déréglée d'un voluptueux ou d'un débauché leur en donnent ! Qu'il est triste de n'être aimée qu'à cause d'un visage, & de ne pouvoir espérer de l'être qu'à condition que ce visage sera ou paroîtra du moins toujours le même !

N'est-ce pas une gloire bien relevée pour la belle *Aspasie*, d'être enfin venue

à bout par tous les charmes de son sexe réunis en sa personne, de faire oublier au grand *Cyrus* un misérable Eunuque que la mort lui avoit enlevé, ce qui le plongeoit dans la douleur la plus profonde? Il y a un bon nombre de traits dans l'histoire que les hommes ignorent, ou qu'ils oublient quand ils méprisent les femmes.

Les hommes ont beau protester de la délicatesse, de la sincérité & du désintéressement de leur amour; il ne tiendroit qu'aux femmes, si leur vanité ne les aveugloit pas, de les prendre en mensonge dans le moment même qu'ils leur font ces protestations: mais il est si doux de croire ce qu'on souhaite! L'orgueil des femmes n'a-t-il pas-là une belle matiere, & ne se doivent-elles pas trouver bien flatées que les hommes les mettent au nombre de leurs mêts & de leurs liqueurs, & ensuite au rang de leurs chevaux, dont ils se défont quand ils sont devenus vieux ou fourbus! Il n'y a pas de maris si chétifs qui ne tiennent cette conduite à l'égard de leurs femmes; mais ils regarderoient comme une atrocité, que leurs femmes tinssent la même conduite envers eux.

Il est vrai que les femmes sont singu-

lieres ! Les hommes se rejettent en vain sur l'estime, sur l'attachement ; elles ne se trouvent point dédommagées ; elles comptent avoir tout perdu, & les plus grands sentimens ne leur tiennent lieu de rien au prix de l'amour : elles ne se plaisent qu'à exciter des passions ; & l'amitié, quelque tendre & quelque sincere qu'elle soit, n'est pas plus une passion que l'estime... L'amour est leur triomphe, c'est lui seul qu'elles cherchent dans le cœur d'un homme, & y trouvassent-elles tous les autres sentimens, si celui-ci n'y occupe pas la premiere place, le cœur le mieux meublé ne leur paroîtra qu'une solitude affreuse. Voyez dans la Comédie du *Joueur* comment la Comtesse se trouve choquée jusqu'au vif, de ce que *Dorante* lui dit qu'il a un respect infini pour elle. Les deux Précieuses de Moliere se trouverent fort offensées de ce que deux fort honnêtes hommes avoient débuté avec elles par leur faire des propositions de Mariage ; ce qui fit dire à leur oncle qu'elles auroient apparemment mieux aimé qu'ils eussent débuté par le concubinage.

On compare une femme qui a eu de la beauté & qui n'en a plus, à une Place

démantelée, à une piece d'artillerie enclouée, à un Lion qui n'a plus ni dents ni griffes, & que les enfans peuvent insulter.

Pourquoi les filles finissent-elles d'être belles, là où les femmes ne font en quelque maniere que commencer à le devenir ? En pourroit-on donner une raison physique ou morale ? Il y a bien de l'apparence que ce Préjugé n'a été mis en crédit, que pour engager les filles à se marier de bonne heure, & à employer le spécifique qui, selon la supposition, entretient, augmente & prolonge la beauté des femmes : car il ne tient qu'à elles d'en voir des milliers de leurs semblables, qu'un an de mariage & quelquefois moins, rend plus laides qu'elles n'avoient été belles. Et il est hors de doute que dans les pays où la mode ne change point, un habit qui n'a jamais été endossé, fut-il fait depuis dix ans, vaut mieux sans doute, & sera toujours plus honnête & plus portable que celui qui est à moitié usé, n'eut-il que six mois de service. Si c'est par des raisons physiques que les filles enlaidissent de bonne heure, nous les renvoyons aux Médecins, qui peut-être nous diront que les filles se consument d'elles-mêmes, par l'impatience

qu'elles ont d'être mariées, & par le dépit qu'elles ressentent quand elles ne le sont pas aussi-tôt qu'elles le voudroient. Cette décision confirmeroit le proverbe, *qu'un bon cheval s'use à l'écurie.*

Une fille qui entend dire à tout le monde que sa compagne est embellie depuis son mariage, est souvent assez simple pour se persuader que le mariage embellit effectivement.... Mais comme il n'y en a guere qui soient assez novices pour ignorer en quoi consiste l'essence du Mariage, si cette fille vient à se mettre fortement dans l'esprit que les hommes sont les causes efficientes ou tout au moins instrumentales de la beauté, n'est-il pas à craindre que par l'envie d'être belle, elle ne se dispense de certaines formalités, & qu'elle ne les regarde comme de simples accidens étrangers à la substance ? Il seroit difficile de faire accroire à aucune que ce soit le Contrat ou le Sacrement qui embellissent. Mais s'il est vrai que le Mariage embellit, il ne l'est pas moins qu'il enlaidit... Cette derniere vérité est d'expérience, l'autre n'est que fortuite & chimérique. N'importe, c'est la chimere ou plutôt c'est le goût qui décide. Ce qui plait peut-il manquer de se trouver salutaire & véritable ?

Il regne encore une assez sote coutume parmi le monde . . . C'est de faire accroire aux filles, pour peu qu'elles soient d'une foible santé, que le Mariage leur donnera une vigueur d'Athléte . . . On le leur fait envisager comme une espece de *Panacée* ou médecine universelle. Et il arrive de-là qu'il n'y a pas jusqu'à la Pulmonique qui ne se persuade que la qualité de mere la délivrera de tous ses maux. C'est toujours celle qui se trompe le moins.

Deux ou trois sont heureuses dans le Mariage, des milliers font compassion : n'importe . . . Une fille ne fait attention qu'à ces deux ou trois, & met les milliers de côté. C'est ainsi que celui qui veut faire un larcin, tient registre de ceux qui n'ont pas été pris, & met de côté ceux qui ont été pendus. Une fille qui a une forte envie d'être mariée, suppose encore presque toujours, que c'est la faute des femmes quand elles ne sont pas heureuses avec leurs maris, & selon cette supposition, ou elles manquent de beauté ou de complaisance . . . C'est là-dessus qu'elle les juge & qu'elle les condamne; mais comme elle a déja de la beauté, & qu'elle est bien sûre d'avoir de la complaisance; c'est là-dessus qu'elle

bâtit la certitude d'un mariage fortuné. Au pis aller, ne pourra-t-elle pas, comme tant d'autres, se dédommager de la servitude où elle sera avec son mari, par la tyrannie qu'elle exercera sur un amant ? L'orgueil n'y perdra rien, & peut-être même y gagnera-t-il.

En style bourgeois, *faire l'amour à une Fille*, c'est la rechercher en mariage. Un homme, dans cette circonstance, eu égard à la droiture de son motif, ne laisse pas de voir une fille avec assez de liberté, en présence des parens d'abord ; mais enfin ils ne peuvent pas toujours y être : & d'ailleurs comme ce Garçon & cette Fille, ne se recherchent que pour le mariage, il est sûr qu'ils gardent l'un & l'autre, dans le particulier, toutes les bienséances, & que l'honneur va son train ordinaire . . . Va-t-on un jour de fête à la promenade, dans un Jardin, dans un Parc, à la Campagne ? Les Futurs sont toujours devant, & plus volontiers encore derriere les Parens, à une distance raisonnable, c'est-à-dire, de cinquante pas géométriques ou environ, plutôt davantage que moins, parce que les jeunes gens en doublant le pas, ont bientôt rattrapé les vieilles gens, & il arrive, par cet arrangement, que pen-

dant que la compagnie eſt dans une avenue, ou dans l'iſſue d'un petit bois, nos Futurs ſont dans un autre. Perſonne n'y trouve à redire, parce que perſonne n'ignore qu'ils ſe font l'amour... La Fille reçoit des lettres & y répond. Le pere ni la mere n'ont la curioſité de rien décacheter, parce qu'ils préſument avec fondement qu'il n'y eſt queſtion que d'amour... Ce petit manége dure quelquefois une couple d'années, & on ſe diſpoſe enfin à terminer, quand le Garçon s'aviſe de faire une retraite des plus bruſques. La Fille ſe déſole, déteſte le Mariage, & demeure au moins quinze jours ſans en vouloir écouter aucunes propoſitions... Enfin un nouvel Epouſeur plus jeune & encore mieux tourné que le premier, ſe préſente un Dimanche après vêpres, la Fille le reçoit en faiſant la petite bouche. A la ſeconde viſite il eſt agréé, peu à peu le même train de vie recommence, & tellement que la fille en peu de ſemaines parvient à l'aimer encore plus que l'autre; auſſi eſt-il toujours bien friſé & d'une humeur charmante... Mais il arrive un petit inconvénient lorſqu'on eſt prêt de terminer, c'eſt que les Parens du Garçon, qui lui deſtinent un parti plus avantageux & plus

fortable, ayant découvert ses habitudes, prétextent un voyage pour les rompre; y réussissent, & il n'en est plus question.. La Fille bien informée que son perfide porte ailleurs ses vœux & ses vues, se pique d'une noble fierté, & oublie l'infidéle dont heureusement elle n'a été importunée qu'un an & quelques mois... Après un certain intervalle, la voilà prête à conclure avec un troisieme qu'elle aime encore plus que les deux autres, lorsque les peres se brouillent pour des intérêts de société. Cependant le Printemps se passe & l'Eté approche... La Fille qui n'avoit que seize ans ou environ à la premiere recherche, court sur son vingt & unieme, pour parler le style; & c'est une opinion commune que plus cette marchandise est gardée, & moins elle est de défaite, à cause du déchet, sans compter les autres accidens; les Parens sçavent bien cela, & la Fille le sent encore mieux. Un homme Veuf avec quatre enfans, déja âgé, d'assez mauvaise mine, mais honnête homme à ce qu'on dit, survient & se met sur les rangs. Il fait des propositions, elles sont acceptées, & l'affaire se brasse en trois semaines. Notre Héroïne de comptoir l'épouse, & dès le premier jour, elle veut lui faire accroire que c'est

par goût qu'elle l'a pris, & qu'elle n'a refusé les trois autres qu'à cause de leur peu de mérite. Que l'on dise présentement si une pareille Epousée, différe beaucoup *de la Fiancée du Roi de Garbe*? Voilà pourtant comment se font presque toujours les mariages les plus honnêtes parmi le peuple. Une fille ne seroit pas contente si on la marioit sans avoir été recherchée au moins cinq fois, & remerciée quatre. Il ne seroit pas facile de démontrer qu'une fille si licencieuse, soit fort propre à faire une femme bien décente.

Hazarder quelques propositions vagues de mariage pour s'introduire auprès d'une fille, & auprès de ses sœurs si elle en a; expédient trivial, finesse usée parmi les jeunes gens, dont les peres & meres ont toujours été dupes, le seront toujours & leurs filles encore plus! mais avec quelque dédommagement. Elles s'instruisent d'une infinité de petits détails.

Ceux qui s'étonnent que quelques filles succombent, & accordent quelquefois plus à leur passion qu'à leur honneur; ne font pas attention, ou ne sçavent pas que c'est une chose bien plus étonnante, & qui fait bien voir l'empire des passions,

qu'autrefois à Rome des vestales ayent succombé, malgré l'infamie prodigieuse, & le supplice affreux auquel elles étoient condamnées... Nos filles n'ont presque rien à craindre en comparaison.

Les Romains comme les Grecs, & tous les anciens peuples respectoient singuliérement la virginité. Les Romains sur-tout en faisoient un tel cas, qu'une fille chez eux n'étoit jamais pendue sans avoir été préalablement violée par le Bourreau : cela est arrivée entr'autres à la fille de *Séjan*, premier Ministre de l'Empereur Tibere, laquelle n'étoit âgée que de sept ans, lorsqu'ayant été condamnée à mort ainsi que son pere, elle subit auparavant cette question préparatoire... Quelle sagesse & quelle équité! Et sur-tout quel respect pour la virginité chez les Romains!

On a presque réduit l'honneur des femmes à ne pas du moins se mettre dans le cas d'être convaincues, d'avoir violé la fidélité qu'elles ont promise à leurs maris, quoiqu'ils violent tous les jours celle qu'ils leur ont promise à elles-mêmes, & l'honneur des filles à ne pas fournir sur elles-mêmes des preuves frappantes qu'elles ne se sont pas conservées toutes;

entieres, pour ceux qu'elles épouseront, & qui leur apporteront les restes des Prostituées. Quelle économie !

Rien n'est ni plus plat, ni plus insipide, ni plus ridicule que certaine These qui prétend établir que les Femmes ne sont pas de l'espece Humaine ... Premierement, c'est nous taxer de bestialité nous autres hommes. En second lieu, leur figure qui vaut bien au moins la nôtre, puisqu'elle nous fait faire tant de sotises; un nombre de très-bonnes qualités, & une assez exacte conformité, avec la nature de notre orgueil, prouvent trop bien qu'elles sont dans le Genre Humain, ce que les Femelles sont dans le genre purement animal ... La These qui établiroit que la plûpart des hommes dans tous les états, n'en ont que la figure & le nom, sans en avoir la nature, seroit encore plus aisée à prouver. Cette idée de l'automatie des Femmes vient un peu des Turcs, qui ont eux-mêmes à peu près le même rang dans l'Humanité que le ventre dans la distribution des parties du corps. Et en conséquence il n'y a pas d'espece d'hommes que les Femmes doivent détester plus cordialement, que ceux qui les réduisent à la condition des Peroquets & des Singes,

ſi elle ne les met au-deſſous. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que les Livres que quelques Ecrivains ont publiés ſur l'excellence de leur ſexe, ſont preſque regardés comme les apologies de l'ame des bêtes. Et par-là il arrive que les hommes en idolâtrant les femmes, ſe mettent au-deſſous des automates. Pluſieurs Obſervateurs ont cru qu'il ſeroit útile de faire un Recueil de toutes les femmes qui ont deshonoré leur ſexe & leur pays. Ce Recueil ſeroit beaucoup moins étendu & moins affreux que celui qui eſt déja fait, de tous les hommes qui ont deshonoré leur ſexe, deshonoré leur pays & affligé toute l'Humanité. Qu'on y prenne garde de près & ſans prévention; toutes celles d'entre les femmes qui n'ont ni honneur, ni pudeur, ni Religion, ont été certainement corrompues par des hommes. Qu'on y prenne garde encore de près & ſans prévention, & on trouvera dans tous les états, ſans en excepter la lie du peuple, que ſur cent familles ou cent ménages de ruinés, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui le ſont par la Luxure, la Gourmandiſe, la Fainéantiſe & les projets inſenſés des hommes. N'ont-ils pas bonne grace de traiter les femmes d'Automates!

On dit que la premiere fois qu'un Ecrit aussi singulier parut, quelques Dames se réjouissoient de n'avoir point d'ame, afin de pouvoir faire enrager les hommes en sûreté de conscience.

On peut décrier les vices des femmes comme on décrie ceux des hommes; mais avilir leur sexe & le ravaler à la condition des bêtes, c'est afficher un goût hétéroclite . . . Cela s'entend. On dira qu'il n'est pas défendu à un Ecrivain de s'égayer un peu aux dépens des femmes. A la bonne heure; mais il n'est pas défendu non plus à un autre Ecrivain de s'égayer aussi un peu à démontrer que celui-là n'est qu'un bien froid plaisant.

On rapporte d'un Ecrivain, grand Panégyriste du beau sexe, qu'il s'étoit repenti plus d'une fois de l'avoir mis de pair avec celui des hommes, & qu'il vouloit s'en rétracter publiquement. Mais il se servoit alors d'une mauvaise regle; il vouloit juger des autres femmes par la sienne, dont il n'étoit pas content.

Combien de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens feroient encore mieux fondés à rétracter les louanges outrées qu'ils ont données à des hommes, plus fameux que grands ?

Les femmes sont plus reconnoissantes,

que les hommes envers leurs Panégyriſtes ou leurs Apologiſtes. L'Hiſtoire moderne nous en fournit une preuve ... Les Dames de Mayence ont fait des funérailles magnifiques à un Bel Eſprit, pour avoir fait l'éloge de leur ſexe dans ſes Livres. Elles l'ont pleuré publiquement, comme les Dames Romaines pleurerent autrefois la mort de *Brutus*, & ont arroſé ſon tombeau d'une ſi grande quantité de vin, que l'Egliſe en fut inondée .... Quelque bien qu'un homme diſe de ſes ſemblables, ils ſont ſi perſuadés qu'il ne fait que ſon devoir, & qu'ils méritent encore infiniment davantage, qu'on ne doit pas s'étonner, ſi ordinairement ils y ſont aſſez peu d'attention. Ils ne relevent que les Satyres; & ces deux conduites, quoique différentes, partent du même principe de vanité & d'orgueil.

Il y a des hommes qui ſemblent être gagés pour mal parler des femmes. Selon eux, il n'y en a pas une qui n'ait ou qui ne mérite d'avoir une note infâmante .... Mais avec un peu d'examen on trouvera que ce ſont des hommes qui, pour avoir vécu avec trois ou quatre libertines, mettent toutes les femmes au même niveau. Souvent auſſi on trouvera que ce ſont de ces Avantageux qui ſe vengent pour avoir

été méprisés d'honnêtes femmes. Car les hommes pour la plûpart ne jugent du sexe que sur le pied de leur vanité ou de leur sensualité.

Il y en a d'autres qui n'affectent de mépriser les femmes en public, que pour dépaïser les curieux, c'est-à-dire, pour mieux cacher qu'ils les idolâtrent dans le particulier. *Euripide*, à ce qu'on rapporte, n'introduisoit sur son Théâtre que de très-méchantes femmes, & quelqu'un voulant conclure de-là qu'il haïssoit furieusement les femmes... Dans ses Tragédies, répondit *Sophocle*, oui; mais par tout ailleurs, non. *Sophocle* au contraire n'introduisoit dans ses Tragédies que d'honnêtes femmes, parce, disoit-on, qu'il avoit été marié successivement à deux qui ne l'étoient guere.

On croit entrevoir pourquoi les hommes ont en quelque façon la licence impunie de calomnier les femmes personnellement : c'est que la vanité de celles-ci & leur fureur de plaire, ne donnent que trop lieu aux plus mauvais discours, & rendent au moins vraisemblables toutes les sotises que les hommes débitent d'elles.

Une femme qui n'a point écrit de billets, affiche hardiment l'honneur, parce

qu'elle ſçait qu'il n'y a que les Miſſives qui ſoient des preuves ſans replique . . . Toutes les femmes & toutes les filles ſçavent bien cela . . . Mais il eſt ſi flateur de faire voir ſon eſprit à un amant diſcret qui nous fait tout d'un coup une réputation bien établie ! Il y va de l'honneur à ne point paſſer pour bête. Que dira-t-on de celles qui donnent leurs Portraits pour orner des tabatieres, c'eſt-à-dire, pour être affichés aux coins des rues ? La même choſe à peu près que de celles qui écrivent des Lettres. On peut ſuppoſer qu'il ne leur reſte rien à faire ou à donner de plus.

L'indiſcrétion ne ſe pardonne jamais, c'eſt une Loi établie il y a long-temps parmi les femmes, mais qui pourtant n'a de force qu'autant que le Tranſgreſſeur eſt fortement ou foiblement dans les bonnes graces . . . Celui qui eſt bien avant dans le cœur en eſt quitte pour ſubir quelque légere correction, & pour promettre ce qu'il ne tiendra pas. D'ailleurs il lui eſt ſi facile de s'excuſer ſur la beauté d'une Lettre, qu'on n'a pû ſe diſpenſer de montrer, & dont tout le monde a été enchanté. Les femmes & les filles tiennent la même conduite dans la punition d'un manque de reſpect, & celui qui

poſſéde le cœur s'excuſe avec le même ſuccès ſur la force des charmes, comme ſur la violence de ſon amour ... Celui qui n'eſt aimé que foiblement, eſt irrémiſſiblement chaſſé & ſert d'exemple... Ne diroit-on pas que les femmes ſe modelent ſur le gouvernement de certains Etats, où la Juſtice varie ſelon la qualité ou la faculté des perſonnes!

Que les femmes & les filles ſe défient de leur vanité plus que de toute autre choſe. Elle eſt ſeule capable de faire donner les plus ſages dans les piéges les plus groſſiers. Qu'on ſe rappelle cette Dame Romaine qui, au rapport de *Joſephe*, ſe crut aſſez belle pour avoir inſpiré de l'amour au Dieu *Anubis*, & fut aſſez ſote pour ſe livrer à ſa diſcrétion ſans être effrayée de ſa tête de chien: ce qui prouve que la vanité fait paſſer ſur bien des articles, les plus honnêtes femmes.

Il y a des gens qui croyent que le véritable mérite d'une femme eſt de cacher ſi ſagement, ſous le voile de la modeſtie, ſes plus grandes qualités, qu'elles ne puiſſent ſervir de matiere, ni aux Auteurs, ni aux converſations. Cette morale eſt trouvée trop rigide; on veut qu'une Dame ait même l'ambition d'être placée dans les écrits d'un Hiſtorien, pourvu

que comme Valere-Maxime il ne rapporte que les grands exemples de chasteté, de fidélité & de constance.

On dit qu'un Enlevement met tout d'un coup une fille en grande réputation. Il faudroit spécifier quelle sorte de grande réputation. Ceux qui jugent sainement des choses, & qui se souviendront qu'aucune femme n'a été enlevée plus de fois qu'*Hélene*, & qu'aucune n'a eu une plus mauvaise conduite, concluront aussi-tôt qu'un enlevement ne sçauroit guere mettre une fille qu'en très-mauvaise réputation, comme il ne peut guere lui donner qu'une très-mauvaise inclination. Il y a pourtant peu de filles qui n'y trouvassent matiere à vanité, à peu près comme dans un duel, dont elles seroient l'objet prochain. En général l'éclat est encore plus de leur goût, qu'une réputation ordinaire de sagesse. Il n'y a rien à dire de celles qui ont été enlevées dans un âge dénué d'expérience & de jugement ; cela doit être regardé comme un malheur, auquel elles n'ont part que parce qu'elles en sont le sujet ; mais leurs Ravisseurs doivent être placés immédiatement au-dessous de ceux qui nous volent notre argent. S'il ne s'agissoit que d'enlever les filles pour s'en assurer la possession, il est

aisé de juger du bon ordre qu'il y auroit dans la société, & combien l'honneur des meilleures familles seroit en sûreté contre les attentats des hommes les plus vils.

Faisons toujours la promesse pour avoir la jouissance, disent quelques Cavaliers du bon ton, nous sçaurons bien nous garantir du Mariage... C'est une friponnerie insigne, & l'action d'un très-mal-honnête homme qui peut aller de pair avec l'infamie de ceux qui empruntent un argent qu'ils sont bien résolus de ne jamais rendre, quoiqu'on ait leur billet... C'est être au-dessous du Larron.

Qu'une fille prenne garde qui elle aime, & comment elle est aimée; si elle s'attache à un homme qui joigne la délicatesse & la prudence à une exacte probité, son honneur ne court aucun risque; si elle est éprise d'un Fat ou d'un Scélérat, le deshonneur est toujours la punition de son goût dépravé.

D'où vient qu'une fille qui n'épouse pas celui auquel elle a été fiancée, trouve plus difficilement un autre Epouseur? Les hommes sont aussi incompréhensibles dans leurs Préjugés sur l'honneur des femmes, que sur le leur propre.... Ils croyent donc qu'un Fiancé a déja bien

des droits & des prérogatives ? En ce cas comment peuvent-ils se résoudre à épouser une Veuve quelquefois assez mal famée ?

Le caractere propre des vieilles filles, c'est de raconter éternellement qu'elles ont été ce qu'on appelle des *beautés suivies*, & recherchées une infinité de fois en Mariage par les Prétendans les mieux tournés & les plus apparens, qu'elles ont refusés ; elles sont toujours fort indiscretes sur cet article, mais jamais jusqu'au point de dire tout ce qui en est.

Une preuve bien naturelle, bien simple & bien évidente de l'extrême disposition que le sexe apporte en naissant pour le Mariage, c'est que si par hazard une fille, de quelque condition qu'elle soit, trouve occasion de consulter une Bohémienne ou autre diseuse de bonne aventure, elle commencera toujours par lui demander si elle sera mariée, quand & combien de fois... Les filles en général & les Veuves qui ont envie de se remarier, sont toujours fort attentives aux présages nuptiaux, & il n'y a pas jusqu'aux Servantes qui ne se piquent d'y être connoisseuses. Les femmes d'un certain état qui sont joueuses ou galantes, ont à leurs gages certaines *virtuoses* qui

interrogent les cartes, ou qui consultent le marc de caffé. C'est-là ce qui fait la regle de leur conduite pour chaque jour; aussi répond-t-elle parfaitement à cette regle.

Les femmes se consolent ordinairement d'avoir fait de sots Mariages, en disant qu'il sont écrits au Ciel; c'est sur lui qu'elles se déchargent de leur vanité, de leur avarice ou de leur folle passion.. Si les Mariages sont écrits au Ciel, de la façon qu'elles se l'imaginent, on peut croire, sans y aller voir, que l'Ange qui est chargé d'écrire les Mariages heureux, ne fait presque rien, pendant que celui qui est chargé d'écrire ceux qui réussissent mal, ne se repose, dans ce pays-ci, que l'Avent & le Carême.

La délicatesse de l'honneur d'une femme croit avoir lieu d'être bien satisfaite, quand elle a évité le crime... Elle est cependant encore bien loin de compte, si elle s'en tient là: car ce n'est pas assez d'avoir évité le crime; le véritable honneur veut encore qu'on le haïsse, parce qu'il est crime, & non pas parce qu'il est contraire à la réputation.

La derniere & la plus foible raison, (quoiqu'elle dut être la plus forte) que les femmes employent contre un amant trop

preſſant ; c'eſt le crime... Les gens du métier appellent cela capituler ou battre la chamade. Ce n'eſt qu'une mauvaiſe échappatoire au ſcrupule d'une Novice ou d'une Prude... Un amant ſe compte vainqueur, quand il n'a plus que Dieu à combattre ; une pareille victoire n'eſt pas même glorieuſe, ce n'eſt qu'un jeu d'enfant !.

On demande s'il eſt bien vrai, généralement parlant, qu'une femme qui rejette les déclarations, c'eſt-à-dire, les propoſitions d'un homme, puiſſe avoir pour lui autant d'averſion qu'elle en fait paroître... Pour répondre à la queſtion, il faut diſtinguer. Il eſt certain premierement que l'orgueil qui fait regarder cette propoſition comme un manque de reſpect, produit des mouvemens extérieurs qui reſſemblent à la haine & au mépris... Mais la vanité qui fait regarder cette déclaration (quelque peu reſpectueuſe qu'elle ſoit) comme un effet puiſſant de la force des charmes, tempere au moins intérieurement la colere ou la haine ; & la Nature qui ne connoît ni qualité, ni rang, ni état, ni diſtinction, ni bienſéances, intervient & plaide fortement en faveur du coupable... Il y a des femmes d'un rang ſuprême qui ont fait

fait condamner à la mort des téméraires qui les avoient trouvées trop belles ; il est hors de doute que ces infortunés leur étoient beaucoup moins odieux que ceux qui les auroient trouvées trop laides ; ce n'étoit pas tant pour elles-mêmes qu'elles les faisoient périr que pour le Public, & peut-être les plaignoient-elles plus sincerement que personne. Quand une femme dit qu'elle se doit beaucoup à elle-même, & que chacun se doit beaucoup à soi-même ; *ce soi-même-là*, souvent n'est autre que le Public .... Car enfin, après tout, quelque peu relevé que soit l'état d'un Soupirant, il est homme tout aussi-bien qu'un Empereur ; & quelque relevée qu'une Dame soit par son rang, par ses titres, par sa naissance & par ses richesses, elle est tout aussi-bien femme que la derniere du Peuple. . . Voilà les considérations qui peuvent tomber dans l'esprit d'une Patricienne, lorsqu'un Plébéien s'oublie vis-à-vis d'elle . . . D'autres motifs peuvent la faire agir ; mais ceux-là ne sçauroient être pour rien dans les préjugés. Le vrai honneur ne dépend ni des vûes de la Nature, ni de celle de la vanité... Si on veut peser exactement le discours de Susanne aux deux Vieillards qui s'ef-

forçoient de la corrompre, on en aura une entiere conviction... La mort & la perte de la réputation, avec l'innocence, lui parurent préférables à la vie & à la réputation, avec le crime... Les hommes, c'est-à-dire, leurs jugemens, ne sont pour rien dans d'aussi grands motifs; & la personne même n'en est pas l'objet prochain.

Les femmes d'un rang supérieur sont réduites à la misérable condition de faire des déclarations verbales... Les déclarations pantomimes sont pour les autres femmes... Il y a bien moins de risque & bien moins de honte à s'expliquer par des minauderies que par des écrits ou par des paroles... Si les mines & les agaceries ne réussissent pas, une femme compte bien n'avoir fait aucune avance, parce qu'elle se persuade ou qu'elle n'a pas été comprise par celui qu'elle couchoit en joue, ce qui, selon elle, est un symptôme de bêtise; ou que la crainte l'a empêché de lui répondre, ce qui, selon elle, approche encore bien près de la bêtise; conséquemment elle n'y a pas grand regret, & elle regarde toutes ces avances comme un coup tiré en l'air, dont un Chasseur ne se désespere pas, pour avoir manqué la bécasse..

Les paroles & les écrits étant des ſignes d'inſtitution, ſont conſéquemment des moyens infaillibles de conviction; mais les minauderies étant des ſignes arbitraires, peuvent être regardées comme équivoques, quelqu'éloquentes qu'elles ſoient par elles-mêmes, ou tout au moins elles ſont ſuſceptibles d'une interprétation qui ne deshonore point.

Les Dames d'un rang élevé n'ont donc point tous ces avantages qu'ont les autres femmes de moindre étoffe. Elles ſont preſque toujours entourées de gens qui, à cauſe de leur infériorité, n'oſeroient même leur faire des déclarations muettes, ni répondre à leurs agaceries, par le riſque qu'ils coureroient de prendre mal leur biſque; car il eſt d'une extrême conſéquence de ne pas ſe méprendre avec elles... Leurs égaux en hommes, ne ſont pas dans le goût, & n'ont pas la patience d'être leurs complaiſans; ils ne les recherchent que pour le mariage, ce qui ne demande pas parmi eux, comme chez le Peuple, des années de galanterie & d'aſſiduité... L'affaire ſe termine en deux ou trois entrevûes, & quelquefois moins; & ils ne ſont pas plutôt mariés, qu'ils retournent au magaſin ſe fournir

de Maîtreſſes... Les voilà donc réduites, ſi elles ſe laiſſent dominer par leurs paſſions, à faire toutes les avances, & à s'expliquer ſans amphibologie. Les autres femmes ſe font aſſiéger, & lors même qu'elles ont la plus grande envie de ſe rendre, elles ſe tiennent encore ſur la défenſive, & ſçavent bien s'en faire honneur; au lieu qu'une grande Dame eſt contrainte d'attaquer, & conſéquemment de ſubir la honte d'agir contre toutes les bienſéances naturelles à ſon ſexe; mais elles n'aiment pas à attaquer impunément, ni à ſe méprendre dans leur choix... *Apollonius de Tyane* diſoit qu'il n'appartient qu'aux Dieux d'aimer les Déeſſes, & que les hommes doivent ſe contenter de ſimples mortelles. Il avoit raiſon, & cela s'entend.

Quelques-uns ont dit, malheur à l'homme qui plaît à ſa Maîtreſſe, parce qu'elle n'eſt pas toujours libre. D'autres ont dit, bonheur à la femme qui plaît à ſon Maître, parce qu'il eſt toujours libre; mais ils ſuppoſoient apparemment qu'elle n'auroit pas de Rivales entreprenantes... Il en a coûté la vie & des biens immenſes à *Lollia Paulina*, Dame Romaine, pour avoir diſputé à *Agrippine* le mariage de

Claude Néron, qu'elles auroient fort méprisé l'une & l'autre, s'il n'eût pas été Empereur.

Que *Juvenal* peint bien l'embarras où se trouve un Sujet à qui sa Souveraine qui n'est pas libre, fait de grandes avances ! Il parle de ce jeune Sénateur dont *Messaline* étoit devenue éperdument amoureuse, & qu'elle voulut épouser dans un fauxbourg de Rome à l'insçu de son mari, qui étoit ce même Empereur *Claude* dont nous venons de parler ... Que conseillez-vous à ce jeune homme, demande *Juvenal ?* Il voit toute l'horreur du péril auquel l'expose l'aveuglement furieux de l'Impératrice ... Consentira-t-il à sa passion ? Il ne tardera à périr qu'autant de temps qu'il en faudra pour que le Prince soit informé de son deshonneur ... Refusera-t-il ? Il va être poignardé à l'instant par cette femme effrénée ... Parlez, que lui conseillez-vous ? ... Le Jurisconsulte le plus expert auroit été bien embarrassé à lui donner une décision ... Il ne pouvoit manquer de périr ; aussi n'y manqua-t-il pas, & il paya cherement la vanité qu'il avoit eue de chercher à plaire à sa Maîtresse par sa taille & sa figure, qui le distinguoient de tous les jeunes Seigneurs Romains : il n'en fal-

loit pas tant à cette Princeſſe qui trouvoit même des graces juſque dans les porte-faix, ſi ce qu'on en rapporte eſt vrai dans tous les points; car elle avoit de très-redoutables ennemis dans *Narciſſe*, dans *Agrippine* & dans *Seneque*, qui ne ſe piquoit pas beaucoup de Philoſophie avec cette derniere. Quoi qu'il en ſoit, voilà le cas où ſe trouvent les Gens d'une condition inférieure, lorſqu'ils ont le malheur de plaire à des femmes d'un rang ſuprême.

Une femme ne pardonne jamais, ſi ayant eu la foibleſſe de faire des avances, elle a ſubi la honte de n'être pas écoutée. Que ſera-ce de celle à qui l'autorité fournit de prompts & infaillibles moyens de vengeance!.. Les Déeſſes, ſur cet article très-important pour les femmes, ne ſe piquent pas plus de clémence que les mortelles... L'*Aurore* mépriſée par *Céphale*, *Circé* par le Roi *Picus*, *Hyppolite* chargé des malédictions de ſon pere, nous en fourniſſent des preuves qui, pour être puiſées dans la Fable, n'en ſont pas plus fabuleuſes. Une femme n'eſt jamais plus à craindre que lorſque ſon honneur qu'elle ſuppoſe offenſé, fournit un prétexte de vengeance à ſa vanité humiliée.

Peu d'hommes voudroient imiter un certain Courtisan, connu dans l'Histoire sous le nom de *Combabus*,

> Qui se rendit au défaut du pourpoint,
> Un Origène accompli de tout point,

dès qu'il s'apperçut que sa Souveraine étoit amoureuse de lui. Le remede est violent; mais sans cette précaution il étoit pourtant perdu. Il n'est rien tel qu'un pareil expédient pour couper court aux poursuites des femmes, & à la calomnie.

L'outrage le plus sensible pour les femmes, c'est le mépris. Mais ceux qui leur font des propositions les estiment-ils beaucoup? guere plus qu'ils n'estimeroient un homme auquel ils proposeroient de se faire voleur... Cependant il est rare que les femmes soient aussi sensibles au mépris qu'on témoigne de leur vertu en leur faisant des déclarations, qu'elles le seroient au peu de cas qu'on feroit de leurs charmes en dédaignant de chercher à leur plaire. C'est ce qui prouve que la vanité & le vrai honneur n'ont aucune affinité, quoiqu'on les prenne ordinairement l'un pour l'autre. Sur l'article de la beauté, la Princesse & la Déesse pensent

comme la Bourgeoise. *Junon* n'a jamais pardonné non plus que la sage & pudique *Minerve*, au petit Berger de Troyes, qui leur préféra *Venus* pour la beauté... *Junon* sur-tout en conserva dans son cœur un levain de haine, dont la fermentation s'étendit sur les descendans des Troyens jusqu'à la premiere, seconde & troisieme guerre Punique, si on en croit *Virgile*, *Horace*, & tous les Poëtes du temps, qui, pour flater les Romains, leur débitoient des fornettes, lesquelles, quoique données & reçues pour telles, ne laissoient pas de flater la vanité d'*Auguste*, de même que celle du Sénat & celle du Peuple.

On voit dans l'Ecriture que *Thamar* fut plus offensée du mépris d'*Amnon* son frere, que de la violence qu'il avoit brutalement exercée sur elle... Ce dernier outrage, lui dit-elle en se retirant, est pire que le premier.

Telle Dame de qualité se croiroit deshonorée si son inférieur lui faisoit des avances; elle croit que son honneur est intéressé à les faire elle-même. On remarque dans la Mythologie que les Mortels qui ont été admis aux privautés des Déesses, s'en sont toujours assez mal-trouvés. Le Pere *Anchise*, entr'autres, s'en

eſt reſſenti toute ſa vie; c'eſt lui-même qui le dit chez *Virgile*... Belle inſtruction qui ne corrigera pas l'ambition de certains riches Roturiers pour les Dames de haute volée. Cette fatuité eſt ancienne. *Horace* fait mention d'une eſpece de *Monſieur Jourdain* ou de *Bourgeois Gentilhomme* de ſon temps, qui étoit Amoureux fou de la fille du Dictateur Sylla, laquelle n'avoit ni d'autre vertu ni d'autre mérite que d'être la fille du Dictateur Sylla.

Ovide dit dans ſon Art d'aimer, qu'il n'y a de femme chaſte que celle à qui on n'a rien demandé... *Caſta eſt quam nemo rogavit*... Ce n'eſt qu'une ſaillie de Petit-Maître... Il auroit dû ſeulement dire que celle à qui perſonne n'a jamais rien demandé, ignore ſi elle eſt chaſte, pour la pratique; car elle doit ſçavoir à quoi s'en tenir pour la théorie.

Ce ne ſont point les femmes qui ont diviniſé les hommes; mais ce ſont les hommes qui ont diviniſé les femmes & qui les diviniſent encore tous les jours par la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, & l'adulation la plus baſſe... Ils ont fait pis que cela. Ils ont diviniſé leurs ſemblables. Que peut on dire de l'Empereur *Adrien*, ſi ſage d'ailleurs, ſinon

qu'il étoit devenu fou, quand il fit bâtir des temples & dresser des autels à son infame *Antinoüs?* Que peut-on dire autre chose d'*Alexandre* avec son *Bagoas?* Et de ce Consul Romain avec son *Roscius*, qu'il trouvoit plus beau que l'Aurore & que tous les Dieux ensemble, quoiqu'il eût les jambes crochues & qu'il fût louche, comme dit *Ciceron*, en le raillant de ce goût monstrueux qui, au jugement de *Juvenal*, avoit plus besoin d'un Aruspice que d'un Censeur. Les femmes ne se divinisent point entre elles; elles ne divinisent point les hommes; elles s'en servent, & les laissent à peu près comme elles les ont trouvés.

Si la Crainte a fait les Dieux, l'Amour a fait les Déesses. Rien n'est plus commun que la Divinité chez les femmes; & chez les hommes, rien n'est plus ordinaire que l'impiété sacrilege & brutale de ce Cyclope dont parle *Ovide*... Nouveaux Polyphêmes, à la taille près, ils redoutent beaucoup moins cette Puissance suprême qui commande au Ciel & aux Enfers, que le coup d'œil dédaigneux d'une chetive créature, qui souvent n'a, ni beauté, ni esprit, ni vertu.

Il n'est pas nécessaire de dire pourquoi la fréquentation des femmes, à moins

qu'elles ne ſoient extrêmement décentes & circonſpectes, ne laiſſe pas d'être aſſez dangereuſe pour les filles. On a obſervé qu'une femme qui ne fréquente que des femmes à l'excluſion des hommes, ne ſe fait pas ſouvent une meilleure réputation que celle qui ne fréquente que des hommes à l'excluſion des femmes... Celui qui en voudra ſçavoir la raiſon, la trouvera chez *Martial.* Elle eſt indécente; mais il n'eſt guere poſſible de parler en termes honnêtes de choſes auſſi abominables, & qu'il faut pourtant relever. En général, la fréquentation des femmes ne vaut rien pour les femmes; celles qui ſont dépravées n'ont rien de plus à cœur que d'avoir des ſemblables; elles regardent cela comme une diminution de leur deshonneur ... La fréquentation des hommes ne vaut pas mieux pour les femmes... Il faudroit donc qu'elles ne viſſent perſonne! Ce n'eſt pas cela... Il faudroit qu'elles ne viſſent pas d'eſprits corrompus.

Minerve, pour ſe venger d'*Alcinoë* qui lui avoit fait je ne ſçais quelle offenſe, lui envoya une paſſion ſi furieuſe, qu'elle devint une proſtituée. Cet exploit n'eſt-il pas bien digne d'une Déeſſe auſſi ſage & auſſi chaſte ?... Il y a beaucoup

d'honnêtes femmes par état qui se vengent comme *Minerve* d'une Rivale ou d'une Ennemie; non pas en les rendant prostituées, elles n'ont pas cette puissance, mais ce qui ne vaut guere mieux vis-à-vis du monde, en voulant faire croire qu'elles le sont.

Il est bien dur pour une jeune femme d'être ornée de tant d'attraits, & de n'avoir qu'un mari qui n'y fait pas attention, ou qui leur en préfere de moindres... Les femmes n'aiment pas que la beauté leur soit inutile. Elles sçavent qu'elle leur a été donnée bien moins pour elles-mêmes que pour leurs maris. S'ils ne s'y connoissent pas, tant pis pour eux! Il y en a d'autres qui s'y connoissent, & que les femmes se procurent volontiers les unes aux autres quand elles sont pourvues.

Un seul homme est possesseur de vos charmes, sans peut-être en connoître le mérite; mais tant de charmes ne doivent-ils avoir qu'un seul adorateur? *Milton* fait tenir ce discours par le Diable à la premiere femme; & il eut tout son effet.

Presque toutes les filles répondent qu'elles ne se marieroient pas, si leurs parens ne les y obligeoient... Chacun peut penser là-dessus ce qu'il lui plaira...

D'autres alléguent une raiſon plus ſpécieuſe, mais qui n'eſt pas plus vraie... C'eſt, diſent-elles, parce qu'on parle toujours aſſez mal d'une fille qui, quand elle eſt devenue majeure, ſe met dans ſes meubles... On pourroit leur répondre qu'il ne tient qu'à elles de ne pas s'y mettre; mais paſſons-leur cela... On leur demande ſi elles n'entendent jamais dire de mal d'une femme mariée, & ſi tout le mal qu'on peut dire d'une fille qui jouit de ſa liberté, peut être comparé à celui qu'elle ſouffre ſi elle tombe à un mauvais mari... Or elle y tombera; il y a du moins dix à parier contre un... Qu'importe? Ce ſera un mari... Voilà ce qu'il falloit dire, mais cela n'auroit pas été ſi honnête.

Les femmes ne ſont jamais ſinceres ſur le défaut de continence, ni les hommes ſur le défaut de probité. La vertu des femmes en général n'eſt qu'orgueil, crainte ou dédain : c'eſt orgueil quand elles ſe mettent à une ſi haute valeur qu'il ſemble qu'aucun mortel ne ſoit digne d'elles : c'eſt crainte quand elles ſont dépendantes de maris, de parens, ou des préjugés; c'eſt dédain quand un homme qui leur plaît a déja pris, dans leur cœur, la place qu'un autre qui leur déplaît voudroit y prendre. Peu d'entr'elles ſe retiennent

dans les bornes de la vertu pour la vertu elle-même.

On ne peut guere asseoir de jugement certain sur la vertu d'une femme ou d'une fille, relativement à leur vivacité ou à leur froideur, relativement à leur esprit ou à leur simplicité. Il y en a des unes & des autres qui sont vicieuses, & des unes & des autres qui sont vertueuses.

L'esprit des femmes de la maniere surtout dont elles sont élevées est très-superficiel, & elles agissent en conséquence...

Les hommes lisent, étudient, deviennent Philosophes, Esprits forts, & cependant ils font pour le moins autant de sotises que les femmes. Un Philosophe célébre de l'autre siecle, se remarie à quatre-vingt ans, & épouse une jeune Coquette... Une vieille Romaine sans esprit, sans jugement, sans étude, sans philosophie, mais d'une ancienne souche patricienne, épouse un Comédien... Comparez & décidez.

Les femmes un peu poussées en maturité, se croiroient deshonorées si on sçavoit leur âge ; c'est la seule chose dont elles ne font point confidence à leurs confidentes... Il y a des hommes qui ne sont guere moins ridicules... Plaisant point d'honneur de rougir, parce

qu'on a exifté avant des millions d'autres ! Une femme d'un rang fuprême, eft extrêmement gênée quand elle a cette vanité : car elle ne peut cacher ni fon âge, ni fes infirmités, ni fes amours... Une femme de moindre étoffe, fçait quelquefois fi bien déguifer ces trois chofes, que les plus fins y font attrapés.

M. de la Rochefoucault dit que la vieilleffe eft l'enfer des femmes. Il auroit dû ajouter, & de la plûpart des hommes.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de pire fréquentation pour les femmes en général que celle des femmes ... *Minerve* étoit, fans contredit, la plus fage des Déeffes, & une Vierge chafte. Cependant elle confeilloit à *Pénélope*, c'eft-à-dire, à une très-honnête femme d'époufer un homme qui étoit tout-à-la fois le meurtrier & le bâtard d'*Ulyffe* fon mari. Quels confeils, plufieurs femmes qui ne font rien moins que des *Pénélopes* par le penchant à la vertu, ont-elles à efpérer de leurs amies ou de leurs confidentes qui ne font ni Déeffes, ni Vierges, ni chaftes ?

La Reine Anne de Bretagne, femme de Louis XII, avoit érigé à fa Cour une efpece d'Ordre & de Confrérie bien louable, mais bien gênante, où elle ne rece-

voit que les Dames les mieux famées... Celles qui pouvoient s'y faire inscrire, regardoient cela comme un certificat d'honneur le plus autenthique ; mais elles s'imposoient un lourd fardeau pour l'avenir... Les œuvres de surérogation sont ordinairement celles qu'on outre, & l'imagination s'y fait des devoirs d'une délicatesse & d'un détail infini... D'ailleurs plus les gens professent un genre de vie qui les éleve au-dessus des autres, & moins on leur fait de grace sur leurs défauts... On exigeroit presque qu'ils renonçassent à l'Humanité... Des bagatelles en assez bon nombre ausquelles on n'auroit pas pris garde dans un état ordinaire, frappent alors tout le monde, donnent lieu aux critiques les plus sanglantes, & deshonnorent sans ressource. Quoiqu'il en soit, les Dames devoient être fort embarrassées, soit qu'elles se missent ou ne se missent pas de cette Confrérie, qui n'étoit propre au fond qu'à faire des hypocrites : car on exigeoit moins la réalité de la vertu que les apparences : mais il faut convenir que c'est toujours un grand point que de gagner la décence extérieure ; c'est autant de pris sur le vice qui de sa nature n'aime pas la contrainte.

Telle eſt, ſelon un Ecrivain célébre, la condition des femmes qui veulent entrer dans des partis, ou ſe faire directrices d'intrigues..... Elles payent, dit-il, de leurs perſonnes, & cela eſt preſque inévitable. Elles ont beſoin de la confiance & de la confidence des chefs du parti ; mais les obligations qu'elles contractent, deviennent tôt ou tard des billets par corps, & les Créanciers exécutent ſur l'hyppothéque. On peut voir dans Martial à quel prix la fameuſe *Fulvie* vouloit vendre à *Auguſte* ſon ſuffrage pour l'Empire auquel il aſpiroit, & combien *Auguſte* trouva la condition dure. L'Epigramme rapportée par Martial eſt d'*Auguſte* lui-même. Elle fait voir combien les intérêts ſont différens entre les femmes, puiſque celle-là demandoit ce que les autres ſont bien valoir quand on l'exige d'elles, & ne paroiſſent accorder qu'avec d'extrêmes difficultés.

On n'ignore pas que la ſociété civile attache le blâme à tout commerce d'amour ; mais ſi on y prend garde, c'eſt plutôt à la maniere dont l'intrigue eſt conduite, qu'à l'intrigue même... Lorſque la découverte de quelque commerce ſecret fait la nouvelle du jour, on dit bien que ces gens-là ſont imprudens,

s'il y a de leur faute ; ou qu'ils sont malheureux, si leur désastre ne vient point d'un manque de prudence ; mais on ne dit pas qu'ils sont coupables. Une femme ne se fait guere méprifer que pour deux raisons dans ces circonstances, ou par l'indignité du sujet sur lequel tombe son choix, ou par la maniere peu mesurée avec laquelle elle se comporte ; & pour lors c'est sa faute. Voilà le deshonneur fondé sur l'opinion.

On peut définir une Prude, on peut définir une Libertine, mais qui définira la Coquette ? Qu'est-ce que la Coquetterie ? En quoi la fait-on consister ? Les Anciens ne nous ont point laissé d'idées précises de ce caractere, tel qu'il se trouve parmi nos femmes... Seroit-il moderne ? Et la France auroit-elle l'honneur exclusif de cette production ? La Coquette, selon certains Observateurs, est comme un camp volant, qui se contente d'insulter les places, ou de les prendre sans vouloir les garder, de ravager le plat pays, sans viser à des conquêtes décidées. D'autres disent que la Coquette est un Ennemi cruel, qui ne veut faire des prisonniers que pour les torturer... D'autres la comparent à un Chat bien nourri, qui ne prend des Rats que pour

s'en divertir un moment, & les laisser sur la place après leur avoir cassé les reins. D'autres la comparent à la pistole volante dans le commerce que tout le monde croit tenir, & que personne ne garde.

Les hommes devroient se réunir pour décréditer les Coquettes. Rien n'est plus dangereux même pour les hommes les plus sages ; nous en voyons un exemple dans le *Misanthrope*. Il n'y a point de Philosophe qui ne s'en laisse piper selon les circonstances, & qui ne se flate de pouvoir la fixer ... Il semble que la Nature se soit fait un malin plaisir de donner de la beauté à une Coquette, comme à certains fruits ou à certains animaux dangereux. Elle fait plus de dégât elle seule, que trente autres femmes également belles, mais qui seront sages ou traitables.

Ce sont ces sortes de femmes qu'il devroit être permis de tromper, selon le précepte d'Ovide ... Mais un vraiment galant homme aime encore mieux mépriser une telle femme que d'user de mauvaise foi.

Le visage d'une belle Coquette est comme une perspective de jardin où les hirondelles vont donner du nez, ou comme un miroir à prendre des alouettes.

On a dit d'une belle femme. On la prendroit d'abord pour la douceur personifiée ; mais c'est un vrai traquenard. Quand elle s'apperçoit qu'elle a inspiré de l'amour à un Cavalier, elle finit par lui faire une piece dont il est enragé.

C'est un malheur pour les hommes, qu'une femme ne soit propre qu'à leur donner de l'amour... Il vaut mieux pour son repos qu'elle ne soit que Coquette, c'est-à-dire, qu'elle se divertisse à donner de l'amour sans en prendre elle-même ; pour son honneur, c'est autre chose, & cela mérite un peu d'examen.

Ce qu'il y a de bien assuré, c'est qu'un homme ne pardonne pas à une femme qui n'a cherché à lui donner de l'amour que ponr avoir un captif de plus... Fut-ce un Philosophe, il ne respire que la vengeance ; *Cicéron* nous en fournit un exemple ; il n'a jamais pardonné à la sœur de *Clodius*, de lui avoir fait cette supercherie ; il a trouvé le moyen de la placer par-tout, & d'immortaliser la mémoire de son libertinage incestueux.

Comme toutes les apparences du moins sont contre la Coquette, les amans outragés ont bien de l'avantage... De quoi ne peuvent-ils pas se vanter qui ne paroisse vraisemblable ? Et comme on sçait,

le vraisemblable est plus que suffisant pour faire croire le mal. Il est vrai qu'elle a Dieu & sa conscience pour témoins contre les calomnies dont on peut la charger; mais outre que l'un & l'autre ne laissent pas d'avoir bien des reproches à lui faire, c'est que selon la regle du monde, l'Accusé qui n'a que cela pour lui, est nécessairement condamnable.

Il y a des hommes d'un caractere malin, qui, quand ils démêlent une Coquette, se font un plaisir de la mépriser, parce qu'ils sçavent que la derniere conquête est toujours celle qui lui tient le plus au cœur, & que lorsqu'elle la manque, toutes les anciennes deviennent indifférentes à sa vanité: ce qui lui fait dire comme à *Armide* dans l'amertume de son cœur,

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

La gloire d'*Alexandre* paroissoit complette, quand il fit à Babylone sa superbe entrée. Les seuls Ambassadeurs des Romains qui ne s'y trouverent pas, mortifierent son orgueil, & lui firent prendre la résolution de porter la guerre en Italie. Voilà le caractere de la Coquette en grand.

Quelques Observateurs prétendent que le caractere de la vraie Coquette n'est qu'imaginaire, & que la complexion des

femmes n'a pas assez de force pour une méchanceté aussi consommée ... A quoi ils ajoutent que celles qu'on regarde comme Coquettes, parviennent tôt ou tard à aimer, & que dès lors elles doivent être moins considérées comme de vraies Coquettes, que comme des femmes qui cherchoient un vainqueur, & qui ne l'avoient pas encore trouvé. *Armide*, en ce sens-là, n'étoit pas Coquette, & peut-être n'y en a-t-il jamais eu dans un autre sens.

La Prude, avec les apparences de la vertu, n'est souvent qu'une Libertine ou une Débauchée dans le cœur. Toute la différence qui s'y trouve, c'est que la Libertine se livre à son tempéramment sans examen comme sans prudence, & en fait trophée. Au lieu que la Prude veut absolument avoir ses sûretés. Elle est en femme ce que l'hypocrite *Onuphre* est en homme chez la *Bruyere*. Trop curieux de sa réputation pour faire les premieres avances, il ne se rendroit pas même aux instances d'une jolie femme ; il prendroit la fuite, & comme un autre Joseph il lui laisseroit son manteau, s'il n'étoit aussi sûr d'elle que de lui-même. Cependant, tout bien considéré, l'hypocrisie en cette circonstance vaut mieux

pour une femme que l'effronterie ; elle eſt une ſorte de vertu relativement à ſa réputation, comme á l'honneur de ſon mari, ſi elle en a un. Quoiqu'en diſe le Comte de *Buſſy*, un Epoux doit preſque de la reconnoiſſance à ſa femme, quand elle le tire d'affaire devant les hommes.

Le Petit-Maître reſſemble aſſez à la Coquette, & il a ordinairement le même ſort dans ſes triomphes . . . Après avoir déſolé vingt honnêtes femmes, une *Lyciſque* le met ſous ſes pieds, comme un homme ſans mérite met ordinairement la Coquette ſous les ſiens. Le défaut d'une certaine droiture, même dans le mal, eſt toujours puni. Le petit-Maître & la Coquette ſont comme ce Moucheron de l'Apologue, qui après avoir mis un Lion ſur les dents, alla, tout fier de ſa victoire, ſe prendre dans une toile d'Araignée.

Ou elle rampe baſſement, ou elle commande inſolemment. On a dit cela de la populace ; on l'a dit de la femme. Ne pourroit-on pas le dire de l'homme, conſidéré d'abord comme prétendant auprès d'une femme, & conſidéré enſuite comme parvenu à ce qu'il ſouhaitoit ? Il n'y a rien qu'un Amant & un préten-

dant ne promettent à une femme ... Ce n'eſt que pour la rendre la plus heureuſe créature du monde que celui-là veut ſe l'attacher, & que celui-ci veut en faire l'acquiſition. Elle ſera la Loi, elle ordonnera, elle commandera, elle diſpoſera, on ne gardera pour ſoi que la fonction d'obéir, & d'inventer tous les jours des plaiſirs nouveaux. Qui promet trop, a envie de ne rien tenir; auſſi tous ces grands Prometteurs ne tiennent-ils rien. Il faut être bien habile, ou avoir affaire à de bien ſotes gens pour venir à bout de leur perſuader que ce n'eſt que pour leur bonheur qu'on veut les priver de la liberté. Les Prétendans auprès des femmes imitent aſſez les *Racolleurs* qui promettent tout aux jeunes gens qu'ils veulent enrôler, & qui ne leur payent pas même l'engagement convenu. Les hommes commencent toujours par la baſſeſſe auprès des femmes, & finiſſent par l'inſolence, .. . Et ce qui eſt comme un enſorcellement dans les femmes, c'eſt que quoiqu'elles ne puiſſent ignorer les mauvais deſſeins des hommes, elles ne font que peu ou point d'effort pour éviter le plus aviliſſant de tous les eſclavages ... Seroient-elles effectivement nées pour la ſervitude?

Il

Il y a des Prétendans d'une patience & d'une vanité assez ridicule pour faire leur cour assiduement pendant plusieurs années à une fille fiere & haute, afin de se donner le plaisir de l'humilier quand ils seront parvenus à en faire leur femme. Voilà ce qui s'appelle prendre bien de la peine pour faire une sotise. Cela ne marque pas un homme de grand génie.

Une fille simple & nourrie dans l'honnêteté & dans la décence, à laquelle on donne un mari brutal & yvre de débauche, ne sçauroit se persuader que ses parens ayent eu son bonheur & son honneur en vûe dans le projet de son établissement. Elle se défie de leur affection & de leur probité. Il lui faut du temps, & les entretiens de quelques-unes de celles qui se sont trouvées dans le même cas, pour prendre enfin d'autres sentimens, & pour s'accoutumer à ne plus connoître l'honnêteté & la décence que pour la théorie.

Un Ecrivain Ecclésiastique a dit : » la » vûe du Lit nuptial, quoique sanctifié » par le Sacrement, a toujours de quoi » allarmer la modestie ; plus une jeune » personne sera sage & vertueuse, plus » il lui sera difficile de ne pas ressentir » du trouble... On lui pardonne volon-

» tiers quelques larmes dans cette occa-
» sion, si l'on est persuadé que l'art n'en
» soit pas la source ; mais il n'est pas aisé
» à l'artifice de contrefaire la pudeur.
» L'affectation ressemble toujours mal à
» la nature. »

Cette maxime souffre des exceptions, autant en cette circonstance qu'en toute autre : car presque toutes les femmes ont le don des larmes. Mais il n'y a qu'elles qui en connoissent bien les vrais motifs.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible dans les femmes, c'est l'orgueil. Une fille est charmée de changer de nom ; & c'est ce qui lui arrive dès le premier instant de son mariage ... Elle se glorifie de ce qui est la premiere marque de sa servitude.

Les filles les plus fieres qui cherchent un mari, ne se parent, à le bien prendre que comme les servantes qui cherchent un maître.

Les Romains n'avoient point cette coutume. Leurs femmes continuoient de porter leurs noms de familles... Il est vrai que d'un autre côté elles ne prenoient pas les qualités & les titres de leurs maris ; ainsi la femme d'un Consul ne s'appelloit point *Madame la Consule*, ni celle d'un Dictateur *Madame la Dic-*

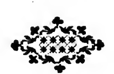
tatrice, ni celle d'un Tribun, *Madame la Tribune*, ni celle d'un Ambaſſadeur *Madame l'Ambaſſadrice* .... Au lieu que parmi nous l'uſage eſt pouſſé juſqu'à dire *Madame la Commiſſaire* ; cependant, ſi elle n'en fait pas plus que les autres, dans la charge de ſon mari, elle n'en fait pas moins.

Les Femmes ſont excluſes de toutes les charges & de toutes les dignités... Si les hommes ſe voyoient réduits à un tel aviliſſement, ils ſe croiroient deshonorés ; ils ſe révolteroient, ils ſe déſeſpéreroient... Il faut que l'Empire de la beauté paroiſſe bien doux & bien important aux femmes pour qu'il puiſſe ſuffire à les conſoler, & même à les rendre vaines d'un état qui les rend enfans toute leur vie, & que les hommes regarderoient comme la plus miſérable ſervitude... Mais combien y en a-t-il de belles ?

Si, ſelon les connoiſſeurs en ce genre, il faut trente-quatre points pour faire une Beauté ; à quel homme tombe-t-il donc une belle femme, & où la plûpart des femmes qui n'en ont qu'un point ou deux, ou trois ou quatre, prennent-elles leur arrogance & leur fierté ? Dans l'intempérance des hommes, pour qui

communément c'eſt déja un grand point que d'être femme ... On peut dire la même choſe des femmes à l'égard des hommes.

La femme ſeule peut ſçavoir pourquoi elle aime ſa condition. L'homme ne le comprendra jamais. Juvenal dit pourtant qu'il n'y a qu'une circonſtance où les femmes ne voudroient pas devenir hommes. *Tiréſias* chez *Ovide* en a dit la raiſon, & pour cette raiſon en a perdu ſes lunettes, comme dit Rouſſeau. Il peut y avoir du vrai dans cette raiſon, mais il n'y a pas de vraiſemblance, parce que c'eſt ſuppoſer aux femmes un goût trop animal, & conſéquemment trop avi-liſſant.



CHAPITRE XXXV.

De l'Amour, de son Objet, & de ses Effets. De ses Genres & Especes.

C'EST l'excellence de l'Objet qui fait naître & qui entretient le véritable Amour ; c'est un retour de tendresse ; c'est une conformité d'inclinations généreuses ; c'est l'union des ames plutôt que celle des corps, qui en fait le charme principal ; c'est quelque chose de fort sensible, mais d'indéfinissable ; c'est un des plus profonds & des plus incompréhensibles mysteres de la Nature. Mais avec tous ces brillans attributs, les délices de l'Amour le plus réciproque, le plus tendre & le plus généreux, ne valent pas pour un homme sage, ou qui s'applique à le devenir, les avantages de l'indifférence. Il y a un autre Amour qui est une des plus sensibles miseres de l'Humanité, il ne procure qu'un plaisir brutal, & il produit mille injustices & mille maux.

On donne du moins trop communé-

ment & trop volontiers le nom d'*Amour* à ce qui n'est que volupté & débauche ... L'Amour a un objet déterminé. La volupté & la débauche n'en ont point ... Il faut mettre une grande différence entre un homme possédé de l'Amour d'une femme à cause des qualités intérieures qu'il lui connoît, comme à cause des qualités extérieures que tout le monde voit en elle; & un homme possédé de l'Amour des femmes uniquement à cause de leur sexe, que la Nature a rendu propre au plaisir de l'autre ... Celui-là n'en aime qu'une à cause de la rareté de ses perfections; celui-ci les aime toutes, à cause qu'elles peuvent toutes flater ses sens ... Il est assez indifférent au Voluptueux ou au Débauché par quelles voyes il se satisfasse; peu lui importe que l'objet de sa passion se deshonore, pourvu qu'il lui procure du plaisir ... L'Amour généreux fondé sur l'estime n'a pas cette indifférence ... La décence & l'honneur en font l'ame ... Il ne s'attache à l'objet que parce qu'il le peut estimer ... L'Amour matériel, uniquement fondé sur le plaisir animal, ne connoît ni vertu, ni honneur, ni décence; c'est la débauche qui se déguise sous le nom d'*Amour*. Mais on dit que l'autre n'est qu'une idée Pla-

tonique. Quelques-uns prétendent que la débauche eſt moins contraire à la tranquilité qu'un attachement de cœur ; ils pourroient bien avoir raiſon en un certain ſens, mais la débauche ne tombe que dans une ame baſſe.

La Bruyere dit quelque part, ſans y faire apparemment trop d'attention, qu'il y a des péchés ſi doux à commettre (il veut parler des plaiſirs de l'Amour illégitime) qu'un Homme de bien pourroit au moins ſouhaiter qu'ils fuſſent permis . . . Un Homme de bien qui forme un tel ſouhait, n'eſt pas loin de s'accorder à lui-même la permiſſion qu'il deſire. En partant de-là, le Vindicatif pourroit également ſouhaiter qu'il fût permis de détruire un Ennemi, parce qu'il n'y a rien de ſi doux que de ſe venger ; & ainſi de tous les autres crimes . . . C'eſt ſouhaiter que le vice prenne la place de la vertu, & l'injuſtice la place de la juſtice : c'eſt ſouhaiter que Dieu qui eſt le principe de l'ordre moral, n'exiſte pas, ou que ſa ſageſſe s'accommode à nos paſſions. Ce n'eſt certainement pas cela que *la Bruyere* a voulu dire ; il étoit trop honnête homme & trop chrétien pour avoir eu de telles idées, mais ce ſont

pourtant des conséquences qui dérivent de ce qu'il a dit.

C'est précisément le souhait criminel de l'Empereur *Caracalla* pour Julie sa belle-mere : *Vellem, si liceret !* On ne tarde pas à se répondre à soi-même ce que cette Princesse infâme lui répondit : *Licet, si lubet.* Et il la prit au mot.

S'el peccar è si dolce,
E'l non peccar si necessario ; ò troppo
Imperfetta natura
Che repugni à la Legge !
O troppo dura Legge
Che la Natura offendi !

Ceux qui éprouvent la violence de l'Amour, rejettent toujours sur une cause externe, supérieure en puissance à leurs facultés, les mouvemens qui les agitent... L'Amour fait commettre mille fautes dont on sent la honte & dont on voit clairement le dommage ; on approuve comme fait *Medée* chez *Ovide*, la justice, l'honneur & la décence ; on a devant ses yeux le bon chemin, & on veut suivre le mauvais. Personne ne veut convenir qu'il soit capable de manquer à l'honneur, même en y manquant...

On a donc plutôt fait de recourir à une force dominante ſur laquelle on rejette tout le mal. . . Une femme ſur-tout croit en être quitte avec la vertu, quand elle a dit, *cela eſt plus fort que moi*. . . Je me ſens liée, garotée, enchainée; ce ſont les fautes de l'Amour, ce ne ſont pas les miennes. Une Dame fort connue dit cela dans une Lettre. Mais ſi une pareille excuſe étoit recevable en Amour, elle devroit l'être en tout autre cas; car il n'y a point de crime qu'on ne croye être forcé de commettre . . . La conſcience ſent pourtant bien que ce n'eſt qu'un ſubterfuge.. Les Payens n'étoient que moins inexcuſables que nous ſur cet article; mais non pas plus excuſables.

La volupté n'eſt pas plus l'objet de l'Amour que de toutes les autres paſſions. On dit que celle de l'Amour eſt la plus douce; cela n'eſt vrai que relativement à la perſonne & au dégré de ſa paſſion. . . Tous les vices ont chacun une volupté qui leur eſt propre, qui ne differe d'une autre que par l'eſpece, & qui eſt la même dans le genre...De ſorte qu'on ne doit pas plus donner le nom de voluptueux à celui qui aime les femmes qu'à celui qui aime le vin, les honneurs, le jeu, la vengeance ou l'argent... Cepen-

dant l'usage a prévalu, & on ne donne guere le nom de voluptueux qu'à celui qui aime le plaisir des femmes... Or, comme on n'excuse ni le gourmand, ni l'ambitieux, ni le vindicatif, ni le joueur, ni l'avare; pourquoi excusera-t-on le luxurieux?

Le luxurieux qui est riche, rejette mal-à-propos sa fureur pour les femmes, sur son tempérament; il seroit tout aussi bien fondé à ne l'attribuer qu'à la mollesse & à la bonne chere, comme à la facilité que son argent lui procure de voir à-peu-près autant de femmes qu'il en desire... Il n'y a que les luxurieux pauvres (car il s'en trouve, & beaucoup,) qui puissent supposer quelque mauvaise excuse dans leur tempérament.

Belle passion tant qu'il vous plaira... Elle se propose le même but que celle à qui nous ne donnons pas un nom aussi honnête. Toute la différence qui se trouve entre elles deux, c'est que l'une se borne à l'unité, & que l'autre s'étend à la multiplicité. On appelle amoureux celui qui n'aime qu'une femme; & voluptueux ou luxurieux celui qui les aime toutes: mais il est pourtant vrai que celui qui ne s'enivrera que d'un seul vin,

ne sera pas moins yvrogne que celui qui s'enivrera de plusieurs. On a cependant attaché une idée moins deshonnête à celui qui se borne à une seule femme, parce que son commerce apparemment ressemble plus à l'union légitime ; ce qui ne peut avoir lieu que dans les pays où la multiplicité des femmes est interdite : & voilà pourquoi les Turcs qui font un crime de l'adultere & de l'inceste, ne reconnoissent point la luxure.

Le Maréchal d'Hoquincourt, auquel un homme sage vouloit persuader que son amour pour la Duchesse de Montbazon étoit pur, lui répondit fierement : Croyez-vous que je l'aimois comme un sot ? C'est S. Evremond qui rapporte cela.

L'Amour Platonique n'est qu'une chimere, si la beauté du corps se rencontre dans son objet. Il n'est guere possible à un homme d'aimer une très-belle femme, seulement parce qu'elle est bonne. Il lui est fort permis de le dire, & très-permis aux autres de n'en rien croire... On a donné ce nom à l'estime & à la tendre amitié qu'on peut concevoir pour une femme dénuée de jeunesse & de beauté, mais qui aura d'excellentes qualités... Ce n'est point alors une passion, & conséquemment ce n'est point de l'amour.

L'amitié ne connoît point de sexe ; elle devient amour lorsqu'elle y fait trop attention. Trop d'hommes veulent en faire accroire sur leur amitié pour les femmes. Il est rare qu'ils s'en fassent accroire à eux-mêmes. La même chose peut se dire à l'égard de l'amitié des femmes pour les hommes ... *Clélie*, cette admirable fille, dit Mademoiselle Scudery, n'avoit pas un Amant qui ne fût obligé de se cacher sous le nom d'ami ; & elle avoit beaucoup d'amis.

Platon disoit que l'Amour n'aspire qu'au sublime, qu'il conduit dans le chemin de la vertu, & ne souffre aucune foiblesse. Nous ne connoissons qu'une sorte d'Amour qui porte ce caractere ; & ce n'est pas assurément celui des femmes, qui a plus fait de vicieux & de scélérats qu'il n'a fait de Héros ou de Grands Hommes ... Généralement parlant, la plus grande perfection des femmes, relativement aux hommes, c'est la beauté, ou quelque autre raison physique ... Or, depuis quand la beauté a-t-elle la propriété d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu ? Elle peut porter quelques hommes à des actes de valeur, qu'on appellera, si on veut, des actes vertueux ; mais il y a une grande différence entre l'acte

vertueux & la vertu. La vertu eſt rarement l'objet de l'acte vertueux.

Sophocle ſe réjouiſſoit, dit-on, de ce que la froideur de la vieilleſſe l'avoit rendu inſenſible pour les femmes... Il ne reſſembloit pas à une infinité d'autres beaux Eſprits, qui quoique devenus inhabiles par l'âge à l'impudicité phyſique, n'en ſont pas moins travaillés de l'impudicité morale qui eſt celle du cœur, & ne laiſſent pas de s'en faire gloire. *Malherbe*, entr'autres, ne ſçauroit ſe conſoler de ſe voir réduit à la ſeule volonté de commettre des crimes... « Mes ſouhaits, diſoit-il dans un âge fort avancé, ne s'arrêtent point à la privation » de la douleur, ils vont aux délices : » non pas à toutes, car je ne confonds » point l'or avec le cuivre, mais à celles que nous font goûter les femmes » en la douceur incomparable de leur » communication... Si, après cela, il » y a malheur égal à celui de ne pouvoir » plus avoir de part dans leurs bonnes » graces, je vous en fais Juge... Mais » il ne faudroit guere continuer ce diſcours pour me porter à quelque déſeſpoir... » Quel aveu pour un vieillard infirme, & ſi frilleux, qu'il avoit toujours à ſes pieds quatre chauſſons de

laine, & ſur ſon corps, trois caſaquins de futaine, en toute ſaiſon!

D'autres, moins ambitieux dans leurs deſirs, mais non moins foux dans leurs idées, ſe contentent ſeulement de pouvoir aimer.

Et quand viendra d'âge le crépuſcule,
Du moins, Amour, fais moi bailler cédule,
D'aimer encor, même ſans être aimé.

dit Rouſſeau.

Ah! Si mon cœur pouvoit encor ſe renflâmer!
Ne ſentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je paſſé le temps d'aimer, &c.

dit la Fontaine.

Tous les Poëtes galans ſont remplis de ces miſérables exemples, qui, pris à la lettre, marquent un grand fonds de corruption, & pris poétiquement, une aſſez ſote vanité.

Un grand Saint, mais qui ne l'étoit pas alors, avoit peur d'être pris au mot quand il demandoit à Dieu le don de continence; c'eſt lui même qui nous l'apprend... Il penſoit apparemment comme notre la Fontaine. *Plus d'amour, partant plus de joye*... Il y a des fils de bon lieu que l'on gronde ſur leur peu

de galanterie, & auxquels on représente qu'ils ne deviendront jamais polis, s'ils ne deviennent amoureux. Il faut voir en quoi on fait consister cette politesse . . .

C'est une maxime reçue, qu'il n'est rien tel que la fréquentation des femmes pour perfectionner un jeune homme. Voilà aussi pourquoi presque tous nos jeunes gens sont aujourd'hui si parfaits. Un Historien moderne parlant des Dames de la Cour d'un Duc de Milan, dit qu'elles regardoient la chasteté & la décence comme un obstacle à la politesse. Elles auroient dédaigné comme une campagnarde, une femme qui se seroit montrée inflexible sur l'honneur.

Comparez ces Dames Italiennes avec les Babyloniennes, lesquelles, selon Quinte-Curce, regardoient la prostitution comme un sçavoir-vivre & une politesse de Cour . . . Aussi, pour la plûpart, étoient-elles filles de Satrapes & autres Grands Seigneurs.

Une Dame célebre de l'autre siécle, qui disoit de son fils que *c'étoit un cœur de citrouille fricassé dans de la bouillie*, l'envoya à la fameuse Ninon pour le façonner.

Ce n'est pas toujours, ni un signe de

vertu, ni un ſigne d'amour pour la vertu, que de ſouhaiter d'être affranchi de la paſſion des femmes. Un Voluptueux, ſans avoir aucun goût pour la vertu, peut fort bien deſirer de n'être pas travaillé de l'amour des femmes, parce qu'il trouble ſon repos & altere ſes autres plaiſirs ... Ce n'eſt pas encore cela ... Quoique le cœur ne ſe pique pas de belle paſſion pour aucune femme excluſivement, il n'en eſt pas moins vrai qu'on n'a pas toujours l'objet qu'on deſireroit le plus ... Or, c'eſt cette privation qui, mêlant de l'amertume dans les délices du voluptueux, lui font quelquefois deſirer d'être affranchi de l'amour des femmes ... Il n'en a pas fallu quelquefois davantage à certains Monarques pour leur cauſer un déplaiſir mortel juſque ſur leurs Trônes. *Soliman*, malgré le ſérail le plus varié & le mieux meublé, avoit encore une extrême envie de *Julie de Gonzague*, Princeſſe Italienne, ſur ce qu'il avoit entendu dire de ſa beauté ... Barberouſſe ſon Amiral, qu'il avoit chargé d'en faire la capture pour l'amener à Conſtantinople, cuida ſe déſeſpérer, dit Brantome, quand il eut manqué ſon coup ... Un grand Prince fut ſi outré qu'une jeune & belle Dame dont il étoit amoureux, ſe

fût évadée de ses Etats pour se délivrer de ses poursuites, qu'il vouloit faire la guerre à son voisin chez qui elle s'étoit réfugiée, pour le forcer de la lui renvoyer sous bonne garde ... *Je veux la ravoir*, disoit-il tous les jours à son Ambassadeur, & *je l'aurai* ... Il ne l'a pourtant pas *réue.*

Il est souvent plus facile d'avoir une bonne table bien servie & une infinité d'autres plaisirs qui flatent les sens, que de parvenir à l'acquisition d'une femme qui ne nous anime la plûpart du temps à sa poursuite, que parce qu'elle est ou trop fiere, ou trop intéressée, ou trop bien gardée. C'est alors qu'un voluptueux déteste l'Amour ... Ce n'est ni la vertu ni l'honneur qui forment cette aversion; c'est le dépit, la lâcheté ou la mollesse ... *Catulle* ne demande si instament aux Dieux de le guérir de sa furieuse passion pour *Lesbie*, que parce qu'il ne pouvoit gagner sur cette femme de se contenter de lui seul. N'étoit-ce pas là un plaisant motif!

Les Courages fiers, les Génies supérieurs, les Philosophes & les Sçavans sont quelquefois indignés de se voir contraints de subir ce joug comme les plus foibles des hommes; ce sont des Lions qui se ré-

voltent contre la chaine & la museliere, *Gemitus iræque leonum, vincla recusantum*, mais qui n'ont pas plutôt bû dans la coupe enchantée, qu'ils se dépouillent de leur orgueil & se soumettent bassement.

Les Caracteres fiers, dit un Auteur, coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur souffrent dans les engagemens ; il y a toujours une espece de servitude attachée à l'Amour. La tendresse prend sur la gloire des femmes... Celles qui ont été bien élevées, ont des sentimens d'honneur profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Entrainées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Rarement sont-elles heureuses. Aussi des femmes de ce caractere se rencontrent-elles rarement. Elles confondent trop souvent la crainte avec la gloire.

Télémaque, dans l'histoire de ses aventures, ne souhaite d'être courbé sous le poids des années comme son Aveul, que parce que la passion qui le possédoit pour *Eucharis*, troubloit son repos, & plus encore parce que la sagesse de *Mentor* & la jalousie de *Calipso* l'y traversoient.

Encore un coup il faut bien prendre garde que ces ſortes de ſouhaits ne ſont que des mouvemens de dépit & de déſeſpoir, & moins des marques d'amour pour la vertu que des preuves d'amour propre & d'attachement au bien-être . . . Donnez à l'homme amoureux ce qu'il deſire, il ne demandera plus à être délivré de ce joug; il ne fera plus l'éloge de la vertu oppoſée à l'Amour. Il s'en rencontre même qui, s'ils étoient pris au mot dans les accès de leur déſeſpoir, ne voudroient pas qu'on les guérît de l'objet dont ils ſont enivrés . . . *Armide* évoque *la Haine* du fond des Enfers pour la délivrer d'un amour qui fait ſon ſupplice; mais à peine la Haine ſe met-elle en devoir d'arracher cette funeſte paſſion de ſon ame, qu'elle s'y oppoſe & s'écrie qu'il n'eſt pas poſſible de lui ôter ſon amour ſans lui arracher le cœur. L'Amour eſt l'héroïſme des femmes. L'Amour ſe nourrit de vanité, c'eſt-à-dire, d'une idée de préférence de la part de ſon objet; & c'eſt en quoi il diffère de la luxure qui n'eſt pas ſi délicate. L'Amour eſt peu touché de la poſſeſſion de ſon objet, ſi elle n'eſt volontaire, naturelle, & fondée ſur la préférence. *Armide* nous en fournit encore l'exemple. Elle avoit inſpiré par ſes enchantemens

une paſſion violente à ſon héros ; mais elle en rougiſſoit, ſentant bien la différence qui ſe trouve néceſſairement entre un amour libre, volontaire, naturel, fondé ſur la connoiſſance des perfections de l'objet, & un amour d'yvreſſe & d'enchantement.... Auſſi la paſſion inſpirée par des *Philtres*, (ſi tant eſt que la choſe ſoit poſſible) ne doit-elle flater que des Brutaux & des Scélérats, qu'on peut mettre au rang des Empoiſonneurs, & qu'on doit exterminer pour l'honneur & le bien des Sociétés. Il ſeroit périlleux pour un honnête homme même de poſſéder ce ſecret abominable ; Que ſera-ce pour celui qui ſouvent n'aura pas les premieres notions de la juſtice ?

Ce n'eſt pas tant l'injuſtice ou la honte que nous reſſentons d'être poſſédés d'une paſſion violente, qui nous fait deſirer de n'y pas être aſſujettis que les incommodités qui l'accompagnent : car un Amant ne maudit l'Amour que lorſqu'il eſt troublé ou traverſé dans ſes prétentions.

Les mouvemens d'une jalouſie continuelle & furieuſe, tiennent celui-ci comme un Forçar à la chaîne. Une maîtreſſe avare & inſatiable, ruine la fortune de celui-là, & des engagemens trop étroits avec une Fille ſans bien, mettent

un obſtacle à l'avancement de cet autre. Les Amans voudroient que tout leur réuſſit à ſouhait. Il ne rappellent l'honneur ou la juſtice, ou les vûes d'utilité au ſecours, que lorſqu'ils ne trouvent pas les agrémens ou le ſuccès dont ils s'étoient flatés. Ce ne ſont que des Amans mal-traités, traverſés ou malaiſés qui ſe plaignent de l'Amour, comme il n'y a que les Diſgraciés qui ſe plaignent de la Cour.

Certains hommes, mais en aſſez petit nombre, évitent les piéges de l'Amour auſſi efficacement que ſi la vertu même étoit leur objet... Ce ſont ceux qui s'aiment éperduement eux-mêmes, & qui, comme dit la *Bruyere*, ne voudroient pas rompre leur régime pour une Maîtreſſe... A regarder les choſes indépendamment du vice ou de la vertu, ce ſont d'aſſez ſots hommes, mais ceux qui tiennent une conduite oppoſée, le ſont preſque toujours davantage... Les Avares & les Ambitieux reſſemblent aſſez à ces gens de régime, non pas en ce qui regarde la ſanté, mais dans la conduite qu'il faut néceſſairement tenir pour amaſſer de grandes richeſſes, ou pour parvenir aux honneurs.... Un Avare & un Ambitieux ne perdront jamais

une bonne occasion pour une femme.

Je possède, mais je ne suis pas possédé, disoit *Aristippe* en parlant de sa maîtresse... Combien peu d'hommes parmi ceux qui aiment. en pourroient-ils dire autant! Mais celui-ci le disoit-il avec bien de la vérité? L'amour n'est point dans mon cœur, disoit *Télémaque* à *Mentor*, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour *Eucharis*, il me suffit de lui dire adieu... Que j'ai pitié de vous, lui répondoit *Mentor!* Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas! Un homme que la fiévre rend frénétique, dit, je ne suis point malade. *Montagne* parlant des effets de l'Amour, disoit: je me sentois enlevé tout vivant, & tout voyant. Il n'y a que ceux qui possédent trop, qui ne sont point possédés. *Aristippe* étoit sans doute dans le cas, puisque c'est d'une Courtisane qu'il parle. Combien de têtes cependant sont tournées par cette sorte de femmes!

Il faut que l'amour soit une passion bien furieuse, pour qu'à la premiere apparition de l'objet qui le cause, un Médecin puisse ne s'y pas tromper! Cette expérience fut faite autrefois par *Erasistrate* sur le jeune *Antiochus*... Mais il faut en même-temps que l'amour soit

bien aveugle, sur les droits & sur les bienséances, pour qu'*Antiochus* n'ait pas distingué la femme de *Seleucus* son pere d'avec toute autre. Ce ne fut ni la justice ni la honte qui l'empêcherent de se déclarer, mais la crainte... Il semble que l'Amour se plaise à confondre tout ordre.

Il n'y a de sensible & de vrai honneur au monde que l'Amour (écrit une femme à son Amant.) On a dit d'une grande Dame qu'elle n'écrivoit jamais à ses Amans sans se parer comme pour une Cérémonie; tant elle traitoit l'Amour avec respect!

Platon avoit un si grand respect pour l'Amour, qu'il ne parloit jamais d'un Amant, qu'en le nommant *homme sacré & divin.* Ce n'est pas-là vraisemblablement ce qui lui a fait donner le titre de *divin* à lui-même.

Il y a, dit un Auteur de notre temps, une infinité d'Ecoles établies; pourquoi n'en pas avoir pour former le cœur à l'Amour? C'est un Art qui a été négligé... Ce projet est fort beau, mais il faudroit établir cette Ecole à côté des Petites Maisons, ou à côté des Enfans trouvés, en supposant que les Ecoliers & les Ecolieres prendroient leurs leçons dans la

même classe. La retenue & les sentimens épurés ne furent jamais moins à la mode.

Le même Auteur dit, que l'Amour est la vie de l'Esprit ; il auroit dû ajouter, *frivole & oisif*.

Il dit encore, qu'il y a toujours une sorte de cruauté dans l'Amour : que les plaisirs de l'Amant ne se prennent que sur les douleurs de l'Amante ; que l'Amour enfin ne se nourrit que de larmes.... Cela n'est-il pas bien amusant, & n'y a-t-il pas-là bien de quoi tenter un Esprit sage ! Il dit encore, & il a raison, que ce qui s'appelle *le terme de l'Amour* est peu de chose, & qu'il y a une ambition plus élevée à avoir... On n'ambitionne aujourd'hui que le plaisir, & on ne trouve point du tout qu'il soit peu de chose ; sans lui on regarde l'Amour comme fort peu de chose, & plutôt comme un embarras que comme un plaisir... C'est le régne des sens ; on n'estime & on ne connoît que la substance palpable. Par quel privilége l'Amour seroit-il seul exempt de la contagion du *Matérialisme* ?

Quelques Anciens enseignoient que c'étoit l'Amour qui avoit débrouillé le Cahos ; comment pouvoient-ils croire cela,

cela, en voyant qu'il ne tiendroit pas à lui que tout n'y fut replongé ? Ils devoient donc distinguer deux sortes d'Amour, celui de l'ordre qui n'a pour objet que la justice ; & l'Amour de soi-même qui n'a pour objet que la satisfaction particuliere.

Donnez une entiere licence à cette derniere sorte d'Amour, & vous verrez ce que deviendront les sociétés... L'Amour est de toutes les passions celle qui aime le plus l'indépendance, & qui conséquemment respecte moins les Loix.. Elle est d'autant plus dangereuse que les hommes sont faussement prévenus qu'elle est produite dans leur cœur sans eux.

Il ne tiendra qu'à ceux qui voudront y faire attention, de trouver dans l'Amour une complication de tous les vices, excepté la gourmandise qui est conditionnelle. Ils y trouveront l'Orgueil, l'Ambition, la Vengeance & la Paresse.

Et pour commencer par cette derniere, un homme amoureux regarde comme perdu tout le temps qu'il n'employe pas à encenser son idole. Tout autre plaisir lui devient insipide, & les affaires les plus importantes lui paroissent des jeux d'enfans, ou des amusemens d'imbéciles

en comparaiſon d'une occupation auſſi ſublime. Les Dieux même n'en ont point d'autre. C'eſt *Sapho* qui le dit au nom de tous les amoureux.

Heureux qui près de toi pour toi ſeule ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire;
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flâme,
Courir par tout mon corps, ſi-tôt que je te vois:
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue, ni de voix.

Qu'on diſe de quelle affaire on peut parler, ou de quelle affaire eſt capable toute perſonne qui ſe trouve dans un auſſi grand abandon d'elle-même? Voilà pour la pareſſe.

Le meurtre ne coûteroit rien à un homme, pour laver dans le ſang l'outrage qu'il croiroit avoir été fait à l'objet dont il eſt épris. Voilà pour la vengeance. Il voudroit avoir des Sceptres & des Couronnes à lui offrir, c'eſt-à-dire, qu'il voudroit être Roi pour faire regner ſouvent la plus chétive des créatures. Voilà l'ambition : & une idée de préférence de la part de ſa belle, le rend vain, dédai-

gneux, fat & insolent. Voilà l'Orgueil. Si elle aime la bonne chere, il deviendra gourmand. En suivant cette gradation, on trouvera tout le reste. C'est une regle presque infaillible, que tout Agent tâche de transformer en lui-même, ou de rendre semblable à lui même, tout Sujet sur lequel il agit. *Omne Agens intendit sibi assimilare passum.* Les femmes qui sont ardemment aimées, communiquent toutes leurs vertus ou tous leurs vices aux hommes qui les aiment. Et de même ceux-ci; mais plus souvent les vices que les vertus.

Une Dame écrivoit à son Amant à l'Armée. » Je crois qu'il n'y a que vous » dans l'Univers, où je n'y vois plus rien » du moins que ce qui a rapport à mon » amour. Dans l'incertitude oû je suis » que notre Armée ait été battue; grand » Dieu! je vous demande la vie de mon » Amant, & je vous abandonne l'Ar- » mée, l'Etat & tout le monde. »

La sœur d'Horace, chez Tite-Live, maudissoit le bonheur de sa patrie, parce qu'il avoit coûté la vie à son Amant.

Une autre écrivoit. » Depuis que j'ai » de la raison; c'est-à-dire, depuis que » je vous aime. » On fait dire à une autre Dame, » que les beaux jours du So-

» leil sont pour le Peuple, & ceux de » l'Amour pour les honnêtes gens. »

Que Milton peint bien l'Empire de la femme sur l'homme en général ! c'est Adam qui parle. » Les plaisirs que me » présente toute la Nature, ne produi- » sent aucun changement dans mon Es- » prit... Mais j'ai peine à modérer les » transports qui m'entraînent vers ma » Compagne. Le calme & la supériorité » m'abandonnent en la voyant ; quand » je l'envisage, elle semble si parfaite » & si remplie de la connoissance de ses » droits, que ce qu'elle veut faire pa- » roît toujours le meilleur. La science » se déconcerte en sa présence, la sages- » se se démonte & ressemble à la folie. » Les Graces ont élu leur demeure en sa » personne, & ont placé comme une » garde autour d'elle, la crainte & le » respect. »

L'Amour réunit les extrêmes ; s'il est le plus fier des Dieux ; il est aussi le plus soumis & le plus servile. Cet homme - là est-il libre, qui reçoit la Loi d'une fem- me ? Qui n'oseroit accorder ce qu'elle refuse, ni refuser ce qu'elle demande ? Elle ordonne, il faut obéir ; elle appelle, il faut aller : elle renvoye, il faut se re- tirer : elle menace, il faut trembler. Qui

pourroit s'imaginer si l'Histoire ne le confirmoit pas, que ce soit-là une description réelle de l'état d'un homme qui commandoit à la moitié de la terre ? D'un Héros ou approchant ? De ce fameux Marc-Antoine en un mot, qui se laissa si bien emmuseler par Cléopatre, qu'elle lui fit faire autant de sotises qu'elle voulut, jusqu'à ce qu'enfin par la derniere & la plus grande, elle l'enveloppa dans sa ruine ?

On a vu dans ces derniers siecles un jeune Prince tout prêt à perdre une des plus grandes & des plus riches Couronnes du monde, & à se deshonorer par-là sans ressource, pour avoir le plaisir de se faire lui-même un Maître... L'amour l'avoit tellement ennivré que ce ne fut pas sans peine qu'on lui fit faire attention à des suites qui sautoient aux yeux de tout le monde, & qu'il ne voyoit pas quoiqu'il y fût plus intéressé que personne.

Les effets de la Rage dans les animaux, & ceux d'un violent amour dans l'Espece Humaine, sont en quelque façon les mêmes... Les Chiens enragés méconnoissent leurs Maîtres, & se ruent sur tous les autres animaux sans distinction... Les hommes qui se livrent à la brutalité de cette passion, ou plutôt de cette ma-

ladie qu'on appelle du beau nom d'Amour, méconnoissent leurs Maîtres, leurs Parens, leurs amis & leurs semblables.

Voilà ce que dit un de nos Historiens de deux Princes, qui, après s'être aimés en bons freres, se détesterent cordialement en Rivaux. » Ils se rencontrerent à » aimer les mêmes Beautés. L'un des » deux freres voulut déloger l'autre, & » ne pouvant souffrir de Compagnon en » amour non plus qu'en autorité, ils » changerent les affections de freres en » haines & en dépits implacables. »

Est-ce par le *tien* & par le *mien*, c'est-à-dire, pour de l'argent ? Est-ce par la *mienne* & par la *tienne*, c'est-à-dire, pour des femmes que la guerre a commencé parmi les hommes ? *Horace* débite avec tous les anciens, que les premiers combats se sont livrés pour des femmes.

Mais depuis long-temps les hommes en général sont revenus de cette Fureur. Le tien & le mien ont repris la place de la tienne & de la mienne . . . On a compris qu'avec les richesses on ne manque pas de femmes ; mais qu'avec des femmes souvent on manque de tout . . . Ce n'étoit pas tant la beauté d'*Hélene*

qui a fait armer toute la Grece, que l'insulte faite à un Roi jusque dans le cœur de ses Etats, jusque dans son Palais; l'orgueil outragé a pris les armes, & comme l'Ennemi étoit opulent, l'avarice a profité de la circonstance, & n'a pas été fâchée d'avoir ce prétexte.

Si indépendamment de l'avarice, trois Prostituées mirent autrefois toute la Grece en guerre, y a-t-il donc tant de quoi s'étonner que deux amis se brouillent, tirent l'épée & s'égorgent pour une seule?

L'Auteur du Livre de l'Esprit débite comme une maxime, que si les femmes étoient moins réservées avec les hommes; ceux-ci feroient bien moins de folies pour elles. En sorte que c'est la fierté des femmes qui est cause de tous les désordres que nous voyons regner aujourd'hui parmi les hommes... Nous laissons au Lecteur judicieux à peser la solidité comme la vérité de cette Maxime.

On blâme toujours *le Berger Pâris*, à cause du jugement qu'il a rendu en faveur de *Venus*, au préjudice des deux autres *Déesses*. Il n'a pourtant rien fait que de fort naturel, & ce que tout jeune homme encore aujourd'hui ne man-

queroit pas de faire en pareil cas. Il y a même des hommes fort âgés qui ne prononceroient pas plus sagement... Mais il se trouveroit quelques voluptueux raffinés qui ne se laisseroient pas prendre aux sourires & aux lorgneries de *Venus*... Que promettoit-elle ? une femme ? Ils ne décideroient pas non plus en faveur de *Minerve*. Qu'avoit-elle à donner ? De la Science, de l'Esprit, des Talens, de la Sagesse ? Qui est ce qui manque de tous ces petits avantages ? Mais ils décideroient haut & clair pour *Junon*, qui disposoit des Couronnes, des Principautés, des Dignités & des Richesses... Ils verroient du premier coup d'œil, qu'avec la puissance & l'opulence, *Hélene* & des milliers d'autres Beautés plus jeunes & plus neuves qu'elle, ne seroient pas d'une bien difficile acquisition. *Pâris* a prononcé comme un Ecolier.

Rien n'est moins rare que de rencontrer des voluptueux qui, à l'imitation du Poëte Ronsard, envient aux hommes d'une certaine profession, leurs privilèges singuliers auprès du sexe. Ils supposent apparemment que les hommes de cette profession n'ont pas plus d'honneur que les femmes qu'ils voyent, ou que celles-ci n'en ont pas plus qu'eux. Ou

ſi ce n'eſt pas cela, ils donnent à entendre, ſans équivoque, qu'à leur place ils ne ſe piqueroient pas d'être de fort honnêtes gens, & qu'ils ne ſe feroient pas ſcrupule de violer la foi publique. Ce qui veut dire préciſément & à la Lettre, que quelques profeſſions qu'ils exerçaſſent, ils n'auroient ni plus d'honneur, ni plus de probité qu'ils en ont . . . Faites de telles gens *Rapporteurs de cauſes importantes*, ou du Procès d'une jolie femme contre ſon Mari; donnez leur la diſpoſition des meilleurs Emplois, & tout ira bien.

L'heureux pays que la Turquie! Diſent à tout propos les voluptueux & les débauchés . . . Le nombre des femmes y eſt indéterminé! Ne diroit-on pas à entendre ces ſortes de gens, qu'on leur taille les morceaux dans ce pays-ci! Seroient-ils bien aiſes qu'on leur accordât pluſieurs femmes, à condition que l'Adultere ſeroit puni de mort? Mais l'Adultere, répondent-ils, n'eſt pas à craindre, quand on a à peu près autant de femmes qu'on en veut . . . Leur conduite les dément, puiſque le nombre conſidérable de femmes libres qu'ils peuvent avoir à leur diſcrétion, les touche ſouvent beaucoup moins que la ſéduc-

tion d'une autre femme, qui ne leur plaît qu'à cause qu'elle a un mari surveillant. Une Dame écrivoit à un Cavalier. » Si j'étois homme, une femme » aussi observée que je le suis, auroit » pour moi des charmes capables d'ef- » facer les plus belles personnes. » Que de gens à empâler dans l'Europe ! Et plus qu'en aucun autre pays, dans une certaine partie de l'Europe, si on pratiquoit la Loi des Turcs contre l'Adultere ! Qu'on seroit bien vîte contraint, pour ne pas perdre tant de monde, de remettre les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire, que chaque Particulier un peu riche, puisse voir autant de femmes libres qu'il voudra, y compris celles qui ne le sont pas, c'est-à-dire, qui ont des maris. Rien n'est ordinairement plus misérable & plus chétif que la figure de ces sortes d'hommes qui demandent tant de femmes !

Les femmes n'ont pas des raisons aussi spécieuses, ni aussi décentes à donner de leur amour pour les hommes, que ceux-ci de leur passion pour elles, c'est-à-dire, leur beauté & les délices de leur commerce ; mais elles n'osent pas tout-à-fait mettre en avant les mêmes raisons ; elles se deshonoreroient... Elles se rejettent sur

l'eſtime, ſur la conſidération, ſur le mérite, ſur la bonté du caractere, ſur la délicateſſe ou la nobleſſe des ſentimens.. Les hommes y procédent plus rondement; ils diſent ſans détours aux femmes qu'ils les aiment à cauſe de leur beauté, & du plaiſir qu'elles leur donnent. Et elles en ſont encore flatées ... Les femmes au contraire affectent d'écarter de leur amour, toutes les idées du phyſique, c'eſt-à-dire, qu'elles n'oſent donner pour le motif de leur paſſion, ce qui preſque toujours la fait naître. Elles ne conviendront jamais, pour peu qu'elles ayent de modeſtie, qu'elles aiment un homme à cauſe qu'il eſt beau ou bien fait, ou vigoureux; elles battent la campagne, & ſe répandent ſur les lieux communs d'un mérite moral, qu'elles ſeroient peut-être bien fâchées de trouver tout ſeul. Mais elles pourroient s'épargner toutes ces explications; les hommes ne les jugent que ſur le pied de leurs propres idées.

Si les hommes ne conſultent que leurs ſens, il eſt certain que les femmes leur paroîtront bien plus faites pour leur inſpirer de l'amour & un goût de ſenſualité, qu'ils ne ſe trouveront propres eux-mêmes à inſpirer aux femmes les mêmes

affections... Tel homme remarquable par sa bonne mine, ne feroit souvent qu'une femme affreuse... Le Beau est donc arbitraire, & dépend entierement de l'impression qu'il fait sur les sens, lesquels dépendent eux-mêmes d'une certaine disposition de la machine... Conséquemment malgré le silence des femmes modestes sur cet article, il ne faut donc pas douter que les graces viriles, quoique rustiques & renforcées, ne soient des graces aussi attrayantes pour les femmes, que leur beauté & leur délicatesse en font pour les hommes.... Nous nous imaginerions presque qu'elles sont de mauvais goût sur notre article, comme elles s'imagineroient peut-être aussi que nous sommes de mauvais goût sur le leur. Mais les preuves de fait désabusent de part & d'autre, & valent mieux que les meilleurs raisonnemens, pour démontrer que les attraits sont relatifs. Que découvre-t'on dans cette économie de la nature ? L'excellence de l'homme sur les Bêtes, qui dans leurs inclinations réciproques ne sont déterminées par aucune beauté.

On ne sçauroit cependant trop dire pourquoi la plûpart des femmes craignent d'avoir de parfaitement beaux hommes

pour amans ou pour maris ? Elles font prévenues qu'ils s'aiment trop eux-mêmes pour aimer fincerement les femmes. Cependant l'expérience la plus commune & la plus ordinaire devroit les défabufer, pour peu qu'elles y feroient d'attention : car ce ne font pas toujours aſſûrément les hommes les plus avantagés du vifage & de la taille, qui font les plus infatués de leur perfonne, & qui ont le plus fouvent le Confeiller des graces à la main ; il n'eft pas rare de voir des Satyres, des Sylvains & des Faunes, l'emporter pour la fatuité en cette partie, fur les Adonis, les Hyacinthes & les Endymions, & pouvoir aller de pair avec *Narciſſe*, qui préféra fes charmes à ceux de la plus belle Nymphe.

Poliphéme, tout affreux qu'il étoit, fe croyoit plus fait pour plaire à *Galatée*, qu'*Acis*.

Ces fortes d'hommes ne font meilleurs ni pour amans, ni pour maris que les autres, & fouvent pires : s'il fe rencontre des femmes qui les préférent, dans l'idée que d'autres femmes ne chercheront pas à les leur enlever ; elles fuppofent à tout hazard qu'elles font les feules qui ayent ce tour d'imagination fingulier . . Mais fi on en veut croire la *Bruyere*, ce ne

ſont aucunes de ces raiſons qui les déterminent à un tel choix ; & il faut bien que *la Bruyere* les ait devinées, puiſqu'il eſt bien certain qu'aucune n'a jamais fait cet aveu, & qu'aucune ne conviendra qu'elle puiſſe trouver des charmes dans le *Médor* ou le *Céladon* qu'il préſente au Beau ſexe en général, & qu'il caractériſe avec l'ironie la plus amere. Il a, dit-il, les Epaules larges & la taille ramaſſée ; ſa force prodigieuſe fait l'admiration & l'entretien du Peuple ; c'eſt un Négre d'ailleurs, un homme noir.

L'Aphoriſme de Galien dit, que grande beauté en l'homme, préjudicie aux qualités qui doivent être le partage de ſon ſexe. Rien n'eſt plus ſouvent faux.

Le mérite animal d'un homme, lorſqu'il eſt trop connu, doit lui être un motif d'excluſion parmi d'honnêtes femmes.

Il eſt néceſſaire que l'attrait qui détermine les femmes à contribuer au bien public par la propagation, ſoit tel qu'elles ne puiſſent y réſiſter que difficilement, & qu'il leur cache les ſuites auſſi embarraſſantes que douloureuſes de l'abandon de leurs perſonnes à la paſſion de l'autre ſexe ; il en réſulte un mal qui n'eſt que pour elles, & un grand bien pour la

ſociété. Quel eſt l'homme qui, outre d'extrêmes douleurs, voulut encore riſquer vingt fois ſa vie pour donner vingt ſujets de plus à l'Etat ? Et cependant *Juvenal* prétend qu'il y a peu de femmes qui vouluſſent devenir hommes ... *Hæc tamen ipſa vir fieri nollet*, & il en apporte une raiſon que *Tiréſias* avoit trouvée avant lui, & qui mit *Junon* de ſi mauvais humeur ! Nous avons déja fait cette obſervation.

On a pouſſé les loix de cette eſpece d'honneur, qui eſt particulier à l'Amour, juſqu'à exiger d'une femme qu'elle haïra, ou du moins n'aimera pas ſon mari. Un amant délicat trouve un mari fort impertinent d'oſer prendre des libertés avec ſa maîtreſſe ; mais il eſt bien plus impertinent lui-même d'en prendre avec une femme qui ne lui appartient pas. Preſque tous les amans des femmes mariées ſignalent le commencement de leur commerce par une injuſtice puniſſable .. Ils ne ſont pas plutôt parvenu à ôter l'honneur à un mari, qu'ils ſont une loi à ſa femme de leur être ſi exactement fidelle, que le mari ne ſoit plus pour rien dans cette tendreſſe, qui cependant ne doit être que pour lui ſeul ; & une femme s'y oblige ſous peine de deshonneur.

Que cela arrive communément, on le conçoit ; le propre des passions brutales est de se porter aux plus grands excès ; mais que cela ne passe communément que pour une gentillesse ; il faut pour le croire, avoir un peu fréquenté le Beau monde. On a dit d'une femme qu'elle poussoit la coquetterie jusqu'à aimer son mari. Cela est du mauvais ton, en effet.

Une femme mariée écrivoit à son galant. » Vous ignorez la générosité de » mes sentimens, si vous me croyez ca- » pable d'en souffrir un autre que mon » amant, & de profaner par un indigne » devoir, ce qui ne doit être accordé » qu'à l'amour. Dieux quelle cruauté » d'être obligé de voir ce qu'on hait, » en quittant ce qu'on aime ! Voilà mon » mari qui entre ... »

Juvenal dit que de son temps il y avoit peu de Dames qui n'eussent volontiers racheté la mort de leur petit chien, par celles de leurs maris. C'est un hiperbole.

Chimene chez Corneille ne peut se résoudre à cesser d'aimer le cruel & brutal meurtrier de son pere :

> Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau ;
> La moitié de moi-même a mis l'autre au tombeau.

Pourquoi a-t'on dit que la jalousie ne connoît ni justice, ni honneur ? Est-il quelque passion qui connoisse l'un ou l'autre, & l'un & l'autre ? La jalousie est peut-être plus furieuse qu'une autre passion ; mais elle n'est pas plus injuste. Elle est toujours proportionnée au dégré d'amour, ou au dégré de vanité, parce qu'elle ne procéde jamais que de l'une de ces deux causes.

Un homme n'est jamais plus disposé à médire des femmes, & même à les calomnier, que lorsqu'il a découvert, ou qu'il soupçonne que celle qu'il aime, & dont il s'étoit cru aimé, en écoute un autre... Presque tous les amans sont ainsi tournés : ils voudroient que si-tôt qu'une femme a pris quelques arrangemens avec eux, elle traitât tous les autres hommes du haut en bas, & rejettât dédaigneusement jusqu'à leurs respects. Et quand ils voyent que tout le contraire arrive, ils se dépitent alors, & s'emportent avec si peu d'équité, que l'honneur de toutes les femmes s'en ressent... Ils accusent toutes les filles d'être essentiellement coquettes, & toutes les femmes d'aimer jusqu'à leurs maris... Mais ils ne sçavent pas, ou bien ils oublient que quelque engagement qu'une femme en

général prenne avec un ſeul, elle ne prétend nullement renoncer au privilége de plaire à tous les autres; c'eſt même une des plus douces prérogatives du ſexe.

Que les femmes ſont ſotes! Que peu de choſe leur fait donner la préférence! Vive les hommes pour le bon goût, pour la délicateſſe & le choix raiſonné! Oh! qu'ils n'aiment pas comme cela le premier objet qui ſe préſente! Il leur faut un mérite bien décidé.

Properce dit qu'un des caracteres de l'amour, eſt d'inſpirer de la haine pour les femmes chaſtes.

Mais il ne s'eſt pas aſſez expliqué. Cependant il y a bien de l'apparence qu'il ne parloit que de celles qui vouloient être chaſtes avec lui, c'eſt-à-dire, qui ſe montroient plus attachées à leur devoir & à leur honneur, que ſenſibles à la paſſion qu'il leur témoignoit... C'eſt en ce ſens que nous voulons quelquefois faire paſſer pour des Eſprits mal tournés, ceux qu'il nous importe de tromper, & qui ne veulent pas l'être. C'eſt l'ordinaire d'un amant dédaigné ou éconduit, de ſuppoſer ou qu'une femme eſt ſote, ou qu'elle a été prévenue par un autre. Il y a deux choſes auxquelles il ne s'aviſera

jamais d'attribuer sa disgrace ; à son peu de mérite à lui-même, ou à la vertu de la Dame.

C'est un Préjugé assez commun, que le caractere du véritable Amour, se fait sur-tout connoître par l'inquiétude, la tristesse & la mélancolie noire. Le même Auteur cité plus haut, dit que les caracteres sensibles, tristes & mélancoliques trouvent des charmes & des agrémens infinis dans l'amour & en font sentir. S'il croit sa maxime véritable, les femmes ne conviendront jamais de cette vérité à l'égard des hommes, ni les hommes à l'égard des femmes. Il y a à parier que cet Auteur-là est un amant atrabilaire.

Le poëte Sarasin n'étoit pas de son sentiment : car il dit quelque part que les Amours sont des enfans qui veulent toujours rire, danser & gruger.

Nous voulons, dit *la Bruyere*, faire tout le bonheur ou tout le malheur de la personne que nous aimons. Quelle alternative plus bizarre !

Il n'y a pas à balancer pour les femmes ; si le faux Amour est toujours gai, enjoué, prévenant, gracieux, & sans soupçons offensans, elles doivent lui donner la préférence... L'amant qui est toujours

de mauvaiſe humeur, à qui tout fait ombrage, qui n'ouvre la bouche que pour faire les reproches les plus déſobligeans, comme les plus mal fondés, eſt un Fat qui s'aime beaucoup plus que ſa Maîtreſſe. Celui qui eſt enjoué, prévenant & attentif à ne pas déplaire, recherche beaucoup plus ſon objet qu'il ne ſe recherche lui-même. Une femme à laquelle un certain uſage donne un raffinement de vanité, ſe fera gloire de captiver le premier; celle qui a le cœur encore neuf, aimera mieux le ſecond. Le premier aime en avare, qui n'eſt tranquille que lorſqu'il tient ſon tréſor ſous trois clefs, & qui ne ſoupçonne beaucoup de dépravation dans celle qu'il aime, que parce qu'il en a lui-même beaucoup. Les Amoureux de cette eſpece ſeroient bons à Conſtantinople. Le ſecond aime en cœur généreux, qui met tout ſon plaiſir à en faire, & qui ne ſçauroit ſe perſuader qu'on veuille plus le tromper, qu'il n'a envie de tromper lui-même. Si le premier vient à s'appercevoir, ou ſeulement à croire qu'il eſt trahi, la rage & le déſeſpoir s'emparent de ſon cœur, il regarde toutes les ſatisfactions au-deſſous de l'offenſe... Le ſecond reſſent de la douleur s'il découvre

qu'on le trompe ; mais il prend ſon parti, ſçachant bien qu'on ne peut être aimé qu'autant de temps qu'on paroît aimable. Il ne s'exhale ni en injures, ni en reproches, ni en médiſances, ni en calomnies contre une femme ; il n'en parle point ; il évite qu'on lui en parle ; ou s'il eſt forcé d'en parler, ce ſera ſans émotion & ſans invectives. Ce caractere eſt ſage ; mais ce n'eſt pas encore tant à cauſe qu'il eſt ſage qu'il plaît aux femmes, qu'à cauſe qu'il eſt extrêmement commode.

Le Miſanthrope aimoit-il ſa Maîtreſſe quand il ſouhaitoit de la voir la plus miſérable de toutes les femmes du côté de la fortune, afin qu'elle ne tint ſon bien-être que de lui ſeul ? Ce n'eſt au fond qu'un raffinement d'amour propre. S'il regardoit cela comme un moyen infaillible d'être aimé d'une femme, il avoit tort. Des milliers d'exemples en ce temps-là comme en celui-ci, auroient pû lui prouver que la reconnoiſſance & l'amour n'ont aucune liaiſon... La reconnoiſſance peut bien produire les apparences de l'Amour ; mais de l'apparence à la réalité il y a encore loin... Cependant preſque tout le monde s'y trompe. On veut que les Préſens & les Bien-

faits produisent l'amour ; heureux celui à qui les apparences suffisent ; il est encore le plus raisonnable, quoique en cela il ne se conduise rien moins que par la raison. *Ovide* dit qu'il n'y a que le Pauvre qui puisse avoir quelque certitude d'être aimé.

Voyez-vous ce visage pâle & défait, cet air sombre, ces sourcils rapprochés & ces yeux creux ? Ce front où la crainte, la défiance & le dépit s'annoncent par tous les symptômes qui leur sont propres ? C'est un amant qui est au désespoir d'aimer une femme, à cause des fréquens sujets de jalousie dont elle l'assassine. Mais quand il veut cesser de la voir, l'ennui le fait sécher : les accès de sa jalousie redoublent, il devient furieux, il faut qu'il la voye, & qu'il l'accable de reproches continuels, s'il veut se porter passablement ; elle est précisément pour lui comme un ulcére de santé... Quelle triste & misérable condition, de ne pouvoir vivre sans une femme, ni avec elle !

Quelqu'un qui entendroit un amant offensé se répandre en imprécations & en injures contre sa maîtresse, pourroit bien, s'il n'avoit pas d'expérience, être

auſſi dupe que ce Loup de l'Apologue, auquel *la Fontaine* adreſſe ce dicton Picard.

Biau chire Leu, n'écoutez mie,
Mere tenchent chen Fieu qui crie.

Un amant diſoit de ſa Maîtreſſe :

Je déteſte Philis malgré tous ſes appas :
Mais que je l'aimerois ! ſi je ne l'aimois pas !

Il n'appartient qu'à l'Amour de faire des raiſonnemens auſſi ſenſés & auſſi conſéquens.

Un amant ſoupçonneux & jaloux veut toujours s'expliquer ; il compte toujours qu'un bon éclairciſſement une fois pour toutes, mèttra fin à ſa jalouſie & à ſes inquiétudes. Il en a déja eu vingt ; mais celui-ci ſera plus détaillé & pouſſé plus loin. On n'y laiſſera rien à dire, & on y mettra au jour tout ce qu'on a tenu ſecret juſqu'à préſent... Notre homme, plein de ce beau projet, obtient une entrevue, y parle fortement & auſſi longtemps qu'il veut... On ne lui répond que quelques paroles avec autant de douceur que d'aſſurance ; on verſe quelques larmes ; & on le renvoye encore

plus jaloux & plus fou qu'auparavant, quoique bien tranquillisé pour le moment. La premiere fois on le traitera avec une extrême hauteur, & cela produira le même effet. Il y a des hommes dont toute la vie se passe dans d'aussi frivoles négociations, & qui comptent bien n'être pas venus au monde inutilement.

Les hommes sont comme ensorcelés, pour mettre leur félicité suprême dans la chose du monde qui paroît la plus simple à presque toutes les femmes. Elles sont toujours étonnées, du moins intérieurement, qu'on leur témoigne tant de gratitude pour une complaisance qui, considérée en elle-même, leur coûte si peu, & dont elles partagent les agrémens. Une femme compte très-fort qu'un homme qui n'a que cet avantage sur elle, n'a rien, s'il n'a ni portrait ni lettres... Aussi *la Bruyere* n'a-t'il pas fait difficulté de dire qu'une femme qui rompt sérieusement avec un homme, oublie tout, jusqu'aux faveurs qu'elle lui a accordées... Il n'y a que le cœur qui décide chez les femmes, & qui mérite leur attention; & dès-lors qu'elles le retirent, elles croyent tout reprendre avec lui... Il arrive, par cet arrangement, qu'une même femme peut se partager de maniere qu'il

qu'il n'y en ait toujours qu'un d'aimé.. Voilà pourquoi elles ne peuvent souffrir qu'on leur reproche la banalité du cœur, parce qu'il n'est jamais possédé que par un seul, & même qu'une seule fois parfaitement, dans un temps indéterminé.. Les unes en fixent l'Epoque à la premiere intrigue, d'autres à la derniere.... Tout cela est bien vague, & n'apprend pas grand chose... Le fameux Mangeur, *M. du Broussin*, préféroit toujours le repas qu'il faisoit à tous ceux qu'il avoit faits ou qu'il devoit faire; *c'étoit de là qu'il datoit*... On prétend qu'en général les femmes tiennent assez cette conduite dans leurs inclinations... Il y a tel objet nouveau qui fait d'abord une impression si vive, que fort souvent une femme qui croyoit avoir du moins une fois aimé en sa vie, s'apperçoit sensiblement qu'elle est encore à commencer. Ce sont ces dispositions naturelles du sexe qui font, la plûpart du temps, qu'une fille qui entre en ménage, prend si bien le ton & les façons d'une personne *qui ne croit pas faire un présent de grande conséquence, en se donnant sans réserve à un homme*, que celui-ci parvient en peu de jours à se le persuader lui-même, & à la regarder sur ce pied-là..

Et parmi les filles auxquelles il arrive de ne pas attendre les formalités d'un Contrat pour se faire instaler au rang des femmes, la plûpart témoignent assez par leur choix, qu'elles ne se comptent pas non plus pour beaucoup, *au cœur près*, qui n'est souvent pour rien dans leurs aventures. Les hommes, selon ces principes, ne doivent estimer que le cœur, & voilà pourquoi les femmes en général ont peine à comprendre qu'un amant puisse être jaloux d'un mari, & de tout homme traité en mari.

On a écrit de telle femme, que par une précaution singuliere, elle avoit toujours trois Inclinations à la fois. La premiere par goût. La seconde par vanité. La troisieme pour l'utilité. C'est-là ce qui s'appelle raisonner!

Mais une des plus impudentes, dont l'Histoire puisse fournir un exemple, est une certaine Reine, dont l'Ecriture fait mention, veuve d'Abias, Roi de Juda, qui s'étoit attribué la surintendance des infâmes & monstrueuses cérémonies de Priape... Elle se nommoit *Maaca*.

On a toujours dit & toujours faussement, que les femmes poussent la débauche plus loin que les hommes.... *Peut-être le pourroient-elles*, mais le cri-

me ne doit pas être dans la puissance de le commettre. Cependant sur quoi appuye-t'on ce honteux grief contre les femmes ? Nous avons une *Julie*, une *Messaline*, une *Faustine* à alléguer. Que cela prouve-t'il ? Qu'il n'y a point d'especes qui n'ayent leurs monstres, & que le nombre n'en est pas bien grand, quand il est si facile à compter... Mais pourtant qu'auroit-on dit de *Julie*, de *Messaline*, de *Faustine*, si elles eussent rassemblé dans une même maison & tenu sous bonne garde, plusieurs centaines d'hommes destinés uniquement à leurs plaisirs... Cet usage a toujours été assez en regne, & y est encore dans toute l'Asie. Aucunes femmes, même parmi les Reines les plus puissantes, n'ont tenu cette conduite... Cependant *à ne prendre que la nature & la licence pour regle*, à qui des hommes ou des femmes, de pareilles Académies, conviendroient-elles mieux ? Par tout pays, sur dix femmes galantes ou débauchées, il y en a vingt mille qui se contentent *du quart d'un homme*. Il y en a vingt mille, dont toute la vie se passe dans les peines & les soins ingrats du ménage, pendant que les maris vont perdre leur temps & leur argent dans les cabarets ou autres lieux.

Nous avons déja fait cette observation ; mais on n'y sçauroit revenir trop souvent, parce que le Public ne la fait guere ; ainsi nous répéterons encore que sur vingt mille ménages de ruinés, il y en a du moins quinze mille qui le sont par la mauvaise conduite & le libertinage des hommes. Conséquemment, il est donc faux ce qu'on a toujours dit, que les femmes poussent plus loin la débauche que les hommes, & il est donc vrai au contraire que pour la chasteté, la tempérance, la frugalité, la prévoyance & le travail, les hommes sont bien loin derriere les femmes.

Juvenal fait remarquer avec une affectation pleine de malignité, que rien ne coûte aux femmes quand il s'agit de satisfaire leurs passions. Rien ne les étonne ; rien ne les effraye. Elles n'ont jamais plus de courage, dit-il, que lorsqu'elles devroient être consternées de honte & de confusion. La réputation, l'honneur, la décence ; foibles obstacles . . . Faut-il aller sur Mer avec un mari, sa présence leur cause plus de maux de cœur que la navigation, & que l'odeur sulphureuse de la Mer & le goudron du Vaisseau ; les incommodités d'un pareil voyage sont insupportables, & les dangers en sont

effroyables. S'embarquent-elles avec un amant ? Elles ont un estomac de fer ; le Vaisseau est bon, il n'y a aucun risque ; c'est un plaisir que la vie de Matelot... *Juvenal* n'avoit qu'une seule femme à citer, & depuis long-temps perdue de réputation, pour exemple d'une pareille infamie. Mais il auroit dû renverser la Médaille, & faire voir que dans cet égarement de cœur & d'Esprit, les hommes, du moins pour le nombre & l'impunité, l'emportent infiniment sur les femmes. Combien ne pourrions-nous pas compter de maris qui abandonnent leurs Epouses en bonne santé, par indifférence & par dégoût, pour aller servir de gardes à leurs Maîtresses attaquées d'une maladie contagieuse. C'est-là où tout leur plaît & leur rit, parce que rien n'y est permis.

Astolphe, tous les jours, & à des heures réglées, quitte un Hôtel & des Appartemens superbes, pour aller se renfermer dans un Bouge mesquin, avec une petite Beauté triviale. Ainsi *Jupiter* quittoit autrefois l'Olympe, pour aller se renfermer tantôt dans une Ecurie, tantôt dans une Bergerie, & tantôt dans une Etable à Vaches.

C'est où l'on aime que sont les Cieux.

Rien ne feroit plus original que la conduite de certaines Courtisannes, qui ruinent quelques uns de leurs Adorateurs, pour en enrichir d'autres ; si on ne sçavoit pas qu'il y a infiniment plus d'hommes qui dépouillent leurs femmes, & qui ruinent leurs familles pour enrichir des Courtisannes.

La mode est venue qu'un Cavalier est en quelque façon deshonoré parmi ses semblables, lorsqu'il ne pousse pas la galanterie jusqu'au régime. A peu près comme le Militaire qui ne rapporte aucune blessure de toutes ses campagnes. Cela donne un air équivoque à sa bravoure. Il y a encore plus que tout cela. Ce qui devroit décrier les hommes en général parmi les femmes, est souvent ce qui les met en crédit. La Faculté de Médecine, *en Robes rouges*, leur donneroit des certificats de débauche, qu'elles ne les regarderoient au fond que comme des attestations de valeur ; de même en quelque maniere que les Romains regardoient autrefois, *les Couronnes Civiques*, *Graminaires*, *Murales & Rostrales*... Tant il est vrai qu'il n'y a rien de si affreux qui ne puisse devenir à la mode, *puisque la Lépre s'y a bien été mise*... La derniere information que

ſont les filles qui vont ſe marier, *ou plutôt celles qu'elles ne ſont jamais*; c'eſt ſi l'homme auquel on va les donner, eſt en réputation de bonne conduite... Il eſt preſque ſûr qu'elles en auroient mauvaiſe opinion, ſi on leur aſſuroit qu'il a toujours été ſage; elles craindroient de ne trouver, au lieu d'un mari, qu'un *Thomas Diafoirus*. Elles ont au contraire une idée brillante d'un Cavalier fameux par ſes adulteres & ſes subornations; elles s'en croyent elles-mêmes bien décorées, en voyant qu'elles l'emportent ſur tant de femmes & de filles qu'il a rendues célébres. Mais ce qui n'eſt pas ſupportable, c'eſt qu'après avoir ſatisfait amplement leur vanité par une auſſi riche acquiſition, elles ont encore quelquefois le front de ſe plaindre d'un jeu auquel elles n'ont pourtant rien perdu.

On reprochoit entr'autres crimes à *Catilina* d'avoir abuſé d'une Fille de bon lieu & d'une Veſtale. Quel eſt le Cavalier qui aujourd'hui ne s'en feroit pas honneur, même parmi les femmes? Rien ne feroit plus propre à l'achalander.

On ne ſçait trop ſi c'eſt par une certaine fatalité, ou par une maladie de ju-

gement & de goût, que *le petit Capitan* l'emporte presque toujours auprès des femmes, sur l'homme d'un vrai mérite. Elles regardent l'Etourderie, la Forfanterie, le mensonge continuel, la mauvaise foi & l'indiscrétion comme les attributs du Cavalier.... La réputation d'homme de probité & de bonne conduite les effraye ; elles le confondent toujours avec le pédant, & lui préférent hautement un petit *Matamore.* Elles sont vraiment bien contentes d'elles-mêmes quand elles ont pû arrêter un pareil insecte dans leurs filets... C'est pour faire une aussi belle capture qu'elles les tendent en tout lieux & en tout temps... Prévention pitoyable dont elles sont toujours les dupes. Et cependant une de ces *têtes emplumées* ne les a pas plutôt tympanisées par cent confidences indiscretes, qu'elles s'en plaignent amerement, comme si elles avoient dû s'attendre à toute autre chose. Un Cavalier, à prendre ce titre dans son abus, est un homme qui n'aime que lui-même exclusivement ; mais avec cette restriction qu'il n'est content de son existence, qu'autant qu'il jouit de ce qu'il appelle *le plaisir* ; peu importe à quelles conditions. La raison chez lui fait toujours place

au moindre des desirs, & il ne se sert de cette faculté intelligente, que comme d'une espece d'appareilleuse qui met de l'ordre dans la débauche, & qui, par des mesures bien prises, sçait lier les parties de plaisir les plus difficiles à arranger, & vient à bout de lever tous les petits obstacles qu'un reste d'honneur, entretenu par la crainte, pourroit lui opposer dans le sexe, ou dans ceux de ses compagnons à qui les préjugés font encore envisager le crime comme quelque chose de réel. C'est-là ce qui prouve bien que la Raison n'a pas été donnée inutilement à l'homme !

L'Esprit ne sert de rien en amour, qu'à occasionner d'aussi grandes & souvent de plus grandes sotises que si on n'en avoit point. *Abélard & Héloïse* nous en fournissent la preuve ; leur conduite choque le bon sens, & empêche qu'on ne soit si fort touché de leurs malheurs. Défiez-vous de l'homme d'esprit qui a le cœur foible, & donnez-lui pour *Adjoint*, dans les occasions importantes, l'homme du plus gros bons sens qui n'aura pas cette maladie. Le fameux *Pybrac*, dans une Assemblée aussi auguste que nombreuse, devoit dire de belles & grandes choses ; mais ceux qui avoient in-

térêt qu'il ne dît rien qui vaille, & qui, apparemment le connoissoient, n'eurent besoin, pour le faire siffler, que de placer devant sa tribune quelques-unes des plus jolies femmes, & des moins décentes qu'il y eut alors à la Cour. Allez-vous fier après cela à *ces têtes vénérables*, qui font des quatrains moraux si graves & si sententieux, qu'*Epictete* se feroit honneur de les avoir composés... Le désastre de *Séneque* vient en bonne partie de sa vanité à vouloir plaire à *l'Impératrice Agrippine*, assez belle pour déconcerter la prudence d'un homme encore plus sage que lui. Convenoit-il à un aussi grave Philosophe, de s'amuser, par complaisance pour cette méchante femme, à métamorphoser dans un écrit public, l'Empereur Claude en Citrouille ? Quel mal lui avoit-il fait ? Et d'ailleurs n'avoit-il pas été son Souverain ?

Rien n'est si facile que la conquête d'une fille qui a beaucoup d'esprit, quelque vertu qu'elle ait, quand elle est attaquée par une belle langue ou une belle plume ; comme elle se pique d'être connoisseuse en délicatesse de sentimens & en finesse de pensées, elle s'égare souvent de son chemin en suivant ces feux follets avec trop d'attention ; le pied lui man-

que pour vouloir trop lever les yeux. Une honte ruſtique & une certaine crainte des hommes, rendent ſouvent les filles plus imprenables que les talens & l'eſprit ſans jugemenr. C'eſt ce qui faiſoit dire à *Malherbe, que les filles de ſon Village étoient trop bêtes pour ſe laiſſer attraper.*

Un certain Poëte ſe glorifie dans un écrit public d'avoir obtenu d'une fille, ce qu'il ne pouvoit lui demander ſans la deshonorer; & l'excellente raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'elle avoit trop de ſolidité d'eſprit, pour ne pas regarder comme des chimeres tous ces vieux contes d'honneur inventés par les meres & par les maris. Voyez à quoi ſert l'eſprit, & combien c'eſt une bonne choſe pour vivre à l'aiſe!

Regnier Deſmarets diſoit: » L'Amour » n'employe que des menſonges déguiſés, » des malices ſubtiles, une éloquence ſo- » phiſtique, & les plus infâmes trahiſons » auprès du ſexe, afin de lui faire croire » que le vice eſt vertu, ou pour le moins » choſe naturelle & indifférente. »

Ovide dans ſon art d'aimer ſemble faire conſiſter toute la ſcience de la galanterie dans le talent de bien dire. *Ulyſſe*, dit-il, n'étoit pas bien peigné, mais il parloit bien, & c'eſt cette heureuſe faci-

lité qui lui a fait captiver le cœur de deux Déesses. C'est un abus ; ou il ne faut avoir affaire qu'à des Déesses. Une femme qui a l'ambition de la parure, aime mieux cent fois les présens que tous les beaux discours. Celle qui n'est pas née chaste s'inquiéte tout aussi peu qu'un homme ait de la figure & de l'esprit, que de l'élégance dans sa façon de se mettre. Si un homme qui parle bien, & qui sçait beaucoup, peut se flater de réussir, ce ne sera du moins qu'auprès d'une femme qui joue l'esprit ; mais il ne faut pas pour cela qu'il compte la fixer. La Chatte métamorphosée en femme par *Jupiter*, ne laissoit pas dans l'occasion de courir après les Souris & les Rats ; quoiqu'élevée en dignité & en faveur.

Il n'est pas vrai (ce qu'on dit vulgairement) que l'Amour donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point, & l'ôte à ceux qui en ont. Il n'ôte que la prudence, & non pas l'esprit ; il n'ôte que la timidité & ne donne pas l'esprit. On confond trop souvent l'esprit avec le jugement & la prudence ; & le défaut de hardiesse avec le manque d'esprit . . . L'Amour, *par exemple*, a ôté la prudence à *Abélard*, mais il ne lui a pas ôté l'esprit . . . Il a donné de l'impudence à quelques Ruf-

tres, mais il ne leur a pas donné l'eſprit.. L'Amour comme l'argent peut donner de l'effronterie aux ſots; & c'eſt tout.

On dit communément qu'une Maîtreſſe de trente ou quarante ans ſoutient mieux ſon regne qu'une jeune Beauté.. Cela ſera vrai, ſi on ſuppoſe qu'elle n'a pas attendu ſi tard à entrer au ſervice... Donnez le temps à *la jeune* de ſe former, & peut-être vaudra-t-elle bien l'autre... C'eſt l'uſage qui fait les Maîtres en toutes ſortes d'Arts... Le chef-d'œuvre d'une Femme en amour, c'eſt de tromper habilement. Or, ce talent ſuppoſe de néceſſité l'expérience, & conſéquemment l'âge. C'étoit le ſentiment d'*Ovide*.

C'eſt une maxime en morale, que toutes les lumieres de la conſcience ne ſçauroient tenir contre la paſſion des femmes. Ce n'eſt pas tant dire qu'on ſe l'imagine : car il en eſt de même de toutes les paſſions parvenues à un certain dégré... L'honneur d'opinion oppoſé aux paſſions, n'eſt pas même un frein auquel il faille ſe fier beaucoup : car comme le ſuccès ne manque guere de diſculper des fautes qu'on commet ſur cet article; il eſt ordinaire à ceux qui ne peuvent parvenir à leur but ſans manquer

à l'honneur, de se flater que le succès le rétablira en son entier ; & on a des milliers de preuves que ces gens-là ne se trompent pas. *Montagne*, ce fameux Stoïcien, disoit : quand je suis amoureux, je vois ma raison & ma conscience se retirer & se mettre à l'écarr.

Nous nous figurons ceux de notre Nation qui nous ont précédés de quatre ou cinq siecles, comme des gens qui n'entendoient pas beaucoup de finesse en galanterie. Celles de nos jolies femmes qui sont un peu éduquées & manierées, regardent celles qui vivoient alors, comme aussi mal-adroites, & aussi gauches que nos Campagnardes & nos Villageoises. Et cependant voilà une *Héloïse*, c'est-à-dire, une fille très-spirituelle, qui écrivoit dans ces temps de barbarie, que son amant avoit deux avantages par lesquels il pouvoit gagner promptement le cœur de toutes les femmes. Il tournoit galamment une Lettre, chantoit bien, & parloit encore mieux. Que faut-il aujourd'hui de plus à nos femmes pour leur plaire ? Oseroient-elles dire par quelles autres armes on pourroit les attaquer plus sûrement ?

Le plaisir des femmes est trivial, & fait aller de pair le Bucheron & le grand

Seigneur, le Sçavant & l'Ignorant. Il faut cependant qu'il soit bien selon la nature, puisqu'il ne paroît pas que là-dessus aucun siecle ait été différent d'un autre. Le goût de la débauche a seulement souffert de fois à autres quelques altérations, parmi ce qu'on appelle en style du monde, *les honnêtes gens.* On devine assez que ce ne sont ni les Petits, ni les Pauvres. Mais le gros de l'Humanité s'est tenu constamment attaché à la *Pratique primordiale*... Et les honnêtes gens qui n'avoient donné dans cette singularité, que parce que c'en étoit une, ont repris la méthode de tous les temps & de tous les pays, forcés de convenir qu'outre qu'elle est naturelle, elle est aussi plus honnête; ne fut-ce qu'en ce qu'elle ne met point l'homme au-dessous de la Brute.

Plusieurs *Grands Hommes* ont eu des vices infâmes; mais ils ont eu des vertus insignes. Certains *Petits Hommes* ne pouvant imiter leurs qualités éminentes, ont voulu imiter leurs défauts abominables, & ils ont crû par-là leur ressembler. Un Général qui sçait quelques traits particuliers, mais non pas les plus beaux, de la complexion & des mœurs de certains Héros Romains & Grecs, croit être

un *Pompée*, parce qu'il se grate la tête comme lui & dans la même intention. Quelle honte pour l'Humanité & pour l'Héroïsme quand on lit dans Quinte-Curce, qu'Alexandre épargna un des meurtriers de *Darius* à la priere de l'Eunuque *Bagoas*, que ce Sujet rebelle, traitre & parricide lui avoit amené pour le flechir ; & qu'il épousa ensuite ce *Bagoas* à peu près comme si c'eut été la Veuve de *Darius*. Mais à propos de quoi Quinte-Curce dit-il ailleurs, qu'Alexandre n'a jamais pris que des plaisirs permis. *Nulla nisi ex permisso voluptas*. Cela est original.

Deux ou trois Médecins ont établi que le Célibat peut avoir des suites fort dangereuses pour la santé : mais ils se réunissent tous pour assurer que le libertinage & la débauche ont encore des suites plus périlleuses. Si on refuse d'en croire l'Ecole de Médecine sur sa décision, reste à consulter celle de S. Côme, qui, du moins dans cette circonstance, seroit bien fâchée que celle de Médecine eût tort.

L'Histoire fait observer, que le seul de tous les François que le siége & la prise de Naples par Charles VIII, ayent enrichi, fut un célébre Chirurgien. L'Of-

icier & le Soldat s'y étant brutalement nfectés de cette contagion qu'on appelle ujourd'hui *Galanterie*, & l'ayant rapıortée en France pour tout butin ; elle fit un tel progrès, que *cet habile Chiurgien* sçut se faire vingt-cinq à trente nille livres de rente en fort peu de emps ; ce qui dans ce siécle-là étoit un evenu de Prince. Il s'en montra toute sa ie reconnoissant ; & la mémoire de Charles VIII lui fut toujours en singuiere vénération.

On dit qu'il est plus ordinaire aux homnes qu'aux femmes d'employer les méicamens & les simples, pour amortir le lus ardent de tous les feux... Quelues hommes se sont crevé les yeux pour e point voir de femmes. On n'ignore as à quels excès de fureur d'autres se ont portés contre eux-mêmes. Ils ont ru qu'en détruisant la cause, l'effet ceseroit ; mais ils n'ont pas fait attention ue la cause est dans le cœur & dans l'inagination corrompue.

Brantôme assure pourtant qu'il a vu un rbre qui avoit la propriété d'éteindre ntierement les feux de la convoitise, uand on mettoit de ses feuilles dans les matelats. » Je l'ai vu, dit-il, en Guyen-

» ne en la maison d'une grande, hon-
» nête & très-belle Dame, qui le mon-
» troit souvent aux Etrangers qui le ve-
» noient voir par grande spéciauté, &
» leur en disoit la propriété. Plusieurs
» d'iceux en emportoient des rameaux;
» mais au diable! Si jamais j'ai vû, ni
» oui dire qu'aucune Dame ou Demoi-
» selle ayent voulu en cueillir une seule
» branche, ni fait pas seulement un pe-
» tit coin de paillasse; non pas même la
» Dame propriétaire de l'arbre, qui en
» eut bien pû disposer comme il lui eut
» plû. »

Cela prouve-t-il que les femmes supportent mieux que les hommes les insultes de la convoitise; ou que ce mal leur déplaît moins qu'aux hommes?

La nature animale est extrêmement jalouse de ses droits . . . Elle n'en veut rien perdre. Il faut qu'un homme, quelque Grand qu'il soit par la sublimité de ses pensées, & l'élévation de ses sentimens, rampe terre à terre avec les plus lâches mortels par sa passion pour les femmes, dont l'effet, à le considérer physiquement, n'est rien qu'une *courte Epilepsie*; comme les femmes ne font guere autre chose, elles-mêmes, qu'un

peu d'embonpoint & d'afféterie ; à parler en général ... C'est une des plus sensibles miseres de l'Humanité.

Un examen physique des causes matérielles de l'amour, est quelquefois plus propre à en guérir que toutes les réflexions morales. » Faites attention, dit *Arnobe*, » à ce qui constitue la beauté d'un corps. » Une pellicule qui n'a pas une ligne » d'épaisseur, en fait d'abord la premiere & la principale illusion, & presque » tout le mérite. Examinez ensuite les » entrailles enveloppées d'un sac de cuir. » Analysez les différentes humeurs qui » concourent à la composition de votre miracle de beauté, telles que le sang, » la bile, la pituite, &c ; & vous concevrez que l'excellence de l'objet n'égale pas, à beaucoup près, la grieveté de l'offense. » *Ovide* donne en quelque façon la même Recette dans son Remede d'amour ... Il dit au même endroit que pour se guérir d'une Maîtresse avare, il faut souvent penser à l'argent qu'elle a coûté, à celui qu'elle coûte, & à celui qu'elle coûtera. Ce précepte ne regarde pas les pauvres, & n'a lieu qu'envers les femmes vénales. Mais quelques-unes ne le sont pas.

Tous ces beaux ſpécifiques ne ſont rien moins qu'infaillibles. Il y en a dont la paſſion eſt ſi furieuſe, qu'ils idolâtrent juſqu'aux *Goitres* de leurs Maîtreſſes. *Horace* parle d'un certain amoureux de ſon temps, qui trouvoit des graces dans le *Polype* de la ſienne. Le divin *Platon* qui aimoit une vieille, diſoit qu'il voyoit un amour caché dans chacune de ſes rides. Quelles guériſons y a-t-il à eſpérer pour de telles maladies ? Le vrai remede d'une paſſion amoureuſe, eſt l'adverſité & la miſere.

> L'Amour eſt-il donc fait pour les infortunés ?
>
> *dit Crébillon dans ſon Electre.*

Si celui qui croit pouvoir, ſans conſéquence, uſer du ſpécifique de *Diogene*, pour ſe délivrer des importunités de la convoitiſe, veut ſçavoir ce que les Payens penſoient eux-mêmes, de ce qu'il regarde comme une bagatelle ; ces deux vers de Martial le lui apprennent.

> *Hoc nihil eſſe putas ! Scelus eſt, mihi crede, ſed ingens ;*
> *Quantum vix animo concipis ipſe tuo ! &c.*

Il y a telles gens à qui, s'ils avoient pû

e guérir de la passion des femmes, l'acquisition de presque toutes les vertus n'auroit rien coûté.

On ne peut, disent les nouvelles & les vieilles maximes, vaincre l'amour que par la fuite. Il sembleroit cependant que la plûpart des hommes se piquent de bravoure dans cette circonstance, & qu'ils regardent la fuite comme un acte de lâcheté aussi ignominieux pour eux que pour les gens de guerre... Ils vont au feu hardiment & gayment. Le sexe même auquel la nature n'a pas donné la valeur pour son partage en toute autre occasion, témoigne dans celle-ci une intrépidité étonnante. Il y a bien de l'apparence que cette sécurité n'est pas tant fondée sur la connoissance qu'on a de ses forces, que sur le peu d'envie qu'on se sent de sortir victorieux du combat. Il semble qu'on fasse ce raisonnement.. Si, au pis aller, on remporte la victoire; c'est autant de gagné sur la nature; si on est vaincu, c'est autant de gagné pour elle... Si on est vaincu, on est bien dédommagé par le mérite de l'objet. Si on est vainqueur, il n'en coûtera pas de grands travaux, puisque apparemment l'objet ne vaudra pas la peine qu'on se laisse vaincre... Et ainsi, pourquoi fuir?

Un Auteur a dit que les perſonnes qui s'expoſent témérairement aux attaques de l'Amour, reſſemblent à l'Armée Romaine qui ſe laiſſa engager *aux Fourches Caudines*... Elle ne pouvoit ni ſe défendre, ni capituler qu'avec toutes ſortes de déſavantages. Il fallut paſſer ſous le joug. De même les téméraires en amour n'ont pas aſſez de forces pour pouvoir traiter de la paix, & ſont trop foibles pour continuer la guerre.

A force de réflexions, l'Avare, l'Ambitieux, le Vindicatif, l'Envieux peuvent parvenir à ſe guérir au moins en partie. Et on dit qu'à force de réflexions, le Luxurieux par tempérament, ne fera ſouvent qu'empirer ſon mal; à quoi on ajoute, que le mieux pour lui, eſt de ſe diſtraire par des occupations tumultueuſes; de ne s'occuper de l'idée des femmes que le moins qu'il pourra, & ſurtout de n'en point voir. Qu'il eſt difficile de guérir d'un mal qui plait! *Periculoſæ plenum opus aleæ.*

Le vrai moyen de ſe ſouvenir d'une femme, eſt de penſer qu'il faut qu'on l'oublie.

Les vices qui ne ſont que dans l'eſprit donnent moins de peine; la Morale les rectifie, ſi elle n'en délivre pas. Aux vices

ui font dans le tempérament, le Régi-
ıe & la Médecine font en quelque fa-
on plus fûrs que la Morale.

Il n'eft point de vice qui faffe d'auffi af-
reux ravages dans l'homme. Il y a des re-
ıedes propres à préferver de cette mala-
ie ; mais je ne fçais s'il y en a beaucoup
ui foient capables d'en guérir ; dit un
)rateur de la Chaire.

Pour garder exactement la chafteté dans
n certain genre de vie, ou dans de cer-
aines conditions, il faudroit avoir une
ropriété pareille à celle des *Hirpes* que
: feu rafraichit au lieu de les échauffer.
l faut du moins s'être bien familiarifé de
onguemain avec le péril, ou avoir un
alus bien épais fur le cœur, pour envi-
ıger de fens froid les précipices qui en-
ironnent de toutes parts, *Illi robur & æs
riplex circa pectus*. Il y a beaucoup plus
e fûreté à admirer cela qu'à l'imiter,
'ous les hommes ne font pas faits pour
:s mêmes vertus, ni pour les mêmes Etats,

Que ceux-là font à plaindre qui ne peu-
ent fe maintenir dans un certain état
'équilibre avec les femmes ! La vic-
oire eft fouvent chancelante, & s'il ar-
ive qu'on l'obtienne, ce n'eft que par des
:ratagêmes & des tours de fineffe qui en

diminuent beaucoup la gloire : quelquefois le vainqueur est si mal-traité, & paye si cher quelques avantages, qu'il n'a pas envie de s'enorgueillir de ses trophées; outre que c'est tous les jours à recommencer, & que l'attaque n'est jamais plus à craindre de la part de l'Ennemi, que lorsqu'il a accordé quelque suspension, à dessein de surprendre dans un moment de sécurité. On n'oseroit l'attendre de pied ferme pour le combattre. Ce n'est qu'en lui tournant le dos qu'on peut réussir à le vaincre. C'est bien de lui qu'on pourroit dire ce qu'*Annibal* disoit des Romains, *que le triomphe le plus certain étoit de sçavoir les éviter.*

Il ne faut qu'une pensée au Vindicatif; il ne faut qu'un mouvement de pitié excité machinalement en lui, par la posture suppliante de son Ennemi qu'il tient abattu, pour le porter à lui faire quartier. . . . Mais il n'en est pas ainsi de l'homme qui tient en son pouvoir l'objet de sa passion; il croit qu'il y va de son honneur de ne rien relâcher des droits de la victoire . . . Il veut triompher; & c'est-ce triomphe que la vertu appelle une Défaite.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

De l'Amitié.

NOus ne sommes guere plus prudens dans le choix des hommes, lont nous voulons faire nos amis, que lans celui des femmes auxquelles nous 'oulons nous attacher. Nous consultons ılutôt le cœur que le jugement, le goût ılutôt que la justice; & l'agréable ou 'utile plutôt que l'honnête. Voilà ce qui fait dire à certaines gens que l'ingraitude n'existe pas, parce que nous n'ainons jamais les autres que par rapport à ıous mêmes. *Cette opinion ne peut tomer que dans la tête de ceux qui nient la éalité de la justice.* Nous leur avons réondu.

Une belle physionomie est trompeuse; lle ne suffit pas pour vous assurer de la robité des personnes, parce qu'elle n'est as toujours une caution suffisante. Un eu plus de circonspection, quelques uestions faites avec sagesse, ne sçauroient es choquer, & elles servent à vous déouvrir leur caractere. S'ils sont honnêes gens, ils n'auront qu'à gagner dans

votre précaution, & vous n'aurez rien à y perdre.

Prenez vos amis par choix, *dit la vieille maxime*, & si vous avez envie de vous les conserver, & de vous conserver pour eux, ne leur souhaitez, ni à vous, une grande fortune. Le point de vue change selon les degrés de position, & les objets ne paroissent plus les mêmes. Il y a du moins des gens qui, étant parvenus à une haute Fortune, ne sçauroient comprendre lorsqu'ils regardent en bas, qu'ils ayent pû faire leur Ami d'un homme qui n'a que de l'honneur & du mérite. Comme on se croit Grand d'abord qu'on est élevé; il est naturel qu'on cherche les Grands, & qu'on dédaigne les Petits.

Les Grands hommes ne connoissent pas cette façon basse de penser. Pline disoit dans son Panégyrique à Trajan, qu'il ne s'étoit jamais plus étudié à paroître homme privé avec ses amis, que depuis qu'il étoit devenu Empereur.

L'Historien *Tacite* dit la même chose de l'Empereur *Vespasien*.

L'Auteur Espagnol de l'examen des Esprits, explique phisiquement le sens de ce proverbe, qui dit que *les honneurs changent les mœurs*.

L'homme sage & vertueux, dit-il, ayant été pauvre, & parvenant à quelque grande dignité, change incontinent de mœurs & de manieres de vivre. Ce qui lui arrive, parce que par la bonne chere & la mollesse, il acquiert un nouveau tempérament humide, qui efface les objets qui étoient auparavant empreints sur son cerveau; & son entendement s'appésantit & s'abâtardit.

Cette explication physique est assez subtile, mais elle n'est pas la vraie.. L'orgueil appartient plus à la substance spirituelle qu'à la corporelle.

Rien ne deshonore, ni plus efficacement, ni plus promptement, qu'un mauvais choix d'Amis. Nous voulons toujours chercher des gens qui nous ressemblent, & il faudroit en chercher quelquefois qui ne nous ressemblassent pas. C'est presque toujours par-là que les jeunes Cavaliers débutent... Deux ou trois parties de débauche, quelque argent prêté, une querelle épousée; il ne faut que l'une de ces choses, pour faire ce qu'ils appellent un *Ami du cœur*, *un autre soi-même*. Ecoutez-les se tutoyer comme des Laquais au bout de vingt-quatre heures de liaison, & se faire les plus honteuses confidences..., Voyez-les jouer

ensemble, se tourner réciproquement en ridicule, se frapper, se colleter indécemment ! Rangez-vous ! Le jeu devient sérieux ! ils s'embrassoient avec assez d'immodestie, il n'y a qu'un moment. Ils vont se traiter avec outrage dans un instant, & ils auront bien de la retenue, s'ils en restent-là. *Retirez-vous tout à fait*...Il y a certains animaux qui ne doivent jamais jouer ensemble. L'homme tient le premier rang entre ceux-là ; les chiens suivent immédiatement ; les Singes & les Chats vont après.

Il y a quelquefois dix ans que nous avons un Ami, & nous ignorons encore s'il a de la probité ; il est vrai aussi que nous n'avons pas de preuve qu'il en manque ; mais cela doit-il suffire à un homme prudent ? Pline le jeune dit que c'est une heureuse erreur de croire ses Amis plus parfaits qu'ils ne sont. Cette maxime n'est pas sûre.

C'est vanité, injustice & imprudence, que de vouloir qu'on s'attache à nous jusqu'à un dégré extrême . . . Il y a de la témérité à s'attacher avec excès à ceux qui peuvent nous affliger par leur perte, ou nous offenser par leur trahison, ou nous deshonorer par leurs crimes. Il est dur de vivre sans être aimé, comme sans

aimer perſonne ; cet état a toujours été ſouhaité par forme d'imprécation. Mais auſſi il eſt bien cruel de découvrir qu'on n'eſt preſque jamais aimé comme on voudroit . . . Le malheur de l'homme vient en bonne partie de cette vanité qu'il a de vouloir être aimé & préféré. Y a-t-il plus de ſûreté à n'aimer que ſoi-même ? *Oui* , mais il y a plus d'injuſtice, & c'eſt un crime.

La trahiſon a cela d'affreux , qu'elle ne peut nous arriver que de la part de nos Amis. Les indifférens ne nous doivent rien, puiſqu'ils ne nous ont rien promis ; & nos ennemis encore moins , puiſqu'il eſt naturel qu'ils cherchent à nous accabler.

L'Amitié eſt une convention faite entre deux perſonnes , par laquelle d'une part & de l'autre , elles s'obligent de s'aimer réciproquement , c'eſt-à-dire , de faire un échange de cœurs. Voilà ce qui ſe dit. Mais chacun de ſon côté apporte des reſtrictions , des exceptions & des clauſes à la convention , c'eſt-à-dire , que dans l'échange des cœurs , chacun en rogne & en retient le plus qu'il lui eſt poſſible ; c'eſt - là ce qui ne ſe dit pas. L'Amitié n'eſt qu'un titre ſous lequel l'Amour propre ſe produit plus ſûre-

ment, plus honnêtement & d'une façon moins odieuse.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié, dit un Auteur, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Ce goût là peut bien être appellé *hétéroclite*, c'est-à-dire, opposé aux regles les plus ordinaires & les plus suivies.

Un Grand est presque toujours ambitieux, *l'Anbitieux a t-il des Amis ?* Les gens de la même profession se portent envie; *l'Envie admet-elle l'Amitié*? Les Sçavans & les beaux Esprits sont jaloux les uns des autres; *un Jaloux peut-il avoir des Amis ?* L'opiniâtreté est le propre des Philosophes; *un Opiniâtre peut-il en aimer d'autres que ceux qui lui cédent ?* Ce dernier, *pour tous*, montre qu'elle est l'Amitié, & ce qui en fait la regle & la mesure.

Il y a telle Famille qu'on pourroit proposer comme un modele d'union & d'amitié entre le chef & les membres. Mais il ne faut pas trop, se presser... Si après la mort du chef il ne survient point d'altercations, de querelles, de divisions, de haines & de procès entre les membres pour le partage des biens; peut-être fera-t-il temps de décider de l'Amitié sincere des membres les uns pour les autres.

Le Marchand a ordinairement tous ses associés pour Amis . . . Il les cite & les traite sur ce pied . . . Mais comme les bons comptes font les bons Amis, il faut voir comment on est ensemble, & régler les gains & les pertes, selon ce que chacun a reçu, ce qu'il a donné & ce qu'il a débité. Ecoutez notre Marchand raisonner & contester avec ses associés, & vous jugerez s'il a beaucoup plus de confiance en eux qu'ils n'en ont en lui.. Et où la confiance ne se trouve pas, l'Amitié s'y rencontre-t-elle? De quatre associés, les deux premiers s'unissent ordinairement pour soupçonner le troisieme de friponnerie, & celui-ci s'unit avec le quatrieme pour en soupçonner les deux autres. Les mêmes vûes d'intérêt réunissent les hommes, mais en font si peu des Amis, qu'il n'y én a aucun d'eux qui ne fût charmé de pouvoir se passer des autres, & qui ne leur fasse du tort si le cas y échet.

Celui qui étant épris d'une passion aveugle pour une femme, fait confidence de ses plaisirs & de ses peines à son ami, oublie qu'il est tous les jours à la veille de rompre avec lui . . . Arrive-t-il qu'il se brouille avec sa Maîtresse? Si son Ami en dit du mal, il se brouillera

avec lui. En parle t-il avantageusement ? Il le croira bien avec elle. Paroît-elle avoir quelque considération pour lui ? Il la croira d'intelligence pour le tromper. Paroît-elle le haïr ? Il s'imaginera encore que ce n'est qu'une feinte.. Faire confidence de vos amours à un Ami, & lui procurer la connoissance de l'objet, est un moyen presque infaillible de s'en faire un Ennemi. Il n'y a pas d'Amitié qui tienne contre l'Amour parvenu à un certain degré. Mais il n'y a pas d'Amour qui ne céde à une Amitié généreuse fondée sur la vertu. C'est *David* qui nous l'apprend dans le Cantique funébre qu'il composa sur la mort de *Jonathas* son Ami, & dans lequel, entr'autres éloges, il dit, que ce jeune Prince méritoit d'être aimé par-dessus toutes les femmes. *Amabilis super amorem Mulierum.*

Les femmes sont plus confidentes les unes des autres qu'elles ne sont amies. Un secret leur pese ; il faut qu'elles en soulagent leur cœur. Elles ont besoin des conseils d'une Amie prudente & entendue ; elles la cherchent. Croyent-elles l'avoir trouvée ? Les noms les plus tendres lui sont prodigués. Elles ne peuvent vivre un moment sans cette *très-chere*. Elles la revoyent toujours avec un nou-

veau plaiſir, & toujours pour parler de la même choſe. La confiance devient réciproque. On ne ſe cache rien de ce qui touche de plus près à l'honneur & à la réputation. Toutes les confidences étant faites, au lieu de s'en aimer davantage, on commence à ſe craindre ; peu-à-peu, & par une ſuite naturelle de la crainte, on en vient à ſe déteſter intérieurement, on prend un air de myſtere ; on ne ſe confie plus que des bagatelles. Enfin la défiance & le réfroidiſſement éclatent ; on n'y peut plus tenir. Celle des deux Amies qui a moins aventuré du ſien du côté de la confidence, ou qui a moins de meſures à garder du côté de la dépendance, rompt la premiere par l'envie qu'elle a de parler ; & elle n'attend pas toujours juſqu'à la rupture pour le faire. Combien d'Anecdotes curieuſes n'apprend-t'on pas tous les jours par cette voye !

Un certain Auteur dit, que les femmes entr'elles ne peuvent jouir du doux plaiſir de l'Amitié, que ce ſont les beſoins qui les uniſſent & non pas les ſentimens ; que la plûpart ne connoiſſent pas l'Amitié & n'en ſont pas dignes. *Fort bien ;* mais c'eſt dommage qu'il n'ait pas démontré auparavant en quoi les hommes

traitent l'Amitié plus généreusement & en sont plus dignes que les femmes.

Les hommes d'un esprit léger (*& le nombre n'en est pas petit*,) tiennent à peu près la même conduite entr'eux. Il y auroit de la prudence à voir l'un après l'autre deux grands Amis qui viennent de se brouiller. On pourroit peut-être tout d'un coup les connoître l'un & l'autre.

Il y a des gens qui ont une précaution unique ! Ils gardent jusqu'aux moindres billets de leurs Amis, pour s'en servir contre eux en cas de rupture & d'hostilité... C'est un hazard si de telles gens ne deviennent pas, selon les circonstances, aussi dangereux Ennemis, qu'ils étoient foibles Amis. Tant de précaution fait du moins beaucoup plus d'honneur au jugement qu'au cœur.

N'en venez jamais à une rupture éclatante, *dit la vieille maxime*. Cela est inutile, dangereux & sur-tout deshonorant, puisque c'est avouer publiquement qu'on a placé imprudemment sa confiance. Laissez peu-à-peu se délier comme de lui-même le nœud de l'engagement, c'est une prudence.

Les maris qui ont de jeunes & belles femmes, sont insupportables, pour la plûpart,

avec leurs Amis... Et leurs femmes souvent sont bien embarrassées pour prendre un parti... Font-elles mauvaise mine ? Les maris les taxent de rusticité & d'incomplaisance. Font-elles un accueil gracieux ? Ils les taxent de coquetterie & d'infidélité, si le cas y échet... En supposant même aux femmes plus de prudence qu'elle n'en ont ordinairement, ce seroit encore pour elles un fort grand travail... Les femmes qui font un choix parmi les Amis de leurs maris, ne sont pas fort habiles si elles les reçoivent avec plus de gracieuseté que les indifférents. Mais c'est un point auquel elles manquent aussi rarement que les maris s'y trompent communément... Ils croyent même quelquefois bien punir leurs femmes en les forçant de voir fréquemment & de recevoir avec encore plus de distinction que les autres, ce seul de tous leurs Amis qu'elles semblent ne pouvoir souffrir qu'avec une peine extrême; & ils prennent plaisir à le leur attacher comme un surveillant de leur conduite... Voilà comme les maris sont assez souvent les promoteurs de leur propre disgrace; & voilà le fond qu'ils doivent faire quelquefois sur leurs Amis.

C'est une maxime générale, qu'il n'y

a rien de plus indigne que de séduire la femme d'un Ami... Cela est bien-tôt dit. Mais il n'y a pourtant qu'un ami qui puisse le faire... Sous quel titre un étranger devenu amoureux d'une femme, peut-il s'introduire chez elle, s'il ne commence par rechercher l'amitié du Maître ? Ainsi il est donc vrai de dire que les maris sont presque toujours deshonorés par leurs Amis... Il y en a qui jureroient que jamais ils ne seront assez lâches pour séduire les femmes de leurs Amis ; mais qui ne voudroient pas répondre que ces mêmes femmes ne pussent venir à bout de les séduire eux-mêmes un jour ou l'autre... Voilà le sophisme de la mauvaise foi. *Nemo est in amore fidelis*, dit Properce.

Un mari qui vient de faire l'acquisition d'une belle femme, est à-peu-près dans le cas de celui qui vient d'obtenir une bonne place... Il lui pleut des amis. On cherche à lier avec lui, on le prévient à tous égards ; c'est à qui lui offrira des services... Mais qu'il prenne garde que dans ce grand nombre d'amis il n'y en ait quelques-uns de sa femme ; c'est-à-dire, quelques-uns de ceux qui ont paru la rechercher autrefois ; & qui la recherchent aujourd'hui d'autant plus réellement, qu'ils n'ont plus le mariage à craindre ;

comme elle les revoit elle-même d'autant plus volontiers, que sa vanité lui persuade que c'est le regret de ne l'avoir pas épousée qui les ramene vers elle. Avec de telles dispositions des deux côtés, la partie est bien-tôt renouée... Une femme ne haïra jamais celui qui l'a recherchée long-temps, qu'elle comptoit épouser, qu'elle auroit bien voulu épouser, & qu'elle auroit infailliblement épousé sans des accidents imprévus, qu'elle interprête toujours à la décharge du prétendant, & dans un sens favorable à sa vanité à elle-même.

Une femme qui a de la jeunesse & de la beauté, ne peut guére avoir d'amis particuliers en hommes, que sa réputation n'en souffre... C'est un préjugé général, que la simple amitié ne sçauroit avoir lieu entre les personnes de différent sexe. Il faut qu'une femme choisisse entre sa réputation & son Ami... Mais on observe que si, méprisant les bruits publics, elle le garde, ou que si pour les faire cesser elle le congédie, cette conduite, quoiqu'opposée, produira, dans cette circonstance, le même effet, & fera penser la même chose.

Charleval écrivoit à Madame Scarron :

Bien souvent l'Amitié s'enflame,
Et je sçais qu'il est mal-aisé,
Que l'Ami d'une belle Dame,
Ne soit un Amant déguisé.

Clélie chez Mademoiselle de Scudery avoit une infinité d'Amis qu'elle sçavoit très-bien distinguer, sans jamais s'y méprendre. » Tous ceux que j'appelle mes » Amis, dit-elle, ne sont pas mes tendres Amis; car j'en ai de toutes les » façons dont on peut en avoir. J'ai de » ces demi-amis, qu'on appelle d'agréables connoissances. J'en ai qui sont un » peu plus avancés, que je nomme mes » nouveaux Amis; j'en ai que j'appelle des » Amis d'habitude; j'en ai quelques-uns » que je nomme de solides Amis, & » quelques autres que j'appelle mes Amis » particuliers; mais pour ceux que je mets » au rang de mes amis, ils sont si avant » dans mon cœur, qu'on ne peut jamais y » faire plus de progrès... Mais je distingue si bien toutes ces sortes d'amitié, » que je ne les confonds point du tout «. Il faut avouer qu'il y a des femmes qui ont une prodigieuse étendue de cœur & une merveilleuse présence d'esprit. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces fem-

mes-là. On les appelloit *Précieuses romanesques*, dans le fiecle de Mademoifelle Scudery. Mais il y a long-temps qu'on les appelle par leur vrai nom. Un homme qui a tout le monde pour ami, n'eft fouvent qu'un efprit frivole ; une femme qui eft dans le même goût, pourroit bien être quelque chofe de pis... Il y en a toujours quelques-uns dans le grand nombre *qui font fi avant dans le cœur, qu'on ne peut jamais y faire plus de progrès.*

Il y a des maris qui ont une confiance prodigieufe dans des amis de quatre jours à l'égard de leurs femmes... Voyez *Ménélas*, mari de la belle *Helene*, qui eut la fotife de faire un voyage, & de laiffer chez lui le beau *Pâris* avec fa femme, laquelle, de fon propre aveu, ne pût ellemême s'empêcher de rire, lorfqu'en partant il lui recommanda fon hôte... C'eft violer les Loix les plus facrées de l'amitié, de la confiance & de l'hofpitalité... Mais l'Amour connoît-il des Loix ? Et la prudence qui en connoît, n'y manque-t'elle pas toute la premiere ? C'eft une infamie, perfonne n'en doute... Il y a peu d'hommes qui vouluffent convenir qu'ils ont été affez lâches pour faire une pareille trahifon à un ami qui les auroit reçus généreufement dans fa maifon ;

mais il y en a encore moins qui voulussent se piquer de scrupule, & laisser échapper une aussi belle occasion, s'ils se trouvoient dans le cas de *Pâris*. Ils auroient peur de se deshonorer dans l'esprit d'une femme... En un certain sens, est-ce l'affaire d'un étranger d'être plus soigneux de l'honneur d'un mari que sa propre femme ?

Est-ce faire l'éloge de la probité d'un homme, que de dire qu'il a beaucoup d'amis, ou que de dire qu'il n'en a point ? Si c'est à cause de sa probité qu'il a beaucoup d'amis, & si la conformité des vertus fait les amis, il faut donc croire que la probité est bien commune : mais elle ne l'est pas. Et conséquemment ce n'est donc pas toujours faire l'éloge de la probité d'un homme, que de dire qu'il a beaucoup d'amis.

L'Homme de bien n'avoue pour ami que celui en qui il connoît de la probité ; mais il n'y a rien de plus rare qu'une probité averée... Conséquemment ce n'est donc pas blâmer un homme, ni rendre sa probité suspecte, que de dire qu'il a peu d'amis. C'est lui faire souvent plus d'honneur que si on disoit qu'il en a beaucoup.

C'est plutôt la conformité des vices

que celle des vertus qui produit toutes ces petites liaisons & toutes ces petites cotteries, dont la multitude se fait honneur, & que le sage méprise, parce qu'elles ne tendent qu'au frivole... Cependant il vaut beaucoup mieux du moins, pour le bien extérieur & physique de la Société, qu'il y ait beaucoup de ces liaisons futiles, que s'il n'y en avoit point du tout. C'est tout ce que la Nature peut faire de mieux; & elle pourroit faire pis.

Il faut aimer ses amis sincérement; la probité le veut; mais non pas follement; la prudence le défend... On aime ses amis sincerement quand on leur souhaite, & qu'on leur fait le même bien qu'à soi-même. On les aime follement, quand on leur fournit des armes contre soi-même en cas de rupture. . Je suis bien assuré de ne pas rompre le premier avec mon ami; mais s'ensuit-il de là que je ne serai pas forcé de rompre le second? Et d'où puis-je sçavoir que je ne serai pas même forcé de rompre le premier?... Que mon ami se deshonore; puis-je continuer de le voir? Et n'est-ce pas rompre le premier que de cesser de voir? Il ne goûtera pas mes raisons, parce que jamais aucun homme ne conviendra qu'il

s'eſt deshonoré ; auſſi ne ſera-ce pas à ſon jugement que je m'en rapporterai là-deſſus ; & conſéquemment d'un ami que j'avois voilà néceſſairement un homme qui ne ménagera pas plus mon honneur qu'il a ménagé le ſien... On répondra que tant de prudence ne ſuppoſe pas beaucoup d'amitié ; mais on peut repliquer aiſément *que tant d'Amitié ne ſuppoſe pas beaucoup de prudence ;* & on ajoutera *qu'il ſera toujours beaucoup plus facile d'accorder la vraie Amitié avec la prudence qu'avec le vice oppoſé...* Ce ſeroit un Paradoxe ridicule que de prétendre qu'on doive ceſſer d'être prudens en devenant Amis. Que je ne cache rien à mon Ami de tout ce qui peut l'intéreſſer eſſentiellement, & qu'il me rende la pareille ; voilà tous les devoirs de l'Amitié remplis dans la premiere partie ; que je faſſe pour lui tout ce qui dépendra de moi, ſelon les régles de l'honneur & de la juſtice, pour contribuer à ſon bien-être, & qu'à ſon tour il le faſſe pour moi : voilà tous les devoirs de l'Amitié remplis dans la ſeconde & la derniere partie ; le reſte eſt exactement inutile & preſque toujours nuiſible.

Catilina dans *Salluſte* définit ainſi l'Amitié. Vouloir & ne pas vouloir les mê-

mes choses. *Idem nolle, idem velle, ea demùm firma amicitia est.* Il y a bien des observations à faire là-dessus ; mais la principale, c'est que l'Amitié ferme & constante ne peut se trouver qu'entre des hommes d'une probité décidée.

Il y a des gens qui deshonorent leurs Amis par les bienfaits dont ils les comblent, mais qu'ils rendent trop publics.

Qu'on céde à l'exposition d'un besoin pressant, c'est un procédé qui prend sa source dans les cœurs compâtissans : mais qu'on prévienne les instances : qu'on épargne l'humiliation de la demande : qu'on cache la main qui verse le bienfait : c'est un trait d'autant plus généreux, qu'il est, pour ainsi dire, au-dessus de l'Humain.

Il y a des hommes qui décrient leurs Amis, comme d'autres décrient leurs Maîtresses & leurs Femmes, pour en dégoûter ceux qui en auroient envie, & s'en assurer par-là une possession plus certaine & plus tranquille... Ce sont de faux & méchans caracteres. Ces sortes de gens s'aiment beaucoup plus eux-mêmes que leurs amis. Leur amitié est fausse, parce qu'elle est une passion... Rien n'est moins communicable que l'amour ; aussi est-il une passion. Défiez-vous de ces

Amis qui ſont Amants. Ce ſont des hommes vains & frivoles ; vous les voyez toujours inquiets, toujours ſoupçonneux ; ſoit qu'ils trouvent quelqu'un chez vous, ſoit qu'ils vous rencontrent ailleurs, ils exigent de vous des éclairciſſemens comme d'une maîtreſſe... Rien n'eſt plus aviliſſant... Ces ſortes d'hommes ne ſont faits ni pour avoir des amis, ni pour l'être. Un ami ſage n'a pas de plus grande joie que lorſqu'il peut procurer à ſon ami l'eſtime & l'affection d'un honnête homme. Il lui donneroit tous les hommes pour amis, s'il leur connoiſſoit à tous de la probité.

Deux amis qui ſe brouillent pour une concurrence, n'ont jamais été amis, & ne ſont pas faits pour l'être de perſonne... Par-tout où la concurrence ſe trouvera, l'eſtime pourra s'y rencontrer ; mais difficilement l'amitié... Deux grands hommes qui aſpirent à la même gloire, c'eſt-à-dire, à s'exclure réciproquement de la ſupériorité, s'entr'eſtiment intérieurement peut-être plus qu'ils ne voudroient ; mais il eſt preſque moralement impoſſible qu'ils s'entraiment. L'un des deux vient-il à mourir ? Le ſurvivant honore ſes funérailles ; & le loue de bon cœur, parce qu'il jouit du plaiſir de ne le plus crain-

dre. C'eſt ainſi que *Ceſar* verſa des larmes quand on lui apporta la tête *de Pompée*, qu'il eſtimoit ſans doute, mais qu'il n'aimoit pas, parce qu'il prétendoit à la même autorité. C'eſt ainſi que *Charles-Quint* prit le deuil, dès qu'on lui eut apporté la nouvelle de la priſe de *François premier*, diſant *qu'il ne falloit jamais ſe réjouir des victoires qu'on remportoit ſur ſes Freres*. Que voilà bien la caffarderie Eſpagnole !

Il ſeroit difficile de démontrer qu'une amitié pure, c'eſt-à-dire, dégagée de toutes les vues perſonnelles d'utilité ou d'agrément, puiſſe être naturellement le partage de l'humanité. Il faut aimer ſon ami, ou parce qu'il eſt vertueux, ou parce qu'il s'efforce de le devenir; ſes autres qualités ou talents ne ſont que des acceſſoires qui n'ayant pas de liaiſon eſſentielle avec la juſtice, ne doivent pas être non plus le fondement de l'amitié.

On dit qu'un moyen aſſuré pour perdre un ami, c'eſt de lui prêter beaucoup d'argent. Il n'y a que ceux qui en ont beaucoup qui puiſſent faire cette épreuve; celui qui refuſeroit de le faire, le pouvant, ne ſeroit pas plus ami que celui qui deviendroit méconnoiſſant. Mais ce n'eſt rien établir, puiſqu'en renverſant

la phrase, on peut dire aussi : Un moyen assuré de perdre un ami, c'est de lui proposer un emprunt. La prudence sur cet article convient plus à des gens qui *se voyent*, qu'à des amis. On confond trop souvent ces deux choses. Rien n'est plus difficile que d'établir des bornes certaines dans l'amitié ; quand elle est sincere & fondée sur la vertu, elle n'en connoît & n'en admet qu'à l'égard du mal & de l'impossible.

Quand la Religion nous commande d'aimer nos semblables comme nous-mêmes ; cela ne veut pas dire que nous devons les flater dans leurs vices & les favoriser dans leurs passions ; puisqu'elle nous défend cette conduite à l'égard de nous-mêmes. Cela signifie uniquement que nous devons principalement leur souhaiter, & les aider à acquerir toutes les vertus que nous nous souhaiterions à nous-mêmes, si nous étions raisonnables & justes... Toute amitié qui ne porte pas ce caractere, est bornée au temps & est mobile comme le temps ; mais il y en a une autre qui va plus loin que le temps, & qui appartient exclusivement aux gens de bien.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Education en Général.

LES Parens, il n'en faut pas douter, recommandent avec beaucoup d'inſtance, la juſtice, l'honneur & la décence à leurs Enfans. Mais les Enfans, plus attentifs à ce que font leurs Parens qu'à ce qu'ils diſent, ſe croyent bien fondés à regarder tous les beaux Sermons qu'on leur fait de la vertu & de l'honnêteté, comme des façons de parler qui ne tirent point à conſéquence, & qui ne doivent pas être priſes dans le ſens étroit. Par exemple, que peut penſer de cet honneur particulierement affecté au ſexe, *telle Fille* déja grande qui voit & qui étudie la marche de ſa mere ? Que peut penſer de la probité, de la générosité & de l'amour du Prochain, *tel Fils* qui n'ignore pas que ſon pere prête à uſure, & qui lui entend faire cent faux ſermens pour cinq ſous ? La conduite des Parens eſt cauſe que les enfans croyent que la probité n'eſt qu'un objet de théorie & de ſpéculation, qui n'oblige que ceux

qui n'ont pas l'esprit d'être fripons. Aussi s'attendent-ils bien quand ils seront peres, à prêcher à leur tour la théorie des mêmes vertus à leurs enfans, & à pratiquer les mêmes vices.

Il faudroit que les Garçons n'entendissent jamais parler de la jeunesse de leurs peres, ni les filles de celle de leurs meres. Un Garçon se plaît beaucoup à entendre raconter que son pere, *qui est aujourd'hui un homme si sage*, étoit un Cavalier dans son temps qui aimoit la table, le jeu, les femmes, les spectacles, les parties, *& qui sur-tout étoit verd sur le point d'honneur;* il apprend avec plaisir qu'il dépensoit beaucoup, empruntoit à toutes mains, n'a rendu à personne pendant sa minorité, n'étant pas maître de son bien; mais qu'à sa majorité il a payé à tous ses créanciers, le principal & les intérêts, par de bonnes Lettres de Rescision . . . Avec quels tressaillemens une fille n'entend-t-elle pas conter aux amies de sa mere, & souvent à sa mere elle-même, encore toute glorieuse de ses anciennes prouesses, qu'avant quinze ans elle avoit un don tout particulier pour plaire à tout le monde! qu'elle étoit d'une vivacité! d'un enjoument! . . . Que Messieurs tels & tels lui ont fait l'amour, & se font

même

même battus pour elle, si sérieusement, qu'il en est resté un sur la place; & que la tête a si bien tourné à l'autre, que par avis de Parens on a été contraint de le renfermer. Mais que *M. tel*, aujourd'hui *son cher Epoux*, a enfin obtenu la préférence surtous ses Rivaux, *pour de bonnes raisons qu'elle ne dira pas*. Qu'arrive-t-il de tous ces mauvais récits dont ont berce les enfans ? Les Garçons veulent être débauchés, *& ils le font*; les Filles veulent avoir des intrigues, *& elles en ont*. Les uns & les autres remettent à pratiquer les sermons de leurs Parens sur la probité, l'honneur & la décence, quand ils seront comme eux sur le retour.

Il se rencontre des Peres qui traitent aussi sérieusement l'article des plaisirs, que s'il s'agissoit de l'honneur & de la vertu ... » Approchez, disoit un Pere » agonisant à sa fille. Vous voyez que » tout ce qui me reste en ce moment est » un souvenir fâcheux des plaisirs qui » me quittent. Leur possession n'a pas » été de longue durée, & c'est la seule » chose dont je puis me plaindre de la » nature ; mais, hélas ! que mes regrets » sont inutiles ! Vous qui avez à me survivre & qui êtes belle, profitez d'un » temps précieux, & ne soyez jamais

» ſcrupuleuſe ſur le nombre, mais ſur » le choix des plaiſirs. »

Nous laiſſons au Lecteur à faire des réflexions ſur des avis auſſi ſenſés, & ſur une mort auſſi chrétienne.

Nous apprenons ordinairement à vivre, *dit Montagne*, quand notre vie eſt paſſée ; & nos Ecoliers ne ſont pas encore parvenus aux préceptes d'*Ariſtote* ſur la tempérance, qu'ils ſont ruinés de débauche. Un malade ſe promet bien, s'il peut réchapper, de vivre avec tant de régime, que ſa ſanté ſera inaltérable. Lorſqu'il commencera à ſe mieux porter & à revoir le monde, attachez vous à obſerver ſa conduite, & vous le verrez inſenſiblement parvenir à faire encore pis qu'auparavant . . . Il en eſt de même du Vieillard. Que ne peut-il redevenir jeune ! *Avec l'expérience qu'il a, il feroit des prodiges dans la vertu !* Il ne feroit rien de mieux que ce qu'il a fait, & peut-être feroit-il plus mal. Quand nous ne pouvons plus rien faire, nous avons toujours envie de faire les plus belles choſes ; que ne les faiſions-nous quand nous pouvions les faire ? Nous n'avons pas l'expérience ? diſent les jeunes gens. Abus que cela ! Quelle expérience faut-il pour ſentir que nous ne devons pas faire à au-

trui, ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ! Observez-vous cette Loi qui est de tous les temps, de tous les Pays, de tous les Etats & de tous les Sexes ? Et ces Vieillards, lorsqu'ils étoient jeunes, l'ont-ils observée plus que vous, puisqu'actuellement encore ils ne l'observent que le moins qu'ils peuvent ? Ce n'est pourtant pas manque d'instructions ; on en fait tous les jours *& de très-belles* aux Enfans ; par-tout on les exhorte au bien ; mais ils voyent faire tant de mal !

Heureux les Enfans que leur complexion rend semblables aux chevaux de Cappadoce, qui, dit-on, ne deviennent bons qu'en vieillissant ! Ils ont du moins l'espérance de devenir un jour vertueux ; mais il faut supposer que la mort leur donnera le temps de vieillir. Si on fait toujours des folies trop tôt, on n'est jamais sage trop tard ; & c'est être presque sage que de se repentir d'avoir été fou.

On observe que si un Aîné de plusieurs Freres se dérange, tous ses Cadets le suivent de près & l'atteignent au moins, s'ils ne le surpassent ; & on fait cette autre observation, c'est que s'il est sage & homme de bien, il est plus rare qu'ils se piquent de l'imiter.

Pour vivre avec honneur, pour figurer

dans le monde avec honneur, pour entretenir une Famille avec honneur; on viole l'honneur dans tous ses points. Cette faute est de tous les états.

De quoi les Enfans du Tiers-Etat entendent-ils leurs parens s'entretenir? De gain, de profit, de perte, d'acquisition, d'argent placé ou à faire valoir. Que leurs voyent-ils faire? Tout ce qui est licite ou illicite pour que l'accessoire surpasse le principal... *Hoc discunt omnes ante Alpha & Beta puellæ.* De quoi les Enfans des Grands ou de ceux qui vivent en Grands entendent-ils parler? D'avancemens, de dignités, de faveurs, de crédit, de marques de distinction, de jeu, de bonne chere, d'habits & d'ameublemens magnifiques, de Chevaux & de Chiens... Que voyent-ils faire à leurs Parens? Beaucoup de choses; comme, rester long-temps à table, se coucher quand les autres hommes se levent, & se lever quand ils se couchent; chasser, jouer, fréquenter les spectacles, passer l'Hyver à la Ville & l'Eté à la Campagne, &c.. Emprunter aux uns, faire travailler les autres, & ne rien rendre ni donner à qui que ce soit. Que font les enfans des uns & des autres, quand ils sont devenus hommes? Ce qu'ils ont vû faire...

Où placent-ils l'honneur ? Dans les mêmes choses où ils ont vu qu'on le plaçoit...

On dit communément, & sans autre explication, que le Manége est presque toujours la seule chose que les Enfans de qualité apprennent parfaitement, & comme les Maîtres... Mais il y a deux sortes de manége. L'un consiste à manier habilement un cheval, & l'autre à manier si habilement l'esprit de ceux qui nous sont bons à quelque chose, que malgré toute leur défiance, ils ne puissent nous échapper. Du quel de ces deux manéges veut-on parler ? Est-ce d'un seul ou de tous les deux à la fois ? Voyez le Seigneur *Iphicrate* manier un cheval ? Voyez-le ensuite manier un Marchand, ou tel autre riche Roturier qu'il veut engager à lui prêter des sommes considérables ; & dites, si vous le pouvez, dans lequel de ces deux Exercices le Seigneur *Iphicrate* a plus de grace, & réussit le mieux ?

On a connu un vieux Officier Gouverneur, qui soutenoit fort sérieusement qu'un Gentilhomme qui sçait ôter ou enfoncer son chapeau militairement, sabler un verre de vin, & faire un coup de Lame, en sçait tout autant qu'il lui en

faut. Et il en trouvoit la preuve en lui-même.

» De nulles Lettres ils n'ont connoiſ-
» ſance, (dit *Comines*, en parlant de la
» méchante Education des Seigneurs de
» ſon temps.) Un ſeul homme ſage on
» ne met auprès d'eux. Ils ont des Gou-
» verneurs à qui on parle de leurs affai-
» res, & à eux de rien. Auſſi ai-je vu
» bien ſouvent leurs Serviteurs faire
» leur profit d'eux, & les mener comme
» des bêtes. Et ſi d'aventure quelqu'un
» d'eux veut connoître ce qui lui appar-
» tient, c'eſt ſi tard qu'il ne ſert plus
» guere. »

Brantome parlant d'un jeune Prince qui juroit fréquemment & énergiquement, dit que c'étoit ſon Gouverneur qui lui avoit fait contracter cette vilaine habitude, parce qu'il juroit lui-même comme un Sergent qui prend un pauvre homme à la gorge, (ce ſont ces termes.) A quoi il ajoute qu'un autre Gouverneur que ce même Prince avoit eu avant celui-ci, juroit auſſi, *mais en brave Seigneur, & en Cavalier aimable* ; (ce ſont encore ſes termes.) Mais *Brantome* auroit bien dû ſpécifier quelles ſortes de juremens ſont particulierement affectées aux

braves Seigneurs & aux aimables Cavaliers, & quelles fortes sont propres aux Grenadiers & aux Portefaix : car aujourd'hui on n'y trouve guere de différence.. Comme il y a des Maîtres pour donner des graces, il devroit y en avoir aussi pour enseigner à jurer bravement, galamment & en homme bien né.

Apprenez l'Escrime à un jeune homme ; il deviendra querelleur, & quelquefois assassin. Faites-en un Bel Esprit, il deviendra glorieux, fat & mauvais plaisant. Apprenez-lui un peu de Philosophie, il deviendra *Athée*. Ne lui apprenez rien, il sera superstitieux & fripon. Apprenez la Danse & la Musique à une Fille, elle deviendra Coquette. Faites-en une sçavante, elle deviendra Romanesque & précieuse. Ne lui apprenez rien, elle sera sote, & souvent n'en vaudra pas mieux. On est bien embarrassé !

Les Enfans sont d'un secret impénétrable sur la corruption ; c'est la seule circonstance où ils se montrent discrets, & tellement que c'est toujours par hazard qu'on découvre ce qu'on est bien fâché de trouver. Ils ressemblent exactement à leurs Peres, quoique dans un autre genre ... Tel homme fera cent confi-

dences qu'on ne lui demande point, & dont on n'a que faire. Mais s'il s'est avancé aux honneurs ou enrichi par des détours obliques, formellement contraires à l'honneur & à la probité ; ne vous attendez pas qu'il s'échappe ou qu'il se coupe. Retournez-le en tout sens, vous serez bien subtil, si vous lui tirez son secret. Il mourra avec. Il n'y auroit pourtant que cela qui pourroit vous le faire bien connoître ; comme il n'y auroit que l'indiscrétion des Enfans qui pourroit faire prévenir ou arrêter bien des désordres... Les femmes ont une prudence & une présence d'esprit également admirable, & ne se coupent jamais sur ce qui concerne leurs petites aventures particulieres. C'est ce qui prouve bien que l'homme en général est pourtant maître de sa langue.

Une Dame disoit qu'il falloit avoir plus d'indulgence pour les Filles que pour les Garçons dans l'enfance, parce que ceux-ci commencent à devenir maîtres dans l'âge où celles-là commencent à devenir Esclaves pour toute leur vie. Cela mérite attention, & la remarque paroît neuve.

C'est un Préjugé reçu & établi qu'une Fille, pour les intrigues galantes, n'en fait guere accroire à une Mere qui a fait

ſes caravanes. Cela ſignifie-t'il qu'une Fille ne ſçauroit être mieux élevée dans l'honneur & dans la modeſtie, que par une Mere qui a vécu long-temps dans le déſorde ? *Juvenal* penſoit différemment : car il dit qu'une Mere ne ſçauroit donner à ſa Fille plus d'honneur qu'elle n'en a elle-même. Mais aujourd'hui il auroit tort ; car il eſt ordinaire de voir des Filles élevées avec la décence la plus rigoureuſe par des Meres très-fameuſes par leurs déſordres. Que ce ſoit par des motifs de vertu, plutôt que par des motifs de jalouſie ou d'avarice, c'eſt une autre affaire ; leurs Filles n'en ont pas moins l'extérieur de la vertu, ſi elles n'en ont pas la réalité. Mais il n'eſt pas rare parmi le Peuple de voir des Meres élever leurs Filles comme des veſtales, pour en faire à-peu-près le même uſage que les Georgiennes & les Circaſſiennes qui vendent leurs Filles aux *Maquignons du Serrail.* Les Riches débauchés de fois à autres aiment la vertu, comme les Pourceaux aiment les Trufles ; & quand ils ſe mettent dans ce goût, ils la payent cherement.

La jalouſie de certaines Meres à l'égard de leurs Filles, lorſqu'elles ſont devenues grandes, eſt inconcevable... Si

elles se trouvent dans la nécessité de les marier, (ce qu'elles font toujours le plus tard qu'il leur est possible,) entre vingt Prétendans, elles ne manqueront pas de leur donner le moins convenable, & celui dont elles ne voudroient pas pour elles-mêmes... La cérémonie à peine achevée, elles endoctrinent leur Gendre sur le mauvais caractere de la femme qu'il vient d'épouser, & qui veut être *moriginée & tenue de court*. Premierement, elle n'a aucune idée d'économie! Ce qui veut dire, qu'il doit tenir son argent sous la clé, & lui faire rendre compte du peu qu'il lui en donnera, comme à une Servante : Elle est étourdie & peu circonspecte; ce qui signifie qu'elle ne doit pas voir le monde loin de ses yeux. Elle est naturellement méprisante pour peu qu'on ait de bonté pour elle; ce qui veut dire qu'il doit la traiter comme une Esclave. Ne souffrez pas, dit *Juvenal*, si vous voulez avoir quelque paix dans votre ménage, que votre Belle-mere y mette son nez.

C'est poignarder certaines meres que de les entretenir des perfections de leurs filles. Elles n'ont garde de dire que c'est par l'effet d'une misérable jalousie; elles se retranchent toujours sur la prudence qui

ne veut pas qu'on nourrisse l'orgueil des jeunes personnes; elles devroient ajouter, *ni qu'on offense celui des vieilles*... Il y a des peres qui ne sont pas moins ridiculement jaloux de leurs fils. A peine conviennent-ils qu'ils ont de l'honneur & qu'ils sont légitimes. Que penser de Philippe II, Roi d'Espagne, qui trouva si fort à son goût la jeune Princesse destinée à épouser son Fils, qu'il la prit pour lui-même? Ne semble-t'il pas qu'Harpagon ait été tracé sur ce modele?

D'autres peres & d'autres meres donnent dans une extrémité qui, pour être diamétralement opposée à celle-là, n'en est ni moins vicieuse, ni moins ridicule. Il faut trouver leurs enfans des miracles de la Nature, & des prodiges de mérite, fussent-ils des monstres de corps & d'esprit. Cette sotise n'est pas nouvelle... *Horace* & *Juvenal* s'en divertissent assez. Cependant, l'amour excessif des parents pour leurs enfans, est plus concevable que la haine. De ces deux extrémités, l'une est trop selon la Nature, & l'autre n'y est pas assez... Mais elles partent toutes deux du même fond d'orgueil.

Si un pere aime ordinairement plus sa fille que son fils, ce n'est pas tou-

jours par l'effet d'un goût animal, mais par une suite moralement naturelle de la conduite de l'un & de l'autre envers lui. On conviendra que les filles en général, sont bien plus respectueuses, plus attentives & plus dociles que les garçons . . . Les meres suivent plus l'animalité. Rien n'est plus commun que d'en voir qui sont follement idolâtres d'un fils débauché, rebelle & incorrigible; & qui détestent une fille pleine de respect, de douceur & de sagesse.

Un pere vertueux & sage a ordinairement un fils libertin & vicieux; & de même une mere chaste, n'a pas toujours une fille qui la soit. Il semble que le vice ne veuille rien relâcher de ses droits, & que ce qu'il perd dans les parents, il veuille le regagner sur les enfans... Il ne tient qu'à tout le monde de faire cette remarque, & de se convaincre qu'elle est assez juste. Le fils d'un Ivrogne ne boit ordinairement que de l'eau; celui d'un avare est prodigue; celui d'un Guerrier est poltron; celui d'un sçavant n'est qu'un ignorant; celui d'un homme d'esprit n'est qu'un idiot. Le fils d'un pere impie est presque toujours religieux; & la fille d'une Messaline est presque toujours chaste. L'espece, quant aux qualités, se dé-

ment plus rarement dans les animaux. On est sûr d'avoir un bon Cheval, quand on veut ; il ne faut pour cela que bien assortir & bien choisir les Agents producteurs ... Il s'en faut de beaucoup que les mêmes précautions ayent le même succès dans l'espece Humaine ... Le bien & le mal sont tellement combinés dans les individus intelligents, qu'il n'arrive guére que le bien à l'exclusion du mal, ou le mal à l'exclusion du bien, domine successivement & sans interruption dans la cause & dans l'effet. En veut-on des exemples ? L'Histoire Sainte nous en fournit d'illustres ... L'impie *Achaz* fut pere du pieux Roi *Ezechias* ; celui-ci fut pere de l'impie *Manassés*, lequel s'étant repenti de ses crimes, laissa un fils aussi méchant qu'il avoit été ... Celui-ci fut pere d'un fils aussi religieux que son Bisayeul ; & celui-là eut un fils aussi méchant que son Ayeul ... On retrouve dans l'ordre successif des siecles, une sorte de Filiation, comme dans les Familles. Un bon & un mauvais ; rarement deux pareils de suite.

C'étoit un proverbe chez les anciens Romains, que les enfans des Grands Hommes ne ressemblent jamais à leurs peres. *Filii Heroüm noxæ.*

Le Fils de Ciceron ne fut qu'un sujet

des plus médiocres, malgré tous les ſoins de ſon Pere.

Il y a eu de grands Hommes dans tous les temps auxquels on n'a pû rien reprocher que d'être peres. Quels enfans furent jamais plus exécrables que ceux de *Samuel* dans l'Ecriture ?

Pourroit-on mettre en problême ſi les Peres qui ſupportent patiemment les fautes de leurs Fils, & qui acquittent les mauvaiſes dettes que la débauche leur fait contracter, font plus ou moins pour l'honneur, que les Peres qui uſant de toute leur autorité, les châtient d'une maniere à les avilir dans le monde, & à émouſſer en eux la pointe de la généroſité & de l'émulation. On eſt bien plus ſûr de parvenir, par des corrections honnêtes, à faire de bons Sujets & de bons Citoyens, que par des corrections infamantes ; & on a bien plus d'exemples de l'heureux ſuccès du premier moyen que de l'autre ... Il eſt ſouvent de la prudence de louvoyer avec les Enfans ; qui voudra procéder par la ligne directe, ſans jamais s'en écarter, riſquera de les perdre, ou de n'en rien faire de bon.

Pourquoi le Préjugé veut-il que les Enfans ne ſe deshonorent que peu ou point, lorſqu'ils manquent de reſpect à

leurs parens, jusqu'à se révolter contre eux? Seroit-ce pour punir les parens d'avoir mal élevé leurs Enfans? Il y auroit pourtant bien des cas particuliers où cette Regle seroit fausse; mais le Préjugé n'a apparemment en vûe que le général.

Si on joint à la maniere dont la plûpart des Enfans sont élevés, les motifs de leur production, on conviendra qu'il faudroit qu'ils fussent nés avec des dispositions trop heureuses, s'ils n'étoient pas extrêmement vicieux. Et si on fait attention à l'orgueil & à la mollesse qui font la principale Education des Enfans des Grands & des Riches, on conviendra encore que leur vertu, quand ils en ont, tient du prodige, & les éléve beaucoup au-dessus du Vulgaire.

On vient facilement à bout de persuader aux hommes dans l'enfance un bon nombre de choses utiles & justes; mais quand ils ont atteint un certain âge, ils n'en retiennent, pour la pratique, que ce qui s'accorde avec leurs passions, leurs intérêts & leur réputation.

Les Peres & les Meres, uniquement occupés du plaisir que leur donnent les petites folies de leurs Enfans, ne songent, pour la plûpart, à leur former le cœur & le jugement, que quand ils ont contracté

l'habitude de la Gourmandise, de la Vanité, de la Paresse & du Mensonge... Ils en sont les premiers punis; mais quel bien en revient-il à la Société?

Exiger qu'un Pere vicieux, ignorant ou idiot soit le Précepteur de son Fils, & vouloir qu'une Mere déréglée ou mal saine nourrisse ses Enfans; c'est à-peu-près la même chose... On demandera sur-tout pourquoi elle est déréglée. Mais il importe peu à la maxime que nous établissons, qu'on sçache pourquoi elle est déréglée; il doit suffire qu'elle le soit.

Une Mere doit nourrir son Enfant. La Nature le dit. Elle n'a pas donné le sein aux femmes pour faire seulement le plaisir d'un mari sensuel, mais pour nourrir ce qui doit sortir d'elle. La Nature ancienne disoit cela; elle ne l'a pas néanmoins toujours exactement pratiqué... Mais la nouvelle dit absolument le contraire; elle n'a donné le sein aux femmes des Grands, des Riches, & des Bourgeois aisés, que pour en faire une vaine montre en toute occasion, en tous lieux, & à toutes sortes de personnes. Ce n'est pas tout. Elle veut que ce qui distingue leur sexe, ne soit chez la plûpart que l'asyle de la volupté... Cependant, & tou-

tes réflexions faites, si c'est déja trop pour un grand nombre d'Enfans d'être nés de certaines meres; que feroit-ce si elles en étoient encore les nourrices, ou mal-saines, ou échauffées par l'intempérance & les veilles? Outre que c'est une opinion commune que les mauvaises inclinations se communiquent avec le lait... Ainsi la thése qui prétend établir que les Meres, sans distinction, doivent être les nourrices de leurs enfans, n'est appuyée que sur une supposition ou une condition qui n'est pas facile à remplir sur le pied où sont les choses. Les femmes du bas peuple ont une extrême envie d'être les nourrices de leurs enfans; mais de pressans besoins exigent d'elles des absences & un travail qui s'opposent à cette louable envie... Les autres femmes n'en ont aucune envie, & quand elles le voudroient, il ne leur feroit pas possible de vaquer à ce devoir & à leur divertissement; il faut choisir, & elles choisissent.

Horace dit que les femmes méritent d'être louées quand elles mettent au monde des enfans qui ressemblent à leurs peres. Ce ne feroit pas quelquefois pour les Enfans un grand avantage de leur ressembler ni par la figure, ni par le carac-

tere. Cette ressemblance peut être tout au plus un préjugé favorable à la vertu de la mere, mais non pas une évidence ni une preuve sur laquelle il faille trop compter. Ce seroit une terrible affaire si la fidélité des femmes ne pouvoit être vérifiée que par des combinaisons aussi fortuites; cela ne peut ni ne doit faire une Regle ni générale, ni particuliere; puisqu'il arrive quelquefois qu'un Enfant ressemble à la mere de son pere, qui n'a lui-même aucune ressemblance avec elle.

L'Auteur Espagnol de l'Examen des Esprits, dit que les Bâtards ne ressemblent souvent à celui qui devroit être leur pere, que par la crainte qu'a eue la mere d'être prise en flagrant-délit par son mari.

Et il dit que les Enfans légitimes ne ressemblent souvent aux Etrangers que par le libertinage de l'imagination de leurs peres & de leurs meres en certaines circonstances.

Julie, fille d'*Auguste*, fournissoit une autre raison de la ressemblance de ses Enfans à leur Pere, quoiqu'elle ne lui fût rien moins que fidelle... Laquelle est la plus honnête de toutes ces raisons ?

Parce que nos Parens se sont trouvés en belle humeur, disent quelques petits

Cavaliers, (qu'en termes plus exacts on pourroit appeller de *Grands Coquins*,) il faut leur être soumis & dépendre d'eux en toutes choses ! Quelle conséquence fut jamais, plus que celle-là, tirée par les cheveux ! Que ne nous laissoient-ils là où nous étions, *ou du moins que ne nous laissent-ils comme nous sommes* ! C'est accuser directement la Providence, qui fait servir comme cause occasionnelle la cupidité de l'homme dans le mariage, à l'accomplissement de ses Décrets & de ses vûes, auxquelles il ne tient qu'à l'homme de concourir par la justice & la pureté de ses intentions, même en cédant à la cupidité.

Le manque de respect des Enfans pour les Peres, est un outrage fait à la Nature dans ses Droits les plus sacrés & les plus incontestables; c'est un crime de léze-Majesté Divine & Humaine, puisque le premier Ordre politique que Dieu ait établi dans le Monde, est sans contredit l'autorité paternelle; les hommes dans leur origine n'ayant pû avoir d'autres Rois que les Peres; tellement qu'on ne sçauroit même encore aujourd'hui, comme il a été pratiqué dans tous les temps, faire plus d'honneur aux Souverains

qu'en leur donnant le titre *de Peres de la Patrie.*

Dieu se rend principalement visible dans la personne de ceux qui après nous avoir donné la vie, défendent, soutiennent, entretiennent & instruisent notre enfance... Il est moralement impossible qu'un Fils, mal-honnête homme envers ses parens, ne le soit pas envers tout le monde; & si on peut fournir un exemple du contraire, ce sera le premier.

Le grand, le beau, l'aimable, l'estimable caractere que celui d'un jeune homme qui conserve au milieu des divertissemens toute l'application nécessaire aux affaires les plus essentielles; en qui l'éloignement de la maison paternelle ne produit point l'oubli de sa famille; que les richesses, la Fortune, le succès ne rendent que plus respectueux, plus affectionné & plus tendre pour un pere âgé, infirme, ou dans l'affliction! Si la Nature ne s'étoit pas démentie de sa premiere droiture, elle produiroit elle seule ces justes sentimens dans le cœur de tous les enfans. Aujourd'hui la plus excellente Education ne peut réussir qu'imparfaitement à les y imprimer. Il faut une force supérieure, une vertu bien par-

faite ; & comme ces qualités sont rares, les effets le sont aussi ; dit un Orateur de la Chaire.

Coriolan s'avançant à la tête d'une Armée formidable pour assiéger la Ville de Rome & la réduire en cendre, ne put être fléchi ni par les principaux du Sénat, qui lui furent députés, ni par les Prêtres, ni par les Vestales qui lui furent envoyées. Quelqu'un conseilla enfin de contraindre sa mere d'aller le trouver dans son Camp, & de l'engager, par ses prieres & ses larmes, de tourner ses Forces d'un autre côté. Ce conseil eut tout le succès qu'on pouvoit espérer ; *Coriolan* aima mieux s'exposer à se faire massacrer par ses propres Soldats, que de refuser à la reconnoissance, à la tendresse & au respect, ce qu'il croyoit leur devoir... Cet exemple de piété dans une aussi grande circonstance, fait plus pour la gloire de *Coriolan*, que la prise de Rome & la défaite de tous ses Ennemis... On ne seroit pas sûr aujourd'hui de réussir par le crédit d'un Pere ou d'une mere ; ce sont des gens qu'on peut refuser sans conséquence ; mais on connoît des voyes plus certaines ; aussi ne manque t'on guere de s'en servir, & d'obtenir tout ce qu'on demande. Ce goût ne régnoit pas appa-

remment à Rome du temps de *Coriolan.*

Les vices des Peres, s'ils en ont, ne pourront jamais fournir aux Enfans, que de faux & criminels prétextes de désobéissance & de mépris, parce qu'ils ne peuvent pas plus les juger que les Sujets leur Prince légitime... En vain les Enfans, pour colorer leur révolte, allégueront-ils qu'ils sont à l'Etat... S'ils regardent cela comme un avantage, ils ont raison; mais qui le leur a procuré, ou de qui le tiennent-ils? Croyent-ils d'ailleurs que l'Etat, sous prétexte qu'ils en sont Membres, ne doive pas s'opposer à une Révolte qui entraîneroit sa ruine entiere s'il l'autorisoit?

Si les Peres sont injustes, il y a des Loix pour eux comme pour leurs Enfans; mais que ceux-ci sçachent qu'ils ne peuvent rendre publique l'injustice de leurs Peres, qu'en les couvrant d'un opprobre qui rejaillit sur eux-mêmes... Un jeune Romain traité durement, & relégué à la campagne par son Pere, ayant appris que le Censeur, prenant sa cause en main, vouloit procéder contre son Pere, & le faire condamner par Arrêt du Sénat, à restituer à la République un Sujet qui pouvoit le servir utilement, il se rendit secretement à Rome, vint trouver le

Censeur, & le força, l'épée à la main, de lui promettre avec serment qu'il laisseroit son Pere jouir tranquillement de l'autorité que la Nature lui avoit donnée sur lui. On est presque fâché de voir dans le Paganisme un aussi généreux exemple de la pieté d'un Fils envers son pere, dont le Christianisme se feroit honneur. Une jeune Romaine, quoique mariée, aima mieux perdre un Procès de conséquence que sa mere lui avoit injustement intenté, que de le gagner, en produisant certaines particularités de la conduite de cette méchante mere, qui ne l'auroient pas plus deshonorée qu'elle l'étoit déja.

Un des effets les plus affreux de la nature dépravée, c'est qu'il est souvent arrivé que les meilleurs Peres n'ont pas eu de plus mortels ennemis que leurs Enfans. Si le sort des armes se fut déclaré pour *Absalon*, avec quelle insolence n'auroit-il pas triomphé de son pere, puisque sans attendre la décision d'une bataille, il commença par lui faire des outrages, dont le simple récit fait frémir la nature... Il méritoit mille morts. Cependant quelles attentions de la part de son pere, pour que la vie lui fût conservée dans la bataille! Il périt en Sujet ré-

volté & en Fils ingrat, *& il est pleuré de ce Pere avec des larmes de sang.* Philippe II, Roi d'Espagne, ne pouvoit se persuader qu'un Fils fût capable de tuer son pere... Dans cette prévention, qui est très-louable, mais très-fausse, il se fit un jour amener la mere d'un jeune Scélérat qui venoit de poignarder son pere. Il fit intimider cette femme par de si terribles menaces qu'il découvrit que le Pere assassiné, ne l'étoit du meurtrier que selon l'Aphorisme du Droit. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.* Cette regle de *Philippe II* pourroit souvent se trouver fausse, puisqu'il n'est guere plus difficile de concevoir qu'un Fils puisse tremper ses mains dans le sang de son Pere, qu'un Pere dans le sang de son Fils. *Herode*, entre plusieurs autres Peres, fournit un exemple de cette cruauté, Il fit indignement périr tous les fils qu'il avoit eus de *Mariamne* sa femme, Princesse pleine de générosité & de vertu, par la basse crainte dont il étoit sans cesse agité, qu'ils ne le détrônassent, parce qu'il sçavoit bien que son usurpation & tous ses autres crimes atroces méritoient ce châtiment. Il y a pourtant cette observation à faire; c'est que nous trouvons bien des Loix qui ont donné aux Peres le droit de

vie

vie & de mort ſur leurs enfans ; & même des Loix divines parmi les anciens Patriarches, comme il paroît par un paſſage de Joſephe ; mais nous n'en trouvons pas qui ayent jamais donné le même droit aux Enfans, de quelques dignités qu'ils ayent été revêtus. Indépendamment de ce droit dont les Peres ont été long-temps en poſſeſſion chez les Romains ; *Brutus*, comme premier Magiſtrat de la République, a pû & a dû faire mourir ſes deux fils ; *auſſi n'eſt-ce pas cet acte de juſtice qu'on trouve répréhenſible ;* c'eſt l'oſtentation & la ſoif immenſe de l'honneur, c'eſt-à-dire, de la réputation, comme dit Virgile. Ne pouvoit-il paroître juſte, ſans ceſſer de paroître pere ?

Iſaac diſoit à *Abraham* que quand même l'ordre de Dieu n'interviendroit pas, c'étoit aſſez que ce fût la volonté de ſon pere, pour qu'il dût conſentir à être immolé. C'eſt Joſephe qui rapporte ce trait.

La nouvelle Philoſophie a ouvert les yeux des Enfans, & les a bien autrement éclairés ſur leurs droits à l'égard des peres & des meres, auxquels ils ne doivent preſque plus rien aujourd'hui.

Voici ce que rapportent quelques-uns de nos Hiſtoriens, d'un Prince qu'il ne ſera

pas difficile de connoître sans le nommer ; & on peut bien défier toute l'antiquité de fournir un pareil exemple de l'impiété d'un Fils envers son Pere. La mort du Roi son Pere lui causa une joye trop grande, pour qu'il pût la tenir entierement renfermée au-dedans de lui-même, & il en donna des marques qui ne firent que trop appréhender le gouvernement d'un Fils aussi dénaturé. Il
» récompensa largement celui qui lui en
» avoit apporté la premiere nouvelle ;
» & bien au-delà de ce qu'il pouvoit en
» attendre... Il ne porta le deuil qu'une
» seule matinée, & on le vit vêtu
» d'incarnat, & de blanc l'après-dînée
» du même jour. Il contraignit même
» les Courtisans qui s'étoient hâtés
» de le venir joindre, de suivre son
» exemple, & il ne leur permit de se
» présenter devant lui qu'en habit de
» couleur. Il désapointa tous les Officiers
» & Serviteurs du feu Roi son Pere,
» prenant un extrême contentement à
» défaire ce qu'il avoit fait, à abattre
» ce qu'il avoit élevé, & à élever ce
» qu'il avoit abattu... Il fit punir le
» Médecin de son Pere, à cause que sui-
» vant les regles de son Art, il avoit

» voulu le contraindre de manger, sça-
» chant bien que sa maladie ne venoit
» que d'inanition, & de la crainte qu'on
» ne l'empoisonnât.. Il fit le contraire
» d'Alexandre : car celui-ci condamna
» le Médecin qui avoit saigné *Hephes-*
» *tion*; comme si c'eut été cette saignée
» qui l'eut fait mourir. Il fut mauvais
» pere, & quoiqu'il n'eut rien à appré-
» hender du caractere soumis & docile
» de son fils, il ne laissa pas de le regar-
» der comme la personne qui lui étoit
» la plus redoutable ; il ne prit aucun
» soin de son Education, & il n'en per-
» mit l'accès qu'à des gens de la plus
» basse condition. »

Cette conduite, pour l'infamie & l'impiété, peut faire un Pendant avec celle de l'Empereur *Gallien*, à l'égard de l'Empereur *Valerien* son pere, lequel, ayant été pris dans un combat par *Sapor*, Roi des Perses, fut abandonné de cet indigne fils, qui souffrit tranquillement pendant quinze années que ce Roi barbare se servit du dos d'un Empereur, comme d'un escabeau pour monter à cheval. Mais il faut lui rendre cette justice, qu'il mit au rang des Dieux après sa mort, celui qu'il avoit mis au-des-

ſous des hommes pendant ſa vie. N'a-t-il pas bien réparé ſa faute ?

Peut-on lire, ſans indignation, dans *Quinte-Curce*, avec quelle vanité inſolente *Alexandre* abaiſſe la réputation de *Philippe* ſon pere, pour élever la ſienne ſur ſes débris ! *Philippe* n'avoit rien fait; *Philippe* n'avoit été qu'un lâche, qu'un Prince ſans jugement, qu'un pauvre homme, il étoit redevable à ſon fils & de la vie & de la Couronne ! Mais bien au contraire, ſans les grandes choſes que *Philippe* avoit faites, ſon orgueilleux Fils n'auroit peut-être jamais été en état de rien faire, & ſur-tout ne ſe ſeroit peut-être jamais vu à portée de dire d'auſſi grandes ſotiſes dans le Palais & ſur le Trône des Rois de Perſe. Un ſeul des anciens Serviteurs de *Philippe* oſe défendre ſa gloire & ſon honneur, on ſçait ce que ſon zele lui a valu.

Tous les Naturaliſtes s'accordent à dire que la Cicogne nourrit ſes peres, lorſqu'étant devenus trop vieux, ils n'ont plus la force d'aller chercher eux-mêmes de quoi ſe nourrir . . . *Cela ſe fait animalement*, c'eſt-à-dire machinalement, *répondront quelques bons Fils* . . . D'accord; mais cette piété animale ou ma-

chinale ne vaut-elle pas encore mieux que l'ingratitude intelligente, ſpirituelle & réflechie, de certains Enfans devenus riches, qui laiſſent périr d'indigence les peres ou les meres qui ſe ſont ruinés pour leur avancement? Indépendamment de l'intelligence & des idées de la vertu, il y a quelque choſe qui flate naturellement le cœur dans la piété des Enfans envers leurs Parens, même juſque dans les animaux... Nous haïſſons naturellement les petits de la Vipere, & nous en avons fait des ſymboles injurieux d'ingratitude, parce qu'ils dévorent la mere qui les met au monde.

L'Extrême tendreſſe, ou l'extrême vanité de quelques Peres & meres, leur fait oublier ce ſage précepte de l'Ecriture, qui eſt paſſé en proverbe dans le public. *Que vos Enfans ayent toujours beſoin de vous; mais n'ayez jamais beſoin d'eux.*

Les Roturiers, pour la plûpart, font une grande ſotiſe; c'eſt d'élever leurs Enfans en Seigneurs, de les pouſſer aux Emplois Militaires ou aux Charges, pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la meſquinerie & l'abjection... Mais ils méritent d'être moqués, lorſqu'avec une

conduite aussi peu judicieuse, ils se plaignent que leurs Enfans les méprisent, & les regardent en quelque maniere comme leurs Caissiers & leurs Domestiques... Tâche de rendre ton Fils plus honnête homme que toi, mais jamais ne le rend plus grand Seigneur, dit la vieille maxime, qui en vaut bien une neuve.

La Société est embarrassée d'un nombre infini de jeunes gens, qui, sans être nobles, vivent noblement, & qui ont, comme on dit, *la petite oye de la Noblesse*, laquelle consiste, à en juger par leur train de vie, dans un luxe ruineux, dans la fainéantise, la débauche, les emprunts & la mavaise foi.

Les jeunes gens imitent toujours les plus vicieux de leurs camarades.. C'est par fatuité d'abord qu'ils font les mauvais; peu-à-peu ils en contractent l'habitude, & le deviennent réellement.

Les Enfans d'aujourd'hui sont des hommes faits, c'est-à-dire, sont regardés sur ce pied dans un âge où nos peres avoient encore plusieurs années à être soumis à la Férule... *Est-ce qu'ils auroient plus de jugement & plus d'esprit qu'eux*? Mais en quoi? Un Garçon com-

mence à peine à bégayer ou à marcher, qu'on lui met d'abord au côté *de quoi tuer son semblable*, & on a grand soin de lui apprendre que c'est pour cela. S'il est Gentilhomme, on le lui répétera trente fois par jour. Ce qui veut dire, non pas qu'il doit pratiquer la justice, l'humanité & la clémence plus qu'un Roturier, mais infiniment moins. Ils n'ont pas encore des idées distinctes de leur existence, & on les met dans le Service; il faut y entrer de bonne heure pour parvenir aux Grades, & on en sçait toujours assez. Mais on ne voit pas que par-là on fait acquérir tout d'un coup aux Enfans les priviléges de l'âge mûr, qui consistent principalement à se gouverner très-mal.

La Bruyere dit que c'est une difformité dans la nature qu'un Vieillard amoureux; il veut dire apparemment débauché... Mais auroit-il regardé comme une beauté dans la nature, un jeune homme perdu de la débauche des femmes, dans un âge où il ne devroit encore, pour ainsi dire, distinguer les sexes que par les habits. Le Vieillard, dit-on, n'est plus propre à contribuer au bien public! *Peut-être.* Mais en quoi ce jeune

homme y contribuera-il, puisqu'il se montre à peine sur l'horison, quedéja il touche à son couchant ? Nous sommes dans un temps ou les cheveux blancs & les cheveux noirs ne tiennent pas toujours ce qu'ils annoncent.

Quelle beauté dans la nature qu'un Vieillard plein de probité, de sagesse & d'expérience qui connoissant les mers de l'égarement du cœur & de l'esprit, trace aux jeunes gens, comme un sçavant Pilote, les routes qu'ils doivent tenir, & leur indique les écueils qu'ils doivent éviter ! C'est une des plus sensibles images que nous puissions avoir ici-bas de la Divinité. Les jeunes gens qui recherchent la compagnie d'un tel Vieillard, ne font pas plus son éloge que le leur.

Qui peut égaler en infamie dans la nature, le Vieillard qui fait le débauché & l'impie avec de jeunes gens ! Si ce n'est peut-être une vieille qui corrompt de jeunes filles par la perversité de ses conseils, & par le goût qu'elle leur inspire pour la coquetterie & le libertinage ! Le jeune homme ne péche la plûpart du temps que par ignorance, par complexion, par forfanterie... C'est le propre de la jeunesse dans l'Espece Humaine comme dans l'Es-

pece animale, de s'amuser de tout ce qu'elle rencontre, de trouver de la singularité dans tous les objets, & de se détourner de son chemin pour courir après les mouches & les papillons... Mais qu'y a-t'il a espérer d'un homme que l'expérience & les années n'ont fait que rendre plus intelligent dans le crime? Il y auroit de la témérité à jurer qu'un jeune Libertin, *fût il même quelque chose de pis*, ne deviendra pas un parfaitement honnête homme; nous en avons un bon nombre d'exemples... Mais on pourroit presque parier deux choses *à l'égard du Vieillard, corrompu & corrupteur, deshonoré & deshonorant*, ou qu'il n'a jamais été honnête homme, ou qu'il ne le sera jamais.

Les préceptes de la corruption font un progrès rapide, lorsque de ce ton dogmatique & décisif que donnent l'âge & l'expérience, on dit à de jeunes gens, nous avons fait comme vous! *Fecimus & nos hæc Juvenes*, dit un Vieillard à de jeunes débauchés dans *Juvenal.*

Les jeunes gens se défient de la capacité & des lumieres les uns des autres; il regne toujours entr'eux une certaine jalousie d'esprit qui les empêche d'accor-

der une entiere confiance à leurs pareils. Ils ne se communiquent réciproquement que les idées & le goût de la débauche ; encore y sont-ils bien autant déterminés par la complexion que par les raisonnemens de leurs amis : Mais sur toute autre matiere, telle, par exemple, que la Religion, la probité & l'honneur, ils s'en rapporteront plus volontiers à la décision *d'une Tête blanche* ; avec cette différence cependant que si c'est un homme sage, mais qui ne soit pas en état de leur fournir de ces raisons sans repliques, ils ne croiront rien de ce qu'il leur dira, surtout si leur penchant pour le vice est déja décidé ! Et que si au contraire c'est un homme perdu de mœurs & de sentimens, mais qui ait le talent de s'énoncer & de payer son monde de saillies vives & de sophismes brillants, ils croiront d'abord en lui, comme les suppôts d'une certaine secte, croyoient en leur maître dès qu'il avoit dit *oui* ou *non*. . . Mais il n'est pas sûr qu'ils l'en estimeront davantage intérieurement.

Juneval dit que dans l'innocence des premiers temps, il suffisoit à un homme d'avoir seulement quatre ans de plus qu'un autre pour en être respecté, & que

le manque d'égard en cette occasion étoit regardé comme un crime capital. *Tam venerabile erat præcedere quatuor annis.* Il y a dans cette maxime une hyperbole favorable au bon ordre, mais qui n'est pas moins une hyperbole. De vingt-quatre ans à vingt-huit, l'espace est trop court pour admettre le respect, à moins que d'autres motifs ne s'y joignent, comme la Dignité ou des lumieres supérieures... *Juvenal* a encore tort de faire un crime aux jeunes gens de mépriser les vieillards, ou du moins il auroit dû s'expliquer... Si on y prend garde, les jeunes gens, même les plus libertins, ne méprisent parmi les vieillards que ceux qui sont infiniment méprisables; c'est-à-dire, ceux qui les recherchent avec affectation, qui veulent être de leurs parties les plus indécentes, qui leur donnent des facilités & des ouvertures pour les plus mauvaises affaires; qui tient avec eux de certaines aventures scandaleuses; qui parlent en Experts de toutes les différentes especes de débauches, & qui leur en font naître le goût par leurs Descriptions... Ce sont ceux-là que les jeunes gens méprisent jusqu'aux nasardes, quoiqu'ils ne puissent se passer de leur

commerce. Mais un vieillard ſage & grave n'eſt jamais mépriſé des jeunes gens ; premiérement, parce qu'il ne faufile point avec eux, parce qu'il ſoutient ſon caractere quand il eſt obligé de leur parler. Ils peuvent le fuir, mais non pas le mépriſer ; ils peuvent le craindre, mais non pas le haïr... Ou ſi par eſtime pour ſes lumieres & pour ſa grande réputation, ils croyent devoir la rechercher, cette premiere démarche de leur part lui donnera de grands avantages ſur eux, & rien ne lui ſera plus facile que de maintenir & d'augmenter, par ſes entretiens, ce reſpect que l'opinion a déja fait naître en eux.

Emile, vieux Lieutenant Colonel, bon Gentilhomme, & brave Militaire, plein de Religion, de probité, d'honneur, d'eſprit, de bon ſens & de politeſſe ; ſans les flater dans leurs vices, ſans les épargner ſur leur fatuité, ſans ſe mettre jamais de leurs parties, a trouvé le ſecret de ſe faire rechercher, aimer, reſpecter & révérer de tous les jeunes Officiers de ſon Régiment, & même des plus Libertins qui n'oſeroient le paroître devant lui, ni l'être à ſa connoiſſance... C'eſt ainſi que dans *Homere*, on voit le vieux

Neſtor maîtriſer par la ſageſſe de ſes exemples, & par la force & l'autorité de ſes Diſcours, la Fierté d'*Agamemnon*, la Fureur d'*Achille*, l'Impétuoſité d'*Ajax*, & l'Emportement de *Dioméde*.



CHAPITRE XXXVIII.

Des Vices, de leur Nature & de leur Objet en général. Fausseté de leur nécessité & de leur utilité prétendue.

TOUTES les Passions, en tant qu'elles n'ont d'autres causes que l'orgueil, la volupté & l'intérêt, sont opposées au vrai honneur, c'est-à-dire, à celui qui est fondé sur la Justice. Et toutes ces passions, en tant qu'elles dérivent de ces trois mauvaises sources, peuvent conduire à ce faux honneur que les préjugés accréditent.

La plûpart des Vices sont des acheminemens à cet honneur qui consiste dans l'opinion d'autrui ; mais alors il faut qu'ils prennent les dehors de quelques vertus... L'ambition, la libéralité & la clémence de *César* n'étoient que des Vices, parce que l'amour propre plutôt que la Justice en étoit l'objet; mais son amour propre a pris les dehors de celui du bien public, & à la faveur de cette forme em-

pruntée il a gagné les suffrages de tous ceux qui n'ont pas eu d'assez bons yeux pour le démêler. Sa constance infatigable dans les travaux & dans la privation de toutes les commodités que la nature & la mollesse rendent comme nécessaires, n'a rien de plus louable ni de plus honnête au fond que celle de *Catilina*. L'austérité de *Caton* n'étoit qu'un vice, si elle n'étoit appuyée que sur l'ostentation & la dureté du caractere; mais comme il ne prêchoit que la justice, on ne l'a jugé que sur cette montre, & on l'a mis au rang des Hommes les plus justes & les plus sages que la République Romaine eut produits jusqu'alors.

Il importe peu que ce soit par le Vice ou par la Vertu que l'on parvienne, pourvu qu'on parvienne. Le Public ne juge du mérite des Hommes, & de la justice de leurs projets & de leurs entreprises, que par le succès... Si *César* eut été pris dans la premiere Bataille qu'il livra à *Pompée*, il auroit été traîné à Rome, &. étranglé dans la Prison comme *Catilina* n'eut pas manqué de l'être, s'il ne s'étoit pas fait tuer à la tête de ses Rebelles. Mais *César*, au lieu de se laisser prendre, a vaincu *Pompée*; il s'est rendu maître de Rome, tout a plié sous sa puis-

ſance ; on lui a décerné les titres les plus auguſtes, & on l'a mis au rang des Dieux, tandis qu'on n'oſoit à peine prononcer le nom de *Pompée*. Si Cromwel eut été pris les armes à la main en combattant contre ſon Roi, il eut été écartelé ou coupé par quartiers, avec les applaudiſſemens & les acclamations de ce même Peuple qui le déclara Protecteur de la Patrie, parce qu'il s'étoit montré le plus habile & le plus fort.

On mépriſe l'ambitieux qui échoue; ſes Vices font horreur ; on lui eut fait baſſement la Cour s'il fut parvenu ... On déteſte & on ſiffle l'*Avare*, tandis qu'il n'a encore que de petites ſommes ; mais il n'en a pas plutôt acquis d'immenſes, ſoit par ſon adreſſe à s'attirer le maniement de certaines affaires, ſoit par ſes uſures ; que le Grand Seigneur ſollicite l'honneur de devenir ſon Gendre ; il ſe fait Secrétaire du Roi ; le voilà Noble & preſque honnête homme.

Tandis qu'un Particulier tient bonne table, & qu'il donne bien à manger à un grand nombre de Convives, il eſt magnifique, généreux, ceſt un homme qui vit noblement, & qui fait bien les choſes. Sa fortune vient-elle à crouler par quelque révolution, on le laiſſe vis-à-vis de lui;

même; ce n'eſt plus qu'un crapuleux, un fou qui a mangé & fait manger ſon bien: le Public ne connoît de Vices que l'Indigence & l'Adverſité.

Réuſſiſſez *Argante!* Sur-tout amaſſez de grandes Richeſſes, & donnez-vous bien de garde de croire que vous en ayez jamais aſſez... Faites du fracas, payez d'oſtentation, & dormez tranquille ſur votre honneur; c'eſt la choſe dont vous manquerez le moins... Des millions de gens, il eſt vrai, parleront de vous dans leurs entretiens particuliers, comme d'un mal-honnête homme; ceux qui n'auront pas beſoin de vous, ou qui n'en auront rien à attendre, le diront même aſſez hautement; & ne feront pas myſtere de vos friponneries... Mais en quoi tout cela vous importe-t'il? Vous n'en entendrez rien... On aura grand ſoin d'empêcher que les murmures & les cris de ceux que vous aurez dépouillés ne parviennent juſqu'à vous... Tout ce qui vous approchera, portera empreints ſur le front, & annoncera par l'humilité de l'attitude, le dévouement, la ſoumiſſion, l'eſtime, la conſidération, la vénération & le reſpect. Comment pourrez-vous vous imaginer que vous ayez cauſé de ſi grands maux & fait tant

de malheureux, lorſque par-tout où vous irez, vous n'appercevrez que des objets de volupté & de joye ? Lorſque par-tout on vous recevra avec les honneurs les plus tendres ? Le Pauvre n'eſt jamais qu'un Coquin, & il n'y a que les gens de cette eſpece qui maudiſſent les Richeſſes & les Riches ; ſuivez votre pointe, & laiſſez crier l'Oye dont vous arrachez les plumes ; ſur-tout fuyez comme des ladres tous ceux qui oſeront vous parler d'humanité & de juſtice ; & encore davantage ces figures triſtes & déſobligeantes qui ne ſçavent entretenir leur monde que des châtimens réſervés aux crimes dans une autre vie. Pour décréditer ces gens-là dans votre eſprit, perſuadez-vous qu'ils feroient ce que vous faites, s'ils étoient à votre place, & qu'il n'y en a guere parmi eux qui ne devinſſent fripons, s'ils étoient ſûrs de pouvoir le devenir avec autant d'impunité que vous. Mais recevez à bras ouverts, ces Philoſophes polis & faits pour le commerce du monde qu'on nomme *Eſprits forts*, c'eſt-à-dire, Génies ſupérieurs. Vous n'en manquerez pas, tant que vous leur donnerez bonne table ; ce ſont eux qui vous démontreront que tous ces vieux propos de juſtice, de probité & d'humanité,

ſont la reſſource ordinaire de ceux qui n'ont ni induſtrie, ni hardieſſe. Ce ſont eux qui vous délivreront de certaines craintes importunes dont on a ordinairement aſſez de peine à ſe défaire, & qui vous feront voir au doigt & à l'œil, que la fin de la vie terminant toute la Piece, il faut du moins tâcher de ſe procurer un bon Rôle ſur un Théâtre où on ne monte jamais deux fois.

Tous les Hommes conviennent aſſez volontiers qu'ils ont des Vices; mais outre qu'ils font un choix de ceux dont ils veulent bien convenir, c'eſt que pour adoucir la dureté du terme, ils ne les appellent pas *Vices*, mais *Défauts*, & les montrent toujours ſous l'extérieur qu'ils croyent le plus décent & le moins capable de les deshonorer dans l'opinion d'autrui, rejettant ſur la complexion, & la ſenſibilité, ſur la délicateſſe & la prudence, ce qui ne procéde le plus ſouvent que de la méchanceté de leur caractere... Ainſi un homme cruel, féroce, brutal & emporté, convient qu'il eſt trop vif; un Querelleur, vindicatif juſqu'à l'homicide, dit avec vanité, qu'il eſt roide ſur le point d'honneur; & le lâche ſe retranche ſur la prudence... Le débauché ne niera pas qu'il n'ait du foi-

ble pour les femmes ; & l'avare sordide, qu'il ne soit intéressé, ménager & prévoyant, parce qu'il connoît deux vérités ; la premiere, que l'argent est fort utile ; & l'autre, que personne n'en donne à ceux qui en manquent . . . Le Fourbe se dit clairvoyant & homme qui n'aime pas qu'on le trompe ; le Stupide se donne pour un cœur franc & pour un esprit qui procéde rondement... L'Athée avoue sans façon qu'il n'est pas dévôt, & qu'il déteste la superstition, laquelle, selon lui, consiste principalement à croire qu'il y a un Dieu, & qu'il se mêle du gouvernement de l'Univers. Une Coquette possedée de la fureur de plaire au premier venu, ne conviendra jamais d'autre chose, sinon qu'elle est gaye, & même, si on veut, un peu étourdie. La femme Lubrique niera même qu'elle soit galante ; mais elle ne cachera pas qu'elle aime mieux la compagnie des hommes que celle des femmes, parce qu'elles sont toutes médisantes, jalouses, envieuses les unes des autres, & que les hommes ont l'esprit beaucoup mieux fait. La Prostituée se dit Fille entretenue ; & le Voleur voudroit presque faire croire qu'il n'est qu'industrieux... Les Hommes usent des mêmes artifices pour pallier les dé-

fauts du corps. Un Boſſu n'eſt que voûté. Un Borgne eſt incommodé d'un œil. Il ne manque que quelques dents à cette vieille Lamproye qui n'en a pas deux. Le Nain dit qu'il n'eſt pas grand. Il y en a qui ne pourroient ſans Béſicle voir un Carroſſe, & qui conviennent ſeulement qu'ils ont la vûe baſſe. Telle femme dit à tous propos qu'elle eſt blonde ; & elle eſt rouſſe ; telle autre qu'elle eſt brune ; & elle eſt noire ; celle-ci, qu'elle n'eſt pas mignone ; & c'eſt une maſſe de chair.

Quelqu'un a comparé les Vices qui s'emparent du cœur de l'homme, à une troupe d'animaux d'eſpeces différentes qui ſe raſſemblent ou qui ſe ſéparent pour aller chercher la nourriture qui leur eſt propre. Ils ont chacun leur compléxion particuliere ; de ſorte que tel aliment qui entretient & fortifie celui-ci, tue celui-là. C'eſt ainſi que l'avarice & l'orgueil qui ſe rencontreroient dans un même homme, feroient de ſon cœur le théâtre d'une guerre furieuſe & continuelle, parce que l'un de ces deux Vices boit l'ignominie & les affronts, contre leſquels l'autre ſe révolte.

Il y a certains Philoſophes originaux, (pour ne rien dire de plus) qui pourtant ne le ſont pas davantage que certains au-

tres Philosophes qui vivoient il y a plusieurs milliers d'années, mais qui le sont bien autant : & voici en quoi... Ils soutiennent & veulent faire croire que les Vices, non-seulement ne sont pas d'une moindre utilité que les vertus, mais même qu'ils sont d'une nécessité tout aussi indispensable, parce que, disent-ils, nous ne connoissons les choses que par leurs contraires, & conséquemment que nous ne connoîtrions pas la vertu, & que nous n'en aurions même aucune idée s'il n'y avoit pas de Vices : comme nous ne connoîtrions pas le jour s'il n'y avoit pas de nuit ; comme nous ne connoîtrions pas le chaud, s'il n'y avoit pas de froid... Ce qui vaut autant que s'ils disoient, que sans les Négres il n'y auroit pas de Blancs ; que sans les Bossus aucun homme ne seroit droit ; que sans les aveugles aucun homme ne verroit clair ; que sans les laides aucune femme ne seroit belle, & que sans les prostituées, aucune ne seroit vertueuse ; & ainsi du reste... Il n'y a donc pas de biens parmi les Dieux, dit *Plutarque*, puisqu'ils ne connoissent pas les maux !

Si vous ôtez un vice, disent ces Philosophes, vous ôtez en même-temps la vertu qui est opposée à ce vice. Ainsi,

comme disoit *Amyot*, prions le Ciel que toujours il y ait parmi nous,

> Méchancetés & menteries,
> Propos rusés & fines tromperies.

parce que si vous détruisez les Fripons & les Voleurs, il n'y aura plus d'honnêtes Gens.

Voilà entr'autres un des sophismes sur lequel nos Philosophes s'appuyent le plus volontiers, pour démontrer géométriquement l'utilité des Vices... Qu'y a-t'il de plus utile que le Luxe, la Vanité, la Gourmandise & la Mollesse pour la subsistance d'une infinité de Familles, de Marchands & d'Artisans, &c. qui périroient de misere si les Riches ne faisoient pas une infinité de folles dépenses pour leurs bâtimens, leurs emmeublemens, leurs équipages, leurs habits & leur ventre! Mais qu'auroient-ils à répondre si on leur démontroit que le Luxe, la Vanité, la Gourmandise & la Mollesse, sont précisément cause que trois parties du Genre-Humain ont à peine le nécessaire, pour procurer le superflu à la quatriéme! Autant vaudroit-il faire ce raisonnement. Qu'y a-t'il qui soit d'une utilité plus marquée que la Fornication, puisque

ſans cela une infinité d'honnêtes Filles n'auroient pas de Souliers ? Qu'y a-t'il de mieux imaginé que le Brigandage, puiſque ſans cette invention, une infinité de fort braves hommes n'auroient pas de quoi s'enyvrer & s'abandonner aux débauches les plus infâmes ? Mais voilà pouſſer aſſez loin l'ironie ; répondons :

Le Marchand que le Luxe fait vivre & enrichit fort ſouvent, s'occuperoit à quelque choſe de plus utile pour le général. Des milliers *de Fabriquants* ne ſeroient pas occupés à inventer & à faire exécuter, pour les quatre ſaiſons de l'année, de nouveaux Deſſeins en ſoie, en or & en argent, uniquement afin d'empaqueter avec plus de magnificence, des marchandiſes qui ſouvent valent beaucoup moins que leurs enveloppes... Un Orfévre, un Joyaillier, un Metteur en œuvre, ne paſſeroient pas des mois entiers à imaginer, à contourner, à guillocher, à enjoliver une Tabatiere d'un nouveau goût, uniquement deſtinée à annoncer dans les Cercles la grande opulence, & conſéquemment le grand mérite de *Picrocole.* On ne verroit pas une douzaine de femmes occupées à hiſtorier dans le dernier goût, la Robe, la Coëffure & les Manchettes d'une *Corine* ou d'une *Lesbie*, qui

qui n'attend que cela pour faire tourner la tête à autant de foux qu'il lui en tombera sous la main . . . On ne verroit pas dix Cuisiniers, autant de Marmitons, sans compter ce qu'on appelle *les Officiers*, travailler une semaine entiere aux préparatifs d'un Repas qui doit durer quatre heures, & qui doit faire créver la moitié des Convives par des indigestions, des crudités & des aigreurs. Les Voleurs & les Brigands deviendroient Laboureurs ou Bucherons, & les Filles que la prostitution ou la débauche particuliere entretiennent, apprendroient un métier, ou se feroient servantes.

Et à propos de ce dernier article, il ne sera pas inutile de faire voir combien fausse est la these de certains Politiques qui soutiennent de vive voix & par écrit, que la Prostitution, non-seulement doit être tolerée, mais même permise, & en quelque maniere autorisée, afin, disent-ils, que la pudicité des femmes, par cette diversion, se trouve à couvert des attentats de ces Furieux qui, comme des Loups affamés, se rueroient indifféremment sur le Sacré & sur le Profane... Au lieu qu'en leur jettant cette proye, la plus saine & la plus honorable partie du Sexe est moins exposée à leurs irrup-

tions... A ne regarder les choses qu'en gros, on trouve là dedans un spécieux qui frappe ; mais à les examiner de près, on trouve, toute compensation exactement faite, que le reméde est pire que le mal.. Nous ne nous arrêterons pas à l'offense qu'entraîne nécessairement la contravention aux ordres de Dieu ; cela ne souffre point de difficulté ; quoique ce ne soit aujourd'hui qu'un assez petit objet ; nous n'insisterons que *sur l'utilité prétendue* qui revient à la pudicité des honnêtes femmes par ces sortes d'établissemens.

Que l'honneur des Femmes & des Filles vertueuses par état, étant moins attaqué, soit conséquemment moins exposé ; nous l'accordons... Mais on ne viendra jamais à bout de démontrer, par des raisonnemens sensés, que la Prostitution ne jette pas une Nation entiere dans un goût général de débauche qui fait un tort infini à la Société publique & aux Sociétés particulieres... Les engagemens légitimes sont négligés & même dédaignés. Si les honnêtes femmes sont moins exposées aux insultes, elles n'y gagnent guére du côté de l'estime dans l'esprit des hommes qui les mettent volontiers au niveau de celles qu'ils fréquentent...

C'eſt un bien pour un débauché qui ſe préſente au mariage, *quand il n'eſt qu'uſé & aſſez peu propre à remplir les obligations qu'il contracte*; mais c'eſt encore un plus grand bien pour celle qu'il épouſe. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir d'honnêtes Filles, auſſitôt après la Cérémonie de leur mariage *être obligées de paſſer par une autre moins honorable*... Il y a telles Familles où les ſuites de la Débauche, ſont héréditaires, *comme autrefois la Ladrerie* ou *la Lépre*. Un mari qui a pris le goût de la Débauche, ne tarde pas à quitter ſa femme, s'il ne trouve pas en elle cette impudence qui fait ſon principal attrait, pour retourner comme le Chien à ſon vomiſſement, ou comme le Porc à ſon fumier.

Nous aimons les plaiſirs diverſifiés & faciles; qu'ils ſoient purs, qu'il n'en réſulte rien pour le bien public; c'eſt la moindre de nos inquiétudes. Chacun doit vivre pour ſoi excluſivement.

On a mis à la mode *une certaine Galanterie*, qui conſiſte à ne plus avoir pour maîtreſſes que ces femmes affichées, & connues comme les bornes des carrefours; de ces *fameſes* qui ſont ſur le grand Trotoir. Si la pudicité des honnêtes femmes y gagne quelque choſe, *tant mieux*;

péser la solidité comme la vérité de cette maxime.

Quand bien même les vices auroient quelque chose d'utile, c'est-à-dire, qu'ils produiroient quelque avantage, soit public, soit particulier, cela n'empêche pas qu'ils ne soient essentiellement mauvais, & formellement opposés dans toutes les circonstances au vrai honneur, & dans quelques-unes aux faux honneur.

Une erreur, dit-on, quand elle est utile ou agréable, vaut mieux qu'une vérité fâcheuse; quoique cette maxime soit véritable, moyennant quelques restrictions, il ne s'ensuit point du tout de-là qu'elle doive s'étendre jusque sur les vices.

Les Vices forment entr'eux un tel enchaînement, qu'on ne sçauroit attribuer de l'utilité à un seul que tous les autres n'en exigent, & n'en deviennent susceptibles. Ce n'est jamais par eux-mêmes qu'ils occasionnent quelque bien, mais par des circonstances qui souvent leur sont totalement étrangeres.

La débauche est bonne à quelque chose. *Voilà un Principe posé.* Il s'agit de le prouver, & voici comme quelques-uns s'y prennent. Si la femme de *Marc-Antoine le Triumvir*, celle-là même que

Dolabella sçut débaucher, eût été vertueuse & fidelle à son mari ; la Ville de Rome seroit tombée dans une affreuse confusion, par la bonne intelligence qui n'eût pas manqué de regner, & qui regnoit déja *entre Dolabella & Marc-Antoine*, c'est-à-dire, entre les deux hommes les plus factieux de la République ; mais cet affront fait à l'un des deux par l'autre, mit la désunion entr'eux ; & la République fut sauvée. Le commerce peu honnête de *Fulvie*, Dame Romaine, avec un des complices de *Catilina*, ne fit-il pas découvrir la plus horrible conspiration qui se fut jamais tramée ? Sans la passion furieuse de *Tarquin pour Lucrece*, les Romains n'auroient-ils pas continué de gémir sous une Domination tyrannique ? Si *Phriné* eût été une Fille sage & honnête, auroit-elle pu gagner assez d'argent pour faire relever les murailles de la Ville de Thébes sa Patrie ?

Il y avoit dans une Province, certaine Forêt, dont les exhalaisons pestilentielles causoient aux environs, des fiévres malignes & contagieuses régulierement tous les Etés ; personne n'en avoit encore deviné la cause ... Mais comme cette Forêt servoit de retraite à des voleurs qui se retiroient dans les cavernes, dont elle

étoit remplie, & qui de-là commettoient impunément tous les jours des meurtres & des brigandages ; on se détermina, par cette considération, à la faire entierement abattre ; ce qui ayant été exécuté ; les fiévres contagieuses qui infectoient le pays tous les ans, cesserent aussitôt, & on vit clairement ce qui les avoit causées jusqu'alors. N'est-ce pas là une bonne preuve que les meurtriers & les brigands contribuent infiniment au bien public, puisque sans eux, cette Forêt seroit peut-être demeurée sur pied encore plusieurs siecles, & auroit fait périr une infinité de monde. Voilà comme les Vices sont utiles. Nous ne ferons pas d'autre réponse.



CHAPITRE XXXIX.

De l'Ambitieux.

L'AMBITIEUX ne connoît point le vrai honneur, ou du moins il ne sçauroit entrer dans ses vûes.

Un homme qui ne feroit tous ses efforts, & qui n'employeroit toutes les voyes permises pour s'élever aux premieres Charges, qu'à dessein de s'en acquitter mieux que ceux qui les possédoient, c'est-à-dire, à l'avantage du Public; un tel homme ne seroit pas ambitieux, mais un des plus vertueux mortels. C'est en ce sens-là que Saint Paul loue celui qui desire l'Episcopat. Un homme au contraire qui ne fait tous ses efforts pour s'élever aux premieres Places, qu'à dessein d'y augmenter son crédit & ses richesses, en s'y comportant aussi mal que ceux qui les occupoient avant lui; un tel Aspirant est ambitieux, & n'est pas honnête homme.

Toute démarche, dont la justice n'est pas le premier objet, appartient à l'ambition, & non pas au vrai honneur qui n'est jamais fondé que sur la justice . . . Quelle justice peut-on imaginer en celui

qui se proposant son Bien être particulier pour l'unique but de toutes ses entreprises, ne procure le bien général que par des circonstances qui n'entrent point dans son plan ? Nous ne lui disputons point les grands talens... Mais qu'importent ces grands talens au bien public, s'ils ne tournent qu'à son avantage particulier ? Et qu'importent-ils à la justice, si le bien public ne s'y rencontre qu'en vertu de certaines combinaisons formées par le hazard, ou plutôt dirigées par la Providence?

On a dit du plus ambitieux des hommes, « qu'étant né avec une indifférence entiere pour tout ce qui est louable » ou blamable, honnête ou deshonnête, » il n'envisagea jamais la vertu comme » vertu, le crime comme crime, mais » qu'il ne vit que les rapports que l'un » ou l'autre pouvoient avoir à son élévation ; que c'étoit là son idole, & » qu'il lui sacrifia son Roi, sa Patrie, sa » Religion, qu'il auroit défendus avec » le même zele, s'il avoit trouvé autant d'avantage à les défendre qu'à les » anéantir »...

Cela ne signifie rien, ou du moins rien de particulier : car il y auroit de la simplicité à croire qu'entre tous ceux qui font le mal, il y en ait un seul qui le

faſſe à cauſe qu'il eſt mal. Ce n'eſt pas pour ſe procurer le plaiſir de commettre des brigandages & des meurtres, que le voleur de grand chemin ſe rue ſur les paſſans ; c'eſt uniquement parce que cette voie ſelon lui, eſt la plus courte & la plus facile, comme la plus ſûre pour lui procurer un argent que ſa cupidité deſire. S'il pouvoit ſe le procurer par d'autres moyens qui lui paruſſent auſſi sûrs & auſſi courts, il les employeroit infailliblement ; il ne regarde le meurtre que comme un acheminement à ſes prétentions, & nullement comme un crime. Il ſçait pourtant bien que c'en eſt un ; mais il ſe flate ou par l'eſpérance d'en obtenir le pardon, ou il s'excuſe par la néceſſité qu'il croit avoir de le commettre. S'il le regarde comme un acte purement indifférent ; ce ne peut-être que par une ſtupidité animale & féroce, ou par les mauvais principes d'une fauſſe Philoſophie. Si par ſtupidité, c'eſt une bête à exterminer comme le chien enragé, ou le Loup affamé... Si par Philoſophie, il atteint le ſuprême degré de ſcélérateſſe, & devient le plus dangereux des hommes. Nous diſons le plus dangereux des hommes, ſi tant eſt qu'il s'en trouve de pareils : car il y a bien moins à attendre

de celui qui ne connoît ni crimes, ni vertus, que de celui qui connoît des vertus, quoiqu'il commette des crimes ... La conscience intimidera celui-ci dans une infinité de circonstances, & il n'osera pousser le crime jusqu'au degré ou l'autre le portera... Les remords le troubleront & apporteront des obstacles à certaines entreprises funestes, qui pour être exécutées demandent toute la netteté du jugement. Il périra promptement, & le Public gagnera à sa perte.

On peut répondre que le Dictateur *Sylla*, quoique fort éloigné de l'Athéisme, a fait néanmoins servir le sacré & le profane à son élévation.. Mais on peut repliquer que s'il eut nié la Providence & la distinction morale des vertus & des crimes, il auroit encore pû faire plus de mal qu'il n'en a fait ... Il n'eut point rendu la liberté à sa Patrie en abdiquant la Dictature. Il a eu peur que cette Providence ou Fortune particuliere à laquelle il rapportoit tous ses grands succès, ne se lassât & ne voulut le punir de tant de sang qu'il n'avoit répandu que pour ses intérêts personnels ... Il crut qu'en lui remettant de bonne grace & de lui-même, ce qu'elle lui avoit donné, il préviendroit peut-être son ressen-

timent ſecret ; & en un ſens il ne s'eſt pas trompé.

Jules-Céſar qui n'étoit rien moins qu'*Athée*, puiſqu'il offroit des ſacrifices, conſultoit les victimes, & avoit un Formulaire de prieres, qu'il ne manquoit jamais de réciter en montant dans ſon carroſſe, a ſouvent délibéré s'il rendroit à la République, l'autorité Souveraine qu'il lui avoit enlevée. Il rouloit continuellement ce grand deſſein dans ſa tête, & quoiqu'on paroiſſe le ſoupçonner avec fondement d'avoir voulu ſe faire Roi, il étoit homme, cette envie une fois ſatisfaite, à imiter *Sylla* dans ſon abdication, ſi le poignard de *Brutus* lui eût donné ce temps. Les Mémoires qui furent trouvés dans ſon cabinet après ſa mort, rendent cette idée plauſible.

Rien de ſemblable, dit-on, n'eſt tombé dans l'eſprit de Cromwel ! S'il eut vécu dix ſiecles, il eut été Uſurpateur & Tyran pendant dix ſiecles ! Qui ſçait cela ? Entre tous les Empereurs Romains, y en a t'il eu un plus orgueilleux, un plus fier & un plus jaloux de ſon autorité que *Dioclétien* ? Cependant après vingt années d'un regne brillant & heureux, & lorſqu'on devoit s'y attendre le moins, n'eſt-il pas deſcendu du Trône de ſon

propre mouvement, *pour aller planter des choux à Solone?* Et quoique puissamment sollicité, depuis cette abdication, pour remonter sur le Trône, en a-t'il jamais voulu entendre parler? Au reste, quand on dit de Cromwel qu'il eût défendu la Justice & la Religion avec le même zele, s'il y avoit eu autant d'avantage pour lui à les défendre qu'à les anéantir; ce n'est pas tant faire son éloge qu'on pourroit bien se l'imaginer; c'est donner le dernier coup de pinceau à la scélératesse; parce qu'il n'y a qu'un *Athée* qui puisse mettre en problême la Religion & la Justice, & qui puisse les faire servir de marche-pied à son orgueil & à son ambition, au défaut d'un autre appui? Mais personne n'ignore que Cromwel étoit plutôt *Fanatique qu'Athée.*

On remarque qu'il est plus aisé à l'Ambitieux de se faire aimer, que de se faire estimer du côté de la Justice. *César* donnoit des spectacles & de grands repas au Peuple Romain; & *Caton de bons exemples.* Le premier étoit généralement aimé, quoique tout le monde connut bien son ambition. L'autre étoit généralement estimé, parce qu'on le croyoit sans am-

bition ; mais on le craignoit plus qu'on ne l'aimoit.

Cependant un Ambitieux habile doit ſoigneuſement cacher ſon ambition, & inſiſter principalement ſur l'article de la Juſtice & du bien Public, au moins pour les apparences... *Abſalon* décrioit dans toutes les occaſions le gouvernement de ſon Pere, il aigriſſoit le Peuple & les Principaux en les plaignant. Il faiſoit entendre à ceux-ci qu'il ſçauroit bien reconnoître autrement leurs ſervices, & ce qui étoit dû à leurs dignités ; & il flatoit ceux-là d'une diminution conſidérable d'impôts, & de l'expédition la plus prompte dans l'adminiſtration de la Juſtice, s'il parvenoit jamais à la Royauté. C'eſt regner bien habilement & bien ſûrement, que d'ôter ces deux prétextes aux Ambitieux ; en ſorte que toute leur injuſtice paroiſſe à découvert !

Un Ambitieux ne ſçauroit ſe ſoutenir s'il ne s'appuye ſur l'honneur d'opinion. *Catilina* ne connoiſſoit pas cet honneur qui eſt fondé ſur la Juſtice, *auſſi n'en avoit-il pas beſoin ;* mais il n'avoit pas aſſez de celui qui eſt fondé ſur le jugement du Peuple, & qui lui étoit néceſſaire... On l'admiroit par certains en-

droits, & on en avoit horreur par une infinité d'autres. Il ne s'appliquoit pas assez à diminuer cette aversion générale; on le craignoit, mais on ne l'estimoit pas, & on l'aimoit encore moins.

Caton eut à peine entrevu les desseins de *César* qui se faisoit autant admirer qu'aimer, qu'il n'hésita pas à dire que la République étoit perdue sans ressource.. *César* n'avoit guere plus que *Catilina* de cet honneur qui est fondé sur la Justice; aussi pour les projets qu'il avoit formés, n'en avoit-il pas plus besoin que *Catilina*; mais il s'appliquoit sans relâche à faire une ample récolte de celui qui est fondé sur l'opinion du Peuple; & c'est ce que *Catilina* négligeoit.

La Conspiration de *Catilina* étoit un *Guet-à-pens* dont les Auteurs n'auroient pas tardé à subir la peine, par l'horreur naturelle & universelle qu'on a pour un massacre qui se fait sans aucune forme de Justice, & qui n'a pour objet que la brutalité & l'avarice de quelques Particuliers. Mais le Projet de *César* n'avoit pas même l'apparence d'une Conspiration contre la République; & à n'en juger que sur la montre, *qui suffit toujours au Public*, ce n'est pas lui qui a cherché l'occasion; mais c'est l'occasion & la nécessité qui sont venues le chercher. Peu importe; les apparences

étoient pour lui... Premierement, ce n'étoit pas contre la République qu'il prenoit les Armes; au contraire, c'étoit contre la Faction de ses Oppresseurs. Après la défaite & la mort de *Pompée*, n'étoit-il pas juste qu'il continuât ses bons services contre les Fils de ce même *Pompée* qui se flatoient d'achever ce que leur Pere avoit si malheureusement commencé? *C'est ce qu'il fit en se déclarant Dictateur perpétuel.* On vit bien alors qu'il n'avoit demandé le Gouvernement des Gaules avec tant d'instances, & qu'il ne s'étoit si fort obstiné à le garder, que pour avoir au besoin les meilleures Troupes qu'il y eut alors sur la terre, & qui devoient être invincibles étant commandées par un Général comme lui... *Voilà jusqu'où l'honneur d'opinion peut conduire un ambitieux*... Tout le monde lui tendit les bras, parce que tout le monde l'estimoit & l'aimoit, *& que sa Cause paroissoit la plus juste*... *César* a négligé cette opinion, dès qu'il a cru pouvoir s'en passer; & il est tombé comme *Catilina*, dès qu'il a laissé appercevoir qu'il avoit les mêmes vûes.

Dans ces derniers temps, un Usurpateur qui n'avoit pas moins d'ambition que *César*, a suivi à-peu-près la même marche, comme nous l'avons remarqué;

mais il s'eſt mieux ſoutenu que lui, parce qu'il n'a pas laiſſé appercevoir qu'*il perdit de vûe le bien public, pour le bien perſonnel*... Ce n'eſt point du tout par modeſtie qu'il ne s'eſt pas fait Roi. Il y a eu de la vanité & de la crainte dans ſon procedé. Il eut paru petit ſous le Diadême, *à cauſe de ſon extraction qui n'étoit rien moins que royale ;* au lieu que par la même raiſon il a toujours paru fort grand ſous le titre de *Protecteur*, qui ne préſente que l'idée du bien public... D'ailleurs il eut appréhendé l'indignation de toute l'Europe, qui n'auroit pû voir, ſans frémir, un Sujet mettre ſur ſa tête une Couronne qu'il venoit d'arracher à ſon Souverain... Et toutes réflexions faites, ſa vanité lui a fait voir que *le titre de Roi* eſt aſſez inutile à celui qui eſt *plus que Roi*. On dit plus que Roi, *car c'eſt s'arroger orgueilleuſement la Souveraineté de Dieu même, que d'entreprendre de juger les Rois, & de ſoutenir les Peuples rebelles contre une Autorité qui n'en reconnoît point ſur la terre.*

L'Ambitieux décidé regarde tous les les autres vices du haut en bas... Il mépriſe un Gourmand ; il a pitié d'un Amoureux ou d'un Débauché... Il déteſte l'Avare... Mais laiſſez-le parvenir

où il tend ; il aimera la bonne chere, les femmes, l'argent, & il sera cruel. Il ne fait divorce avec les autres vices pour quelques momens, que pour les reprendre avec plus d'avantage & de sûreté.

Tous les Vices peuvent conduire l'Ambitieux à ses fins, mais ce doit être moins par les siens que par ceux des autres. Il ne doit avoir, pour ainsi dire, qu'un Vice & qu'une vertu ; *l'Ambition* & la *Discrétion. Catilina* avoit l'une & l'autre ; mais il s'étoit associé une infinité de Gens qui ne connoissoient que la Vanité & l'Indiscrétion... il auroit bien sçu tirer parti de tous leurs autres vices ; mais l'indiscrétion ruinoit son projet sans ressource... Les jeunes gens associés à un grand Projet sont comparés à certains oiseaux, qui semblent ne s'attrouper avec d'autres, que pour les faire mieux prendre... *Salluste* les peint en deux mots. *Inconsulte ac per dementiam cuncta simul agentes, plus timoris quàm periculi effecerant.*

Il faut que l'Amour ne se mêle dans l'Ambition que comme un véhicule qui peut aider à faire parvenir où on tend. Et pour lors il doit être sans bandeau ; c'est-à-dire, qu'une femme dans cette circonstance doit être moins aimée à cause de sa beauté, que parce qu'elle peut être

utile par ses intelligences. Les desseins de ce même *Catilina* ne furent éventés que par les tracasseries, les raccommodemens & les brouilleries d'un Amant & d'une Maîtresse... Cette femme qui n'étoit bonne à rien, devint extrêmement nuisible par l'indiscrétion de celui qu'elle avoit rendu fou. Il lui en dit trop & trop peu; & encore avec des menaces si offensantes, ou des promesses si magnifiques, qu'elle se crut fondée à regarder les unes & les autres comme les indices avant-coureurs de quelque Conspiration importante. *Il falloit lui dire tout, ou rien.* En prenant le premier parti, une entiere confidence auroit pû la gagner; au lieu que la Défiance ne lui imposoit aucune obligation, & augmentoit sa crainte...

» Quand vous verrez, *disoit ce jeune* » *Etourdi à sa Maîtresse*, l'Or couler chez » nous à grands flots... Quand vous » verrez ces superbes Sénateurs dans l'es- » clavage, leurs femmes arrogantes dans » les fers, leurs maisons & leurs jardins » confisqués, tous leurs biens à l'encan, » sans que vous puissiez y rien préten- » dre. Lorsque *Fulvie* sera encore Ful- » vie, & peut-être bien moins; nous » vous y verrons penser plus sérieuse- » ment «. Que voilà bien le jeune hom-

me qui veut toujours vendre la peau de l'Ours avant que de l'avoir tué! *Les Maîtresses de César n'ont jamais été pour rien dans ses affaires.*

Il n'y a peut-être jamais eu de vanité plus raffinée que celle de *Caton*, ni d'ambition plus spirituelle. Il témoigna du mécontentement quand il vit qu'on lui avoit dressé une Statue dans une des Places de Rome ; & il dit pour ses raisons, *qu'il auroit beaucoup mieux aimé que le Public eut demandé pourquoi on ne lui en érigeoit point.* Sur quoi nous observerons en passant, qu'il y a certains *beaux esprits* dont l'ambition délicate pourroit aller de pair avec celle de *Caton*... Ils sont bien aises, disent-ils, de ne pas être de l'Académie, parce qu'ils aiment mieux qu'on demande pourquoi ils n'en sont pas. *Sed non ego credulus illis*... Quoi qu'il en soit, c'est une vérité certaine qu'il y a des gens à qui on rend de grands honneurs, en ne leur en rendant point... C'est *Tacite* qui dit cela au sujet des Images de *Brutus* & de *Cassius*, qui ne parurent point dans une Cérémonie publique, en conséquence d'un ordre de *Tibere*. Tout le monde s'en étonna, & cet étonnement rappella à tout le monde que *Brutus* & *Caf-*

sius étoient les deux derniers Romains qui eussent formé le généreux projet de rendre la liberté à leur Patrie... Cependant quoiqu'en dise *Tacite*, *Tibere* eut encore plus mal fait de permettre que les Images des deux principaux Assassins du Fondateur de l'Empire, fussent portées en triomphe avec la sienne au milieu de la Capitale même... C'eut été autoriser & consacrer, pour ainsi dire, un très-pernicieux exemple contre lui-même & contre ses successeurs.

Pour connoître quelle sorte de liaison peut se rencontrer entre des Ambitieux qui aspirent à la même dignité, il ne faut que jetter les yeux sur les amis d'*Alexandre*, lorsqu'après la mort de ce Prince, ils se mirent à partager ses Etats entr'eux. Tout ce que la fraude & la mauvaise foi ont de noirceur y fut employé de part & d'autre. *Nam & insociabile est regnum & à pluribus expetebatur*, dit Quinte-Curce.

César montrant un jour une Bicoque à quelques-uns de ses amis, disoit qu'*il choisiroit plutôt d'avoir la premiere place dans cette petite Ville, que la seconde dans Rome*... Il seroit ridicule de penser que *César* ait dit cela sérieusement. Car le second Magistrat de Rome étoit assurément d'une toute autre importance que

le *Préteur de Fondi*. Cela ne vouloit sans doute rien dire autre chose, sinon qu'il étoit bien résolu de ne pas souffrir qu'on lui donnât un Supérieur à Rome, & point d'égal, *si ses affaires prenoient un bon tour*. Sa maxime favorite étoit *qu'on peut violer toutes les Régles de la Justice pour une Couronne;* mais que dans tout le reste il les faut observer... *Pourquoi dans tout le reste?* Cette maxime fausse dans le Principe, l'est encore dans les conséquences; il est impossible d'établir que la Justice peut être violée dans un article qu'on n'établisse par-là qu'elle peut l'être dans tous; parce qu'elle devient arbitraire... *César* parloit selon son goût; mais ceux qui ne se soucient pas d'une Couronne, sont tout aussi bien fondés que lui à croire qu'ils peuvent violer les Régles de la Justice pour se procurer la possession de ce qu'ils desirent le plus. *Un coffre-fort bien plein est un Diadême pour un Avare*... Et il y a tel voluptueux qui préféreroit la possession d'une femme dont il est épris, à tout le Faste de la Royauté. Un de nos Poëtes va même plus loin.

J'ai quelquefois aimé; je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors;

Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé . . . . . &c, &c.

Comparez cette pensée avec celle ci qu'on attribue à un Seigneur qui n'avoit pris les armes contre son maître, que pour complaire à une femme qu'il aimoit.

Faisant la guerre au Roi, j'ai perdu les deux yeux ;
Pour un objet si beau, je l'eusse faite aux Dieux.

On répondra que ce sont des hyperboles familieres aux Poëtes ; mais *La Fontaine* eut été assez fou pour tenir parole, & pour adopter la maxime de *César* ; quitte à être honnête homme sur tout le reste, comme il l'étoit naturellement.

De jeunes Sidoniens auxquels *Alexandre* fit offrir la Couronne par *Héphestion*, préférerent *Abdolonyme* ; parce qu'il étoit du sang Royal, & qu'il n'en étoient pas ; quoique cet *Abdolonyme* n'eut que l'état & l'apparence d'un vieux Jardinier de Fauxbourg. Ce feroit bien dommage qu'un désintéressement aussi généreux & un aussi grand amour pour la Justice, ne nous eussent pas été transmis par l'Histoire ! *César n'a pas fait d'action qui approche de cet Héroïsme.* Elle parut du

moins si grande à *Héphestion*, qu'il ne pût s'empêcher de leur dire, *qu'il étoit bien glorieux pour eux de refuser même lorsqu'il s'offroit, ce que tant d'autres recherchoient avec avidité par le fer & par le feu ; ajoutant qu'il y avoit bien plus de grandeur d'ame à refuser une Couronne, qu'à la conquérir.* Il faut convenir que lorsque la stupidité, l'insensibilité & l'indolence ne sont pas les motifs d'un tel refus, *il est le dernier effort de la Générosité Humaine.. Scipion l'Africain* a refusé la Couronne que les *Ibériens* lui offroient; mais la circonstance étoit bien différente; il n'auroit pû l'accepter sans trahir sa Patrie qui ne lui avoit donné le commandement d'une armée que pour l'utilité publique, & non pas pour la personnelle. Il se fut rendu l'objet particulier d'une guerre importante, & eut profité tout seul d'un succès dont le bonheur devoit être commun. Outre cette considération qui est puissante sur un cœur qui n'a pas perdu tous les sentimens de la Justice, c'est qu'il pouvoit y avoir de la crainte dans le motif du refus de *Scipion*... Il connoissoit trop bien les Romains pour les croire d'humeur à souffrir tranquilement qu'un de leurs Généraux ne se fût servi de leurs Troupes & de leur argent que pour se faire Roi d'un

d'un Païs dont la propriété leur étoit dévolue par droit de conquête. *Scipion* n'allégue aucune raison ni de justice, ni de modestie ; il ne montre qu'un peu de cet orgueil si naturel aux Romains, en répondant *que sa qualité de Citoyen de la premiere Ville du monde, étoit fort au-dessus du titre de Roi... L'a cru qui a voulu.* Mais pour revenir à notre *Héphestion* qui trouvoit tant de magnanimité à refuser une Couronne, il n'auroit pas osé donner ce conseil à *Alexandre*, ni même lui représenter qu'il lui seroit bien plus glorieux de relever son ennemi abattu à ses pieds, que de l'écraser après sa chûte, c'est-à-dire, d'accorder la paix à *Darius* qui la lui demandoit, plutôt que de ruiner ses Etats, & de le faire périr avec toute sa famille... L'Héroïsme militaire aime le fracas ; & il n'y en a point à faire un acte de Justice & d'Humanité. *C'est le partage du grand Homme, & de l'excellent Homme.*

On observe d'un autre côté, une grande modestie dans *Abdolonyme.* Quoiqu'il fût du Sang Royal, il n'accepta la Couronne qu'avec peine, parce qu'il craignoit, *disoit-il*, de ne pas avoir les talens nécessaires pour bien régner, & de perdre sur le Trône la tempérance & la modération

qui lui avoient rendu la pauvreté si douce. Il raisonnoit ; car c'est assez le propre de l'homme de se croire très-capable de bien remplir toutes les places, pourvu qu'elles flatent sa vanité ou son avarice. Il y en a cependant qui ont peur de se charger de grands emplois qui demandent une capacité qu'ils ne se sentent pas. Ces sortes d'hommes ne sont pas bien ambitieux, puisqu'ils réfléchissent... Si c'est par modestie qu'ils refusent, ce sera toujours en pure perte ; car bien loin de leur en faire un mérite, on ne les taxera jamais que de pusillanimité.

Un Auteur Espagnol adresse ce Discours *à une de ces Consciences timorées...*, « Vous n'osez, *dites-vous*, *Timante*, » accepter cet Emploi ! Certes il est pourtant honorable & lucratif ! Mais vous » ne vous sentez pas une capacité suffisante pour vous en acquitter avec honneur ! Que vous êtes bon ! Prenez toujours, & soyez bien sûr, quand vous » serez une fois en place, que la capacité & l'honneur sont ce qui vous » manquera le moins. *Ignorez-vous qu'il » y a des graces particulières pour tous les » différens Etats !* Rappellez-vous *ce Romain* à qui la République donna tout » du premier coup le commandement

» d'une armée pour faire son apprentis-
» sage de Général, & qui en allant join-
» dre ses Troupes, s'appliqua tellement
» à la lecture des Mémoires que les
» plus expérimentés Capitaines avoient
» laissés sur les Guerres précédentes, que
» la premiere bataille qu'il livra, il la
» gagna, & que la premiere Ville qu'il
« assiegea, il la prit, *en continuant tou-*
» *jours sur le même ton jusqu'à l'entiere*
» *définition*... Vous ferez tout de même !
» Et quand vous ne pourriez acquérir
» aucune habileté, tous ceux qui dépen-
» dront de vous, n'iront pas vous dire
» que vous en manquez ; la plûpart mê-
» me en seront charmés. Et ceux que vous
» favoriserez, vous prouveront à vous-
» même démonstrativement qu'aucun de
» ceux qui vous ont précedé dans les
» mêmes fonctions, n'a été ni plus judi-
» cieux, ni plus pénétrant, ni plus exact,
» ni plus actif, ni plus équitable. Les
» murmures des mécontens ne viendront
» pas jusqu'à vous... Le travail vous
» effraye peut être ! Hé ! qui vous a dit
» qu'il fallut travailler ? Le Titre de vo-
» tre Emploi annonce & suppose le tra-
» vail ; mais il ne l'admet pas plus né-
» cessairement qu'une infinité d'autres
» qui annoncent les soins, les sollicitu-

» des, les fatigues; & qui pourtant n'ad-
» mettent au fond que la fainéantise,
» la mollesse & la volupté ... Ils sont
» pour ceux qui en sont décorés, ce que
» sont à peu-près pour les femmes, les
» dignités de leurs maris. Elles en ont les
» honneurs; on les appelle *Madame la*
» *Présidente*, *Madame la Lieutenante*,
» *Madame la Conseillere*, & *Madame la*
» *Baillive :* Mais c'est à *M. le Président*,
» à *M. le Lieutenant*, & à *M. le Bailli* à
» travailler s'ils veulent; elles n'entrent
» pour rien dans la fatigue ... D'ailleurs
» qui vous empêche de prendre un
» *vieux Routier* pour Desservant, ou pour
» second ? Vous en trouverez un habile,
» en lui cédant la moindre partie des
» beaux & bons émolumens attachés *au*
» *titre de votre Emploi.* Il y aura même
» encore pour lui *un tour de bâton*, qu'il
» sçaura bien faire valoir, & dont il
» aura grand soin de ne vous rien dire.
» Que vous importe ? Il se chargera de
» tous les soins, & ne vous laissera que
» les honneurs, les agrémens & le profit.
» Abandonnez, s'il le faut, une quatrié-
» me partie pour avoir un droit incon-
» testable sur les trois autres; & quand
» vous céderiez le tiers, n'est-ce pas
» toujours un gain bien raisonnable que

» de gagner plus de moitié ſur ce qui ne » coûte rien ? Vous ſçavez ſigner ? Il » n'en faut pas davantage. Qui pourra » croire que ce qui porte votre nom ne » vient pas de vous ! A quoi connoît-on » que quelques honnêtes gens ont fait » certains Ecrits qui ne laiſſent pas quel- » quefois d'être aſſez bien tournés ? » N'eſt-ce pas à leur nom qui eſt en » tête ou en queue » ?

C'eſt à des Ecrivains de cette eſpece que l'on peut fort bien adreſſer l'Epigramme de *Liniere* contre le célebre *Coſtar*, Secretaire du Roi.

Coſtar, comment as tu pû faire
Pour acquérir tant de renom ?
Toi qui n'as, *pauvre Secretaire*,
Jamais rien écrit que ton nom !

On ne ſçauroit trop louer la modeſtie & cette humilité ſi rare, qui fait que l'on ne s'appuye pas ſur ſon mérite, & qu'on ſe défie de ſes forces. Mais il n'en ſera pas moins vrai qu'elles ne valent rien pour s'avancer dans le monde. Un Pere qui a deſſein que ſes Enfans parviennent aux dignités & aux honneurs, doit plutôt leur inſpirer la diſſimulation, la vanité, la préſomption & l'effronterie,

que la défiance de leur mérite & de leur capacité.

Antisthene conseilla un jour aux Athéniens d'ordonner qu'on fit labourer les Asnes ; & sur ce qu'il lui fût répondu, que cet animal n'étoit point fait pour cela. Qu'importe, repliqua-t'il ? Il ne s'agit que de votre Ordonnance. Ne voit-on pas que les hommes les plus ignorans deviennent dignes & capables des plus grandes Charges, dès le moment que vous les y employez.

L'Ambition est la Fille ainée de l'Orgueil ; mais elle ne tient pas de son Pere, car il n'y a pas de vice plus rampant. Il faut que l'Ambitieux commence par se montrer soumis & humble, & qu'il se réserve à se montrer fier, impérieux & dur quand il sera parvenu à-peu-près où il tend.

On ne tarit point sur *Jules César* quand on traite de l'ambition.... Il avoit un assez bon nombre de vices ; mais c'est principalement par celui-ci *qu'il s'est fait un Nom que les Maîtres de la Terre, jusqu'à la fin des siecles se feront gloire de porter...* Il avoit plus de vertus apparentes que de réelles ; on auroit même assez de peine à démontrer qu'il en ait eu aucunes. On ne

peut pas dire qu'il fut ſage ; mais il réuniſſoit tous les talens qui peuvent conduire là où il vouloit aller. Sa prudence n'avoit point de bornes, & elle ne l'a abandonné que lorſque la Fortune n'eut plus rien de nouveau à préſenter à ſon ambition. Malgré tous les reproches qu'on peut lui faire, il a été ſans doute un des plus grands & des plus excellens hommes de ſon ſiecle; ſon Nom ſeul comprend un éloge, & préſente naturellement à l'eſprit les plus belles idées. La gloire qu'il s'eſt acquiſe *eſt le chef-d'œuvre de l'Orgueil Humain ;* il ne ſçauroit monter plus haut. Mais il eſt incroyable combien *Céſar* a rampé de temps pour parvenir à cette élévation. Jamais homme n'a diſſimulé plus finement que lui le *Paſſe-droit* le plus offenſant, tant qu'il n'a pas eu la force en main : bien différent de *Metellus*, dont *Sallufte* dit qu'il manqua de ſe déſeſpérer lorſqu'il apprit que *Marius* avoit été fait Conſul, & qu'on lui avoit décerné la Province de Numidie, dont il étoit lui-même Gouverneur.

Metellus étoit plus envieux qu'ambitieux. L'Ambition eſt patiente & prudente ... L'Envie eſt ſote & brutale.

Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire

L iv

que jamais personne ne sçut mieux que *César* employer dans le besoin, l'hypocrisie, la flaterie & la souplesse que l'ambition exige, & dont elle ne dispense aucun mortel... Son grand cœur & sa fierté naturelle s'abaisserent aux démarches les plus humiliantes envers tous ceux dont le crédit lui sembloit pouvoir appuyer ses prétentions *au souverain Pontificat*, qui lui ouvroit le chemin à tout. Il ne se contenta pas de ramper comme le serpent, il en eut encore la finesse; & pour parvenir à son but, il employa un Expédient dont il paroît qu'il fut l'inventeur, & d'une espece si singuliere, que le défaut de succès en auroit fait la plus insigne friponnerie. Aussi, dit-il à sa mere en partant pour se rendre au Sénat où l'élection devoit se faire, *qu'il reviendroit souverain Pontife ou Banqueroutier*... Il emprunta aux plus riches Citoyens de très-grosses sommes pour acheter les suffrages, & il ne leur déclara ni aux uns ni aux autres, les différens emprunts qu'il avoit faits, que lorsqu'il n'en trouva plus à faire. Par-là il mit dans ses intérêts & les pauvres & les riches; les pauvres, parce que leur ayant donné à pleines mains, ils se crurent obligés par reconnoissance de favo-

riser un homme qui leur avoit fait tant de bien : & les riches, parce qu'ils virent clairement qu'ils alloient tout perdre, si *César* manquoit l'élection. *Cette Ruse est-elle bonne?* En voulez-vous une autre qui vaut bien celle-là, & dont il se servit, en partant pour son Gouvernement des Gaules, afin d'empêcher que son absence ne lui fut préjudiciable... Il enchaîna tous ceux qui montoient aux charges, & en fit exclure, par ses intrigues, tous les *Candidats* qui ne voulurent pas lui promettre de le soutenir pendant qu'il seroit absent. De sorte que le seul moyen de monter aux charges, étoit de se lier d'intérêt avec lui. Il ne se contentoit pas d'une promesse verbale, il exigeoit le serment, & sur-tout l'écrit. Etoit-il bien difficile de prédire, *remarque un Auteur*, qu'une République où il regnoit de tels désordres, couroit à grands pas à sa ruine?

Un Ambitieux parfait, n'a ni Pere ni Mere, ni Parens, ni Patrie, ni Religion, ni Femme, ni Enfans, ni Maîtresse, ni Amis, ni Vices, ni Vertus; à peine tient-il à la Nature Humaine par aucunes liaisons; il est à lui-même son tout; & cependant s'il étoit seul, il ne seroit rien, puisqu'il n'y a que l'opinion de la multitude qui soit sa

regle & son objet ... Comment peut-on faire tant de cas de l'opinion des hommes, *& les mépriser si fort eux-mêmes* ?

On a toujours dit, & on n'a jamais prouvé que l'Ambition remue plus vivement le cœur des femmes que celui des hommes. . *Tullia*, il est vrai, fit naître à *Tarquin* son mari le courage de regner qu'il n'avoit pas. Mais son élévation sur le Trône, fut plutôt le fruit d'un Parricide brutalement commis, que celui d'une ambition raisonnée, & d'une conspiration habilement conduite ... Ce n'est pas être sagement ambitieux que de se charger de l'exécration publique, en montant aux premieres places. On ne peut compter sur personne en cas de revers. C'est ce qui parut manifestement dans l'expulsion de ce même *Tarquin*, qui s'exécuta avec une facilité & une joie incroyable de la part du Peuple Romain, & de tous les ordres de l'Etat.

Le but que se propose l'ambition des femmes, se termine presque toujours à une montre frivole de puissance, & à une vaine ostentation de supériorité ... Ce n'étoit pas tant pour se voir Maîtresse de l'autre moitié de la Terre, que *Cléopatre* poussa *Antoine* à rompre avec le jeune *César*, & à lui déclarer la guerre : c'étoit

uniquement pour se faire élever un Trône dans le *Capitole*; & pour, de cette hauteur, morguer toutes *les Bourgeoises de Rome* qui traitoient *les Reines de Roturieres*, & qui regardoient leurs mariages avec les Romains comme des *Mésalliances*... La conduite & le succès de cette fameuse Guerre, ont parfaitement répondu à la fatuité du motif qui l'avoit fait entreprendre.

L'ambition générale des femmes & leur grand point d'honneur, *n'est pas de se surpasser les unes les autres en vertu;* mais de s'effacer par la beauté; ou tout au moins, comme cet avantage ne s'acquiert, ni ne s'achette, ni ne se donne; *de s'obscurcir par la richesse des atours*... C'est l'ambition de la *Blanchisseuse* comme de la *Duchesse*. C'est même celle de l'Artisan comme du grand Seigneur... Un drap plus ou moins fin; un galon plus ou moins large; être en carrosse ou à pied, n'avoir qu'un valet, souvent point du tout, ou en avoir quatre; entrer chez soi par une porte cochere ou par une allée; tirer de sa poche une tabatiere d'or ou de corne; n'avoir au doigt qu'une crapaudine de quinze francs ou un brillant de cinq cens Louis... Voilà l'objet de l'ambition populaire, & ce qui

en différencie l'espece : cela influe sur un certain honneur plus qu'on ne s'imagine.

L'Ambition se mêle jusque dans l'amour, ou l'Amour se mêle jusque dans l'ambition... Il y a, comme nous l'avons déja observé, *certains Visionnaires* qui se font vanité de placer leurs amours en haut lieu, au risque infaillible *d'aimer tout seuls*... Vrais *Ixions* pour la folle témérité, & destinés comme lui au même supplice, c'est-à-dire, *à tourner toujours sans parvenir* ! Tel étoit à la Cour de François Premier, *un certain Monsieur de Villemanoche*, qui ne voyoit jamais marier une Princesse à quelque Souverain, qu'il n'en fut affligé & offensé comme d'un *Passe-droit*... Ceux qui se mettent de telles chimeres en tête, sont encore plus foux que mal-heureux, & en cette qualité ils devroient être renfermés, *d'autant que leur extravagance ne peut guere se produire au-dehors sans un manque de respect assez bien marqué.*

Quoiqu'une Princesse très-fameuse fut travaillée de cette maladie qu'on appelle *des Grands Hommes*, c'est-à-dire, d'une extrême passion pour *l'Héroïsme* ; elle ne laissoit pas d'être travaillée encore de cette autre maladie *qu'on appelle des petites*

Femmes; c'eſt-à-dire, de la vanité de plaire à tous les hommes indifféremment. Elle trouvoit du temps pour tout, *dit un Auteur*; elle s'appliquoit aux ſoins de regner, comme ſi elle n'eut penſé à autre choſe, & elle étoit attentive à vouloir paroître belle, comme ſi elle eût borné là toute ſa gloire. C'étoit lui faire mal ſa cour, que de lui parler de la beauté de quelqu'autre Princeſſe... On rapporte qu'elle ne fut point du tout fâchée d'apprendre qu'un *certain jeune Hollandois*, de la ſuite de l'Ambaſſadeur, la trouvoit fort à ſon gré, & qu'elle lui pardonna même de ne s'être pas expliqué là-deſſus avec aſſez de délicateſſe. Cela eſt au-deſſous du Petit; *& la Dignité ſe paſſeroit bien de traits pareils*.

La chronique ſcandaleuſe de l'autre ſiecle nous a conſervé un trait aſſez reſſemblant, d'une certaine Dame qui payoit doublement *ſes Porteurs*, lorſqu'ils donnoient à entendre qu'ils étoient épris de ſa beauté, par quelques-unes de ces expreſſions énergiques, familieres à ces ſortes de gens. *La même fatuité ſe retrouve dans les hommes*. On en auroit trop d'exemples à citer.

On obſerve que les Ambitieux ne ſont pas ordinairement fort jaloux de leurs

femmes, & que ceux qui en sont jaloux, ne sont pas ordinairement fort ambitieux. Tai-toi, disoit *Othon*, à un de ses amis, qui lui parloit avec chagrin, de la passion trop marquée de l'Empereur *Néron* pour *Poppée sa femme:* tai-toi, cela me vaudra l'Empire. Ce qui ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prédit : car *Néron* pour avoir un prétexte de l'éloigner, lui donna le commandement des Armées, ce qui étoit pour lors la voye la plus sûre, comme la plus courte pour parvenir à cette suprême dignité. La même voye a été employée dans tous les temps pour de bien moindres objets.



CHAPITRE XXXX.

De l'Orgueil & de la Misanthropie.

ON ne sçauroit être ambitieux sans être orgueilleux; mais on peut être orgueilleux sans avoir cette ambition, qui a pour objet les Dignités, les Charges, les Emplois & les Richesses; au contraire, c'est souvent dans le mépris de toutes ces choses qu'un certain orgueil se complaît davantage.

L'Ambitieux avoue qu'il ne se suffit pas à lui-même, puisqu'il recherche hors de lui, la possession d'une infinité de choses qui lui sont étrangeres, & dont il fait dépendre sa perfection & son bonheur. L'Orgueilleux au contraire, plein de sa propre excellence, ne croit pas qu'il y ait rien qui le vaille. Cet orgueil n'est pas si commun. Il se rencontre principalement dans ceux *qu'on appelle Philosophes.* Il naît du mépris des personnes qu'il faudroit cultiver, solliciter, louer, flater, pour en obtenir ce que la vanité & la cupidité demandent... On

le confond aussi quelquefois & trop souvent, avec une indolence & une rusticité natu-elle, qui se couvrent du manteau de la philosophie, pour se produire plus décemment & avec moins de blâme.

Peut-être toute la philosophie de *Diogene* consistoit-elle dans cet orgueil qui est autant fondé sur la paresse & la lâcheté, que sur le mépris des autres hommes, & sur la dureté du caractere.. Un paresseux a bien plutôt fait de mepriser que d'acquérir; & un esprit mal-tourné & plein de lui-même, trouve bien mieux son compte à supposer des vices aux personnes que son orgueil dédaigne de cultiver.

L'Orgueil de *Diogene* étoit dans l'extrémité opposée, exactement le même que celui d'*Alexandre*. Quel étoit le but d'*Alexandre*: de passer pour *un Dieu*, en se rendant maître de l'universalité des choses. Quel étoit le but de *Diogene*? de faire croire qu'il étoit plus qu'un homme, en dédaignant les richesses, les dignités, les honneurs qui ont des charmes presque invincibles pour toute l'Humanité... Et cependant à quoi *Diogene* renonçoit-il? à rien. Quelle est la passion la plus vive & la plus indomptable dans le plus grand nombre des hommes?

C'est incontestablement la lubricité... Diogene s'y livroit comme un chien... Qu'y a-t'il ensuite dans l'homme dont il soit moins le maître ? *la Langue. Diogene* lui donnoit une ample liberté... Né caustique, ironique, méchant *& fort en gueule*, comme on dit, il ne pouvoit parler à aucun homme sans l'offenser... *Alexandre* prend la peine de venir le voir ; il lui donne une marque de bienveillance & d'estime ; *& ce Rustre lui répond une impertinence* : il croit bien corriger l'Orgueil de ce Prince, en lui étalant un Orgueil beaucoup plus grand que le sien... Ce n'est pas ainsi que ni *Solon*, ni *Socrate*, ni *Platon* lui auroient répondu. Par où il est aisé de voir que *Diogene* qui avoit choisi par goût une pauvreté & une saleté crapuleuse, & qui n'ouvroit la bouche que pour dire des vérités outrageantes, & quelquefois des faussetés punissables, n'étoit rien de plus que ce qu'on appelle *un Gueux révolté*. Il est concevable qu'*Alexandre* ait voulu se faire adorer de ses semblables ; s'il se croyoit fort élevé au-dessus d'eux, il ne reconnoissoit pas moins en eux un certain dégré d'excellence qui lui paroissoit digne de son attention. Il faut faire un certain cas des personnes pour ambitionner leur

eſtime... Auſſi *Alexandre* avoit-il des amis, des favoris & des hommes de confiance; il les conſultoit, & ſe rendoit ſouvent à la force de leurs raiſons... Mais il n'eſt pas concevable que *Diogene* qui regardoit tous les hommes, *comme des ignorans, comme des foux, ou comme des ſcélérats*, n'ait cependant embraſſé le genre de vie le plus ignoble, le plus dur & le plus dégoûtant, que pour leur donner de l'admiration, & mériter leurs éloges en leur faiſant croire qu'il leur étoit ſupérieur en nature, tant par les qualités de l'eſprit, que par celles du corps... Pour faire montre de ſon auſtérité, il choiſiſſoit l'hyver, & caſſant la glace, il ſe plongeoit dans l'eau en préſence d'une populace amaſſée, à laquelle *Platon* dit un jour finement : *Retirez-vous ſi vous ne voulez pas être cauſe de la mort d'un homme*... Quels ont été les amis de *Diogene*, qui ne voyoit par haſard quelques Philoſophes raiſonnables & honnêtes gens, que pour les inſulter ? Quelles étoient ſes inclinations ? Des Proſtituées qui, comme lui, étoient auſſi animalement impudentes que des chiennes... Pour ſçavoir au juſte ſi le genre de vie qu'il avoit embraſſé plutôt par goût que par Philoſophie, étoit ſuſceptible de quel-

que perfection au moins probable ; qu'on imagine seulement une Ville composée de *Diogenes* & de *Cratés*, c'est-à-dire, d'*hommes fainéans*, *sans pudeur* & *sans honnêteté* ; & qu'on dise si une troupe de Bêtes ne donnera pas infiniment moins de dégoût... L'erreur de *Diogene* ne venoit principalement que de ce qu'il posoit pour principe, que l'homme est un animal comme les autres, excepté, selon sa burlesque définition, qu'il ne lui donnoit *que deux pieds & point de plumes.* N'est ce pas-là un dégré d'excellence fort propre à donner aux hommes une grande idée de leur Nature ? C'est plutôt par une singularité paradoxale, que par une admiration sincere de son mérite, que *Juvenal* appelle ce Rustre *le grand Habitant d'un petit Tonneau.* Son but n'étoit que de le faire contraster avec *Alexandre.* Il n'auroit pas voulu lui-même d'un pareil genre de perfection ... Et quand il seroit vrai qu'il l'auroit admise sérieusement, cela ne prouveroit rien, sinon qu'il ne connoissoit pas encore tous les prodiges qu'un orgueil hypocrite est capable d'opérer quand il trouve des crânes arrangés d'une certaine façon. Il en avoit pourtant un exemple assez remarquable & contemporain dans la personne d'*Apollo-*

nius de Thyane, aussi fou & aussi orgueilleux que *Diogene*, moins grossier & moins impudent, encore plus dangereux... Outre que la véritable vertu, c'est-à-dire, celle qui exclud le personnel, & qui n'a que la Justice, c'est-à-dire, la volonté du Souverain Etre pour objet, étoit entierement inconnue aux Payens, qui la confondoient avec l'ostentation d'une patience étudiée, ou avec la misanthropie & la dureté du caractere, qui ne sont rien de plus que l'orgueil.

Pourquoi certains hommes haïssent-ils leurs semblables avec cette férocité dont on a voulu faire une espece de vertu philosophique, en la nommant *Misanthropie*? Ce ne peut être assurément que parce que leur orgueil leur fait croire qu'ils n'ont ni les vices ni la foiblesse des autres hommes... La Répréhension des abus, des ridicules, des vices & des crimes est louable & utile, tandis qu'elle ne s'étend qu'au général; mais si-tôt qu'elle descend au personnel, & que la malignité, la jalousie & l'envie la font parler, elle devient un crime elle-même... C'est un préjugé populaire *que le Philosophe misanthrope est vertueux & honnête homme*. Cela peut être à l'égard des crimes grossiers; mais respectivement au commerce qui

doit lier, par une complaisance mutuelle, tous les Membres de la Société; *c'est un mal honnête homme*... Il est médisant, & lorsqu'il donne une fois l'essor à sa fougue, il devient Calomniateur, parce que soupçonnant toujours le double du mal qu'il voit, il part de ce principe, & ne se fait pas une affaire de donner le douteux pour le certain. *C'est assez qu'on ait fait tel mal, pour qu'on ait encore fait celui-ci & celui-là.*

La saine Misanthropie, (*car il y en a une*,) consiste à éviter la plûpart des vices auxquels la Multitude se livre, & à mépriser une infinité de choses frivoles qu'elle regarde comme essentielles à la félicité & à l'honneur.. Mais pour cela, elle ne hait pas l'espece Humaine... C'est ainsi qu'elle raisonne selon quelques Philosophes équitables & judicieux... Tous les Hommes, sans exception, sont frappés chacun d'une maladie qui leur est particuliere. Pourquoi celui qui a la goutte haïra-t'il celui qui a la pierre? Pourquoi le Borgne détestera-t-il l'Aveugle, puisqu'il n'en differe que d'un point?.. Le Monde est un Hôpital d'insensés, dont les uns sont doux & traitables; les autres furieux, méchans & perfides. Entretenons-nous sans aigreur avec ceux-là; donnons-nous

de garde de ceux-ci : mais pourquoi les haïr ou les mépriser ? Si nous les croyons malheureux, comme ils le sont en effet, de ne pas connoître la sagesse, ne sont ils pas assez à plaindre ? Et avons-nous lieu nous-mêmes de nous enfler d'orgueil, si nous faisons attention que notre sagesse n'est le plus souvent qu'une folie ou une impertinence d'un autre genre ?

Le faux Misanthrope ne hait les autres hommes que parce qu'il les croit orgueilleux & méchans ; & on ne le hait communément que pour la même raison.

L'Orgueil est un vice d'une espece si singuliere, qu'il se fourre même dans l'*humilité & dans l'abjection*. . . , Un homme compte n'être plus orgueilleux quand il est venu à bout de se figurer l'Orgueil comme un vice injuste, ridicule & méprisable ; c'est souvent lorsqu'il l'est davantage ; car quelle plus grande gloire que de triompher de soi-même ! L'homme modeste, & qui pense humblement de lui-même, fait également consister, non pas sa vertu, mais son honneur dans la réputation, c'est-à-dire, dans le jugement d'autrui. Car il seroit bien fâché qu'on le crut orgueilleux.

On dit que l'Orgueil est la passion do-

minante des hommes qui ne sont pas voluptueux, parce que la nature corrompue ne veut absolument rien perdre du côté des vices... Mais ce n'est pas s'expliquer, ou c'est vouloir établir le principe faux qu'il n'y a de volupté que celle qui nous est commune avec les animaux. Mais il y en a au moins de deux sortes; il y a celle des sens & celle de l'esprit; qu'importe laquelle, dès-lors qu'elle ne differe que par l'espece? Ainsi tout orgueilleux décidé est voluptueux, & l'est quelquefois infiniment plus que ceux qui se bornent au plaisir de voir, d'entendre & de sentir... Lorsque *Cesar* triomphoit des trois Parties du Monde dans un Char tout brillant d'or & d'azur, traîné par quarante Eléphans, & qu'il faisoit porter devant lui les Dépouilles de toutes les Nations, & les représentations des Villes qu'il avoit prises; ne ressentoit-il pas la plus grande de toutes les voluptés? Croit-on qu'il auroit voulu préférer la compagnie de *Cléopatre* à cette Pompe? Ce n'étoit pas-là son caractere dominant, puisqu'aucune Maîtresse n'a jamais pû se vanter de lui avoir fait négliger la moindre de ses affaires; & c'étoit apparemment pour n'être en rien détourné du Plan général de ses grands Projets, *qu'il en avoit dans*

tous les différens Pays où il étoit obligé de transporter la Guerre. C'est-là ce qui s'appelle une précaution !

Lorsqu'on dit qu'un Ambitieux n'est pas voluptueux, cela ne signifie rien autre chose, sinon, comme nous l'avons déja observé, qu'il néglige toutes les autres voluptés qui pourroient lui être un obstacle, ou un retardement dans la poursuite de celle qu'il espere ressentir quand il sera parvenu aux honneurs qu'il sollicite.

Le mépris de l'ambition fait naître un grand contentement dans le cœur. Un homme humble se complaît infiniment dans son humilité ; & plus il s'y enfonce & s'y perd, & plus sa volupté est douce... L'Homme humble & modeste n'est donc pas moins voluptueux que l'orgueilleux & l'ambitieux. Mais quoiqu'on en puisse dire, cette volupté n'est point criminelle, ou parce qu'elle est inséparable de la condition Humaine, ou parce que l'homme vraiment humble, la désavoue & rapporte tout à Dieu ; ou parce qu'elle est la récompense & le prix d'une bonne conscience.

Qu'il est difficile de ne pas s'aimer soi-même ! puisque la haine que l'on conçoit contre soi-même, n'est au fond qu'un amour

amour propre plus finement déguifé... Mais il n'eft pas défendu de s'aimer foi-même, lorfqu'on ne le fait que felon les Régles de la Juftice, & qu'on ne rapporte pas à foi-même la douceur qu'on reffent à pratiquer la juftice.

C'eft lorfque l'homme eft parvenu à fe bien convaincre qu'il n'eft rien & qu'il n'a rien, qu'il court rifque de fe croire quelque chofe, & de fe perfuader qu'il a tout ce que les autres n'ont pas... Les grands Efprits conviennent ingénument de leur orgueil; il n'y a que les petits qui n'en veulent jamais convenir; & c'eft-là le comble de l'orgueil.

Héraclite avouoit fans façon qu'il étoit travaillé de la *maladie facrée*, c'eft-à-dire, de l'orgueil, & il ne s'en croyoit pas pour cela plus vicieux. Il faudroit fçavoir, pour le condamner ou l'abfoudre, comment il l'entendoit... Mais quelqu'explication favorable qu'il en eût donnée, nous le condamnerions aujourd'hui, parce que l'objet de la vraie humilité étoit inconnu aux Payens. Ils avoient une forte d'orgueil permis, & qui étoit le prix du mérite... Nous le connoiffons auffi-bien qu'eux; mais nous le regardons fi peu comme permis, que nous nous croyons tenus de le défavouer, & de rapporter à

l'Etre souverainement parfait, tout ce qui peut se trouver en nous de perfections.

Un homme qui a de grands talens ne convient pas aisément, dit-on, qu'il doive quelque chose aux lumieres d'autrui; ou s'il en convient, ce ne sera que par une autre espece de vanité à laquelle on a donné le nom *de Modestie.* Cette Maxime-là est assez hasardée, ou du moins il auroit fallu l'expliquer, & dire : un homme qui a beaucoup de talens & peu de Philosophie, est sujet à l'orgueil de ne vouloir rien devoir aux lumieres de qui que ce soit; *& il a tort.* Un homme qui a des talens & un bon fond de Philosophie, est persuadé qu'il n'y a rien de nouveau; que tous les hommes se doivent les uns aux autres ce qu'ils ont, & qu'ils ne peuvent guere s'attribuer en propre *que certains arrangemens assez indifférens au sujet*; qu'il n'y a rien de bien dit, ni de bien pensé qui ne se retrouve dans ce qui nous reste de ceux qui ont vêcu avant nous, lesquels en étoient redevables eux-mêmes à ceux qui les avoient précédés; *& il aura raison.* On a tort au reste d'établir que l'orgueil est la maladie ordinaire des grands Génies; il l'est également & plus véritablement des petits.

Aucun vice n'est plus indigne d'un es-

prit ſenſé, *que l'Orgueil de réfléxion*... Aucun ne marque un jugement plus mince, & des connoiſſances plus bornées... L'homme n'eſt rien, ou s'il eſt quelque choſe, c'eſt à des conditions ſi onéreuſes & à des riſques ſi effrayans, que s'il veut tout examiner ſans prévention, il aura bien plus lieu de gémir de ſon état, que de s'en glorifier. Qu'on cite du moins quelques avantages qui puiſſent, avec quelqu'apparence de fondement, donner un orgueil réfléchi.

Sera-ce un beau viſage ? Car voilà ce qui frappe le plus dans tous les temps, dans tous les Pays, & chez toutes les Nations... Mais il eſt ſi facile de devenir borgne ou édenté ! Et il regne de temps à autres de ces *Epidémies* qui reſpectent ſi peu la beauté, la naiſſance ou la dignité, que ſi on en échappe une premiere fois, il y a à parier qu'on n'en échappera pas une ſeconde ou une troiſieme... D'ailleurs ne doit-on pas compter pour une grande peine, & regarder comme un puiſſant correctif de l'Orgueil, l'appréhenſion où on eſt continuellement de perdre, ce qu'on eſt après tout, bien aſſuré, qu'un eſpace de temps fort court nous fera perdre pour jamais, ſi quelqu'accident ne s'en mêle dans l'intervalle ! » Regardez

» cette Rose que les premiers rayons du » Soleil viennent de faire épanouir ! dit » *un Poëte Italien*... Quelle douce vi- » vacité de couleurs ! Ce n'est pourtant » qu'un peu d'eau & quelques petits » Cartilages ! N'importe. Quelle riches- » se ! quel éclat ! On craindroit même de » l'altérer en la considérant de trop près. » *Venus* n'étoit pas plus attrayante, lors- » que sortant du sein de l'Onde, elle se » fit voir aux Mortels pour la premiere » fois sur les côtes *de Sidon* ! Suivez la » destinée de ce beau miracle de la Na- » ture. Vous n'êtes point encore à tren- » te pas, que le voilà moissonné ! Un » valet qui vous suivoit par derriere, ne » s'est pas borné à l'admiration comme » vous ; il a passé rapidement à la posses- » sion, & s'en est fait un *ornement de* » *boutonniere*. Dans un instant il réduira » cette beauté naissante, à ne vous don- » ner que du dégoût ! Mais quand elle » auroit échappé à cet outrage ; auroit- » elle tenu contre une infinité d'autres » accidens ? Contre le vent, la pluie, la » grêle ? Contre un coup de Soleil ? Con- » tre des millions d'insectes qui s'en se- » roient fait un paillier, & qui auroient » sucé jusqu'à la derniere goutte de sa » substance ! Vous l'auriez inutilement

» cherché au bout de deux ou trois jours ;
» elle ne vous eût présenté, au lieu d'el-
» le, qu'un objet si difforme, *qu'on en*
» *a fait l'emblême de la Laideur.* »

Seroit-ce une taille avantageuse qui donneroit de la fierté ? Mais que de soins ! Que de précautions pendant plusieurs années, pour faire un corps droit & bien proportionné ! *Un faux pas, un effort, un tour de reins ont bien plutôt fait un boiteux ou un bossu.*

Sera-ce le don de l'Esprit qui fera naître & qui nourrira l'Orgueil ? Mais qu'il est humiliant de voir qu'il ne faut que le plus petit dérangement dans la mécanique du cerveau, pour faire un hébêté, du plus spirituel des hommes, & un fou du plus sage !

Sera-ce la Science ? Sera-ce la Philosophie qui aura droit de nous enfler ?.. Mais ne voyons-nous pas que malgré toute la sublimité & toute la subtilité de nos raisonnemens, nous ne sommes pas encore parvenus à approfondir le mystere de notre existence, de notre puissance & de notre nature ! Ne voyons-nous pas que ce sont les plus ignorans & les plus grossiers des hommes qui ont inventé & qui inventent tous les jours, les plus grandes commodités de la vie ! *Ce qui*

prouve bien que les petits & les pauvres ne sont pas la partie la moins utile de l'Etat.

Les Sciences considérées en elles-mêmes, ne sont pas propres à faire le bonheur de l'homme dans cette vie : car comme ce qu'il y a de plus agréable dans l'érudition, est de se souvenir de beaucoup de choses ; il s'ensuit que puisque c'est l'avantage qui s'affoiblit, & qui se ruine avec le plus de vitesse, il est aussi celui sur lequel on doit le moins compter, *& dont on doive moins s'enorgueillir.* Que la science d'ailleurs est cherement vendue à ceux qui la possédent ? Il n'est pas si aisé qu'on se l'imagine communément d'être Philosophe, & d'être tranquille sur certains articles. Une indifférence effective appartient plus à l'ignorance & à la stupidité qu'à la Philosophie & à la Science. *Pomponace* nous en fournit la preuve entre des milliers d'autres Philosophes que nous pourrions citer. Enragé de ne pouvoir comprendre ce qui n'est pas fait pour être compris de l'homme, *du moins dans l'état actuel*, il nous a laissé lui-même un triste & naïf tableau de son désespoir. » J'ai, dit-il, le cœur » dévoré continuellement de mille pen- » sées contraires ! Je ne bois point, je ne » mange point, je ne dors point ! Je suis

» un objet de raillerie ! *J'ai une extrême » envie d'approfondir ce que c'est que le » Destin, & j'en vois clairement l'impossi- » bilité.* » Voilà ce que gagne le Philosophe présomptueux à vouloir fouiller trop avant ! Il devient fou !

Sera-ce l'opulence qui donnera l'arrogance & la hauteur ? Mais on n'entend parler tous les jours que de gens ruinés ! N'a-t'on pas vû des Rois détrônés & réduits à l'aumône de leurs voisins !

Sera-ce la gloire des Conquérans & des Héros qui pourra du moins fournir un juste sujet d'Orgueil ! Mais en quoi ? Peut-on voir sans honte & sans indignation, qu'*Alexandre* n'ait désolé la moitié de la terre, que pour disposer des Couronnes, des dignités & des trésors, au gré *d'un vil Eunuque* ! Son orgueil est passé en proverbe ; mais quel Orgueil que celui d'un Prince qui s'oublie jusqu'à sauter en bas de son Trône, pour aller prendre des Soldats à la gorge ! Peut-on voir sans ressentir la même honte & la même indignation, que *César* n'ait versé le sang de tant de millions d'hommes, & opprimé la liberté de sa Patrie, que pour s'asservir lui-même aux caprices, & à la cupidité d'*Antoine* & de deux ou trois autres Favoris aussi méchans & aussi corrompus ?

Qu'est-ce que l'Homme pour se croire un Etre si nécessaire & si relevé ! Semblable aux Enfans qui commencent à marcher, il ne peut faire un pas sans tomber ! Il dépend non seulement de ce qui est au-dessus de lui ; mais encore de ce qui est à côté & au-dessous ! Nous vivons ici-bas par l'autorité & sous le bon plaisir d'une Cause Souveraine. Elle nous y a placés pour une chose ou pour une autre, selon les vûes de son intelligence infinie. Nous n'en sortirons que par ses ordres ; un peu plutôt, un peu plus tard. Nous ignorons quel jugement elle prononcera sur notre sort ; nous sçavons seulement qu'il sera décisif pour l'éternité. N'avons-nous pas là de quoi nous mépriser & nous haïr les uns les autres ?



CHAPITRE XLI.

Du Luxe & de ses différentes Especes.

LE Luxe dérive de l'orgueil, & est un instrument de l'ambition, en ce qu'il est une des grandes regles sur lesquelles la Multitude se mesure pour sçavoir au juste ce qu'elle doit accorder d'honneur & de considération.

Juvenal dit que de son temps, on commençoit toujours par demander, en s'informant d'un homme, combien il avoit de Valets, & de combien de plats il couvroit sa table ; mais que la derniere question & celle qu'on ne faisoit presque jamais, c'étoit de demander s'il avoit de l'honneur. ***De moribus ultima fiet quæstio.*** Cette mode a été continuée, & est même plus en regne que jamais, ou du moins autant. Quel est cet homme-là ? Que fait-il ? A-t'il du bien ? A-t'il équipage ? Tient-il bonne table ? Fait-il de la dépense ? S'il a par devers lui tous ces brillans avantages, la probité sera le plus petit article du monde ; ce ne sera du moins jamais là-dessus qu'on le chican-

nera. *C'est un homme à voir.* Si au contraire on ne trouve rien de tout cela chez lui ; la probité ne lui tiendra lieu de rien : ce sera même un grand hazard si elle ne le rend pas suspect ; le beau monde est naturellement porté à croire que le pauvre est un mal-honnête homme. Mais ce qu'il y a de bien assuré, c'est qu'on ne le verra pas.

Or, on conviendra qu'avec de telles dispositions, il n'est guere possible que qui que ce soit s'embarrasse beaucoup de faire l'acquisition d'un meuble aussi inutile que la probité... N'y eut-il rien dans le magasin, comme il arrive souvent, il faut de la montre.

Ce Personnage si chamarré d'or, qu'il pourroit fournir un commencement de Boutique à un Galonier ; dont les doigts sont surchargés de tant de Bagues, qu'on pourroit le prendre pour un des *Courtiers de Jacmin* ; veut vous donner à diner chez lui, *dites-vous* ? Allez-y, & n'y manquez pas ; mais tâchez de le prendre au dépourvû. *Pourquoi me direz-vous ?* pour connoître à fond & du premier coup d'œil à quel excès de sotise le Luxe porte les hommes... Vous y trouverez d'abord des ameublemens riches, & assez bien assortis avec la magni-

ficence du maître... A cette vûe, vous vous persuaderez sans doute que la table doit être servie avec autant de profusion que chez un riche Américain frais émoulu des Isles ? Vous n'y êtes pas ! & c'est-là où je vous attendois... Vous n'aurez que ce que le Peuple appelle *la Fortune du pot*, & les Ecoliers *un dîné de Collége.* Voilà la Carte... C'est ainsi que le Luxe apprend aux hommes à se passer du nécessaire le plus indispensable pour avoir le superflu le plus frivole ! Il faut paroître dans le monde, dit-on, & c'est cette vanité-là même qui est le Luxe. Combien d'habits galonnés logent dans des greniers ! Combien de Déesses dont les temples ne sont que des galetas ! & de qui on peut dire ce que Boileau disoit de S. Amand : *Un lit & deux placets composent tout son bien.*

Les Hôtels superbes, devenus aujourd'hui si communs, ne laissent pas d'en imposer encore à la multitude, incapable de faire attention, que comme il y a des gens qui n'ont rien d'estimable chez eux que leurs personnes; de même il y en a d'autres chez qui tout mérite d'être vû, excepté leurs personnes.

Lorsque l'Auteur du *Télémaque* dit qu'il ne convient pas aux Mortels de se

bâtir des Demeures d'une architecture aussi majestueuse que celle des Temples des Dieux ; il parle de la Ville de Salente & d'un siecle très-éloigné. Cette maxime aujourd'hui seroit ridicule. On connoît assez ce brave Seigneur qui fit abattre une partie de l'Eglise de son Village, pour allonger sa Terrasse de deux ou trois toises.

Il y a différentes manieres de pratiquer le Luxe, qui dépendent les unes & les autres des différens goûts & des différens tours d'imagination ; mais qui n'ont toutes pour objet que de se montrer plus étoffé qu'on ne l'est... Voyez-vous *cet honnête homme* qui ressemble, à s'y méprendre, *à un Emissaire de Prêteur sur Gages* ? Il ne se met ainsi que parce qu'il aime les Tableaux, les Bronzes, les Horloges ; & il ne les aime que parce qu'il sçait qu'aujourd'hui un Cabinet n'annonce pas, s'il ne *ressemble à la Boutique d'un Brocanteur.*

Jamais les Horloges sur-tout n'ont été si communes. Cependant les Hommes vivent si peu & d'une façon si singuliere, qu'ils devroient bien plutôt chercher à oublier le temps, qu'à s'en représenter continuellement les parties devant les yeux. On rapporte qu'un Sultan voyant

ſur la Carte le petit eſpace de ſon Empire, en comparaiſon du reſte de la terre, s'écria, *que rien n'étoit plus propre à mortifier la vanité Humaine.* Les parties du temps, même le plus long, doivent produire le même effet comparées à l'Eternité.

Cet autre que vous prendriez pour un Artiſan, parce qu'il eſt auſſi mal vêtu, & qu'il a auſſi mauvaiſe mine, ne veut avoir un Equipage, que parce que c'eſt un préjugé reçu, *qu'une caiſſe couverte de peau & traînée par deux bêtes*, fait beaucoup plus d'honneur que d'aller à pied, avec un habit brodé... Et véritablement un juſte-au-corps de pinchinat & une mauvaiſe Perruque, avec un Equipage, font preſque le même effet parmi un certain monde, que ces marques de dignité avec leſquelles on peut ſe préſenter partout, ſans façon, & comme on ſe trouve; rien même au goût de quelques Grands, n'annonce tant la qualité; & ils n'ont pas tout le tort; la Lie du peuple ſe couvrant de dorures & de clinquans, ils ne peuvent guere ſe diſtinguer qu'en s'habillant ſans faſte, & en faiſant porter l'or & l'argent à leurs Valets de Chambre. Mais ce qui divertit beaucoup dans *ces Bourgeois à équipage* dont nous parlons, c'eſt que comme qui que ce ſoit, *à leur extérieur*

mesquin, ne pourroit deviner qu'ils ne sont pas à pied, il y a peu de compagnies où vingt fois & à propos de rien, ils ne disent ma *Voiture*, *mon Carrosse*, *mon Cocher*, *mes Chevaux*, *mon Charron*, *mon Maréchal*. Ecoutez-les; aujourd'hui c'est un ressort qui s'est cassé; demain ce sera un cheval qui aura manqué de se donner un écart sur un pavé glissant; un autre jour, ce seront plusieurs charrettes embarrassées les unes dans les autres, & qui formoient une obstruction au coin d'une telle rue, qui les auront arrêtés dans leurs Equipages pendant deux heures, quoiqu'ils fussent bien pressés, ayant donné parole *au Duc de* * * * d'aller dîner avec lui... Voilà le style & les transitions dont ils égayent leurs entretiens... Et malgré toutes ces précautions, on ne sçauroit les voir descendre de leurs Voitures, qu'on ne les prenne pour quelques-uns *de ces Grisons* qui s'y blotissent ordinairement pour dormir en attendant leurs maîtres... On assure que jusqu'à trois ou quatre personnes se cotisent pour les frais d'un Equipage; *les tours pour sortir sont marqués, & on remet les affaires ou les visites à ces jours-là*... Mais du moins on en connoît assez qui se mésaisent tellement sur le nécessaire, pour avoir cette superfluité, que souvent ils se voyent ré-

duits à vendre les chevaux pour acheter du foin... Quelle orgueilleuse pauvreté ! Où est le temps qu'un Chef de Justice Souveraine alloit au Palais à pied ou sur sa petite Mule, & qu'un Duc & Pair menoit sa femme en croupe ? Les Equipages brillans seroient du moins mieux placés si on ne les voyoit que-là. Ils ne devroient servir qu'à annoncer le rang & la Dignité, comme autrefois à Rome *les Chaises Curules & les Litieres*... Mais en voyant la circulation du peuple arrêtée dans les rues les plus larges d'une grande Ville, par les Chars de triomphe d'une infinité de gens qui n'ont ni d'autres qualités, ni d'autres titres qu'une vanité sote, s'ils ne sont pas riches; ou une impudence fastueuse, s'ils le sont : on aura peine à ne pas convenir qu'il y a là une indécence insultante pour le peuple, & choquante pour les personnes de distinction... Nous avons le moyen ! répondent-ils. Cette raison-là est-elle bien suffisante pour qu'on doive tellement confondre les Rangs, que la plus haute Noblesse puisse à peine être distinguée de la Lie du peuple ?

Il y a des Gens dont les Professions semblent exiger qu'ils n'aillent point à pied. Un malade de qualité ou riche, se compteroit mort, s'il étoit visité par un Mé-

decin qui n'eût pas été annoncé par le bruit de son Equipage. Les Suppôts de cette Faculté alloient autrefois, & il n'y a pas encore bien long-temps, sur de petits Chevaux ou des Mules caparaçonnés de noir, qui sembloient autant de *Remembrances* ambulantes avec la Mort califourchonnée dessus; cela étoit d'un mauvais présage, & donnoit des idées tristes, qu'un carrosse bien doré ne donne assurément point... Les Grands & les Riches qui n'ont que des Procès de conséquence, augureroient-ils bien favorablement de l'habileté d'un Avocat qu'ils verroient à pied & croté dans les Rues, & quelquefois collé contre une borne, pour n'être pas écrasé pendant qu'ils passent! Lorsqu'ils voyent sur-tout que leurs Maîtres de Danse & de Musique ont des Calêches si bien vernies & si bien attelées! Il y a dix-sept siecles que ce Préjugé, aussi fou qu'on en puisse imaginer, est en regne... Du temps de *Juvenal* les Avocats louoient des Bagues de prix pour plaider une Cause plus gracieusement, & la gagner plus sûrement.

On auroit peine à croire si d'autres Historiens ne le confirmoient, ce que Valere-Maxime rapporte de la frugalité & de la simplicité de *Caton.* Il dit que

lorſqu'il alla prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement d'Eſpagne, il n'avoit que trois Valets, ne couchoit que ſur des peaux de Chevres, & n'avoit point d'autre ordinaire que celui des Matelots: à quoi il ajoute qu'il ne revint pas plus riche à Rome qu'il en étoit parti. Il ne s'agiſſoit pourtant pas là du Gouvernement d'une Province, mais de tout un grand Royaume.

Cela eſt inimitable, ou du moins n'a jamais été imité. Et il y a bien de l'apparence que l'exemple de *Caton* ſera toujours unique, & que perſonne ne lui enviera une gloire auſſi meſquine, *qui n'avoit pour objet que de ne point charger les peuples.*

Hortenſius, ce fameux Rival de *Ciceron*, étoit ſi magnifique dans ſa façon de ſe mettre, qu'il intenta un procès à ſon Collégue, pour avoir dérangé un plis de ſa Robe. Quel contraſte!

Que tout le monde ſe plaigne de la rareté des Eſpeces, de l'augmentation ou de la continuation d'un impôt, de la chereté des denrées, des banqueroutes, & de l'intempérie des ſaiſons; cela ſe conçoit. L'Homme eſt fait pour deſirer ou pour ſe plaindre, c'eſt-à-dire, pour n'être jamais content; mais que malgré tou-

tes ces Doléances, on voye toutes les rues tapissées de velours, de satins, de damas, de galons d'or & d'argent, &c ; qu'il n'y ait si petit particulier qui ne s'appuye sur une canne plus riche que n'étoit le Sceptre de nos anciens Rois ; qu'on ne puisse s'informer de l'heure, qu'il ne tire à l'instant une montre d'or ; ou qu'on ne puisse éternuer qu'il ne présente une tabatiere bien étoffée de ce même Métal, plus commun aujourd'hui que ne l'étoit le cuivre chez nos Peres ; *c'est-là ce qui n'est pas si facile à concevoir.*

Mais voilà encore quelque chose de plus inconcevable ; c'est de voir quelques-uns de nos Esclaves Négres vêtus à la mode & l'épée au côté, morguer fierement les plus honnêtes gens dans les rues & dans les promenades . . . Il ne leur manque plus que d'inventorier la lorgnette en main, la figure de nos Dames, pour être des Godelureaux & des Petits Maîtres d'une espece aussi nouvelle que monstrueuse.

Quelle est la table un peu honnête, qui ne soit pas plus richement couverte que ne l'étoit celle de nos Rois avant François Premier ?

Un Vieillard qui avoit eu l'honneur du

Triomphe, qui avoit été Dictateur & deux fois Consul, fut noté à Rome par le Censeur, pour *dix marcs de Vaisselle d'argent qu'on trouva chez lui.* Nous n'avons guere d'Artisans aisés qui ne pussent en montrer davantage. *Scipion l'Africain*, le Vainqueur d'*Annibal*, & le Destructeur de *Carthage*, malgré le glorieux succès de tant de campagnes, ne put laisser à son héritier en vaisselle d'argent que soixante-quatre marcs... Dans les siecles suivans on a traité cela de Fable. C'est ainsi que dans les différens âges on a peine à croire ce que les Historiens rapportent de la simplicité & de la frugalité des anciens temps... Qu'on dise aujourd'hui à cette petite Particuliere, que les Dames du premier rang alloient autrefois à pied dans les rues, & que leur Garderobe n'étoit ni aussi riche, ni aussi nombreuse que celle de sa Femme de chambre; *elle vous riera au nez & n'en croira rien..*

Lorsque Louis XIV. fit publier des Ordonnances contre le Luxe des femmes, on disoit que s'il pouvoit se faire obéir sur cet article, ce seroit une chose plus admirable que d'avoir pû venir à bout de tempérer considérablement la manie des Duels dans son Royaume. L'étalage de la beauté élude bien-tôt les plus sages Ré-

glemens. Il paroît que cette réforme a été mise au rang des choses impossibles.

Salluste conseilloit à *César*, lorsqu'il se fut emparé du Gouvernement, de commencer par décréditer l'argent. *In primis autoritatem pecuniæ demito. César* n'auroit pû y réussir qu'en commençant le premier à mépriser l'argent... Et ce n'est pas une chose si aisée.

Il y a plus que du plaisir, car on s'instruit encore beaucoup à considerer, comment le Luxe s'est accrû par dégrés en très-peu de temps. Il faudroit de grandes Révolutions pour ramener l'ancienne simplicité & l'ancienne frugalité. Cela ne paroît pas moralement possible.

Les Historiens anciens font observer qu'un Legs testamentaire fut la premiere cause du Luxe des Romains. *Attalus*, un des plus riches Rois de l'Asie, fit son héritier le Peuple Romain; héritage funeste, disent-ils, qui en faisant passer à Rome, les Tapisseries, les Statues, les Tableaux & la Vaisselle précieuse de ce Prince, y introduisit le Luxe Asiatique, avec la corruption des mœurs.

Rien de trop. Grande & belle maxime très-inutile; car de combien de distinctions n'est-elle pas susceptible! Est-il bien aisé de mettre, au gré de certaines

gens, des bornes fixes & certaines entre le suffisant & le trop! Trouvez un homme qui se croye assez riche, eu égard à son mérite; trouvez une femme qui trouve sa Garderobe suffisamment fournie en la comparant à d'autres.

N'est-il pas bien singulier qu'un homme s'en croye plus ou moins de mérite & d'honneur, parce qu'il sera revêtu de la dépouille d'un Mouton, ou d'une Chévre, d'un Bléreau, d'une Fouine, ou du travail d'une Chenille!

Il ne sçauroit se faire qu'une Femme enveloppée de riches étoffes, & chargée de vingt-cinq à trente mille écus de pierreries, se croye aussi rigoureusement soumise aux Loix de la décence & de l'honneur, que celle qui n'en a que pour cent pistoles, qui va à pied, & qui n'a ni or ni argent dans ses habits. C'est presque la pensée de *Juvenal.* Il n'y a rien, *dit-il*, qu'une femme ne se croye permis, & rien qu'elle ne croye honnête quand elle a entouré son cou d'un Carcan de Diamants, & qu'elle a attaché de grandes Girandóles à ses oreilles; mais il auroit dû ajouter à cette observation, qu'il en est de même d'un homme richement caparaçonné. Il se fait un petit systême de probité & d'honneur, qui ne ressemble pas infini-

ment à l'honneur & à la probité de ce qu'il appelle un *Pied gris.*

Juvenal place l'époque du déréglement des Dames Romaines & de la décadence de l'Empire dans le temps où le Luxe s'introduisit à Rome. Mais il n'a pas oublié non plus, que les Seigneurs Romains avoient poussé le Luxe & la mollesse jusqu'à porter des bagues d'hyver & des bagues d'Eté. Celles-ci légeres; & celles-là plus pesantes & conséquemment plus chaudes.

C'est un moyen presqu'infaillible que de faire un peu de dépense pour se procurer beaucoup d'honneur . . . Cependant des millions de stupides peuvent faire beaucoup de dépense ; cela ne demande ni esprit, ni jugement, ni science, ni talent, ni sentiment; il ne faut que beaucoup d'argent bien ou mal gagné ; *peu importe.* Mais dans tout un grand Royaume, à peine se trouvera-t'il plusieurs hommes qui méritent exactement *le titre de Sages* ; c'est une observation à faire, qu'on ne fait point, ou qu'on ne fait que très-inutilement.

Combien n'a-t'on pas blâmé un Empereur Romain de ce qu'il se considéroit dans un miroir après s'être fait armer pour le combat ? *Juvenal* sur-tout en a rî à *plein gozier.* Que diroit ce caustique

aujourd'hui, s'il voyoit un petit Riche de la lie du Peuple, & qui ne ressemble à cet Empereur que par les jambes, dormir fastueusement sous un ciel de glaces, pour y contempler à son aise, & dès qu'il ouvre les paupieres, la figure du plus sot des mortels! Un Amant bien épris pardonneroit à peine cette fatuité à la plus jolie Coquete.



CHAPITRE XLII.

Du Luxe de la Table.

QU'UNE bonne Table est encore un excellent moyen à mettre en œuvre, pour se faire une belle réputation dans le monde ! On n'aime pas communément les Riches qui ne donnent point à manger, ou qui s'en acquittent mal quand ils le font. Or on est bien près de ne guère estimer les gens qu'on n'aime pas ; conséquemment on est donc bien près d'estimer ceux qu'on aime. Il n'y a personne qui ne se sente une certaine inclination de préférence pour ceux chez qui on fait bonne chere, on en parle avec plaisir, par-tout où on les rencontre on les embrasse, on leur serre les mains ; quelquefois on s'en moque ; mais on ne les hait point : outre que ce ne sera pas à cause de leur bonne Table qu'on s'en divertira ; mais pour d'autres ridicules qui n'y ont pas de rapport, & qui ne touchent point à cet honneur qui leur est si légitimement dû pour sçavoir bien donner à manger.

Comme il y a des gens qui se retranchent la magnificence des habits pour avoir un plus bel Equipage ; comme il y en a qui se retranchent l'Equipage pour avoir de plus beaux habits ; de même il y en a qui se contentent d'habits simples & qui vont à pied, pour avoir tous les jours, ou du moins certains jours de la semaine, une Table de dix à douze couverts chez eux, où les honnêtes gens sont reçus avec tant de courtoisie, qu'ils peuvent demander la carte en arrivant. C'est une sotise, dira-t'on ! peut-être ; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle est pour la société une des plus utiles qu'on puisse faire. Que sert à la société un habit bien brodé ou un carrosse bien doré ? On n'en sçauroit dire autant d'une bonne Table ; & c'est déja un grand point.

C'est faire les fonctions de la Providence, que de nourrir ceux qui souvent feroient petit ordinaire, s'ils n'avoient d'autres ressources que le fond de leur Cuisine... Il est vrai que ce n'est pas toujours une nécessité aussi légitime qui conduit aux bonnes Tables, c'est le plus souvent la sensualité ou la gourmandise. C'est la gourmandise, quand on ne va piquer les Tables étrangeres, que par-

ce qu'on ne trouveroit pas chez soi la même abondance ; c'est la sensualité quand on n'y court qu'à cause de la délicatesse ou de la rareté des Mêts. On a vu *des Patriciens du premier ordre*, il n'y a pas encore long-temps, choisir exprès les jours maigres pour aller dîner chez *Trimalcion*, parce qu'ils étoient assurés d'y manger de ces Poissons rares & exquis qu'ils n'auroient pas eu le moyen d'acheter pour leurs Tables... Quel honneur que d'être préconisé, quoique sans dignités & sans noblesse, à la Cour & à la Ville, par des endroits où les plus Grands ne sçauroient atteindre !

Pourquoi celui qui donne matiere à la gourmandise par sa bonne Table, se fait-il honneur, pendant que le Gourmand, reconnu pour tel, se fait mépriser ? *Pour répondre à cette question, il faut distinguer*.. Il est certain qu'il n'y a pas d'homme ni plus méprisable, ni plus méprisé qu'un Gourmand de profession, qui ne parle en mangeant que par monosyllabes dans la crainte de perdre un coup de dent, & qui officie à une bonne Table avec cette réflexion & cette présence d'esprit, qui ont attiré tant de brocards à *Montmaur le Parasite*, qui ne vouloit pas même qu'on parlât trop haut,

ni trop à la fois pendant le repas, *parce*, disoit-il, *qu'on ne sçavoit ce qu'on mangeoit*... Ces sortes de Gourmands sont presque toujours invités pour servir de divertissement aux convives, & leur faire naître de l'appétit... Mais il ne faut pas confondre avec le Gourmand, le Voluptueux & le Sensuel, qui non-seulement connoît les bons morceaux, mais les meilleurs endroits des bons morceaux, & qui en est le *Nomenclateur*, & le *Panégyriste*; qui décide *en Architriclin* de la qualité des vins les plus rares, de leur excellence, de leurs propriétés & de leur Terroir; qui sçait où se prennent les bonnes Ecrevisses, où se vendent les meilleures Huîtres, où se pêchent les véritables Truites saumonées, & d'où viennent les bons melons, &c; qui sçait à propos & par des transitions heureuses détourner la conversation sur la magnificence & le bon goût du Maître: qui coupe les viandes avec autant d'élégance que de promptitude, & qui vous sert tout son monde avec la propreté la plus appétissante... Quoiqu'un *Parasite* de cette espèce ne soit rien moins qu'estimé des Esprits sages, ce n'est pas là le Gourmand: au contraire, c'est un homme extrêmement vanté à cause de sa dé-

licatesse ; qui est retenu quinze jours d'avance, qui ne va pas chez tout le monde, qui comme *Lambert* ne tient pas parole à tous ceux à qui il promet, parce qu'il lui faudroit trois ou quatre corps ; mais qui à coup sûr est l'ame de toutes les Tables assez heureuses pour le posséder. *Conviva joco mordente facetus, & salibus vehemens*, dit *Juvenal.* Compositeur élégant, & Conteur amusant d'Historiettes scandaleuses ; un peu Poëte, un peu Philosophe, un peu Politique ; diseur de bons mots, & conséquemment *mauvais caractere*, au jugement de *Pascal.* Mais mauvais caractere tant qu'il vous plaira ; voilà pourtant comme il faut être pour que, sans autres qualités l'on soit admis à de grandes Tables... C'étoit au moins la pensée d'*Aristippe. Diogene* lui disant un jour, *si tu sçavois comme moi vivre de Carottes, tu n'aurois pas besoin de courir les bonnes Tables !* Et toi, lui répondit Aristippe, *si comme moi tu sçavois faire l'agrément des bonnes Tables., tu ne vivrois pas de Carottes.*

Ce n'est pas toujours, ni l'ostentation, ni l'envie de faire parler de soi qui engagent à donner de grands & longs repas. Il y a des hommes qui sont nés pour la bonne chere, qui ont le moyen de la

faire, mais qui n'aiment pas à la faire seuls.., ils veulent manger & voir manger... Ce sont de ces gens qui, comme M. *du Broussin*, entendent que l'article de la Table soit traité sérieusement, & qui même ont une espece de Conseil dont ils prennent les avis pour l'ordonnance & la distribution de leurs repas. Ne craignez pas que ceux-là blâment l'Empereur *Domitien* d'avoir convoqué le Sénat pour aller aux opinions sur la maniere dont on pourroit faire cuire, sans le couper, un Esturgon monstrueux. Au contraire, c'est un des plus beaux endroits de son regne, & qui marque bien le Prince du plus grand sens. Ce sont-là les vrais Voluptueux de Table, uniquement adonnés à ce plaisir, parce qu'ils n'en connoissent point de plus grands. Vous les trouverez toujours prêts à réformer, & à innover dans leur *Protocole*, pour peu qu'ils comptent y gagner du côté de cette espece de sensation qui ressortit au palais & au gozier.. Les Ragoûts trouvés les plus exquis n'ont chez eux qu'un temps, comme les modes chez les Coquettes. Quelque Gourmand ou quelque Cuisinier pour se divertir en invente-t'il de nouveaux? Quoique détestables sur le simple récit,

il en faut essayer, & voir si l'on n'y découvrira pas quelque nouvelle pointe de plaisir. Ne répondent-ils pas à l'attente? On retourne aux anciens qui ont alors les charmes de la nouveauté... Il y a du moins de ces Cuisines qu'on ne croit nouvelles que parce qu'elles ont été interrompues & comme oubliées pendant un certain nombre d'années.

Pascal pensoit bien différemment: car il disoit que nous en sçavons assez pour l'usage de la vie, & que s'il y manque quelque chose, la vie ne vaut pas la peine que l'on s'amuse à le chercher. Mais quelle autorité plus mince que la sienne à citer à des voluptueux, qui pourtant lui ressemblent en un certain sens! Car si *Pascal* agissoit comme il pensoit; ceux-ci de même agissent aussi comme ils pensent.

On observe que le Voluptueux, de quelque espece que ce soit, n'amasse des richesses avec avarice, que pour les dépenser prodigalement à ses plaisirs. Le Voluptueux est un peu plus poli que le débauché; voilà toute la différence. Ils sont, à l'égard l'un de l'autre, comme la Courtisanne & la femme Galante: l'une prend tous ceux qui payent, & l'autre tous ceux qui plaisent. Le Voluptueux &

le Débauché ne sont prodigues que sur certains articles exclusivement : sur-tout le reste, ils sont d'une avarice inhumaine. Le Voluptueux peut être brave & laborieux, mais non pas honnête homme, *si on prend ce terme à la rigueur* ... Les complices de *Catilina* étoient presque tous bien peignés, jolis & adonnés à tous les plaisirs licites ou illicites, *peu leur importoit.* Selon le portrait tiré d'après nature que *Ciceron* nous a laissé, ils étoient Voluptueux, Débauchés, Crapuleux, Larrons & Assassins. C'étoit pourtant la fleur de la *Noblesse au grand Collier.*

Voluptueux & débauché sont au fond termes synonymes, mais ceux qui y ajoutent le Prodigue, ont tort; car il y a beaucoup d'Avares qui se ruinent par la prodigalité ; comme il y a beaucoup d'hommes, lesquels, quoiqu'ils vivent durement & sans aucune sorte de volupté, ne laissent pas de dépenser beaucoup d'argent en négligences & en folles entreprises... Il est pourtant vrai que le Prodigue est plus ordinairement débauché.

Il y a des voluptueux de table d'une espece unique. *Théopompe* est toujours de bonne humeur quand il voit sa table couverte de trente mets... Vous croiriez peut-

être qu'il aime les bons morceaux & l'abondance ? *Rien moins*. Pendant que ceux qui sont à sa table dévorent ce qu'il y a de plus exquis, il fait le plus souvent son repas d'un morceau de pain & de quelques verres de vin. Ses Domestiques seroient bien fâchés de dîner comme lui, *quoi qu'il soit grand Seigneur*. Il aime extrêmement à voir manger ; & il a cela de commun avec tous les voluptueux qui tiennent table, mais il se soucie très-peu de manger lui-même ; voilà ce qui lui appartient, & ce qui en fait peut-être un Original en ce genre... C'est une frugalité naturelle qui n'est pas une vertu, mais qui vaut pourtant beaucoup mieux qu'une gourmandise naturelle qui est un vice.

Horace parle de certains Voluptueux de son temps qui se faisoient apprêter des Ragoûts *de Langues de Rossignols*. Ce n'est qu'une platitude plutôt qu'une délicatesse. Le Rossignol est vanté à cause de l'harmonie de son Gosier, mais cela ne suppose pas que sa langue qui est grosse comme une épingle, en doive être un morceau plus friand. On ne voit pas de liaison entre la saveur & l'harmonie. Autrement il faudroit donc croire que les Oiseaux qui sifflent plusieurs airs, & qui

parlent, doivent être d'un goût plus exquis que ceux qui ſont muets. Or cela eſt plus qu'abſurde ; & conſéquemment il n'y a dans cette délicateſſe recherchée des voluptueux d'*Horace*, qu'une fatuité paralléle à celle du fils d'*Eſope le Comédien*, qui fit diſſoudre une perle très-rare pour ſe donner la gloire d'avaler une ſomme conſidérable d'un ſeul trait. Sotiſe inſigne, & bien faite pour un homme de cette eſpece !

Que *Juvenal* peint bien mieux, ſelon la Nature, la délicateſſe d'un voluptueux gourmand, ſous le nom d'*Aledius*, qui ſe réjouiſſoit, dit-il, lorſque l'Air s'armoit de Tonneres, parce que cela faiſoit venir des Trufles, & qui conſeilloit aux Laboureurs de la Libie de négliger la culture des terres, parce que leurs charrues dérangeoient des productions ſi précieuſes. *O Libye, disjunge boves dum Tubera mittas*. Et nous avons encore aujourd'hui de ces Voluptueux qui ne trouveroient point du tout mal-à-propos qu'on perdit un Arpent de bled pour conſerver un demi cent de Trufles.

Le Luxe le plus recherché, & conſéquemment le plus vicieux, ne laiſſe pas d'être une grande preuve de la diſtinction de l'homme d'avec les animaux juſques

dans les fonctions qui leur sont communes. Quelle magnificence ! quel ordre ! quelle élégance ! quelle propreté ! quelle variété dans un Festin ! Les Animaux connoissent-ils rien qui en approche ! Rapportera-t'on toutes ces choses singulieres au besoin ? Cela n'est pas possible. Elles doivent être rapportées à la cupidité ; mais il faut convenir que cet endroit-là même distingue l'homme d'une façon bien particuliere du reste des Animaux ! Qui auroit mis cette cupidité dans l'Homme ? Seroit-ce la même cause qui lui a donné la raison en partage ? Cela ne se peut, puisque cette même raison condamne la cupidité, & en connoît l'injustice & l'abus. Elle lui vient donc de son propre fond ? Si d'ailleurs la cupidité est naturelle à l'homme, pourquoi la raison qui lui est également naturelle, condamne-t'elle hautement cette cupidité, & lui impose-t'elle pour Loi de ne pas ressembler aux Animaux en faisant comme eux son unique occupation & sa suprême félicité de son ventre ? On répondra qu'il y a un grand nombre de ces voluptueux à qui la raison ne dit rien là-dessus que de très-conforme à leurs inclinations. On n'en sçait rien. On ne doit point juger des pensées de l'homme par ses actions ;

on s'y tromperoit souvent. Mais quand il seroit vrai que leur raison seroit parfaitement d'accord avec leurs inclinations, cela ne prouveroit rien, sinon qu'ils sont parvenus à force de s'aveugler, jusqu'à mettre leur gloire dans ce qui devroit faire leur honte. *Et gloria eorum in confusione ipsorum*, dit S. Paul sur le même sujet. Mais que gagnent-ils à se faire une étude sérieuse de l'assouvissement de leur cupidité ? Quelques agrémens imaginaires & des maux très-réels ... Les Animaux ne connoissent pas toutes ces belles inventions ; & cependant (comme nous l'avons déja observé) la plûpart d'entr'eux vivroient beaucoup plus long-temps que l'homme, si sa Gourmandise, son Luxe, ou son amusement ne lui imposoient pas une sorte de nécessité de massacrer les uns pour s'en nourrir, de dépouiller ceux-là pour se couvrir, & d'en réduire une infinité d'autres à l'esclavage pour s'en divertir. Comme les animaux, l'homme auroit à peine besoin des secours de la médecine, si par la Comestion qu'il a réduite en art, il ne convertissoit pas en poisons les alimens les plus simples : si sa voracité ne lui avoit pas fait contracter une espece de nécessité indispensable de

ſe nourrir de chair & de ſang... Il s'étonne de mourir ſi-tôt, dit *Sénéque*; & il ne vit que de morts! *Quæris cur ſubitò moriamur? mortibus vivimus!* Il n'a beſoin la plûpart du temps des opérations & des tortures de la Chirurgie, que parce que l'Orgueil, l'Avarice, la Cupidité, la Convoitiſe le rendent forcené, entreprenant, téméraire, hargneux & méchant; que parce qu'il a mis lui-même toute ſon induſtrie à inventer les compoſitions les plus funeſtes, & les machines les plus meurtrieres, pour exterminer ſes ſemblables... Nous ne voyons pas que les animaux ſe faſſent des playes bien conſidérables, qu'ils s'emportent d'emblée, le tête, les jambes ou tout le corps à la fois, lorſqu'ils ſe battent. Nous parlons de ceux d'une même eſpece; il eſt rare qu'ils s'ôtent la vie, à moins qu'ils ne ſoient irrités les uns contre les autres par des hommes plus brutaux qu'eux... Un Loup ne ſe caſſe jamais une cuiſſe ou une épaule à la pourſuite d'un Chevreuil, parce qu'il ſe ſert de ſes jambes pour courir, & qu'il ne ſe guinde pas ſur le dos d'une autre bête pour en attraper une troiſieme. Les Animaux ignorent les naufrages, parce que ſe bornant ux productions de leur terrein, ils ne traver-

ſent pas les Mers ſur des planches pour aller aux extrémités du monde chercher le Gingembre, le Poivre, le Girofle, la Canelle, qui donnent aux ragoûts de l'homme un degré d'excellence, dont ils auroit été privé pour jamais ſans la découverte d'un autre Monde.. Rien enfin ne leur manque, parce qu'ils n'ont point de cupidité. Les beſoins de l'homme, qu'on met toujours en avant pour juſtifier ſa cupidité, dépoſent contre lui. Car on ne viendra jamais à bout de démontrer que les alimens les plus ſimples ne lui ſeroient pas plus ſalutaires que toutes les mixtions chymicales qu'il a tranſportées du Laboratoire à la Cuiſine. Autant vaudroit-il établir qu'il ne peut ſe loger commodément ſans employer les cinq ordres d'Architecture, & ſans faire éclater l'or & l'azur ſur ſes Lambris; qu'il ne peut ſe défendre du chaud & du froid, ſans ſe couvrir de lames d'or & d'argent, & qu'il ne peut abſolument marcher ſans être traîné par des Bêtes, dans une eſpece de maiſon ambulante auſſi faſtueuſe que celle où il ſe loge.

Un Ancien diſoit que les hommes ſe livroient aux voluptés comme s'ils devoient mourir le lendemain, & qu'ils bâtiſſoient comme s'ils ne devoient ja-

mais mourir. La premiere partie de cette observation est fausse. Des hommes qui seroient assurés de mourir demain, ne songeroient guere à se divertir aujourd'hui ; à moins qu'ils ne fussent insensibles ou insensés.

Le vrai Voluptueux est celui qui aime la santé & la longue vie. On dit que le Cardinal du *Perron*, tout sçavant homme qu'il étoit, disoit souvent qu'il auroit voulu pouvoir changer tous ses bénéfices, toutes ses dignités, toute sa science & toute sa réputation, pour la trogne & la santé du Curé de Bagnolet.

Lorsqu'on parle d'un Loup, d'un Tigre, d'un Lion, d'un Ours, on croit en avoir donné une idée très-odieuse, quand on a dit que ce sont des animaux cruels & carnassiers... Mais sans parler ici des carnages affreux qui procédent de l'Ambition, de l'Avarice, de la Cruauté ou de telle autre passion qui cause les meurtres & les guerres ; qu'on s'arrête seulement à la gourmandise de l'homme. Il est, à l'égard de sa Table seule, un principe si ruineux & si destructif, que si tous les autres Animaux l'étoient autant à proportion, la terre quoique plus étendue de moitié ne suffiroit pas à leur fournir des vivres. L'homme n'est-il pas

bien fondé à reprocher au Lion qu'il aime la destruction & le sang, & à se croire beaucoup moins cruel que lui, parce qu'il a une Cuisine, & qu'il ne mange rien de vivant, & peu de crud, si ce ne sont quelques productions de la terre. Quel est le Brochet ou le Cormorant dans les Etangs & dans les Rivieres ? Quel est l'Epervier, l'Aigle ou le Vautour dans les airs ? Quel est le Loup, le Renard ou le Blereau dans les bois qui détruisent autant d'Animaux dans un an que nous en détruisons seulement dans une Pêche ou dans une partie de Chasse ? Nous sommes forts sur nos droits, & nous n'en voulons rien rabattre. Les bêtes sont faites pour nous ! A la bonne heure ; quoi qu'il y auroit bien des questions à faire là-dessus. Mais il ne faut donc pas leur reprocher qu'elles sont carnassieres & cruelles : ce reproche semble vouloir dire que nous ne leur ressemblons pas ; elles n'ont d'autre tort vis-à-vis de nous, si-non que comme nous, elles veulent vivre aux dépens de qui il appartiendra. On apportera l'autorité de l'Ecriture pour prouver invinciblement que l'homme, par une Providence spéciale, a été constitué le Monarque des Animaux, & qu'il en peut disposer com-

me des herbes de son jardin. Rien n'est plus vrai. Mais quelle si grande reconnoissance l'homme en a-t'il envers Dieu ? Et comment s'y prendra-t'on pour justifier par-là, le Luxe, la Gourmandise & la Cupidité ?

La Fontaine dans une de ses Fables fait cette réflexion à propos du Loup converti, qui ne vouloit plus étrangler ni Moutons, ni Brebis, ni Agneaux, & qui changea tout d'un coup de résolution, en appercevant des Bergers qui faisoient rôtir un Agneau en broche.

> Sera-t'il dit que l'on nous voye ;
> Faire festin de toute proye !
> Manger les Animaux ! Et nous les réduirons,
> Aux mêts de l'âge d'or autant que nous pourrons ?
> Ils n'auront ni croc, ni marmite !
> Bergers, Bergers ! Le Loup n'a tort,
> Que quand il n'est pas le plus fort.
> Voulez-vous qu'il vive en Hermite ?

Pope débite emphatiquement & pathétiquement, que les hommes ne sont devenus si vicieux que depuis qu'ils ont tué les animaux pour s'en nourrir ; mais cependant *Pope* étoit d'une Religion qui enseigne que les hommes, qui avant le Déluge ne se nourrissoient que des fruits

de la terre, ont néanmoins été exterminés à cause de l'énormité de leurs vices. Comment accorder cela ? *Pope* apparemment n'a pas fait cette attention, ou il suppofoit que nous fommes encore plus vicieux que les hommes qui vivoient avant le Déluge, & qui par leurs crimes forcerent la Juftice Divine de les exterminer . . . Mais il y a toujours de l'imprudence à donner fes idées particulieres pour des Faits, par l'impoffibilité où on fe trouve de prouver ce qu'on avance.

Un grand Seigneur de la Cour de Louis XIII difoit qu'il y a de la cruauté dans l'exercice de la chaffe, parce qu'on y met fon plaifir à tuer ce qui fuit, & à bleffer ce qui ne fait point de mal ; que les Rufes qui s'y pratiquent ne font que des trahifons, & que jamais il ne fe réfoudroit à attendre un Liévre au coin d'un bois, comme un Voleur attend un paffant, pour le maffacrer & le dépouiller.

Ce caractere a plus de fingularité que de folidité : car ce même Seigneur a été à la guerre & a tué des hommes.

Le Philofophe *Pithagore* chez *Ovide*, employe dans un difcours fort long, les raifons les plus touchantes & les plus pathétiques, pour détourner les hommes

de maſſacrer les Animaux . . . Mais il n'y a pas plus gagné que ceux des Philoſophes, qui par des raiſons au moins auſſi preſſantes que celles de *Pithagore*, ont voulu détourner ces mêmes hommes de ſe maſſacrer les uns les autres.

Il s'en faut, dit-on, de beaucoup, que les Romains euſſent dans leurs repas & leurs feſtins, les regles de politeſſe & de délicateſſe, qui font aujourd'hui le principal agrément des nôtres . . . Ils étoient ivrognes, grands mangeurs & très-peu délicats. Leur Cochon de Troye, ainſi nommé, à cauſe qu'à l'imitation du fameux Cheval de Troye, il étoit rempli d'un grand nombre d'autres Animaux; étoit un mêt qu'ils regardoient comme un excès de délicateſſe. Aujourd'hui un pareil *enfantement* ne pourroit guere ſe trouver que du goût de certaine Nation *qui tient encore cela des Romains*, que comme eux, elle fait aſſez volontiers conſiſter la bonne-chere dans la quantité & dans la profuſion. Cela ne veut pas dire que nous ſoyons moins Voluptueux; cela veut dire ſeulement que notre Cuiſine a plus d'étendue & plus de détail, & notre molleſſe plus d'élégance & plus de raffinemens . . . Mais les vices

ſont les mêmes ... Chaque ſiecle, comme chaque Nation, ne peut enchérir ſur un autre que par la forme.

Tertullien avoit, ſans contredit, de l'eſprit & de la ſcience : cependant il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours rencontré juſte en morale comme en théologie ... Une de ſes mépriſes entr'autres, c'eſt d'avoir poſé comme un Axiome en Morale, que la gourmandiſe, c'eſt-à-dire, la bonne chere, *en ſtyle d'honnêtes gens*, ne va jamais ſans la Luxure. Je le reſpecte fort ; mais je crois qu'il a tort. Et voici pourquoi.

Il y a des *Adorateurs de Comus*, (& ils ſont preſque tous dans le même goût,) qui donneroient tous les Autels *de Venus* pour une Table, proprement, délicatement & abondamment ſervie. Le fameux M. *du Brouſſin*, qui entendoit qu'on traitât l'article de la Table ſi ſérieuſement, qu'il intenta un procès à *Deſpreaux*, pour en avoir fait un ſujet de plaiſanterie dans une de ſes Satyres, auroit abandonné à ce Poëte, toutes les femmes & tous les Etats du Royaume. Tous ceux qui ont le même goût, ont les mêmes diſpoſitions.

Les plaiſirs de *Venus*, vous diſent-ils, ne ſont que d'une eſpece, & leur Mo-

notonie eſt au moins ennuyeuſe, ſi ſelon l'Aphoriſme d'*Hyppocrate* ou de *Galien*, elle ne traîne pas toujours la triſteſſe & le dégoût à ſa ſuite. Les plaiſirs de *Comus*, par l'habileté ineſtimable d'un bon Cuiſinier & d'un bon ſommelier, ſe diverſifient en cent manieres différentes... Quand ces deux Officiers ont fait leur charge, les Convives font le reſte... Ils ont la converſation, les ſaillies, les plaiſanteries, les bons mots, les propos ſinguliers, les Epigrammes poivrées, les Madrigaux ſalés, les Vaudevilles goguenards de toute eſpece, & les chanſons à boire ſur toutes ſortes de modulations. Avec les femmes comme avec les enfans, la converſation eſt bientôt à ſec, à moins qu'on ne veuille s'entretenir de colifichets. Elles ne ſont ni Politiques, ni Nouvelliſtes, ni Philoſophes, ni beaux eſprits. Un homme de bonne chere & de bonne compagnie eſt tout cela... La ſéve d'un vin d'élite, & la ſaveur bien ménagée des Mêts, inſpire à tous les convives l'allégreſſe, la franchiſe, l'ingénuité & une tendreſſe fraternelle les uns pour les autres... Les femmes ne ſerviroient qu'à y mettre le trouble, comme il arriva aux Nôces de *Thétis*, où la Diſcorde vint jetter ſur la

Table une misérable Pomme, qui mit aux prises trois Déesses, & en fit trois harangeres, comme chacun sçait. S'il n'y avoit eu que les Dieux à Table, le Banquet au lieu d'un jour, en auroit duré huit, & se seroit achevé sans bruit... Quand il y a des femmes à une Table, les hommes se trouvent forcés de faire les Galans; tout leur temps se passe ridiculement à consulter le goût de chacune; & jugez de l'embarras quand il se trouve qu'elles aiment toutes la même chose! Les meilleurs Gourmêts avalent à la hâte & sans réflexion, le Bourgogne, le Grave & le Champagne! On diroit des coqs sur un paillier, qui abandonnent tout aux poules, & qui n'attrappent que quelques grains à la dérobée. Ce n'est pas tout, combien de jolies choses qu'on n'oseroit produire qu'avec des enveloppes & des correctifs qui en émoussent toute la pointe! car les femmes ont encore cela de gênant que, quoiqu'elles n'ayent la plûpart du temps que la montre de la décence, elles exigent les mêmes ménagemens que si elles en avoient la réalité... Mais voilà le pire... Celle-ci a plus de complaisance pour celui-ci que pour celui-là. Cet autre qui est son mari ou son amant en devient jaloux &

se met de mauvaise humeur... Il en arrive autant à un autre bout de la Table, & quelquefois autant dans le milieu... Le sérieux s'empare peu-à-peu des convives; les femmes se piquent, les hommes se brusquent; on se hâte de se lever de Table pour aller chacun de son côté dire du mal les uns des autres; Ceux-ci dans l'embrasure d'une fenêtre; Ceux-là sur la terrasse ou dans le jardin; & voilà comme une Fête destinée au plaisir & à la joye, se termine sotement par l'indiscrétion & la vanité de deux ou trois Coquettes.

Mais pour revenir à la maxime de notre *Tertullien*, on conviendra que si le Partisan de *Comus* sçait se défendre par de tels argumens, ou de meilleurs, l'Adorateur de *Venus* n'aura pas beaucoup de choses à lui répliquer... Par où il est évident que *Tertullien* n'a jugé de l'homme en général que par les Africains, qui au rapport de *Salluste*, sont naturellement adonnés à la Gourmandise & à la Luxure... L'Historien Romain fait observer que ce qui attira principalement les Gaulois en Italie, fut la bonté des vins. Ils ne se seroient pas donné tant de peine pour des femmes. Si *Tertullien* vivoit aujourd'hui, & qu'il

voyageât dans les Pays Septentrionaux, qu'il ne connoissoit selon toutes les apparences, que par quelques relations; il réformeroit sa maxime, & il conviendroit que l'amateur de la Table, ou l'ivrogne, s'il veut, est beaucoup moins travaillé du vice de la Luxure en général, que certains *hommes sobres, au teint blême & à la face rechignée*. Nous ne nions pas que le jeûne & l'abstinence ne soient des remédes salutaires contre la Luxure; mais ce n'est pas en qualité de Régimes ou de spécifiques; ce n'est qu'autant qu'on les pratique avec foi, & qu'ils sont accompagnés de la priere. Le jeûne considéré en lui-même indépendamment de ces deux conditions, ne guérit d'aucun vice, il n'empêchera pas qu'on ne soit très-Luxurieux, Médisant, Envieux, Vindicatif, Avare, Orgueilleux, Inhumain, Factieux & Ennemi de toute concorde. Un Prophete reprochoit aux Juifs, qu'ils ne jeûnoient que pour plaider. Voilà ce que *Tertullien* devoit dire, mais ce qu'il ne pouvoit pas dire n'ayant jamais quitté la plage du Midi. Les vices n'ont pas tant de liaison entr'eux qu'on se l'imagine communément. Les Médecins fourniroient encore sur ce même article des Voluptueux de Table ou des

Buveurs, plusieurs bonnes raisons Physiques qui appuyeroient bien les nôtres. Nous les leur laissons.

On dit qu'il y a des hommes qui s'enivrent, ou approchant pour se rendre plus hardis à faire certaines démarches en amour... Une certaine *Stratonice*, Reine de Syrie, employa le même expédient, *si on en croit Lucien.* Il n'y a effectivement qu'une grande Dame à qui cela puisse convenir, à l'égard de son inférieur, comme *Stratonice* l'a pratiqué... Quelques-unes de nos femmes à la mode ne se coëffent pourtant pas de *Champagne* dans les mêmes vûes; mais seulement & à cause, en premier lieu, qu'elles l'aiment beaucoup; en second lieu, parce qu'il les rend plus enjouées, & qu'elles chantent mieux quand elles ont le larynx humecté... A l'égard du reste, qui peut en répondre? Puisqu'*Ovide*, qui est en amour, ce que *Quintilien* est pour l'éloquence, dit, en termes formels, *qu'une femme qui a trop bû, est d'assez facile composition à l'égard de tout venant.* Pendant que d'un autre côté Juvenal assure *que lorsque Vénus dans une Fête boit trop d'un coup, elle ne distingue plus sa tête d'avec ses pieds*... Mais les femmes qui aiment le vin ou les liqueurs, n'entrent

trent pas dans tout ce détail; elles en boivent hardiment & beaucoup; & en dépit de *Juvenal* & d'*Ovide*, *elles répondent d'elles mêmes corps pour corps.*

Le vin a été long-temps défendu aux femmes chez les Romains; & leur maris pouvoient les tuer quand elles en buvoient. *Le vin pour les femmes étoit regardé comme un acheminement à l'adultere.* Il est pourtant vrai qu'elles pouvoient être tentées par plusieurs autres choses que par le vin... Etoit-ce l'ivrognerie qui faisoit faire des faux bonds aux Vestales? Cette Loi, comme abusive, s'est enfin abrogée d'elle-même; car du temps d'*Ovide*, les Dames Romaines buvoient du vin largement, & du temps de *Juvenal* encore plus... On remarque encore que dans tous les temps où cette Loi a été en vigueur, il ne s'est trouvé qu'un certain *Egnatius*, qui ait tué sa femme pour cause d'ivrognerie... Mais étoit-ce bien pour cela? Le Roi *Faunus* avant lui, avoit déja pourtant donné l'exemple d'une pareille sévérité, car il avoit fait expirer la sienne sous les verges... Il est vrai qu'au rapport de *Lactance* & d'*Arnobe* c'étoit des verges de mirthe; ce qui donne lieu de douter que ce fut pour cause d'Ivrognerie qu'il

lui ait fait cette correction; car il auroit dû prendre des brins de Lierre, consacré à Bacchus. Mais les verges de mirthe, dans la punition d'une femme, sont absolument suspectes. Personne n'ignore à quelle Divinité ce bois là est consacré.

On ne trouvera pas une femme qui ne se défende d'aimer le vin, & qui ne se tint pour très-offensée qu'on lui fit un reproche aussi honteux. Elles conviennent toutes assez volontiers, & jusqu'aux filles mêmes qui sortent de l'enfance, qu'elles aiment les liqueurs; non pas celles qui sont trop fortes; mais cette exception ne les engage à rien, puisqu'elles ne trouvent aucune liqueur même assez forte.

Observons en passant, & puisque l'occasion s'en présente ici naturellement, que les hommes auroient assez de peine à dire ce qu'ils ont gagné du côté de l'agrément à laisser contracter aux femmes l'habitude du Tabac. Nos peres auroient-ils regardé comme vraisemblable qu'il dût venir un temps ou les nez feroient d'un aussi grand rapport pour l'Etat que la Ferme des Gabelles ? . . . Ce ne sont pas certainement les maris qui ont introduit cet usage militaire

(chez les femmes) ; puisqu'il faut qu'une fille soit mise bien jeune en ménage, quand elle n'est pas déja accoutumée à en prendre de deux ou trois sortes, qu'elle tient précieusement dans deux ou trois boëtes ... Il est bien plus vraisemblable que ce sont les Galans, qui par ce petit commerce de tabatieres, ont cherché à s'insinuer auprès des Belles ... Une boëte qu'on peut tirer d'une poche à chaque minute est d'une merveilleuse ressource dans la conversation pour des gens qui n'ont rien ou que les mêmes fadeurs à se dire. De quelque part que vienne l'introduction de cet usage odieux chez un Sexe dont la propreté est un des principaux attributs, on peut dire que les hommes en sont universellement punis ; de sorte qu'il leur seroit assez difficile de dire, laquelle est la plus redoutable par ses approches, ou d'une femme qui sent le vin, ou d'une femme qui sent le Tabac. On demandera comment elles font elles-mêmes pour supporter l'entretien des hommes qui souvent sentent les deux à la fois, & si nous devons être plus délicats qu'elles ; outre, indépendamment de ces deux causes accidentelles, qu'il s'en faut de quelques dégrés que notre sexe

en général puisse être comparé au leur pour certains raffinemens de propreté & d'élégance. Mais il est aisé de répondre à cela que si celle qui prend des engagemens avec un homme en devenant sa femme n'a point l'expérience, elle se trouve dans le cas de cette Romaine, qui croyoit que la mauvaise odeur étoit naturelle & commune à tous les hommes, parce que son mari en avoit une très-mauvaise. Ce qui prouve que la Nature a disposé le sens de l'odorat dans les femmes, de façon qu'elles ne sont pas choquées comme nous de choses souvent très-choquantes... Et cela revient au même, si celles qui s'engagent ont déja acquis l'expérience, puisqu'il est à présumer qu'elles ne font que suivre leur instinct... Un Poëte assure pourtant que les femmes n'ont pas la faculté odorante différente de la nôtre; il est vrai que ces Messieurs disent ce qu'ils veulent quand ils ont envie de faire une épigramme. Mais nous ne faisons pas attention que les odeurs artificielles les plus violentes sont tellement à la mode parmi le beau monde, qu'il n'est guere possible d'en distinguer de naturelles, bonnes ou mauvaises. Ce qu'on pourroit croire, c'est que ceux ou celles qui les premiers ou

les premieres ont accrédité la Civette, l'Ambre & la Bergamotte, ne sentoient naturellement rien moins qu'aucune de ces trois choses.

Le Livre de *Marc-Antoine* en faveur de l'Ivrognerie est perdu... Mais quand même le hazard le feroit retrouver, on le liroit assurément avec plaisir, à cause de sa singularité & du nom fameux de son Auteur; cependant il ne gâteroit personne sur cet article, que des Artisans ou des Valets, qui de temps immémorial sont enclins à ce vice... Les honnêtes gens aiment toujours la chere exquise & le bon vin; c'est une mode qui ne passera jamais; celle de s'enivrer a reçu quelque échec depuis huit ou dix lustres. On ne craint plus l'indiscrétion causée par l'excès du vin parmi les hommes bien nés... Les Cabarets ont été abandonnés à la lie du Peuple, depuis que les cercles ont été ouverts aux Cavaliers. Voilà l'époque ou environ; car il y a eu un temps, & ce temps n'est pas encore bien éloigné, où un jeune homme ne se présentoit pas chez d'honnêtes femmes *par état* aussi librement qu'il entre au chauffoir de la Comédie. Le Cabaret étoit son azile... Il est pourtant vrai aussi que l'établissement des Caffés n'a

pas peu contribué à décréditer les Tavernes... L'aimable séjour qu'un Caffé ! Quel asile gracieux pour la liberté ! Chacun y parle comme il pense ! Qu'un jeune homme s'y façonne bien vîte par les conversations tantôt agréables, tantôt instructives, tantôt sérieuses, tantôt joviales qui s'y tiennent à toutes les heures de la journée ! C'est-là où on est sûr de trouver de ces Génies supérieurs qui donnent des solutions sur toutes les matieres les plus importantes comme les plus abstruses ! L'excellente Ecole pour donner en peu de semaines du goût & des sentimens à un jeune esprit au sortir de sa Rhétorique ou de sa Philosophie ! Qu'il a de honte de n'avoir perdu tant d'années dans un Collége, que pour y apprendre à croire comme le Laboureur & l'Artisan !

Nous reprochons à nos Peres d'avoir été ivrognes. Que pourroient-ils nous reprocher ? Tous les vices excepté l'ivrognerie, qui paroît avoir atteint son terme... L'autre débauche est encore dans toute sa vigueur... : Cependant on dit que nous ne valons pas nos Peres... ; Nos jeunes gens du moins confirment ce préjugé ; ils sont tous valétudinaires & extrêmement délicats. Les Vices se

fortifient apparemment, pendant que les corps s'affoibliffent... Quel libertinage plus fufpect, dit *Juvenal*, que celui qui eft dénué de forces !

Un trait d'Hiftoire qu'il eft difficile d'accorder, c'eft celui qui nous apprend que l'ivrognerie chez les Romains étoit parvenue à un excès fi énorme, que les Sénateurs pouvoient à peine fe foutenir en fe rendant aux Affemblées où il s'agiffoit de délibérer & de décider du fort des Particuliers & du falut de la Patrie. Cette conduite n'a aucun rapport avec la fageffe de leur Gouvernement, non plus qu'avec les mefures prefque infaillibles qu'ils prenoient pour l'adminiftration de leurs Guerres... Faut-il croire que le vin n'attaquoit que leurs pieds & laiffoit la tête en bon état ?

Le triomphe de fept jours qu'*Alexandre* décerna à l'ivrognerie, prouve combien ceux qui font adonnés à ce Vice le traitent férieufement... Il ne triompha pas lui-même avec plus de pompe quand il fit fon entrée à Babylone... Ce triomphe bacchique ne feroit pourtant que ridicule, s'il n'eût pas été enfanglanté par le meurtre injufte du Satrape *Afpafte*. Apparemment que l'ivrognerie ne va guere fans la cruauté, ou que la cruauté

n'est pas une obstacle à l'ivrognerie, puisque le Bourreau fermoit la marche du triomphe.

Pour sçavoir combien sont funestes les effets du vin dans les Princes, il ne faut choisir entre des milliers, que le même *Alexandre.* Ce fut dans le vin qu'il perça de sa lance *Clytus*, fils de sa nourrice, & un de ses plus fideles sujets. Ce fut dans le vin qu'il fit égorger deux Gouverneurs de Provinces, qui méritoient toute sa reconnoissance & toute sa confiance. Ce fut dans le vin qu'il voulut se faire adorer comme un Dieu, & qu'il fit massacrer la sage *Callisthène*, qui s'opposoit à cette folie sacrilége. Ce fut dans le vin, qu'il fit réduire en cendres le Palais superbe des Rois de Perse, pour complaire à une prostituée... Ce fut enfin dans l'ivresse, qu'il donna sa derniere preuve d'extravagance, lorsque par un tour de force, *bien digne du plus puissant Monarque de la Terre*, il entreprit de vuider la coupe d'Hercule, laquelle par sa mesure ressembloit à-peu-près *au vin de l'Etrier du Comte de Léry, qu'il buvoit dans une botte.*

On ne se glorifie plus de la qualité de grand Buveur ; on a renvoyé cette gloire frivole à l'Eponge, comme disoit *De-*

mosthène, au sujet de *Philippe* de Macédoine qui étoit fier de ce talent, qu'il ne possédoit cependant pas assez, puisqu'un jour il s'enivra si bien, qu'oubliant sa dignité, on le vit courir autour d'une table après *Alexandre* son Fils, pour le tuer en l'appellant Bâtard. L'Epitaphe de *Darius* Premier, Roi de Perse, témoigne qu'il étoit vraiment un grand Buveur, puisqu'il ne s'ennivroit jamais, quoiqu'il bût prodigieusement . . . Ce Prince fit graver sur sa tombe une Epitaphe qui donnoit en peu de mots l'idée la plus juste de sa grande capacité.

C'étoit une qualité héroïque chez les Perses d'avoir un Estomac propre à contenir beaucoup de vin sans en être étourdi. *Un Goinfre* ne seroit-il pas tout aussi bien fondé à se glorifier de pouvoir manger lui seul autant que quatre autres, sans avoir d'indigestion ? Et *Proculus* qui possédoit la plus enviée de toutes les qualités animales, ne seroit-il pas encore regardé aujourd'hui comme *un Héros* ? En quoi les hommes n'ont-ils pas mis la gloire ? En tout & par-tout ; *hormis où elle est.*

L'Histoire vante beaucoup un seul Discours de *Xénocrate*, qui convertit autrefois le fameux débauché *Polémon*. C'est

dommage qu'on ne nous l'ait pas conservé. Il y a eu dans tous les siecles qui se sont écoulés depuis cet évenement remarquable, un nombre infini de Débauchés; cependant nous ne lisons pas que les discours d'aucuns Philosophes ayent eu la même efficacité... Il falloit que celui-là fut bien pathétique! Nous ne manquons pas aujourd'hui d'intempérans amateurs de délices & de bonne-chere; faites leur un Discours sur la sobriété & la frugalité; faites leur en mille, c'est de l'eau sur la plume d'un Canard..... Bien loin de les convertir, c'est qu'ils entreprendront de vous convertir vous même, & de vous aggréger à leur troupeau, en vous démontrant que votre vie est triste & ennuyeuse en comparaison de la leur... Il vous feront un détail à ravir de l'agrément infini qui regne dans ce qu'ils appellent leurs *Parties fines*, où on rît sans contrainte, où on chante du gracieux & du tendre, & plus volontiers du plaisant & du jovial, où la conversation s'égaye & s'anime sur tous les sujets, excepté sur ceux qui sont honnêtes... N'écoutez pas trop long-temps ces agréables séducteurs! Le moins éloquent d'entr'eux pourroit, par antiphrase, devenir un *Xénocrate* pour

vous... Tant il eſt vrai que le vice a bien plus de force que la vertu, pour attirer les hommes à lui. Celle-ci nous attaque toute ſeule, & ſeulement par les dehors ; l'autre a des intelligences dans la Place, & eſt ſoutenu de la nature.



CHAPITRE XLIII.

Sur le Luxe de l'Oisiveté & de la Fainéantise.

L'OISIVETÉ & la Fainéantise sont la partie principale du Luxe... Il y a de l'honneur & un très-grand honneur *à ne rien faire*, & toute l'ambition du peuple se porte-là. Les hommes les plus laborieux ne travaillent sans relâche pendant la plus grande partie de leur vie, que pour employer le reste à jouer, manger, se promener & dormir. La tête travaille pendant dix ans, pour que le ventre ait du plaisir pendant trente... Les Grands & même les Princes forment quelquefois aussi les mêmes projets... *Pirrhus* ne vouloit prendre Rome & conquérir l'Italie, la Sicile & l'Afrique, que dans le dessein *de rire à l'aise & de prendre du bon temps*, lorsqu'il seroit de retour de toutes ces petites Expéditions.. Ne diroit-on pas qu'*Alexandre* n'ait voulu conquérir la moitié du monde que pour passer les jours & les nuits dans la mollesse, la fainéantise & la crapule?

On en peut dire autant de César. *Le sommeil est permis, mais c'est sur des Lauriers*, dit un Poëte. Cette Maxime auroit besoin d'une explication.

Un homme qui, comme on dit, *vit de son bien*, c'est-à-dire en bon françois, qui ne contribue en rien à l'utilité publique, est tout autrement considéré que celui qui ne vit que de son travail ou de son industrie. Pourquoi cela ? Il est pourtant facile de concevoir que plus il y aura dans un Etat de gens *qui vivront de leur bien*, & plus il y aura de misere & d'indigence. On devroit contraindre les Riches qui n'ont ni Dignités, ni Charges, ni Emplois, de faire quelque chose pour l'utilité commune; ne fût-ce, comme *certains solitaires opulens, que de tourner des manches à balais*... Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre de son bien; & cependant ce sont toujours ceux à qui on en croit le plus. Mais il faut de l'industrie pour s'en passer, & c'est cette industrie, qui lorsqu'elle fait son principal objet du travail, est encore plus utile aux autres qu'à celui qui la posséde. Il est vrai qu'on n'en fait pas grand cas : mais cela n'empêche point que le Cordonnier ne soit d'une toute autre utilité au public,

que le Grand Seigneur qui n'a d'autres talens que sa morgue & sa fierté.

On confond trop souvent l'Oisiveté avec la Fainéantise... Cette derniere est toujours un vice & non pas l'autre. L'Oisiveté n'est souvent que la cessation du travail : la Fainéantise en est toujours l'aversion... Un homme oisif est plus celui qui n'a rien à faire, que celui qui ne veut rien faire. Le Fainéant est son opposé. L'homme oisif peut aimer le travail & le desirer : le Fainéant ne l'aime, ni ne le desire. L'Etymologie de ces deux noms semble la même ; mais leur signification exactement prise est bien différente. C'est de la Fainéantise dont on veut parler, quand on dit que l'Oisiveté est la mere de tous les vices : car un homme qui n'est qu'oisif se distrait bien vite par l'occupation, quand il se sent tenté de faire une sotise. Le Fainéant aime mieux succomber que de s'en distraire.

Pourquoi le Fainéant pauvre tombe-t'il dans un mépris universel ? C'est, répond t'on, parce qu'il n'y a pas d'état plus méprisable que celui qui rend un homme inutile à la Société... Fort bien Il vaut pourtant encore mieux lui être

inutile que nuisible & pernicieux.. Mais qu'entend-t'on par un homme inutile à la Société ? Seroit-ce celui qui passe le jour ou la meilleure partie du jour dans un lit, & la nuit à une table de jeu ou de bonne chere ? Qui se fait non-chalamment traîner aujourd'hui à un spectacle, & demain à un autre, pour de-là se faire descendre tantôt chez *Lesbie*, tantôt chez *Lidie*, tantôt chez *Chloé*, & tantôt chez *Phriné* ? &c. Si on répond affirmativement, il en va résulter que *comme il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne menent pas une autre vie ; beaucoup d'honnêtes gens conséquemment sont inutiles à la Société.* Si négativement. En quoi fait-on consister le bien de la Société ?

On croit communément que l'Oisiveté n'intéresse pas l'honneur, & qu'il y a une infinité de choses qu'on peut négliger sans conséquence ; mais on est fort embarrassé quand il s'agit de marquer ces choses, dont la négligence ou l'omission n'intéresse pas la probité & l'honneur... Si ce sont choses honnêtes & utiles à soi-même & aux autres ; on n'en doit négliger aucunes... Devoirs de Religion, devoirs d'Etat, devoirs de Société, devoirs d'Humanité. Toutes ces obligations forment entr'elles une chaî-

ne continue & indivisible à laquelle il est plus possible d'ajouter que d'en rien retrancher.

Un Artisan qui hait son métier en doit faire un autre; mais s'il aime mieux mourir de faim lui-même & faire périr sa femme & ses enfans de la même maladie, non-seulement c'est un lâche, mais c'est encore un homme punissable, puisque la Loi n'a pu lui permettre de devenir mari & pere, qu'à condition qu'il en rempliroit les devoirs. Qui prend le bénéfice, comme on dit, prend les charges... Mais un pauvre qui n'a aucune suite, peut avec autant de justice passer sa vie dans la fainéantise, que celui qui a trente mille livres de rente... S'il meurt de faim, ce sont ses affaires... Il peut dire comme autrefois ce Romain, *qu'avons-nous besoin de la liberté, s'il ne nous est pas permis de périr à notre goût* ? Il est plus malheureux, mais non pas plus coupable, ni plus malhonnête homme que l'autre... Il est vrai qu'il fait très-mal, mais l'autre ne fait pas mieux; ou bien il faut croire que Dieu en condamnant l'Homme au travail après son péché, a entendu que les Rentiers en fussent exempts.

Connoiſſez mieux l'oiſiveté ;
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe.
Elle eſt vertu dans la richeſſe ;
Et vice dans la pauvreté.

Cette maxime, priſe ironiquement, ne veut rien dire que ce que nous diſons.

Dans une Roue qui tourne, la circonférence paroît plus agitée que le centre ; on diroit que celui-ci ſeroit dans un parfait repos. Mais ce n'eſt qu'une apparence trompeuſe... Il en doit être de même ou à-peu-près dans le corps politique... Les Chefs paroiſſent ne rien faire, mais ce n'eſt qu'un préjugé de Peuple, qui ne regarde comme travail que celui des pieds ou des mains.

A un Pareſſeux qui eſt débauché & pauvre, il ne manque que l'occaſion & les circonſtances pour qu'il ſe faſſe pendre... La pareſſe engendre la miſere, & quand la cupidité ſe joint à la miſere, elle produit le larcin, qui conſiſte principalement à s'approprier le travail d'autrui... Ce n'eſt pas qu'un homme riche par lui-même ou par ſon emploi, ne s'approprie ſouvent le travail & le bien d'autrui ; mais ce n'eſt pas en qualité de voleur, c'eſt en qualité de fripon ; & on pend rarement les fripons. *Boileau* diſoit de ſon temps.

Le chemin aujourd'hui par ou chacun s'éleve ;
Fut le chemin jadis qui conduit à la Greve.

Mais il avoit tort.

La Fainéantise dans les femmes, qui avec peu de bien ont beaucoup de cupidité, engendre la prostitution ou un Libertinage, qui ne vaut pas infiniment mieux ... Mais comme elles ne voyent volontiers que ceux qui donnent le plus, & qu'elles en rencontrent quelquefois qui ne sont si généreux que parce que leur argent est le produit *d'un sçavoir faire* qui leur est particulier, il arrive quelquefois *qu'il en coûte cher à une femme sans honneur, pour avoir vû mauvaise compagnie*... Il s'est même trouvé de très-honnêtes & très-vertueuses Dames de par le monde, comme dit *Brantome*, qui pour n'avoir jugé, selon la mauvaise coutume du sexe, de l'honneur des hommes, que par la figure, l'habit, les bijoux & le gros jeu, ont eu le désagrément de voir leurs amours expirer comme *Arachné*, mais moins glorieusement ... Toutes celles à qui il arrive une aventure aussi sinistre ne le disent pas ; trop heureuses quand elles n'ont que Dieu & la conscience dans leur secret ... C'est un trait de prudence

dont elles ne s'avisent pas toujours. Défiez-vous du Fainéant qui n'est pas riche, & encore plus de celui qui est pauvre, & à qui vous voyez quelques richesses; s'il est d'un extérieur avantageux & qu'il ne soit pas voleur, on peut le soupçonner au moins de faire un autre métier, lequel, pour n'être pas si risquable, n'en est pas plus conforme à l'honneur.

Le Paresseux ou le Fainéant ne l'est pas toujours & pour toutes choses. Il y en a qui le remuent promptement & qui le rendent extrêmement actif. Celui qui aime mieux se faire voleur que de travailler en est la preuve : ce métier là se fait rarement sans peine; mais le gain en est ordinairement plus rapide & plus considérable... Ainsi, à proprement parler, il n'y a de paresseux que celui qui manque de motifs assez puissans pour le déterminer. Tel, néglige ses propres affaires, & se donne tous les mouvemens imaginables pour celles d'autrui... Tel autre, chargé des affaires d'autrui, ne s'occupe que des siennes... Tel militaire infatigable dans une Campagne, est d'une indolence & d'une molesse de sybarite hors de-là... Il seroit aisé de fournir cent exemples de toutes ces contrariétés, non-seulement dans les hom-

mes, mais dans le même homme. Dans toutes les circonſtances qui n'intéreſſent ni leur vanité, ni aucune autre paſſion, quelle fainéantiſe plus décidée que celle de quelques femmes ; mais ſe préſente-t-il une occaſion de briller ou d'avoir du plaiſir ; eſt-il queſtion de ſe venger d'une Rivale en la ſupplantant, ou enfin de contenter quelqu'autre fantaiſie ?

La Foudre alors eſt elle plus rapide ?



CHAPITRE XLIV.

Sur le Luxe du Jeu, en général.

LE Jeu eſt un Luxe qui ſuit ordinairement celui de la Table ; mais qui n'a pas à beaucoup près le même agrément. Il opére des effets oppoſés... Les convives quittent une Table délicieuſe qui a verſé dans leurs ames, la joye, la ſérénité, la bonne intelligence & la politeſſe, pour aller prendre ſéance à une autre Table qui fera naître en eux la mauvaiſe humeur, la bruſquerie, l'eſprit d'altercation & de petites inimitiés, qui ſouvent dans un moment deviennent bien grandes... *Que l'Homme eſt ridicule !* Quand il eſt bien il ne ſçauroit s'y tenir... *Un Officier Allemand*, entendant des Officiers François au ſortir d'un diné qu'ils avoient fait en poſte, ſe demander les uns aux autres, à quoi ils s'occuperoient, il leur dit avec tranſport, *Hé ! Meſſieurs, nous étions ſi bien à Table ! Que n'y reſtions-nous ! A l'air dont vous venez d'expédier le diné, je croyois que vous aviez toutes les affaires du monde ſur les bras !*

Et voilà que vous ne sçavez où aller! C'est le propre du François de faire tout ce qu'il fait avec précipitation, & d'être ensuite embarrassé de sa figure... L'action l'impatiente, le repos l'ennuye.

Le vin pris modérément, ne feroit que des amis, si on vouloit en rester là; mais il est du grand ton de faire succéder le grand jeu aux grands repas, & de faire voir par-là que les hommes ne peuvent pas vivre long-temps en bonne union les uns avec les autres. Les dez ou les cartes peuvent être comparés à cette Pomme funeste que la Discorde vint jetter sur la Table des Dieux à la fin d'un grand repas, & qui mit la haine & la division jusque dans le Ciel.

Nos peres aimoient mieux voir une nappe qu'un tapis sur une Table... Ils étoient ivrognes, dit-on! Mais ils n'étoient que cela... S'ils eussent joué, ils auroient eu comme nous tous les Vices... Qu'on nomme une affection, une passion, dont un joueur ne soit pas travaillé; l'Avarice, l'Orgueil, l'Envie, la Haine, la Colere, la Vengeance, la crainte en font un Promethée, dont le cœur est continuellement déchiré par de nouvelles blessures... Les tortures de la question causent-elles à un Patient éten-

du sur le chevalet, plus de mouvemens convulsifs ? Si les transports d'une joye excessive, causée par un bonheur inattendu, viennent à succéder tout-à-coup à des émotions aussi douloureuses & aussi violentes ; en faut-il davantage pour produire une révolution dans le sang ou un détraquement dans le cerveau ? On est étonné quelquefois que des gens deviennent foux, parce qu'on ne sçait à quoi en attribuer la cause... S'ils sont joueurs, elle est toute trouvée.

C'est l'Ignorance qui a inventé le jeu, & cependant c'est une science que le jeu, qui a ses principes comme la Géométrie & l'Astronomie... Il y a un volume entier, seulement sur les différentes manieres dont on peut tourner, faire avancer ou reculer un petit morceau de bois qu'on appelle un *Echec ;* & il y a des Sintaxes fort longues & aussi épineuses que celles des Colléges, pour jetter ou garder un petit morceau de carton, qui n'a rien de remarquable que d'être décoré de certaines figures, aussi exactement dessinées que celles qui se voyent sur les murs d'un Cabaret... Le monde est bien vieux ! Mais les hommes sont bien jeunes, même avec des cheveux blancs.

D'autres prétendent que c'est l'indi-

gence de la converſation qui a fait imaginer le Jeu ; mais la converſation la plus pauvre ſçauroit-elle l'être aſſez, pour ne pas bien valoir le muet & ridicule entretien d'un *As de pique*, d'un *Valet de trefle*, ou d'un *Roi de carreau.*

En jettant un coup d'œil ſur tous les différens jeux de ſéance, il n'eſt pas poſſible de ſe perſuader que les hommes ſe plaignent ſérieuſement de la briéveté & de l'incertitude de la vie : quand ils auroient une certitude phyſique de vivre mille ans, ſeroient-ils plus ingénieux à imaginer des moyens de *tuer le temps*, comme ils diſent ?

Que devroit-on penſer d'un certain nombre d'hommes, leſquels, quoiqu'aſſurés qu'on ne les auroit embarqués au Port, que pour les aller noyer à une côte peu éloignée, ne laiſſeroient pas de jouer dans le trajet ? Les Philoſophes vulgaires décideroient d'abord que ces hommes-là ſeroient foux ; mais d'autres Philoſophes d'un ordre ſupérieur leur démontreroient qu'ils le ſont eux-mêmes ; puiſque rien n'eſt plus utile, ni plus ſage que de chercher par tous les moyens imaginables à ſe diſtraire d'un malheur qu'on ne peut éviter. Ceux-là auroient inconteſtablement raiſon, & leur déciſion

ſon vaudroit un oracle, s'ils pouvoient démontrer avec évidence, qu'il n'y a effectivement rien de mieux à faire que de *tuer le temps*.

Au reſte, ce ſeroit être un peu ſimple, ſi on croyoit que l'indigence de la converſation & l'ennui, ont ſeuls inventé le Jeu ... C'eſt uniquement l'avarice ... Il eſt évidemment faux qu'on joue pour s'amuſer, à moins qu'on ne veuille donner le nom d'amuſement aux frappemens de pieds, aux grincemens de dents, aux regards furieux, aux façons de parler dures & inſultantes, & aux exclamations inſenſées.

Jouer ſans intérêt! *Quelle puérilité!* Intéreſſer le Jeu. Quelle frénéſie! Puiſqu'outre le riſque de ſe ruiner, on s'expoſe encore à paſſer de très-mauvais quarts-d'heures ... Il eſt ſi évident que le Jeu ne doit ſa naiſſance qu'à l'avarice, que les enfans eux-mêmes joueront plutôt des épingles que de ne rien mettre ſur le Bureau.

Moralement parlant, il n'eſt guere poſſible qu'un Joueur ne haïſſe pas celui qui vient de lui gagner tout ſon argent. Un Rival en amour ne lui eſt pas plus odieux ... Il ne s'en tient pas là, ce ſera

un heureux hazard s'il ne le ſoupçonne pas d'être au moins un peu fripon. Il ſe contente d'abord de le dire tout bas à l'oreille d'un ami ; mais que le Gagnant prenne garde à bien meſurer ſes paroles, ſes geſtes & ſa façon de rire : car il n'en fera plus myſtere, & il le dira tout haut . . . Les ſuites d'une indiſcrétion auſſi offenſante ne ſont pas difficiles à deviner. Les conteſtations & les querelles qui arrivent parmi les Enfans, ne different que par l'objet, c'eſt-à-dire, qu'ils s'arrachent les cheveux pour un paquet d'Epingles, tandis que les hommes s'égorgent pour un Rouleau de louis.

L'honneur y gagne-t'il à bien poſſéder toutes les ſubtilités du Jeu, c'eſt-à-dire, à en bien connoître toutes les friponneries ? On ne veut d'abord prendre quelques leçons d'un M. *Toutabas*, que pour ſe garantir des pieges de l'Adverſaire dont on manque rarement de ſoupçonner la bonne-foi . . . Mais un honnête homme qui perd tout ſon argent, & qui ſeroit fort aiſe de le faire revenir, n'eſt-il pas du moins violemment tenté de faire uſage de ſon tour de Dez ou de Cartes ? D'autant plus que ce n'eſt pas le

bien d'autrui, mais le sien propre qu'il veut ravoir. Voilà le sophisme.

L'homme le plus spirituel, le mieux disant & le plus poli, sera toujours bien moins à portée de voir le grand monde, qu'un ignorant sans esprit qui a beaucoup d'argent à perdre, & qui joue *gros*. Un Aventurier, sans patrie & sans nom, faufile avec le Marquis, avec le Comte, avec le Duc & souvent avec le Prince.. Il gagne leur argent, ils gagnent le sien. Il ne mesure pas toujours aux termes d'un respect exact, ce qu'il leur doit; témoin *Baron le Comédien* qui appelloit M. le Prince de Conti, *Mons-Conti*... La perte & le gain, les Cartes servies réciproquement, établissent entre lui & la *Grandeur* une sorte d'égalité qui subsiste au moins le temps d'une séance; & il se trouve fréquemment dans la même position... Si par l'habitude il parvient enfin à se croire homme de qualité, ne sera-t'il pas bien aussi excusable qu'un Acteur qui a force de jouer des rôles de Princes & de Rois, contracte une habitude de hauteur & d'arrogance. C'est cela même qui avoit rendu *Baron* fat & impertinent au Jeu & par-tout... Les femmes risquent encore plus de donner

lieu aux hommes par le Jeu, de se familiariser extrêmement avec elles.

> Témoin (dit *Desfreaux*,) la Dame Brelandiere,
> Qui des Joueurs chez soi, se fait Cabaretiere.
> Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
> L'Hôtesse d'une Auberge à dix sols par repas.

Est-ce un honneur bien fondé, que celui qui n'est appuyé que sur la Fortune du Jeu ? C'est-à-dire, y a-t'il plus de gens qui regardent comme honnête homme celui qui a fait au Jeu une Fortune considérable, qu'il n'y en a qui le croyent fripon ? Quelques-uns le disent beau Joueur, & ce sont ceux auxquels il n'a point gagné d'argent ; quelques-uns le regardent comme un *Saltimbanque*, & ce sont ceux à qui il en a gagné beaucoup ; mais ceux qui lui en ont gagné, se feroient couper la gorge pour soutenir qu'il joue rondement, & qu'il est tout-à-fait incapable de fourber.... Parmi ceux qui sont indifférens, il y en a qui disent qu'on l'a fait examiner de près, & qu'il faut bien que son Jeu soit *orthodoxe*, puisque si on avoit pû le prendre en friponnerie, on l'auroit fait jetter par les fenêtres... Mais tout cela ne décide rien, puisque chacun sçait, par sa pro-

pre expérience, qu'avec les meilleurs yeux du monde, & l'attention la plus roide, il n'eſt pas poſſible de découvrir le manége de certains Faiſeurs de tours de Gibeciere... On pourra dire tant qu'on voudra, que le Joueur a été examiné par des Experts & des Connoiſſeurs en ces ſortes de ſubtilités, & que s'il y avoit eu de la malefaçon, elle auroit été infailliblement découverte.... Ce ne ſera encore rien décider, puiſqu'il eſt très-certain qu'un *Saltimbanque* ignore tous les jours auſſi parfaitement la manœuvre d'un de ſes Confreres que celui-ci ignore la ſienne. Ils ont chacun leurs marches différentes qui mettent en défaut ceux de la même profeſſion qui ne les ont pas appriſes ; comme les maîtres d'eſcrime ont chacun leur botte ſecrette, que nul autre n'imagine... C'eſt ainſi que les génies les plus adroits & les plus féconds dans l'art de fourber ſont quelquefois tout auſſi bien pris pour dupes, que ceux qui procédent avec le plus de droiture, quand ils s'étudient à découvrir les ſubterfuges & les obliquités de quelqu'autre Fourbe...

D'ailleurs, s'il y a du vrai dans le rapport qui nous a été laiſſé par écrit des *faſcinations extraordinaires* de quelques

Preſtigiateurs tels que *Raimond-Lulle*, *Cardan & Agrippa* : pourquoi ne pourroit-on pas ſoupçonner certains Joueurs, dont la chance eſt trop conſtante, d'opérer quelques *faſcinations* qui faſſent voir ſur le tapis ce qui n'y eſt pas, & qui dérobe la vûe de ce qui s'y trouve ? On répondra qu'il n'y a pas de Joueurs ſi chanceux qu'ils ne perdent quelquefois, & même des ſommes conſidérables... Mais on répliquera qu'il faudroit qu'ils fuſſent bien peu prudens, s'ils ſe faiſoient toujours gagner... Ils cauſeroient une défiance générale, & quand même on ne les ſoupçonneroit pas, & qu'on ne pourroit les convaincre de ſubtilités, perſonne ne voudroit jouer contre eux. Un Général qui veut faire durer la guerre, comme il s'en eſt trouvé quelquefois, ne perd pas toujours des batailles, il en gagne quelques-unes qui ne décident rien, mais qui donnent aſſez de confiance pour qu'on lui continue le commandement... On répondra peut être encore que les Joueurs dont il eſt ici queſtion, ſont pour la plûpart trop ignorans pour qu'on puiſſe les croire capables de poſſéder les ſecrets merveilleux *des Agrippa*, *des Raimond-Lulle & des Cardan*. Mais cette réponſe ne levera

pas encore la difficulté, puisqu'on ſçait, par une expérience commune, que de miſérables Bergers & autres Payſans ſe nuiſent les uns aux autres dans les campagnes, font périr les Beſtiaux, & s'envoyent réciproquement des maladies par des moyens qui mettent à bout toute la phyſique.

Un Auteur obſerve que les Athées les plus déterminés ne le ſont point au Jeu; ils blaſphêment une cauſe ſupérieure, ou s'irritent au moins contre elle ... C'eſt par habitude, répondra-t'on! Mais cette habitude eſt bien ancienne. Toutes les habitudes bonnes ou mauvaiſes ſe perdent enfin: comment perſonne n'a-t'il encore pû perdre celle-là ... Conſiderez un Joueur emporté à qui il vient une mauvaiſe carte, ſon premier mouvement eſt de lever les yeux au Ciel, en l'apoſtrophant avec dédain ou avec fureur ... Conſiderez tout homme qui ſe trouve dans un grand péril, ou à qui on annonce que toutes ſes eſpérances ſont perdues: ſon premier mouvement eſt de lever les yeux au Ciel comme pour ſe plaindre ou pour implorer ſon ſecours. Cependant nous accordons au Joueur Athée, que c'eſt par une habitude ridi-

cule contractée dès l'Enfance .... Mais qu'entend-t'il, lorsque parlant de quelques-uns de ses Confreres, il dit de celui-ci, qu'il est toujours heureux, & de celui-là qu'il est toujours malheureux? Il répondra peut-être qu'il n'entend rien par-là, sinon que les combinaisons des Dez ou des Cartes qui font gagner, se rencontrent souvent dans le jeu de celui-ci, & ne se rencontrent que rarement dans le jeu de celui-là : comme celui qui gagne souvent à la Loterie, n'a incontestablement cette chance que par les combinaisons des Billets, qui font que le sien tombe fréquemment sous la main de l'Enfant qui tire... Fort bien ! Le bonheur & le malheur ne sont donc point du tout ce que les hommes, & tous les hommes sans exception croyent communément ! Aucune intelligence n'y préside ; la providence raisonnée de quelque Etre que ce soit n'est qu'une chimere, & il y a du ridicule à rapporter les évenemens heureux ou malheureux à d'autres causes qu'aux combinaisons physiques !

Mais il faut pourtant que le joueur convienne que c'est se montrer encore plus ridicule, en s'irritant avec imprécation contre des causes purement Physiques...

Il n'appartient qu'aux chiens de dévorer les pierres qu'on leur jette, ou aux sangliers de mordre l'épieu dont on les perce; l'esprit de l'homme doit aller plus loin que les causes Physiques instrumentales; autrement il faudroit faire pendre le fusil qui a tué l'homme, & non pas celui qui l'a chargé, amorcé & tiré... Il n'importe. Poussons notre raisonnement. Il est certain que le Joueur reconnoit dans les événemens en général, ce que les hommes appellent bonheur & malheur, prospérité & adversité, bon & mauvais succès; mais il ne peut admettre ce contraste des choses humaines, indépendamment de l'existence & de la Providence d'un Etre supérieur en nature & en intelligence... Il y a dans l'ordre moral & politique certains événemens qui ne sçauroient en aucune façon dépendre des combinaisons matérielles, telles que sont celles des Dez, des Cartes, des Echecs ou des Dames; ils ne sçauroient non plus procéder d'une cause stupide, qui n'auroit qu'une puissance animale; il faut que cette cause puisse diriger sa puissance selon ses intentions; il faut qu'elle connoisse ce que sont les hommes; il faut qu'elle les distingue les uns des autres, pour laisser

agir celui-ci dans toute l'étendue de sa volonté, & réprimer celui-là dès sa premiere démarche, ou lorsqu'il est prêt d'atteindre le but; & toujours en raison des vûes qu'elle se propose relativement à un ordre qui n'est connu que d'elle seule. Or le systême du Joueur qui nie la Providence, c'est-à-dire, les directions d'un Etre intelligent supérieur, & ses desseins particuliers sur les hommes, est certainement incompatible avec le principe qui établit le bonheur & le malheur des entreprises humaines, comme les effets d'une cause dominante... Et il ne peut se dispenser de convenir de son inconséquence, lorsqu'il observe que les hommes les plus mal-adroits réussissent souvent là où les plus habiles & les plus expérimentés échouent, sans qu'on puisse louer ceux-là, ni blâmer ceux-ci. s'il y veut faire attention, il reconnoitra encore, que par ses principes, il s'enveloppe dans ses propres filets; car si les mauvais où les bons succès dépendent uniquement des combinaisons Physiques, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, il n'est pas nécessaire de connoître les Dez, les Cartes, les Echecs, ni de les jouer les yeux ouverts... On peut tout aussi sûrement gagner en les jettant

comme ils se rencontrent sous la main... Il aura recours ici à l'intelligence humaine & à ses directions raisonnées... C'est là où on l'attend... Car comment démontrera-t-il que, dans l'universalité des choses, l'homme est le seul individu qui pense, qui connoisse, qui agisse avec dessein, & le seul dont l'action puisse influer, relativement à ses vûes secretes & particulieres, sur des Etres qui lui sont subordonnés ? Ainsi les imprécations & les blasphêmes du Joueur *Athée*, quoi qu'il puisse dire, doivent être regardées comme un acte de Foi extorqué à l'Orgueil ou à l'Avarice.

Juvenal dit que de son temps, on ne se contentoit pas de jouer bourse sur table; mais qu'on y apportoit même le coffre... Si ce coffre contenoit vingt-mille piéces d'or, nous n'avons pas la gloire de l'invention... Mettez à la place de *Caligula* le Particulier qui fait une perte si considérable ; comme ce Prince insensé, il proscrira dès le commencement de la séance les plus riches Sujets de tout un grand Royaume, pour se faire un fond de Banque. Si un Jeu aussi ruineux met en évidence l'étourderie d'un homme, il rend en même temps

ſa probité fort ſuſpecte ; pour ne rien dire de plus.

C'eſt par le plus heureux hazard quand un homme poſſédé de la fureur du Jeu, n'eſt pas injuſte, inhumain & ingrat . . . Il y en a par milliers qui laiſſent périr leurs familles de miſere, & qui manqueront à tous les devoirs, plutôt que de manquer une partie.

Tel Marchand fournit depuis pluſieurs années pour couvrir le corps ; tel autre de quoi le nourrir. Aucun d'eux n'a encore touché le premier ſou des avances qu'ils ont faites . . . On les mene par des promeſſes de quinzaine en quinzaine, de mois en mois, & d'années en années . . . On doit toucher de l'argent ; & c'eſt ſur cet argent que la plus légitime des dettes doit être acquittée . . . l'argent vient d'être touché enfin . . . On differe de quelques jours à s'en déſaiſir . . . Pendant cet intervale, une circonſtance imprévue a demandé qu'on prît place à une table de Jeu . . . Le refuſer ; il y auroit eu de l'indécence ! On s'eſt aſſis & on a joué ; mais ſi malheureuſement, que toute la ſomme deſtinée à reconnoître des obligations auſſi ſacrées que la vie & l'habit, a été perdue ſans reſ-

ſource ... Il y alloit de tout l'honneur de payer, & de payer ſur le champ; on a payé ... Et les Marchands quand le feront-ils? Quand ils pourront. Cette dette là n'intéreſſe pas l'honneur ... Le plaiſant réglement! Un créancier de Cartes l'emporte toujours ſur un créancier de pain! Telle eſt la convention du Jeu; répond-t on! A la bonne heure... Mais s'il y a un deshonneur marqué à manquer à un réglement auſſi peu eſſentiel au bien de la ſociété, que l'eſt celui du Paſſe-dix ou du Lanſquenet; comment n'y a-t-il pas de l'infamie à violer toutes les Loix de l'Humanité!

Un homme riche, à qui on demandoit pourquoi il ne jouoit pas, répondit. *Si je joue, je perdrai peut-être cent louis, dont mon ami aura beſoin demain.* Rien ne fait plus d'honneur à l'Humanité qu'un ſentiment auſſi noble. On pourroit parier que celui en qui il ſe trouve, eſt auſſi honnête homme que vrai ami. L'eſpèce, il eſt vrai, n'en eſt pas commune; mais c'eſt la rareté même qui en fait tout le prix.

Une Joueuſe déteſte en toute cordialité, le Joueur qui lui a gagné tout ſon argent... Mais c'eſt un préjugé reçu, qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'en faire

adorer; sur-tout si la somme est considérable... Une Joueuse qui n'a plus de ressources, emprunteroit à son Laquais. Elle ne ressemble pas mal à une Princesse qui seroit tombée à l'eau. La Fierté, la Gravité, la Grandeur, la Dignité, n'ont plus lieu dans cette circonstance; elle s'embarrasse peu par qui ni comment elle soit retirée, pourvu qu'elle le soit. Elle en sçaura gré au dernier Rustre.

Quand on songe à quelles conditions *Thétis*, une des plus belles Déesses, a obtenu de *Vulcain*, le plus laid des Dieux, des armes pour *Achille*, on se confirme de plus en plus dans l'opinion, qu'une Joueuse, réduite aux expédients, ne connoît guere d'honneur plus réel, qu'un prompt & sûr moyen de retrouver de l'argent pour s'en servir à regagner celui qu'elle a perdu; c'est-à-dire très-souvent, pour le perdre encore, & se mettre dans la nécessité d'avoir recours aux mêmes expédiens.

Dans le vice il suffit qu'une fois on débute;
Une chûte toujours attire une autre chûte.

On auroit peine à citer quelques exemples, qu'une Dame Brélandiere ne se

ſoit pas acquis le renom d'être encore autre choſe... Jeunes ou vieilles on les ſoupçonne violemment, de ne donner à jouer que pour faire avec un peu plus de décence un autre métier qui en a encore infiniment moins que le Jeu... Il ſe peut fort bien faire qu'on ſe trompe; auſſi n'y a-t-il que ceux qui n'en ſont pas ſûrs, qui ſe contentent de ſoupçonner; & ce ſont les plus modérés ſur l'article du prochain.

Il n'y a point de principes plus dangereux pour les femmes, que lorſqu'elles ſe mettent dans l'eſprit qu'il y a des circonſtances où elles peuvent en quelque façon, ſans deshonneur, ſe relâcher un peu des Loix de l'honneur... Le Jeu en eſt une... Mais ſi elles peuvent venir à bout de prouver qu'une telle permiſſion doit leur être acquiſe ſeulement dans cette circonſtance; il ne ſera pas difficile à quiconque l'entreprendra, de leur démontrer qu'elle leur doit être également aquiſe dans dix mille; parce qu'il ne tiendra qu'à elles de faire naître des circonſtances.

Valere, Joueur de profeſſion, retenu chez lui par une incommodité; plutôt que de ſe priver d'un plaiſir qu'il aime uniquement, jouera contre ſa fem-

me. Mais vous allez voir à quelles conditions. Gagne-t-il ? Il soupçonne sa femme de se laisser perdre par cette complaisance que l'on a ordinairement pour les enfans & les imbécilles ; perd-t-il ? il la soupçonne de supercherie. O le doux commerce pour une femme que celui d'un Joueur !

Il y a des maris jaloux qui sont malins ? Ils veulent que leurs femmes donnent à jouer aux Compagnies, parce que cela les distrait de penser à mal ; & que quand elles y penseroient, cela leur ôteroit les moyens de l'exécuter... Un de ces maris rusés, sort sans inquiétude & va tranquillement à ses petites affaires, quand il voit sa femme obstinément attachée à une table de Jeu... Mais son contentement & sa vanité augmentent, lorsque de retour, quatre ou cinq heures après, il la retrouve encore précisément dans la même position où il la laissée... Il regarde cela comme une preuve Physique qu'elle n'a pas donné deux ou trois fois (pour deux ou trois petites absences) son Jeu à tenir à cette bonne amie qui ne quitte pas ses côtés ; qui ne joue pas ; mais qui sçait bien le Jeu.

Plus d'un Lecteur pensera que les ri-

dicules, les inconvéniens & les Vices que nous venons de faire obſerver dans le Jeu, ne s'y rencontrent point parmi les gens Sages. Et rien n'eſt plus vrai... auſſi eſt-il bien facile de voir que nos obſervations ne regardent point les gens ſages.



CHAPITRE XLV.

Sur le Luxe de l'Avare.

IL n'y a point de paſſion qui exclue d'avantage l'idée du Luxe que l'Avarice; & cependant il n'y en a aucune qui l'admette plus réellement... En quoi conſiſte le Luxe ? Dans la ſuperfluité. Quel homme a plus de choſes ſuperflues que l'Avare ? (Si par choſes ſuperflues, il faut entendre celles dont on ne fait aucun uſage.)

On dira peut être que l'oſtentation & conſéquemment l'honneur d'opinion ſont l'objet du Luxe; mais que l'Avare, vivant ſans oſtentation, l'honneur d'opinion conſéquemment ne ſçauroit être ſon objet ... Tout ce raiſonnement ne porte que ſur une ſuppoſition. Car il eſt inconteſtable que la vanité n'eſt pas moins l'objet de l'Avare que de tout autre vicieux. Premierement, il ne faut pas s'imaginer qu'il compte être Avare; au contraire, il ſe perſuade qu'on doit le regarder comme un bon économe, prévoyant & ſage, qui connoît tout le

prix d'un argent, que le Prodigue, le Voluptueux & le Débauché profanent criminellement... Il ſçait que le grand Art & celui qui fait le plus d'honneur, c'eſt d'amaſſer de grandes richeſſes; il ſçait que c'eſt ſur ce pied-là que les hommes meſurent communément leur eſtime. On nous arrêtera ici, & on dira que l'Avare, cachant ſes richeſſes & ſe donnant toujours pour pauvre, nous lui prêtons des vûes qu'il ne ſçauroit avoir. Nous ne lui prêtons rien; nous ne lui rendons que ſon propre... Il lui ſuffit comme à une infinité d'autres, de ſe croire eſtimable, pour ſe perſuader qu'on l'eſtime... Outre que tous les Avares d'un même lieu ſe connoiſſent d'ordinaire, & s'entreſtiment conſidérablement. Nous aimons encore plus, que nos Confreres nous priſent que les autres... D'ailleurs il n'y a pas d'avare qui ne forme du moins implicitement le projet de s'annoncer quelque jour, & de ſe mettre au rang des Opulens, ou tout au moins de ceux qu'on appelle *Aiſés*, lorſqu'il ſe verra des ſommes ſuffiſantes pour ſoutenir cet état... Il en voit pluſieurs qui, comme lui, n'ont pas été regardés, pendant qu'on ne leur a crû que de petites ſommes & qui ont eu le plaiſir de

dédaigner à leur tour ceux qui les ont recherchés, quand ils leur ont crû des trésors... Ajoutez à tous ces avantages qu'un coffre-fort bien plein est un grand repos de conscience par la certitude bien fondée qu'il donne qu'on n'aura jamais besoin de qui que ce soit. L'Avare rit intérieurement quand il rencontre de ces *petits magnifiques*, qui paroissent le mépriser à cause de son extérieur mesquinement bourgeois ; mais ils les regarde lui, comme ces oiseaux, qui ne sont recommandables que par le plumage, & dont la chair ne vaut rien... Il lui suffit pour se mettre fort au-dessus d'eux de sçavoir que s'il vouloit dire deux mots, & ouvrir trois serrures, il leur feroit plus d'envie que de pitié.

On dit que l'Avarice & l'Usure sont des vices populaires ; ce qui veut dire qu'ils sont indignes du Grand Seigneur, & on a raison. Mais la prodigalité la plus indiscrette, comme la plus injuste, lui convient-elle mieux ? L'Avare paye ses Créanciers & ses Ouvriers ; au rabais à la vérité ; mais il les paye. Le grand Seigneur n'emprunte & ne fait travailler qu'à l'enchere ; mais ne donne pas un sou ni à ses Marchands ni a ses Ouvriers... Il ne paye d'ordinaire lar-

gement, que ceux qui lui rendent les plus mauvais services & qui n'y mettent rien du leur. L'Avare enrichit ses héritiers, & leur fait au moins du bien après sa mort... Le Prodigue les ruine de son vivant, & ne leur laisse que des dettes en mourant. Il vaut mieux ne pas se faire honneur par des libéralités, que de ruiner ceux à qui on doit. Il n'est pas permis de voler les uns pour donner aux autres... Cette générosité plus que ridicule, n'est rien moins que sans exemples.

C'étoit le reproche que *Caton* faisoit à *César*. *Caton* ne donnoit rien à personne; mais il n'ôtoit rien. Cela vaut encore mieux.

Faudroit-il plus de correctifs pour faire une vertu de l'Avarice, que pour en faire une de la prodigalité? L'Avarice touche à l'économie & à la prudence... La prodigalité touche quelquefois à la libéralité & à l'humanité... Mais la vertu ne se trouve que dans le milieu, & tout ce qui s'en éloigne pour tendre aux extrêmités, est également vice. Cependant un Prodigue ne sçauroit devenir Avare, qu'il ne se croye devenu homme sage. Il y a bien un sentier qui conduit infailliblement de la prodigalité à l'ava-

rice; mais on n'a pas encore découvert de route qui mene de l'Avarice à la prodigalité... L'Avare est quelquefois prodigue; mais c'est dans un sens détourné, comme le Laboureur qui couvre la terre de son bled, & qui le jette de toutes parts à pleines mains... Il est vrai que l'Avare & le Laboureur se mécomptent souvent; mais ce n'est pas leur intention; & quand cela leur arrive, ils sont bien fâchés d'avoir été prodigues, ou pour mieux dire, de n'avoir pas été plus Avares. La prodigalité est plus contraire au bien être que l'Avarice... On a vû des prodigues mourir de faim après avoir nourri tout le monde, & ne pas trouver l'assistance d'un sou, après avoir prêté leur argent à tous venans, sans intérêt comme sans obligation... On en a vû d'autres, qui n'ayant plus qu'un reste de crédit chez le loueur de carosses, alloient en Remise faute de souliers. Le jeune homme compte toujours trouver des ressources dans sa vigueur & dans son industrie. Voilà ce qui le rend prodigue. Le Vieillard, effrayé de sa foiblesse, craint toujours que les ressources ne lui manquent. Voilà ce qui le rend Avare.

Juvenal dit, que les jeunes gens

imitent assez volontiers tous les Vices de leurs peres, excepté l'Avarice. Cela n'est pas toujours vrai... Il y a des enfans qui naissent Avares, tenaces, durs & mesquins. A l'égard de ceux qui naissent humains & désintéressés, l'Ambition, la Vanité, l'Ostentation & l'Orgueil, leur font bientôt contracter les mêmes vices.

L'Avarice est plus concevable & en quelque façon plus excusable dans le jeune homme que dans le vieillard. L'un met à la voile; il craint que les vivres ne lui manquent dans la traversée... L'autre touche la terre, & bientôt n'aura plus besoin de rien. Mais quel est l'homme qui croye mourir bientôt? Il n'est pas rare de voir des Vieillards qui font bâtir pour eux-mêmes & pour eux seuls avec autant de solidité, & de recherche de toutes les commodités, que si la Nature leur avoit expédié des lettres d'immortalité en bonne forme.

La société gagne à tous ces travers d'esprit; mais le bien de la société n'en est point du tout l'objet. Et voilà ce qu'il est bon d'observer.

On demande lequel a le plus ou le moins d'honneur, de l'Avare qui prête son argent à grosse usure, ou du Pro-

digue qui le lui emprunte avec le ferme propos de le lui faire perdre s'il est possible ... Il n'est pas ici question du plus ou du moins d'honneur, puisqu'il n'y en a pas l'ombre ni d'un côté ni de l'autre. Ainsi pour mettre le Problême en regle, il faudroit le changer & demander, lequel des deux est le plus fripon? Et alors on répondra qu'ils le sont également tous deux... *Ah! Ah! Le bon billet, qu'à notre ami la Châtre!* La plûpart des jeunes gens se moquent de leurs billets, comme *Ninon* se moquoit de ses engagemens.

L'Avare n'est jamais plus pernicieux à la société que quand il exerce l'usure; mais il ne l'est pas davantage que le Marchand qui sous prétexte de crédit, fait des avances à moitié de gain, ou achette à moitié de perte.

L'Usurier défend sa Thése par des sophismes, qui feroient de bons argumens bien en forme, si le précepte de l'amour du prochain n'étoit qu'une chimere. Je ne suis pas obligé de vous prêter mon argent, vous diroit-il; je ne vous force point de le prendre... Si je le faisois valoir dans le commerce, il me rapporteroit davantage ... Vous êtes dans les circonstances d'un procès considérable

dérable, ou faute d'une certaine somme, il est présque sûr que vous le perdrez... Avec cet argent que je vous prête, vous vous faites fort de le gagner! Ne vous rendrai-je pas un assez grand service que de vous faire avoir cent mille francs pour vingt mille; & si vous aviez un peu de reconnoissance, voudriez-vous léziner avec moi? *Qu'y a t'il à répondre?*

Nos amis, qui sont de fort honnêtes gens, nous abandonnent & nous ferment leurs bourses. Un Usurier nous ouvre la sienne dans des circonstances où il y va de notre honneur ou de notre fortune; & par son service, quoiqu'intérressé, nous conservons l'un & l'autre. Rousseau n'avoit-il pas raison de dire:

> . . . . Le plus petit Vaurien,
> En fera plus que tous vos gens de bien.

Cela n'arrive que trop souvent, pour l'honneur des gens de bien. On répondra que l'intention de l'Usurier n'est pas de nous obliger. Mais l'homme de bien a-t'il intention de nous obliger en nous fermant sa bourse, & en nous exposant à la perte de notre fortune ou de notre

honneur ? Un remede qui ſauve la vie n'eſt jamais trop cher.

Les raiſons ſur leſquelles on ſe fonde pour faire perdre en ſûreté de conſcience, les intérêts à l'Uſurier ſont des ſophiſmes auſſi mauvais... Vous n'avez contracté cet engagement, direz-vous, que parce que vous vous trouviez dans une néceſſité urgente ; & lui il ne vous a prêté ſon argent qu'à cauſe des intérêts... Vous répondrez inutilement que pour ces ſortes d'intérêts, il y a un taux. *Deux choſes ſont à obſerver.* Ou l'Uſurier ne contractera pas avec vous, ou il ſe conformera à ce taux s'il contracte publiquement ; mais il n'aura garde de contracter avec vous publiquement, s'il ne veut pas s'y conformer : or, ſi-tôt que les conventions ſont faites de vous à lui, il lui eſt auſſi libre de mettre le taux qu'il veut à un argent qui lui appartient, qu'à vous de le recevoir, ou de n'en pas vouloir à ce prix. *L'Avare eſt juſte à ſa maniere, comme ceux qui empruntent le ſont à la leur.* L'Emprunt à uſure eſt la premiere punition de la prodigalité ou de la mauvaiſe conduite. *Lorſqu'on n'a ni l'un ni l'autre à ſe reprocher ; c'eſt une affliction.*

Un Avare peut-il être sage & honnête homme?

Qui dit *Caton* le Censeur, dit la probité incarnée & la souveraine justice, *pour parler la langue de Balzac.* Cependant cet homme si sage & si juste étoit Avare & Usurier . . . Mais est-il bien décidé qu'il fut honnête homme & sage, en prenant les termes dans le sens étroit?

Caton appelloit homme divin & digne de louanges immortelles celui qui, par son industrie, augmentoit tellement ses revenus que l'accessoire l'emportoit sur le principal. Or, vous allez voir ce qu'il entendoit *par industrie.* Premierement, il exerçoit l'usure maritime, la plus exorbitante de toutes, & conséquemment la plus réprouvée... Il pratiquoit encore l'usure civile, & même l'usure domestique : car il prêtoit à gros intérêts à ses Concitoyens & à ses Esclaves. Il travailloit avec ceux-ci à la terre & dans le même équipage qu'eux, c'est-à-dire, fait comme un Forçat & presque nud. Il aimoit ses Esclaves en vrai Pere tant qu'ils étoient jeunes, & en état de travailler... Etoient-ils devenus vieux, il les vendoit en vrai Maquignon. Il ne les aimoit donc pas en Pere, mais en Maquignon.

Il y a pis que cela... Quand ses Va-

lets se débauchoient avec ses Servantes, il les condamnoit à des amendes pécuniaires qui tournoient à son profit particulier ; c'étoit toute la punition qu'il en tiroit, & il ne tenoit qu'à eux, *en amassant quelques sous*, de continuer le même commerce au même prix ... C'étoit pour lui un double gain, *puisqu'outre les amendes, il avoit encore l'augmentation du bétail* ... Pour lui il vivoit sur le commun pendant son veuvage ; ce qu'il ne put faire si secrettement que son Fils ne s'en apperçut ; mais ayant eu l'imprudence d'en faire des reproches à son pere, *il le punit de son indiscrétion en se remariant* ... Nous donnerions dans ce Pays-ci un vilain nom à un maître qui tiendroit une pareille conduite dans son Domestique, & une économie aussi singuliere ne contribueroit pas beaucoup à nous le faire regarder ni comme un homme sage, ni comme un honnête homme, *parce qu'il n'est pas possible d'être l'un sans l'autre* ... Mais la vertu, proprement dite, n'étoit point le partage du Paganisme, & les sages de cette Religion, ne doivent guere être loués que de n'avoir pas fait tout le mal qu'ils pouvoient faire, *ayant d'aussi affreux modeles dans leurs Dieux*. On ne lit nulle part

que *Caton*, par un principe d'humanité ait jamais rendu ſervice d'un denier à qui que ce ſoit. On accuſoit, outre cela, le ſage *Caton* de faire le métier de Délateur, & de s'être plutôt montré l'ennemi des vicieux que des vices... Il recevoit les honneurs qu'on lui décernoit, & il les mépriſoit auſſi-tôt avec un orgueil Stoïque *greffé ſur le Cynique*, ſecte dont il ne s'éloignoit pas beaucoup pour la dureté & la ruſticité du caractere. Il ſe loue lui-même à tout propos avec une vanité ridicule; il ſe livroit à l'ivrognerie & à une lubricité meſquine, que la vigueur de ſon tempéramment, diſent les Hiſtoriens, lui a rendue néceſſaire juſqu'aux dernieres années de ſa vie. *Ce qui prouve bien qu'il ne connoiſſoit guere la belle morale.* Et avec tout cela, *Caton* étoit un des hommes les plus juſtes & les plus ſages que la République Romaine eut encore produits.

Voici un homme déſintéreſſé, mais d'une eſpece qu'il n'eſt pas facile de définir... C'eſt *Apulée*, il croyoit donner une grande preuve de ſon averſion pour l'avarice, en diſant *qu'il acheteroit volontiers au prix de tout ſon Patrimoine, le mépris de ſon Patrimoine.* Il y a des gens qui trouvent cette penſée très-phi-

losophique ; d'autres la regardent comme une Maxime qui ne signifie rien ... Car auroit-il pû donner son patrimoine pour acheter l'avantage de le mépriser, s'il ne l'eut méprisé déja ? Conséquemment ayant ce qu'il demandoit, il n'auroit eu rien à donner. Ce n'est pas un vice que d'avoir des richesses ; mais c'en est un que d'y être trop attaché. Un Avare qui seroit prêt de donner son trésor pour n'être pas Avare, seroit désintéressé & extrêmement généreux . . . Une pareille idée est incapable de tomber dans l'esprit d'un Avare, parce qu'il ne regarde pas comme un vice, mais comme une vertu, sa passion pour l'argent.

Tout le monde plaint l'Avare, c'est-à-dire, tout le monde s'accorde à regarder l'Avare comme le plus malheureux & le plus fou de tous les hommes, & en quelque façon le plus méchant & le plus injuste ; mais tout le monde se trompe. Il n'est ni plus malheureux, ni plus fou que l'Ambitieux, qui passe la meilleure partie de sa vie à ramper, pour commencer à regner quand il faudra mourir : il n'est ni plus injuste, ni plus méchant ; que l'on cite quelque crime, quelque injustice qui coûte moins à l'Avare qu'à l'Ambitieux. L'Avare se fatigue & s'ex-

pose infiniment moins que *le Militaire*, qui pour obtenir un grade & faire parler de lui, couche souvent sur la dure, mange quelquefois du cheval, boit de l'eau ensanglantée que les chiens dédaigneroient, monte à la brêche, foudroyé d'une grêle de balles, & revient chez lui, *s'il n'est pas tué*, avec une santé ruinée, un visage défiguré ou quelques membres de moins. L'Avare n'est pas plus esclave, & ne mene pas une vie plus inquiéte & plus troublée que celui qui se prend de belle passion pour une femme qu'un mari jaloux, ou une mere surveillante, gardent avec le même soin & la même vigilance que le Dragon gardoit les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il n'est pas plus fou qu'un Auteur qui pour une once de fumée, que cent critiques envieux ou malins lui disputeront, prend sur son sommeil & sur tous ses plaisirs un temps qu'il donne tout entier à chercher des pensées & à niveler des périodes.

Pour se donner une idée de la situation de l'Avare, & pour se bien convaincre que s'il souffre c'est avec plaisir, & que son plaisir surpasse de beaucoup sa peine; qu'on se figure un Amant bien épris qui tient en sa puissance l'objet de sa passion, en supposant que c'est avec un entier

consentement de la part de l'objet.. Si l'Amant est contraint de s'absenter pour quelques heures, avec quels transports de joye ne revient-il pas vers son idole ? Quelle satisfaction plus douce pour lui que de la retrouver toujours dans les mêmes dispositions où il l'a laissée, c'est-à-dire, toujours pleine de tendresse, de constance & de fidélité !

On répondra qu'une telle supposition admet une entiere liberté ; mais que la jouissance ne sçauroit être supposée dans l'Avare : *voici ce que nous répondons.*

Jouir & avoir, sont termes synonimes à l'égard d'une infinité de choses... De sorte que ce n'est pas tant celui qui se défait de son argent qui en jouit, que celui qui le garde... Donnons en un exemple, *Chrysolite* marchande un diamant depuis six mois... Il l'a tenu cent fois entre ses mains ; enfin il vient de conclure, & le diamant est à lui. Regardez-le courir à sa maison ! Qu'y va-t'il faire ? S'enfermer dans son cabinet, tirer le diamant de l'Ecrin & le considerer à tous les différens jours de ses croisées..... Quoiqu'il soit à peine midi, il feroit volontiers allumer des bougies, & fermer toutes les fenêtres pour voir son effet aux lumieres... On répondra que les Pier-

reries ne sont recherchées qu'à cause de cette réputation d'opulence qu'elles donnent aux personnes qui les portent; qu'une femme, par exemple, ne jouit point de l'éclat de celles qu'elle a au cou & aux oreilles, quoiqu'elle en soit la Propriétaire; & que ce plaisir est plus pour ceux à qui elles n'appartiennent pas... *Cela est vrai en général*, mais il n'en est pas moins certain qu'il y a des amateurs de Joyaux qui les chérissent pour eux-mêmes, & indépendamment de la réputation d'opulence qu'ils peuvent leur occasionner. Que demain on mette *Chrysolite* à la Bastille, il emportera son diamant & ses autres pierreries; il les considerera attentivement dix fois par jour, & il fera le même métier pendant dix ans... Le Joyau est sa folie... L'or est le foible de l'Avare : pourquoi sera-t'il plus fou que *Chrysolite?*

Si l'Avare ne jouit pas; *qu'appelle-t'on jouir?* Il tourne & retourne son argent tant qu'il lui plaît. Il compte les écus ou les louis par cinq, par dix, par vingt, par cent. Il épuise toutes les combinaisons de l'Arithmétique... Il en fait des piles, des rouleaux, des sacs... Il pese ceux-ci; il fait sonner ceux-là, ou il les essaye : car il n'y a pas d'Avare qui n'ait sa pierre de

touche comme un Orfévre... Il en examine les différentes Fabriques & les différentes dates... Quel ſpectacle plus charmant pour lui, qu'une table chargée de pluſieurs monceaux d'eſpeces agréablement diverſifiées par la couleur jaune & blanche! Il conſidere ce ſuperbe Edifice de loin, de près, ſous tous les points de vûe & tous les aſpects, tantôt de profil, tantôt de face... Il s'avance, il s'éloigne.. Il en renferme dans des glaces pour en avoir inceſſamment la vûe flatée en ſe promenant, ſans ſe donner la peine d'ouvrir un coffre ou un ſac. *Peut-on ne pas appeller cela avoir du plaiſir?* Quelle volupté imagine-t'on que l'Amant puiſſe avoir de plus?

Oh! que le commerce d'une femme aimable & tendrement aimée, *répondra quelqu'un*, a bien plus de douceur! On voit le ciel dans ſes yeux, & la ſource de tous les plaiſirs ſur ſes lévres! Quelle taille! Quel port! Quel maintien! Sur quoi fixera-t'on ſes regards & ſon choix! Il n'y a rien en elle qui n'attire par des charmes tout puiſſans! Rien qui ne promette de nouvelles délices. Quelle harmonie pour l'oreille, lorſqu'elle chante, qu'elle parle ou qu'elle rît! Quelle douce ivreſſe ne répand-t'elle pas dans tous

les fens de l'heureux mortel qu'elle préfére ! *Comparez le plaifir muet, fec & ftérile de l'Avare avec celui-ci.*

Mais ceux qui font cette defcription d'un homme hébêté d'amour & qui le mettent *avec fon Idole*, à-peu-près dans la pofition *de l'Ane de Buridan*, qui ayant également faim, & également foif, fe laiffa mourir entre un feau d'eau & une mefure d'avoine; ne font pas attention qu'ils raifonnent en Voluptueux, & nullement en Avares . . . Comme ceux qui plaignent l'Avare à caufe de la dureté & de la chicheté avec laquelle il fe nourrit, raifonnent en amateurs de la bonne chere & non pas en Avares... Un homme bien poffédé du Démon de l'Avarice, n'eft point du tout tenté d'une belle femme, ni d'une chere fplendide; au contraire, il regarde l'une & l'autre comme la pefte des coffres-forts... Il fera volontiers bonne chere hors de chez lui, encore fouffriroit-il qu'on lui en donnât fa part en argent; comme il exigeroit prefque qu'une femme le payât de fes careffes, ou du moins qu'elle tranfigeât avec lui de but à but... Car il ne fçauroit fur-tout comprendre qu'un homme fenfé puiffe donner de l'argent

à une femme, *ſouvent pour ſe mal porter. Harpagon*, vieux & parfaitement déplaiſant de ſa figure, ne vouloit-il pas encore trouver une femme, jeune, belle & riche? *Il faut que je touche*, diſoit-il ſans ceſſe.

Harpagon ſort à peine de la Couliſſe qu'il excite dans le Parterre des huées, qui recommencent chaque fois qu'on voit faire à ſa meſquinerie quelque nouveau tour de manége... Pourquoi cela? L'Avare feroit-il le plus ridicule des hommes? *Harpagon* ne pourroit-il pas tout auſſi bien rire lui-même des courbettes de l'Ambitieux, qui ſort du Cabinet d'un premier Miniſtre avec des proſternemens qu'il étend juſqu'au Valet de chambre qui tient le bouton de la porte; qui court ainſi plié, d'appartemens en appartemens juſqu'au milieu de la cour, où il commence à ſe redreſſer? *Harpagon* ne ſe divertiroit-il pas beaucoup d'un vieux mari jaloux, qu'il verroit avec ſa jeune épouſe dans une compagnie de Cavaliers galans & bien tournés... Ce viſage ému, ces lévres tremblantes, ces yeux effarés & pleins de défiance qu'il promene tour à tour ſur ſa femme & ſur ceux qui la complimentent; ce front

rechigné, & cet air de dépit qu'il ne ſçauroit cacher, quand ſa perfide répond plus gracieuſement qu'il ne voudroit aux politeſſes dont on l'accable . . . Toutes ces figures ne divertiroient-elles pas bien autant *Harpagon*, que les ſiennes divertiſſent les autres, lorſqu'il met un bout de chandelle dans ſa poche, ou lorſque ſon fils lui ôte ſon gros diamant du doigt, pour le donner comme de ſa part à la jeune beauté dont ce vieux fou eſt amoureux, & dont il veut faire ſa femme. Toutes les paſſions ont leurs ridicules particuliers, ni plus grands ni moindres; ils ne ſont que différens.

L'Avare de *Moliere* n'eſt pas peint dans le grand. . . C'eſt autant un caractere de Lézine que d'Avarice... Il y a des Avares qui, ſans pouſſer l'économie juſqu'à des allumettes & des bouts de chandelle, ont une maniere d'amaſſer beaucoup plus fine que celle d'*Harpagon*... Celui-ci n'eſt qu'un Avare des plus bourgeois; il reſſemble à ces Gueux enrichis, qui ont toujours peur de retomber dans leur premier état... Il eſt d'ailleurs ruſtre, groſſier, mal né, & trop ouvertement mal-honnête homme.... Mais il en eſt d'autres qui ſont

polis & gracieux comme des gens de Cour, & qui, avec cela ont encore toute la candeur & la franchise de l'honnête homme... Ils vivent avec noblesse & grandeur; & sans s'amuser à ménager une botte de navets, comme à aller voler de nuit l'avoine de leurs Chevaux, ils ont le secret par une prudence & par une économie d'un genre tout différent, d'amasser plus de richesses en six mois, qu'*Harpagon* selon la supposition n'en pouvoit amasser en six ans... *Moliere* n'a joué que les Avares du peuple; apparemment que de son temps il n'y en avoit pas d'autres.

Il ne faut pas confondre avec l'Avare, l'homme dur, fantasque, sordide & mesquin; on pourroit s'y méprendre, car il lui ressemble beaucoup. Il a d'*Harpagon* tout le rustre & le grossier; il en a la figure & l'encolure... Mais son Avarice n'est pas soutenue; elle est intermittente comme certaines fiévres... Il y a des jours où il vous rendra le service que vous lui demandez, quoi qu'il soit considérable, vû la rareté de l'argent; il le fera de mauvaise grace & d'une maniere à vous offenser; mais il le fera, & même sans intérêt. Un autre

jour vous ne lui auriez démandé que le quart du même service, qu'il vous auroit refusé avec encore plus de mauvaise grace... Il donnera à tel parent qu'il n'aime pas trop, une grosse somme, & plaidera contre tel autre pour mille écus, quoiqu'il ne le haïsse pas davantage... Peut-être prêteroit-il à usure à quelques personnes; mais ce ne sera jamais avec les intérêts exorbitans de l'Avare décidé... Sa figure & sa façon de se mettre sont précisément celles que *Despréaux* dans sa dixieme Satyre a dessinées d'après nature sur ce vieux Magistrat.

Tout poudreux, tout souillé;
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé;
D'une Jaquette en vain de pieces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.

Il a autant de plaisir à se mettre mal, que d'autres en ont à se mettre honnêtement ou magnifiquement. Il a un goût décidé pour les ventes qui se font après décès dans les maisons opulentes. Sa présence y est aussi nécessaire que celle des Huissiers-Priseurs. Il y achette des porcelaines, des tableaux, des bronzes, des

glaces ; & il en ſort rarement ſans avoir eu des priſes, avec les Fripiers, les Brocanteurs & ſur-tout avec une certaine vieille Comteſſe, qui eſt précisément en femme ce qu'il eſt en homme. Il vit durement, mais c'eſt encore moins par avarice que par goût & par ruſticité... Ces ſortes d'originaux ne ſont pas tout-à-fait auſſi foux que les Avares, ni tout-à-fait auſſi méchans... De fois à autres ils ſont plus de bien qu'eux, mais il n'en ont guere plus de mérite ; car ce n'eſt ni la juſtice, ni l'humanité, ni l'honneur qui ſont leur regle ; c'eſt le caprice qui varie ſelon les influences de la Rate... Cependant on pourroit douter s'ils ne ſont pas plus ridicules que mal-honnêtes gens, à ne pas prendre le terme dans le ſens étroit.

L'Avare & le débauché ſont également mauvais peres & mauvais maris... L'Avare ne dépenſe rien chez lui ni ailleurs... Le Débauché dépenſe tout ailleurs & rien chez lui... Il n'y a point de famille ſi pitoyable à voir que celle d'un Avare, ſi ce n'eſt celle d'un Débauché ou d'un joueur.

En un certain ſens, l'Avare aime ſa famille comme lui-même; car il ne s'habille ni ne ſe nourrit pas mieux qu'elle ;

toute la différence qui s'y trouve, c'eſt que ce jeu l'amuſe beaucoup plus, qu'il n'amuſe les autres... Il ne veut ni dépenſer ſon argent ni le laiſſer dépenſer; toute la différence qui s'y trouve, c'eſt qu'il tient cet argent, & qu'il ne veut pas le laiſſer tenir aux autres.

L'Avare n'amaſſe point pour lui, & il amaſſe ſi peu pour les autres, qu'il meurt ſouvent ſans vouloir dire où il a enterré ſon tréſor... O! l'homme utile à la ſociété. L'Avare reſſemble à l'Ambitieux, proportions gardées. La premiere ſomme que l'Avare amaſſe lui paroît d'abord conſidérable; puis bien médiocre, & après cela bien petite. L'Avarice eſt du même genre que l'ambition, elle n'en differe que par l'eſpèce.

On obſerve que l'indifférence pour l'argent peut produire le même effet que l'Avarice... Car il y a des Avares qui amaſſent tant d'argent, qu'ils n'en ſçavent pas le compte, & qu'ils oublient le lieu où ils l'ont caché. Et il y a des indifférens qui en ont quelquefois beaucoup plus qu'ils ne croyent. Ils ne prennent pas la peine de le compter; & ils oublient ſouvent où ils le jettent.

L'Avarice ſe fourre juſque ſur le Trô-

ne. *Vefpafien* entre un grand nombre de Princes nous en fournira la preuve... Il auroit voulu que fes mains euffent été les bafes de toutes les ftatues qu'on lui érigeoit ; & il auroit confenti qu'on eût jetté fon corps à la voirie, pourvû que de fon vivant on eût mis dans fes coffres les frais de fes funérailles... Nous ne lifons pourtant pas qu'il ait fait de folles dépenfes ; au contraire, quoiqu'il eût mis des Impôts jufque fur les Latrines, jamais Prince n'a dépenfé fon argent avec plus d'économie. Les befoins de fon Etat vraifemblablement étoient grands, après la folle prodigalité de *Caligula* & de *Néron*, & les ruines caufées par les Guerres civiles de *Vitellius* & d'*Othon*.

Pour un Prince né fur le Trône, l'Avarice doit être un fixieme fens ; c'eft par la générofité, la libéralité, l'humanité & la bienfaifance, que fes premieres affections doivent fe produire au dehors.

L'Avarice comme tout autre défaut n'eft pas toujours perfonnel, mais il s'étend quelquefois fur toute une Nation, de même que l'efprit de vengeance & d'Orguëil ; de même que la Pareffe, l'Ivrognerie & la Lubricité.

Les Grecs ont été Avares dans tous les temps ; mais dans ces derniers siecles, ils ont laissé à la postérité le monument le plus affreux de la plus honteuse Avarice . . . C'est la Ruine de la Capitale de leur Empire par *Mahomet Second*, qui pour lever le Siége & se retirer, ne demandoit que cent mille ducats chaque année . . . Les Grecs furent tellement aveuglés par leur Avarice, qu'ils aimerent mieux voir l'Emule de Rome réduite en cendres, leurs parens & leurs amis massacrés ; leurs femmes & leurs filles traitées avec la derniere infamie . . . On répondra que les Grecs ne vouloient pas s'avilir en payant un tribut à ce Chef de Brigands ; & qu'il vaut mieux tout perdre que de perdre l'honneur. Mauvaise défaite ! N'y avoit-il pas déja long-temps que les Empereurs d'Orient s'étoient rendus la honte & l'exécration de la Chrétienté, en donnant leurs filles aux Chefs de ces mêmes brigands, & en faisant servir leurs fils, & en servant eux-mêmes dans le corps des Janissaires . . . La premiere teinture de la politique apprend qu'en certaines circonstances, il est avantageux de se délivrer d'un ennemi puissant, en lui payant un tribut, parce qu'on se donne

le temps par-là de rétablir ſes forces & de n'en payer aucun... C'eſt imiter le Voyageur qui jette au Larron ſa bourſe dans le chemin, & qui lui caſſe la tête pendant qu'il la ramaſſe.



CHAPITRE XLVI.

De la Vengeance & du Duel.

LE premier effet de la Vengeance, c'est le deshonneur. Un homme a, dit-il, été offensé dans son honneur, par un autre homme qui n'en avoit point, ou qui n'étoit pas dans son bon sens; (parce qu'il est évident qu'il n'y a que des mal-honnêtes gens ou des foux qui veuillent être Calomniateurs.) Quoi qu'il en soit, l'offensé se fait un devoir essentiel de lui rendre la pareille, en devenant Calomniateur comme lui... Si dans ce genre de combat il parvient à l'égaler ou à le surpasser; il appellera cela s'être vengé en homme d'honneur. La Vengeance, dit un Auteur, est un genre d'Escrime où celui qui fait le mieux, fait le plus mal.

(a) Nous aurions dû, selon l'ordre naturel, placer ces deux derniers Chapitres immédiatement après celui de l'Orgueil; mais nous avons mieux aimé, à cause de leur importance, les garder pour la conclusion de l'ouvrage.

Il y a des remedes qui ſont pires que les maux auxquels on veut remédier ; tous ceux que la Vengeance préſente ſont de cette nature. Un Cavalier veut relever le prétendu deshonneur fait à ſa famille par quelques propos indiſcrets... Il tue celui qui les a lâchés, & il ſe fait pendre . . . Le deshonneur de ſa famille n'eſt-il pas bien réparé ?

Que gagne un mari qui parvient à aſſaſſiner ou à faire aſſaſſiner celui qu'il regarde comme le corrupteur de ſa femme ; & qui l'eſt beaucoup moins que celui qui l'a précédé, & qui ſouvent le ſont moins l'un & l'autre que lui-même, ſinon d'être bien aſſuré que ſa femme n'aura plus de commerce avec celui-là ? C'eſt toujours un de moins, dira-t-il ; mais c'eſt bien peu de choſe ſur un nombre indéterminé... On ne parle pas des ſuites ordinairement très-périlleuſes & très-infamantes de l'aſſaſſinat... Perſonne ne les ignore. Mari, mettez ordre à la conduite de votre femme ; c'eſt encore le plus ſûr ; & ne puniſſez pas les autres hommes d'un vice que ſouvent vous lui avez communiqué. *Mentis cauſa malæ ſæpè eſt & origo penes te*, dit *Juvenal*.

On a dit de *Céſar*, qu'il n'oublioit

que les injures... Bel éloge ! Ce qui a fait tant d'honneur à un si fameux Héros, pourroit-il deshonorer un Particulier ? On dira que *César* avoit la puissance en main, & qu'il est bien doux de pardonner à un ennemi qu'on tient atteré... Mais premierement outre que ceux qui disent cela ne pardonnent pas même à l'ennemi qu'ils tiennent atteré, c'est qu'ils ne sçavent pas l'Histoire de *César*, puisqu'il a pardonné des injures très-griéves, n'étant encore que particulier... On répliquera que c'étoit par prudence, parce qu'ayant des vûes d'ambition, il ne vouloit pas qu'une querelle privée, le retardât dans sa marche... Que cela prouve-t-il ? Sinon que sans se deshonorer on peut dissimuler une injure par prudence ; & que ce n'est pas toujours un défaut de cœur qui fait oublier l'offense ; mais un plus grand avantage. Dira-t-on que *César* vivoit dans une République ? C'est pour cela même qu'il lui étoit bien plus permis de se venger... Ajoûtera-t-on que nos principes sont bien différens de ceux des Romains ? Il seroit bien singulier que dans ce seul article, nous crussions avoir en général plus de sagesse & plus de

courage qu'eux; & en particulier plus que *César*!

Presque tous les Moralistes pour décrier la vengeance, disent que c'est la passion favorite des femmes. *Vindictâ, nemo magis gaudet quàm fœmina*... Cela est dit en l'air & sans fondement. C'est pour égayer la conversation que les hommes se disent bien meilleurs que les femmes; ou du moins ils oublient dans ce moment que c'est le Sexe le plus noble qui a défiguré mille fois l'Univers... Ils oublient que les Brigandages, les Meurtres, & les Crimes les plus atroces en sont comme l'appanage. La vengeance des femmes comparée à celle des hommes, est un feu de paille, comparé à celui de la foudre... Celles-ci se vengent par la langue, ou tout au plus, quand ce sont des femmes de la lie du peuple, avec les dents & les ongles comme les enfans. Ceux-ci se vengent avec le fer, le feu, le poison & les libelles les plus affreux. Quelques Reines se sont cruellement vengées; mais c'étoit bien autant parce qu'elles étoient toutes puissantes, que parce qu'elles étoient femmes. Ne pourroit-on pas citer de Rois qui se soient vengés avec

au

au moins autant de cruauté? Il faut avoir l'ame bien grande, pour ne faire que ce qu'on doit, quand on peut faire tout ce qu'on veut!

> Tout est prêt, & déja dans mon cœur furieux,
> Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux;
> Je vais être vengé!

Pour donner une grande idée du plaisir qu'il y a de se venger, on a toujours dit, & sans réflexion, que la Vengeance est le morceau favori des Dieux... On l'a donné aux femmes comme une marque de foiblesse, & voilà qu'on le donne aux Dieux, comme une marque de sagesse... Tout ceci implique contradiction... Mais de quels Dieux veut-on parler? Des Dieux chimériques du Paganisme, encore plus vicieux que les plus Scélérats des hommes? Si les Payens lorsqu'ils étoient sages & honnêtes gens, croyoient eux-mêmes qu'il y avoit une infinité de choses dans lesquelles ils ne devoient pas imiter leurs Dieux; pourquoi en auroient-ils excepté la Vengeance, qui est celui de tous les crimes le plus inutile? Les Vicieux ne doivent servir d'exemple en rien que pour exposer la laideur du crime, & en don-

ner de l'horreur... C'eſt ce qu'a fait M. *Crébillon*, en mettant cette maxime qui enſeigne que la Vengeance eſt le plaiſir le plus parfait des Dieux, dans la bouche du plus Scélérat & du plus Méchant des hommes; quoique dans cette circonſtance il ne diſe rien que de véritable, eu égard à ſes Dieux.

Mais c'eſt une ignorance craſſe que de ſe perſuader comme le vulgaire, que Dieu aime la Vengeance à-peu-près par le même motif que nous, c'eſt-à-dire, par foibleſſe & par orgueil; car voilà les deux cauſes de la Vengeance... Ce n'eſt connoître ni la nature de Dieu, ni celle de la vengeance... Par l'Orgueil nous voulons nous élever au-deſſus de nos égaux; Dieu n'en a point, & n'en peut avoir... Le plus fier & le plus puiſſant des hommes lui eſt auſſi parfaitement ſubordonné que le plus chétif reptile... Par la Vengeance, nous avouons que nous avons été bleſſés, & qu'il y a eu en nous une diminution de bien être. *Ultio, Doloris eſt Confeſſio*: dit *Séneque*. Ce qui admet encore néceſſairement tout au moins l'égalité... Or quel eſt l'égal de Dieu pour qu'il puiſſe lui faire ſubir une diminution de bien être, & le forcer par la douleur, à

ſe venger, c'eſt-à-dire, à ramaſſer toutes ſes forces pour lui réſiſter & rendre tous ſes efforts inutiles : Dieu punit ou il châtie ; mais il ne ſe venge point... On a donné à la punition & au châtiment le nom de vengeance pour s'accommoder aux idées humaines, qui vont toutes à nous prendre nous mêmes pour regle dans les jugemens que nous hazardons ſur les choſes que nous ne connoiſſons pas.

Un Prince abuſe de ſon autorité, & pouſſe le crime juſqu'à l'excès... Un Tyran le détrône ; voilà le châtiment. Le Tyran ne tarde pas à être détrôné à ſon tour ; voilà la punition de ſa perfidie & de ſes autres crimes... Il n'y a là dedans de vengeance que relativement à nos idées, parce qu'il nous ſemble que Dieu ait eu deſſein de faire ce que nous aurions fait. Mais ce que nous aurions fait par colere, par haine, par reſſentiment ou par des vûes d'amour propre, Dieu l'a fait par juſtice & par la ſageſſe d'une économie qui fait entrer les crimes mêmes, & les paſſions des hommes dans l'ordre de ſa Providence. Les crimes des hommes déplaiſent à Dieu, en ce qu'ils troublent l'ordre qui conſtitue l'eſſence de leur bonheur ; mais c'eſt relativement à eux-mêmes ; & non pas relativement à

lui . . . Le bonheur des hommes ne peut augmenter le ſien, ni leur perte l'altérer . . . Il eſt trop ordinaire à ceux qui réfléchiſſent peu, de prendre l'effet pour la cauſe, & certaines apparences pour la réalité.

Ainſi bien loin que la paſſion de la vengeance appartienne à la Nature Divine & toute Puiſſante, *comme quelques Eſprits ignorans & légers ſe l'imaginent*, par un *faux Préjugé puiſé dans leurs vices*; c'eſt qu'elle n'appartient qu'à la nature animale ; parce qu'il n'y a que l'Animal qui ayant été bleſſé, ſe rue par une détermination phyſiquement néceſſaire ſur la cauſe la plus prochaine de ſa douleur ; au lieu qu'il n'y a que l'homme qui puiſſe librement ſe contenir par la réflexion & la conſidération de la juſtice. On apportera inutilement l'exemple *du Lion* qui pardonne, dit-on, aux animaux qu'il tient terraſſés, & qui étranglent ceux qui lui réſiſtent... Mais on ſe trompe fort, ſi on ſe perſuade que cette clémence apparente ſoit morale, c'eſt-à-dire, ſoit produite par un ſentiment que *le Lion* auroit de la clémence.. Il n'y a pas plus de Moral dans ſon acte que dans un boulet de canon qui mollit contre un ballot de laine, qui ne lui ré-

ſiſte pas, & qui réduit en poudre le marbre qui lui fait obſtacle. Pas plus que dans un vent impétueux qui ſemble ſe contenter de plier le Roſeau, pendant qu'il briſe & déracine les chênes.

Lequel des deux nous cauſe le plus d'admiration, & nous inſpire le plus d'amour, ou de *Céſar* qui étant revêtu de la ſouveraine puiſſance, jette au feu les Mémoires d'une conſpiration formée contre lui, pour n'être pas obligé d'en punir les Auteurs; ou de *Caligula* qui envoye poignarder juſque dans leurs maiſons, les chefs du Sénat & du Peuple à cauſe d'un preſſentiment ou d'un rêve? Il y a un Héroïſme dans le procédé de *Céſar* qui ravit & qui touche les plus déterminés vindicatifs; & il y a une injuſtice, une cruauté & une extravagance dans la conduite de *Caligula* qui leur donne de l'indignation, & leur inſpire de la haine. *Céſar* n'a été clément que par politique, dira-t'on; cela ſe peut; mais on n'en ſçait rien; du moins y auroit-il de la témérité à aſſurer qu'il n'ait jamais pardonné que par ce motif. Il auroit été ſouvent cruel & barbare, ſi la clémence ne lui eut pas été chere, & il avoit aſſez de philoſophie pour ne pas agir comme une bête en pardonnant.

Philippe, pere d'*Alexandre*, ne voulut pas faire passer au fil de l'Epée, les Habitans d'une certaine Ville, parce qu'en l'assiégeant il avoit été blessé. Cette Politique est sage & bonne en ce qu'elle enseigne aux Rois à ne pas agir par colere, ni par un ressentiment personnel; mais par justice.

Adrien étant parvenu à l'Empire, dit à un de ses ennemis, *te voilà sauvé: car je suis le maître.*

Il n'y a rien de si ferme, dit *Ciceron*, qui ne puisse être renversé & abattu; il n'y a pas d'ennemi si redoutable qui ne puisse être vaincu; il ne faut pour cela que l'effort d'une vertu physique. Mais vaincre son ressentiment, commander à sa colere, se prescrire des bornes dans la victoire, relever un Ennemi, puissant par sa noblesse, par sa capacité, par sa valeur; & non-seulement le relever après sa chûte, mais le revêtir de plus grands honneurs; & ne faire d'aussi grandes choses, que parce qu'il n'est pas juste de sacrifier à une inimitié personnelle, un Citoyen utile à la Patrie: c'est se rendre semblable non pas seulement aux plus grands hommes; mais c'est exprimer de toutes les perfections divines celle qui nous touche le plus. *Hæc qui faciat non*

ego eum cum summis viris comparo, sed Deo simillimum judico.

C'est une Maxime communément reçue, *que la vengeance est un bien plus doux que la vie même*. . . Si on veut examiner de près le caractere & la conduite de ceux qui adoptent cette cruelle Maxime, on trouvera qu'ils sont les plus injustes & les plus impertinens envers tout le monde, & qu'ils ont autant d'indulgence pour leurs propres sotises, que de dureté & d'inflexibilité pour les fautes les plus légeres des autres... Ils sont fiers, hautains & outrageux, & se persuadent qu'on doit tout accorder à la transcendance de leur mérite. L'honneur ne doit-il pas être bien glorieux d'avoir de tels champions!

L'oubli d'une injure est nécessairement regardé parmi les gens d'un certain état, ou comme une lâcheté, ou comme une vertu roturiere.

Qui céde à la pitié, mérite qu'on l'offense.

On n'assassine point son ennemi; ce seroit une lâcheté infame; mais on le force de se battre: on laisse au peuple à se venger par des injures réciproques.. Un homme noble ou vivant noblement

& sur-tout un Militaire est tenu sous peine de deshonneur de tirer raison l'Epée à la main des outrages faits à sa réputation, & qui intéressent les devoirs de son Etat d'une maniere à l'en faire juger indigne par tout le monde, s'il les dissimuloit. Mais qu'entend-t'on par ces outrages ? Seroit-ce, par exemple, le reproche qui seroit fait à un Gentilhomme, de n'être qu'un Débauché ? De n'ouvrir la bouche que pour mentir ou pour mal parler de gens qu'il ne connoît pas, ou qu'il ne connoît que sur de mauvais rapports ? Seroit-ce de lui reprocher qu'il regarde comme une plaisanterie de manquer à sa parole ; de faire cent faux sermens pour assurer ce qu'il ne croit pas, ce qu'il sçait être faux, ou ce qu'il n'a pas envie de tenir ? Seroit-ce de lui reprocher qu'il passe tout le temps de sa vie sans aucune occupation honnête ; qu'il ruine des créanciers ou une famille pour entretenir des Prostituées ? Car voilà les outrages qui doivent être les plus sensibles, on ne dit pas seulement à un Gentilhomme, mais à tout homme d'honneur.

Seroit-ce encore, par exemple, de reprocher à un Militaire le manque de

courage dans une occaſion où il falloit en avoir, c'eſt-à-dire, d'avoir reculé lorſqu'il falloit avancer ? De s'être rendu incapable, par ſes débauches, de faire un ſervice que les circonſtances rendoient néceſſaire & indiſpenſable ? D'avoir perdu indiſcrettement au jeu, un argent qu'il ne devoit employer qu'à ſe ſoutenir décemment, à payer les gages de ſes Domeſtiques, à rendre exactement à ſes confreres les ſommes qu'ils lui avoient prêtées dans ſon beſoin ; ſeroit-ce d'avoir parlé en termes peu meſurés de la conduite de ſes Supérieurs ? Car voilà à peu près, ſelon les regles de l'honneur, ce qu'on peut reprocher de plus offenſant à un Militaire. Voici ce que nous répondons.

Un Gentilhomme & un Militaire ſont infailliblement connus l'un & l'autre pour ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, pour gens de probité & d'honneur, ou pour des hommes ſans honneur & ſans probité... Dans le premier cas, les injures retomberoient à plomb ſur ceux qui les leur feroient : un homme bien bâti ne ſe fâchera jamais contre ceux qui lui diroient qu'il eſt boſſu, parce que tout le monde voit bien le contraire ; de même qu'un vrai Sçavant ne s'offenſera jamais

que des Ignorans & des Idiots lui reprochent son peu de lumieres... Dans le second cas, le Gentilhomme & le Militaire s'arrogeroient un privilége bien étendu, si manquant à toutes les obligations de leur état, & à toutes celles de l'honneur le plus commun, ils prétendoient encore à l'estime générale. Si des reproches aussi justement mérités engageoient à réformer une conduite deshonorante; cela seroit bien au moins aussi glorieux que de vouloir l'autoriser & la défendre à la pointe de l'Epée.

Il est hors de doute qu'il n'y a qu'un Frénétique & un homme généralement deshonoré, qui puisse manquer essentiellement à un homme estimable & généralement estimé; comme il n'y a qu'un scélérat déterminé, & un homme perdu de cœur & d'esprit, qui puisse prétendre au privilége d'être infame avec honneur.. C'est donc conséquemment contre des hommes deshonorés ou foux qu'il faut se battre.

Je sçais de science certaine, disoit un Brave fort connu, que les hommes de cœur n'offensent jamais de propos délibéré, & qu'ils ne se servent de leur courage que lorsqu'ils sont attaqués.

Ce n'est pas toujours pour des chosesqui

intéreſſent eſſentiellement la Réputation que les gens ſe battent. Au contraire cela arrive rarement ... A moins qu'on ne veuille faire dépendre la réputation d'une parole, d'un ſourire, d'un geſte, d'un cheval, d'un chien, d'une carte, &c; d'un ſoupçon de préférence pour un autre cavalier de la part d'une Coquette dans une Danſe.

Les Romains ont été plus ſouvent condamnés pour avoir combattu ſans ordre, ou trop long temps, que pour avoir fui. Cependant ces mêmes hommes pardonnoient volontiers une injure perſonnelle. C'eſt Salluſte qui le dit. *Acceptâ injuriâ, ignoſcere quam perſequi malebant.*

Seroit-il poſſible qu'il n'y eût que le défaut de courage, c'eſt-à-dire, de hardieſſe, qui pût empêcher un Gentilhomme ou un Militaire de ſe battre, & qu'on dût être bien fondé à croire qu'ils manquent d'honneur l'un & l'autre, quand ils refuſent d'en donner des preuves auſſi folles & auſſi équivoques? C'eſt uſurper le droit du Souverain, que de ſe faire juſtice ſoi-même; & le Gentilhomme & le Militaire ſe rendent ſpécialement coupables envers lui, lorſqu'ils répandent leur ſang pour des motifs étrangers à ſon Service. L'Etat n'a aucunement beſoin

de gens qui se battent en Duel ; mais de ceux qui se battent à la tête d'une Armée, ou qui montent hardiment à la Breche. On vous dit de tels & tels qu'ils ont du courage comme des Lions, & rien n'est plus vrai ; examinez les en détail, & vous trouverez que c'est moins un courage qu'une férocité animale, & une audace de frénétiques à mépriser les malédictions de la Renommée, & à regarder de sens froid l'atrocité des plus grands crimes.

On dira peut-être, pour donner du relief au Duel, que les Souverains ne l'ont pas dédaigné, puisque l'Empereur *Charles-Quint* a bien fait présenter un cartel à *François* Premier, Roi de France ... Mais c'est vouloir autoriser une folie par l'exemple d'un Prince que sa sagesse abandonna dans cette circonstance .. Ce n'est pas là le trait le plus brillant de son histoire ... Il y a des gens à qui une grande & continuelle prospérité, ne fait pas moins tourner la tête que l'extrême adversité. Ses victoires & ses Flateurs lui avoient enflé le courage, & il comptoit que la Fortune ne devoit pas moins se déclarer pour lui dans un combat singulier que dans une bataille ... Cela eut été pourtant au moins fort douteux.

Quoi qu'il en soit, s'il n'a montré ni prudence, ni dignité en présentant un cartel à un Monarque comme lui & son Allié, celui-ci n'en eut pas montré davantage à l'accepter ... Les Rois sont à leurs Etats; & il n'est ni de l'utilité de leurs Peuples, ni de leur Dignité à eux-mêmes d'exposer leur honneur & le salut de leurs Royaumes à la bizarrerie d'un hazard, qui dans les combats singuliers décide du moins aussi souvent que l'adresse & le courage. *Charles* pouvoit-il croire qu'on accepteroit son défi, & que tous les Sujets d'un Roi tendrement aimé, ne s'y opposeroient pas par leurs prieres & par leurs larmes? Avoit-il lui-même assez mauvaise opinion du zele & de l'attachement des siens, pour se persuader qu'il ne trouveroit pas d'opposition de leur part? Mais n'imitoit-il pas un peu ces mauvais Garçons qui ne veulent se battre dans la rue, que parce qu'ils esperent que les passans auront la charité de les séparer? Comment cet Empereur qui s'intituloit si fierement le successeur de *César*, & qui comptoit bien au moins le valoir, ne s'est-il pas plutôt piqué d'imiter sa prudence? Celui-ci n'a jamais fait le *Capitan*; & s'il a présenté un Cartel à *Pompée*; la proposition étoit là

bien à sa place... Ils n'étoient Rois ni l'un, ni l'autre, mais Sujets de la même République, & Citoyens de la même Ville... L'avantage étoit sensible. Le sang de plusieurs millions d'hommes eut été épargné; & non-seulement la République Romaine, mais tout l'Univers eussent infiniment gagné s'ils se fussent tués tous deux. *Alexandre* étoit fou, mais il ne l'étoit pas assez étant Roi, pour mettre sa gloire à l'aventure, en présentant un Cartel à *Darius* ou à *Porus*... Long temps avant *Charles-Quint*, deux des plus grands Rois de l'Europe eurent presque envie de vuider leurs Querelles par un combat singulier... Mais cette vaine montre de valeur inspira si peu de respect à leurs Armées, qu'elles disoient hautement, & par une raillerie bien placée, qu'il falloit que les deux Rois, dont l'un étoit campé au delà de la Riviere de Seine, & l'autre en deça, se battissent sur le pont de Mante qui les séparoit, & qui tomboit tellement en ruine, qu'un Chien n'auroit pû y passer sans risque.

Dans le temps que les *Ducs de Bourgogne & les Ducs d'Orléans* se donnoient des Rendez-vous pour se battre comme de simples Capitaines d'Infanterie, il

n'étoit guere possible que des exemples aussi illustres & aussi dangereux ne portassent toute la Noblesse à s'égorger ; aussi n'y manquoit-elle pas... Il n'a pas été nécessaire pendant plusieurs siecles que la Guerre fît perdre à la France ses plus braves hommes, par milliers... Les querelles de jeu, de vin, de femmes, des antipathies de Province & de Nation faisoient le même effet... Mais que le mauvais exemple a bien plus de force que le bon ! Il y avoit déja du temps que les Princes étoient devenus sages sur cet article, lorsque les Gentilshommes & les Militaires étoient encore foux. N'étoit ce pas un grand relief pour *Bussi d'Amboise*, surnomme le *Brave*, unique Héritier d'une Noble & ancienne Maison, de faire le métier d'un *Spartacus*, & d'entraîner par son exemple une infinité de jeunes Gentilshommes, qui comme lui mettoient toute leur gloire dans des exploits de Gladiateurs & d'Assassins, puisqu'ils comptoient avoir perdu leur journée, quand ils ne s'étoient pas signalés par des meurtres ? Aussi, ce Brave si renommé, est-il mort comme il avoit vécu, c'est-à-dire, en se battant dans une circonstance où il ne pouvoit prétexter ni l'honneur ni la Justice...

Telle eſt la fin ordinaire des *Tueurs de gens.*

Lorſque nos Cavaliers querelleurs mettent le nez par hazard dans un Livre, & qu'ils voyent que les premiers hommes ſe battoient à coups de poings & à coups de pieds; ils hauſſent les épaules & diſent que ces gens là étoient bien ſots; mais ils ne peuvent pas dire qu'ils étoient lâches . . . Lorſque continuant leur lecture, Ils voyent que les enfans de ces premiers hommes s'étant un peu civiliſés, ont fait durcir des bâtons au feu, & les ont employés comme des armes offenſives & défenſives; ils ne les trouvent guere moins ſots que les peres; & non pas moins Courageux... Mais lorſqu'ils ſont parvenus à ce Siecle maudit, ou l'Avarice fouillant les entrailles de la terre y trouva le fer, que la Vengeance & la Cruauté aiguiſerent auſſi-tôt; c'eſt là qu'ils triomphent! Voilà des hommes! D'où il réſulte infailliblement ſelon leurs principes que ceux qui ſe battent ont du courage, de quelque maniere qu'ils ſe battent, & que toute la différence qui ſe trouve dans cette circonſtance, entre deux Cavaliers & deux Portefaix, c'eſt que ceux-ci ſe battent à coups de bâton, & ceux-

là avec une épée . . . Conféquemment un pouce d'adreffe, & deux pieds & demi de fer ou environ, font tout le mérite, tout l'honneur & tout le brillant du Duel.

Pourquoi le Piftolet eft-il rarement d'ufage dans le combat fingulier ? Seroit-ce parce qu'il eft trop décifif, ou parce qu'il fuppofe moins d'art ? La premiere raifon fuppofe moins d'intrépidité; la feconde n'en fuppofe guere davantage; puifqu'il y en a beaucoup qui ne fe battent que parce qu'ils fe fient fur les leçons de leurs Maîtres d'Efcrime. Et en ce cas, *ce n'eft pas faire affaut de courage, c'eft faire affaut d'adreffe.*

Pour qu'un Duel fût dans les formes, il faudroit égalité d'Armes, égalité de force, d'adreffe & de courage . . . En quoi eft-il glorieux d'avoir eu une Lame ou plus longue ou plus large ou d'une meilleure trempe ! Quelle gloire de vaincre un homme qui perd la tête, qui n'a pas de vigueur, ou qui ne fçait pas fe battre !

Ceux qui difent que la Loi contre le Duel deshonore ceux qui l'obfervent, devroient faire attention que c'eft moins la faute de cette Loi, que celle du Pré-

jugé qui ne reconnoît point de Loi ; mais le préjugé est une erreur. Au reste on peut dire du Duel, en quelque maniere ce que le *Grand Bossuet*, disoit de la Comédie. *Il y a les plus fortes raisons contre ; & de grands Exemples pour*... Mais si c'étoit une Maxime, que les Exemples fussent des décisions ; cette maxime meneroit si loin & engageroit dans de tels labyrinthes, que l'on ne pourroit plus se retrouver. La carriere seroit ouverte à tous les vices & à tous les crimes. Les Exemples ne font Loi que pour la justice & la vertu.

Les Romains sçavoient lancer le Javelot ; ils sçavoient allonger adroitement un coup d'Estoc, & asséner *proprement* un coup de Sabre... Ils se servoient avec beaucoup d'avantage de la Pique & de la Lance, mais ils ne faisoient un usage sérieux de tous ces talens que dans les Armées... Ils se battoient là en Duel très-volontiers contre quelques Braves de l'Armée ennemie qu'ils défioient, ou qui venoient les défier... *Ce qui ne valoit rien encore.* D'autant que la défaite de l'un des deux Champions ne manquoit pas d'être regardée comme un présage sinistre d'une part ou de l'autre, & pouvoit par-là ra-

lentir ou faire perdre le courage au Corps d'Armée... Rien n'eſt plus dangereux que de remettre le ſort du plus grand nombre, à l'adreſſe ou au bonheur des particuliers dans une circonſtance déciſive . . . *David*, encore enfant, tue le Géant *Goliath* d'un coup de pierre au milieu du front; les *Philiſtins* prennent auſſi-tôt la fuite, & tournent le dos en déſordre; *n'étoit-ce pas là un puiſſant motif de crainte que d'avoir perdu un homme qui leur étoit aſſez inutile!* Mais ils avoient remis leur honneur & leur ſort à ſa valeur & à ſa force; & ils ſe crurent perdus dès qu'ils le virent renverſé. Ce qui prouve que ces conventions là *dépendent trop du hazard ou de la diſpoſition actuelle de l'homme, qui varie à chaque inſtant*, pour qu'il y ait de la prudence à les employer & à y compter. Mais pour revenir aux Romains; ce qui fait bien voir qu'ils étoient de grands Maîtres d'Eſcrime, c'eſt que les Sénateurs pour la plûpart dreſſoient eux-mêmes leurs Gladiateurs; & ce qui montre bien le cas qu'ils faiſoient de ces talens, *hors des Combats & des Batailles*, c'eſt que contens d'en poſſéder la théorie, ils en renvoyoient la pratique meurtriere aux Eſclaves qu'ils avoient

instruits, & qu'ils faisoient battre dans le Cirque, lorsque pour amuser le Peuple, & obtenir de lui les Charges qu'ils briguoient, ils le régaloient de Jeux & spectacles. La Grandeur Romaine ayant toujours été en déclinant depuis la ruine entiere de la République, & la Ville de Rome s'étant remplie de Barbares, qui s'avancerent aux dignités, & qui altérerent le caractere de Grandeur des Romains, comme ils corrompirent leur Langue; on vit des Chevaliers, des Sénateurs, des Consuls & même des Empereurs descendre sur l'*Aréne*, & se mêler avec les *Gladiateurs*, *les Mirmillons*, *les Rétiaires*, *les Lutteurs*, *& les Conducteurs de chariots dans l'Hippodrome...* Ce n'étoit cependant, ni la Vengeance, ni le ressentiment, ni la fureur qui les portoit à se battre; c'étoit la vanité & la ridicule ambition d'emporter les suffrages du Peuple; ambition basse & déplacée, que l'extravagance de Néron mettoit à la mode; de même que de monter sur les Théatres, avec les Acteurs, les Farceurs, les Pantomimes & les Musiciens, *pour remporter une Couronne de Persil.*

Les François & presque toutes les autres Nations de l'Europe, imiterent les

Romains, & agirent d'abord plus noblement qu'eux ; car ils ne se mêlerent point avec des Esclaves, ni même avec des hommes du Peuple . . . Dans les Fêtes royales & publiques, lorsque les Princes & les Rois étoient obligés de tenir *Table ouverte à tous venans & Cour pléniere*, les Chevaliers, pour l'honneur & le divertissement des Dames, se battoient *à Lances mornées & à Epées rabattues ;* & celui-là étoit réputé le plus adroit & le plus valereux qui demeuroit plus long-temps dans l'*Estour & dans le Béhourdis*. . . On a vû des Princes & des Monarques s'y porter pour *Tenans, & soutenir le Pas trois jours entiers*. . . Ces spectacles, nommés *Tournois*, étoient agréables, remplis de pompe & de dignité ; le sang ne les souilloit jamais, que par accident, comme il arrive quelquefois en toute autre Fête publique . . . La Victoire qui y présidoit n'étoit autre que cette Déesse, dont les Graces & les Amours forment le Cortége . . . Mais ils prirent fin, *comme ces Jeux de Collége, qui sont ordinairement interdits, lorsqu'un Principal ou un Préfet y ont été blessés, à leurs fenêtres, ou en traversant la cour.*

C'est le propre de tous les animaux

hargneux, comme nous l'avons déja observé, de ne pouvoir jouer long temps ensemble sans se mordre... D'autres spectacles inventés & dirigés par l'Enfer, parurent sur la Scène... La Victoire y présida habillée en furie; on voulut vuider tous les différens par les Armes; *il fallut se battre à Outrance; à Fer émoulu; à Epées tranchans & poignans, avec des Brans d'acier bien acérés, à la Pique, à la Lance, à la Hache & à la Massue...* On fit d'horribles sacrifices à la Fureur, à l'Orgueil, à la Vanité; la Mort se mit dans les deux Partis, & on ne vit plus que des Funerailles. *Homere*, dit, quelque part, *que la Bravoure est la seule entre toutes les vertus qui soit sujette à des transports fanatiques, & à des agitations de frénésie.* On s'en étonnera moins quand on fera attention que l'Amour y avoit souvent la plus grande part... Il n'y avoit si bonne Fête dans aucune Cour de l'Europe qui ne fût troublée en quelque maniere, par l'arrivée de plusieurs Quadrilles de ces Braves, qui venoient tenir le Pas en l'honneur d'une Dame contre tout Chevalier *qui seroit assez discourtois, pour ôser dire qu'il y en eût au monde une plus accomplie.* C'étoit le régne des *Grize-Gonelles*, des *Plante-*

Genêts, (a) *& de ces Paladins qui vous pourfandoient jus les Arçons, les Géans les plus outrecuidés* . .. . De ces Preux sont sortis les Chevaliers errans *ou Redresseurs de tort ;* de ceux-là les *Dom-Quichotes ;* & enfin les *Rodomons* de nos jours. Les Dames prenoient un plaisir des plus délicats à voir leurs Chevaliers *s'égorger, s'éventrer, s'assommer* pour leur service ; mais elles les dédommageoient amplement d'un œil crevé, d'une partie du crâne enfoncée, d'un bras emporté, d'une vertébre brisée, en leur donnant avec un souris gracieux, *une de leurs Jarretieres, une Bague, un Brasselet, une tresse de leurs Cheveux* . . . *Les Portraits à tabatieres, ou les Tabatieres à portraits n'existoient pas encore.*

A ces Tournois à outrance, succéderent les Duels. Il y a des affaires qui demandent une prompte expédition, & qui à-peu-près comme certaines Causes, *se jugent sur le tapis*.. Lorsque le Gand étoit une fois jetté & relevé, les Braves offensés & offensans n'étoient pas toujours d'humeur à attendre qu'il s'en raf-

(a) Surnoms de certains, Grands Seigneurs fameux, par les prouesses de Chevalerie.

ſemblât d'une part & de l'autre un nombre ſuffiſant pour former un juſte Tournois; non plus qu'à attendre le jour de quelque grande Cérémonie, pour vuider leurs querelles en préſence du Roi, de la Reine, des Princes, Seigneurs & Dames de toute la Cour, qui aſſiſtoient à ces Combats ſinguliers, ſur des Amphithéatres hors les barrieres. Ce fut alors qu'on ne vit plus par toute l'Europe que des Formulaires, des Ordonnances & des Réglemens, pour s'entretuer *en tout honneur & toute cordialité.* Tous les Etats & toutes les Conditions s'en mêlerent. L'affaire la plus délicate, la plus importante, la plus embrouillée, la plus problématique & la plus douteuſe, étoit par cette voye, (*qui abrége effectivement bien des formalités*), auſſi promptement décidée *qu'au Paſſe-dix ou au Pair & non*... Le bon droit étoit toujours du côté du plus fort, du plus hardi, du plus adroit ou du plus heureux, c'eſt-à-dire, en peu de mots, *de celui qui tuoit & qui n'étoit pas tué*... Les gens de *Mainmorte* qui avoient un prétexte auſſi honnête qu'avantageux pour ne ſe point battre, avoient des Champions à leurs gages, qui ſe faiſoient tuer

pour

pour eux, en soutenant leurs droits ou en vengeant leurs injures ; on les appelloit *Abbés, ou Vicaires Chevaliers*. On voit dans l'Histoire d'Espagne de *Roderic de Tolède*, que le Roi Alphonse étant en différent avec son Clergé pour une chose assez indifférente à la Religion ; *(il vouloit faire introduire dans ses Etats la Liturgie Françoise ;)* ce Prince eut la complaisance de consentir que l'affaire fût vuidée par un combat singulier ... Mais l'Historien remarque qu'il n'y eut pas de bonne-foi du côté du Prince, *car quoique son Champion eût été vaincu par celui du Clergé, il ne laissa pas de faire exécuter ses intentions, comme s'il eût été Vainqueur.*

L'honneur d'une Impératrice, d'une Reine, d'une Princesse étoit rhabillé ou perdu pour jamais par une preuve de cette nature. Et cependant l'*Impératrice Marie d'Arragon*, femme de l'Empereur Othon III. laquelle par cette voie avoit été reconnue pour très-chaste & très-vertueuse Princesse, ne laissa pas d'être brûlée peu de temps après, par l'ordre de son mari, pour crime d'adultere aussi bien prouvé que l'avoit été son innocence peu auparavant.

Il faut convenir qu'un Empereur ou un Roi devoient faire un personnage

bien conforme à la dignité Suprême, lorſque de deux Braves qui entroient en champ clos, l'*Eſtradiote à la manche & le chapeau au poing*, pour ſe battre devant leurs Majeſtés, & devant toute leur Cour; l'un ſoutenoit *que l'Impératrice ou la Reine étoit chaſte*; *& l'autre, qu'elle avoit forfait à ſon honneur, & manqué conſéquemment au reſpect qu'elle devoit à ſon Seigneur & Mari*... Ils devoient être après cela bien aſſurés de la fidélité ou de l'infidélité de leurs épouſes! Ces Souverains ſi débonnaires & ſi ſoigneux de l'honneur de leurs femmes, ne reſſembloient pas mal au Roi *Admete*, qui chargea *Hercule* de deſcendre aux Enfers, pour en ramener la ſienne, ne croyant pas apparemment que la choſe valût la peine qu'il y allât en perſonne, ni qu'il courût d'auſſi grands hazards. Comme les idées changent! Quel eſt l'honnête homme qui voulût ſouffrir aujourd'hui *qu'on mît en ſa préſence l'honneur de ſa femme en problême*.

Quoi qu'il en ſoit, *& qu'il en ait été autrefois dans ces temps de ſtupidité*, la Défaite ou la Victoire dans le Duel n'a jamais pu & ne pourra jamais rien prouver en faveur du bon droit... Ne voyons-nous pas qu'*Hector* a été tué par *Achille*,

& *Turnus* par *Enée*? Et cependant quelle cauſe fut jamais plus juſte que celle de ces deux Héros! ſans parler des avantages perſonnels, qui preſque toujours ſe rencontrent plus d'un côté que de l'autre, mais qui ne ſuppoſent ni plus de bravoure, ni plus de juſtice. *Un faux pas, une mouche qui paſſera devant le nez ou qui entrera dans les yeux, un éblouiſſement, quelqu'un qu'on croira entendre ou ſentir derriere ſoi;* toutes ces circonſtances ou accidens, ne ſuffiſent-ils pas pour donner gain de cauſe au plus mal-honnête homme, ſur le plus juſte? Qu'on ſe rappelle *ce malheureux Gaulois*, qui fut vaincu par *Valerius*, parce qu'un Corbeau, pendant qu'il pouſſoit ſon ennemi, vint lui frapper les yeux de ſon bec & de ſes aîles. N'étoit-ce pas là une Victoire bien glorieuſe pour le Romain, & un motif bien fondé pour l'engager à en éterniſer le ſouvenir, en prenant le nom de *Corvinus*? Cependant & malgré toutes ces bonnes raiſons, c'eſt preſque un aphoriſme de cette Juriſprudence meurtriere, *que le Tué* a toujours tort, *quoique ſouvent il n'en ait d'autre que de s'être laiſſé tuer.*

Plus un homme a d'intrépidité naturelle, & moins le combat ſingulier doit

lui procurer de gloire.,. Plus un homme est né timide, & plus il l'emporte du côté de la gloire sur son Antagoniste, quand il force la nature & qu'il se résoud à se battre, parce qu'il n'y a qu'un puissant aiguillon d'honneur & la réflexion qui puissent lui faire surmonter les obstacles de son tempérament...., *La vertu est le prix de la violence*... Or quelle violence peut se faire un Brave de complexion toujours aussi-tôt prêt à se battre pour une boucle de cheveux qu'on lui aura dérangée en passant, que pour un soufflet reçu en pleine phisionomie? A moins qu'on ne veuille donner la préférence aux vertus de tempérament sur les vertus acquises, & que la réflexion fait naître.... Et alors *il n'y aura ni poltrons par leur faute, ni vaillans hommes par les sentimens d'honneur.,,*

Il y a tels hommes qui se feront couper un bras ou une jambe avec une extrême constance, & qui s'évanouiront à une saignée. Tel Général seroit intrépide & de sens-froid dans l'action la plus chaude, à qui l'apparition d'un spectre vraie ou fausse feroit perdre la tête, s'il se présentoit la nuit à son chevet. *Virgile* nous en fournit un exemple dans *Turnus*, qui, quoique brave jusqu'à la

témérité, manqua cependant de mourir de frayeur, lorsqu'*Alecton* lui découvrit sa hideuse figure... Un grand & fameux Général disoit, qu'il avoit plus peur d'un Scorpion que d'un Bataillon ennemi. Ce qui prouve que ceux qui se battent si volontiers en Duel, ne doivent pas toujours taxer de poltronnerie ceux qui le refusent... Ils peuvent avoir de la valeur, mais non pas de cette espèce, qui est le partage naturel de ceux qui n'ont de cœur que pour se battre, & qui hors de-là, s'ils sont bien appréciés, font plutôt la honte & l'embarras, que l'honneur & l'agrément des sociétés. Par où il est évident que se battre en Duel, n'est pas tant une marque de Courage, que la marque d'un certain Courage, qui peut bien se trouver dans l'homme d'honneur, mais qui ne fait pas l'homme d'honneur.

Il y a plus de ces courages de sang & de bile, tels que celui du Tigre & du Sanglier, qu'il n'y en a de réflexion ou d'honneur. Il y en a d'orgueil & d'insolence; il y en a de fatuité. Le vrai Courage n'appartient qu'à la justice.

Il y a des Gentilshommes à brevet, qui périroient plutôt mille fois que d'offrir à leur ennemi dans ce qu'ils appellent

une querelle d'honneur, rien qui approchât des soumissions que quelques Souverains ont faites à d'autres pour en obtenir la paix. Ils en ont honte quand ils lisent ces traits dans l'Histoire... Mais que ces Fanfarons sont ridicules avec leurs petits préjugés! Ne voudroient ils pas aussi que les Souverains fussent tenus de se gouverner selon les Loix les plus inflexibles de la Chevalerie? Il faut que pour le bien de leurs sujets, ils fassent quelquefois des choses que le plus mince Gentilhomme ne voudroit pas faire dans une querelle. Ce n'est pas à eux à se piquer follement sur le point d'honneur... L'intérêt de l'Etat veut, que sans préjudice de leur gloire, ils puissent offrir la paix à leur ennemi, ou la lui demander, sans se rebuter de sa fierté ni de ses dédains. Et bien loin que par-là ils sacrifient leur réputation, ils l'établissent au contraire, en se plaçant dans les Fastes au rang de ces Rois justes, qui ont plus régné pour leurs Peuples que pour eux-mêmes... *Charles VII.* s'est acquis une gloire immortelle par les soumissions qu'il fit faire au Duc de Bourgogne, redoutable par ses forces, & qui ne demandoit pas mieux que d'avoir un prétexte pour abî-

mer la France... Nos Braves qui jugent des choses comme ils les imaginent, c'est-à-dire très-mal, auroient mieux aimé sans doute que ce Prince se fût plutôt enterré sous ses ruines, que de demander la paix à son Vassal.

Qu'on ne nous apporte pas l'exemple de la fierté Romaine... Elle ne décide rien... Une République peut faire bien des choses que la Monarchie n'admet pas... Un Peuple qui n'a point de Maître, peut périr s'il le juge à propos; mais son Maître, quand il en a un, ne doit pas le laisser périr. Outre que voilà l'Historien Romain qui établit positivement, qu'il n'y a rien de si ignominieux que le salut de la Patrie ne puisse rendre glorieux & honorable. ***At fœda atque ignominiosa deditio est! Sed ea caritas Patriæ! &c. Subeatur ista quantacunque est indignitas*** &c. Les Romains n'étoient fiers que lorsqu'ils pouvoient l'être.

Un pere de famille est précisément dans le cas d'un Souverain. Car il n'y auroit rien de plus absurde que de soumettre aux Loix de la Chevalerie, dont l'objet, en plus d'une circonstance, n'est souvent rien moins qu'honnête, un homme chargé d'une famille, & de

lui faire sacrifier sa femme & ses enfans, quelquefois pour une prostituée ou pour une querelle de Cartes... Ce seroit renverser les Loix fondamentales de la Nature, de la Justice & de la Raison, & immoler le vrai Honneur à son opposé.

N'y a-t-il que celui qui est fondé en justice ou qui croit l'être, qui puisse avoir le courage de se battre ? Sans doute que non.... Celui qui a tort & qui le reconnoît intérieurement, peut bien avoir ce courage . . . Ainsi le courage de se battre ne prouve donc rien en faveur du bon droit, ni de l'honneur, puisqu'un Scélérat peut l'avoir. N'y-a-t-il que celui qui a le bon droit ou qui croit l'avoir, qui puisse tuer son ennemi ? Sans doute qu'un homme injuste avec connoissance de cause, peut avoir aussi cet avantage ? Ainsi la Victoire obtenue dans un Combat singulier ne prouve rien en faveur de la Justice ni de l'honneur.

Il y a des gens qui sont si odieux à tout le monde, & qui s'ennuyent si fort de leur propre existence, parce que leur cupidité souvent n'a pas la millieme partie des choses qu'elle souhaiteroit, qu'il semble que n'ayant pas le courage de se tuer eux-mêmes, ils cherchent quel-

qu'un qui veuille leur rendre ce bon office. La confidération d'avoir beaucoup à perdre contre des gens qui, en quelque façon, n'ont qu'à gagner, retient fouvent un homme prudent, & amateur de la vraie réputation... On reconnoît pour fon pareil celui contre lequel on fe bat.

Il y a de l'imprudence, dit *Jofephe* l'Hiftorien, à s'engager dans un combat fingulier, contre un homme qui ne defire rien tant que la mort; parce que nulle fureur n'étant égale à celle d'un défefpéré qui ne craint ni Dieu, ni les hommes; comme il n'y a point d'honneur à le vaincre, il y a de la honte à en être vaincu.

Voici ce qu'on lit dans un de nos Hiftoriens. *Ayant porté fon ennemi par terre, il lui donna plufieurs coups d'Epée, fans le pouvoir achever de tuer; tellement qu'il fut contraint de le laiffer en vie, après avoir néanmoins demeuré longuement pour le voir mourir.*

Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici d'un Sanglier qu'un Chaffeur perce à coup d'Epieu, fans pouvoir venir à bout de le tuer? L'Auteur parle pourtant d'un homme & d'un homme; ce qui prouve bien le cas que les Duéliftes font de l'humanité, & combien ils en font dignes.

On obſerve que le premier uſage des Duels, vient de ces *Sauvages* qui inonderent toute l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain ... Les Danois vuidoient tous les procès criminels & civils par cette voye expéditive & bien certaine ... Pour prouver qu'on me demande injuſtement une dette que j'ai déja acquittée, il faut que je me batte contre le Demandeur; au hazard qu'il ait encore ma vie avec mon argent ... N'étoit-ce pas là une Juriſprudence bien digérée! De chez les Danois, le Duel s'introduiſit chez les Saxons: des Saxons il paſſa chez les Lombards, & de-là chez les François ... De tels peuples n'étoient-ils pas alors bien polis, bien raiſonnables & bien judicieux ſur l'article de l'honneur, pour qu'ils doivent nous ſervir de modéles encore aujourd'hui?

On aſſure qu'il y a un Pays où le Duel eſt dédaigné. Lorſque deux Cavaliers s'en veulent, ils imitent les Rois; ils payent des gens pour ſe battre à leur place ... Mais les Rois ſont tenus de le faire, s'ils veulent mériter le titre de ſages, ſelon l'obſervation déja faite ... Quoi qu'il en ſoit, ces peuples, ſur cet article, ſont moins féroces que nous; mais ils ſont bien auſſi foux ... Ils ſont

ſujets à regarder comme glorieux, ce qui n'eſt que ſingulier... Car qu'y a-t'il dans cet uſage qui puiſſe flater la vanité? On ſent bien qu'elle doit être flatée par le Duel... S'ils croyent qu'il eſt peu digne d'un honnête homme de ſe battre contre ſon pareil, ils ont raiſon... Mais ſur quoi fondés ſe perſuadent-ils qu'il lui convient mieux d'en faire battre un autre à ſa place? Cette ſubſtitution peut-elle être juſte dans un Particulier? Celui qu'il fait battre, quoique de la lie du peuple, & payé pour cela, peut fort bien être un pere de famille qui ſe fera tuer pour un homme qui n'a pas de ſuite... Quel bien en revient-il au Public? Ne ſeroit-il pas plus à propos que les honnêtes gens qui, dans ce pays-là, ont des différens à vuider, & qui croyent qu'il n'y a ni gloire, ni honneur pour d'honnêtes gens à s'égorger les uns les autres, fiſſent battre des Dogues à leur place?

Lorſque nos Cavaliers liſent que les Gladiateurs ſe louoient au premier venu qui avoit le moyen de les payer, & s'entretuoient pour la ſomme convenue; cela leur paroît miſérable... Mais ne ſe livrent-ils pas eux-mêmes à la premiere chimere pour en faire autant, & n'en

ſont-ils pas encore le plus ſouvent très mal payés ?

Un Auteur a dit dans un Diſcours à Louis XIV, qu'on commençoit enfin à reconnoître que ce n'eſt pas mourir en brave que de mourir en fou, & d'en avoir un autre pour témoin . . . . Il le diroit encore plus véritablement aujourd'hui . . . Il n'y a guere plus que quelques petits Cavaliers ſubalternes qui ſe battent . . . Les braves dans la Nobleſſe & dans le Militaire ſe guériſſent de jour en jour de cette fiévre, & ſe gardent pour des occaſions plus glorieuſes & plus honnêtes. Se défendre quand on eſt attaqué n'eſt contraire à aucune Loi. *Hoc & Ratio doctis, & neceſſitas barbaris, & mos gentibus, & Feris natura ipſa præſcripſit*, dit Ciceron.

Un Roturier qui a une Soulieutenance & un plumet, ne compte plus être Roturier ; mais s'il ſe met ſeulement dans le cas de ſe battre, & que ſon affaire lui vaille *un Garde*, le voilà Gentilhomme ! Que fera-ce s'il ſe bat ? Que fera-ce s'il tue ? Il voudra entrer dans l'ordre de Malthe, & être reçu *Chevalier de Juſtice.*

Un jeune Cavalier ! Un beau Cavalier ! Un brave Cavalier ! M. le Chevalier ! Voi-

là le ton ordinaire d'un certain petit monde qui compte bien ne manquer ni d'esprit, ni de ſçavoir vivre. *Mais qu'eſt-ce qu'un Cavalier ou un Chevalier* ? Et à propos de quoi donne-t'on ſi libéralement ces titres à une infinité de jeunes gens du tiers-Etat, qui ne ſont ni Chevaliers, ni Cavaliers ? Seroit-ce parce qu'ils portent une longue Epée, des ſouliers plats, un chapeau relevé *à la Pruſſienne*, & parce qu'ils parlent continuellement d'affaires d'honneur... *En effet, ils ont tous les jours des affaires d'honneur*... Ecoutez-les, ils ne vous entretiendront d'autre choſe ... *Mais qu'eſt-ce que c'eſt qu'une affaire d'honneur?* Seroit-ce, par exemple, d'emprunter avec intention de ne jamais rendre ? de faire de faux billets & de fauſſes Lettres de change, *ſi on trouve des gens aſſez dupes* ? De n'épargner la réputation de qui que ce ſoit ? D'offenſer tous ceux à qui on parle pour peu qu'ils ſoient d'un ſentiment contraire ... Seroit-ce de dire d'une femme ou d'une fille auxquelles on n'a jamais parlé, *qu'on eſt du dernier bien avec elle* ? Seroit-ce de mettre les Proſtituées à contribution ? Seroit-ce d'inſulter tous ceux dont la phiſionomie déplait ? De n'avoir d'amis que pour la dé-

bauche ? De ne s'occuper à rien d'honnête ? De dogmatiser sur la Religion avec l'ignorance la plus crasse, & l'impiété la plus brutale, & de ne connoître ni Loix Divines ni humaines ? Est-ce là ce qu'ils appellent des affaires d'honneur, *c'est-à-dire où l'honneur est grievement outragé !* Au contraire ce sont toutes choses dont ils se glorifient ! En ce cas, ils ont raison de ne parler que d'affaires d'honneur ; *ils n'en ont effectivement guere d'autres.*



CHAPITRE XLVII.

Du Suicide.

LE Suicide eſt le dernier, & le plus grand des crimes que l'homme puiſſe commettre. Son principe eſt l'extrême Orgueil. Il peut être conſidéré comme une vengeance furieuſe que l'homme tire de lui-même, contre lui-même, contre ſes ſemblables, ou contre une Cauſe ſupérieure.

Un Ecrivain célebre établit trente-quatre cas où il eſt permis à l'homme de ſe tuer lui-même. C'eſt dire trop peu... Quand on poſe un tel principe, il faut dire qu'il n'y a pas d'occaſion où un homme ne puiſſe ſe défaire, ne fût-ce même que parce qu'il s'ennuye de vivre... Ce n'eſt pas même encore aſſez que de dire qu'il lui eſt permis; il faut dire qu'il le doit; & en voici la preuve, ſelon le même Auteur . . . N'établit-il pas cette maxime, Non-ſeulement qu'on peut ſe tuer ſoi-même, mais qu'on peut encore tuer les autres quand l'eſprit intérieur nous y pouſſe?

Et ſelon lui, cette impulſion intérieure, n'étant autre que celle de Dieu, n'eſt-il pas évident que celui qui y réſiſte ſe rend coupable ? Conſéquemment il eſt donc non-ſeulement permis de ſe tuer ſoi-même, mais on le doit ; il eſt donc non-ſeulement permis de tuer le prochain ; mais on y eſt obligé.

La fauſſeté de cette Doctine eſt démontrée par les ſeules conſéquences affreuſes qui réſultent de ces prétendues impulſions de l'eſprit intérieur, pour tous les crimes ſans exception, comme ſans diſtinction.

Aucun homme de bien, dit *Ciceron*, n'a été ſans inſpiration divine. Aucun homme de bien, dit *Sénéque*, n'eſt ſans Dieu. . . . Or comment *Ciceron* & *Sénéque* autoient-ils pu démontrer qu'il a été utile à la Patrie, & conforme à la juſtice que *Caton & Brutus*, tous deux hommes de bien ſe ſoient poignardés eux-mêmes ? Quelle inſpiration divine peut-on leur ſuppoſer dans une action qui a conſommé la ruine de la République ? Sur quoi ſont fondés les titres de vertu & de grandeur qu'une infinité d'Ecrivains leur ont prodigués ſans faire attention à ce qu'ils diſoient ?

Sénéque ne décide rien, lorſqu'il dit

que le Sage vit autant qu'il doit, & non pas autant qu'il peut. Car, premiérement, quel eſt l'homme ſuppoſé Sage, qui oſera décider qu'il a vécu autant qu'il devoit; & s'il le décide, par où le prouvera-t-il, puiſqu'étant forcé de convenir qu'il n'exiſte pas par ſa propre puiſſance, mais par celle d'une cauſe externe ſupérieure, il s'enſuit qu'il ne doit ceſſer d'exiſter que par l'autorité de cette même cauſe? Pourquoi d'ailleurs *Sénéque* n'a-t-il pas pratiqué lui-même ce qu'il a enſeigné aux autres? Lui étoit-il difficile de preſſentir ou plutôt de voir clairement qu'un Prince auſſi inſenſé & auſſi méchant que *Néron* ne pouvoit pas manquer de le faire périr, au prémier caprice? Que lui falloit-il de plus pour ſe convaincre qu'il avoit vécu autant qu'il devoit? Convenoit-il à un homme auſſi ſage de chercher, comme le plus foible mortel, à vivre autant qu'il pourroit? Pourquoi a-t-il attendu la mort, lui qui diſoit, que la honte étoit auſſi grande à la demander à quelqu'un, qu'à lui demander la vie?

L'Empereur *Othon* réunit encore plus de ſuffrages que *Caton* & *Brutus*... Il comptoit, dit-on, mener ſes Soldats à une défaite certaine, & il a mieux aimé

ſe ſacrifier lui-même, & céder par ſa mort l'Empire à ſon Rival, que de faire périr tant de braves gens, pour une cauſe déja perdue. Le premier coup d'œil de cette conduite eſt ſublime, mais examinons-la de plus près, & ne nous en laiſſons point éblouir. Décompoſons-la, afin que l'Enſemble ne nous en cache pas les défauts.

Il eſt conſtant d'abord qu'*Othon*, s'il ne ſe fût pas tué, n'eut jamais été mis au rang des grands hommes... Il n'avoit rien fait qui pût lui mériter la dixieme partie de ce titre, & il en avoit fait plus qu'il n'en falloit pour être mis au rang des Lâches & des Scélérats. Il avoit porté le dernier coup à la République, en faiſant maſſacrer *Galba*, Prince juſte, qui commençoit à la faire reſpirer par la ſageſſe de ſon Gouvernement, après la tyrannie cruelle & extravagante de *Néron*... Croyoit-il être plus honnête homme que *Galba*, & plus propre que lui à faire le bonheur des Romains ? Ce crime évident n'a pas empêché *Martial* de mettre *Céſar* au-deſſous d'*Othon*, pour la grandeur d'ame, & même au-deſſus de *Caton*... Mais une hyperbole poëtique, n'eſt pas d'une grande autorité. Si l'objet principal d'*Othon* étoit de con-

tinuer l'oppreſſion de la République & de ne faire que ſuccéder à des Tyrans, il n'a pas mérité d'être diſtingué de *Vitellius*. Si au contraire il n'a pris les armes que pour s'oppoſer aux deſſeins de *Vitellius*, qu'il connoiſſoit d'un caractere propre à faire gémir la Ville de Rome ſous la même tyrannie dont elle venoit d'être délivrée par la mort de *Néron*; il a eu d'autant plus tort de ſe tuer & d'abandonner ſa Patrie à la cruauté & à tous les autres vices brutaux de ſon Rival, ſous prétexte d'épargner une poignée de Soldats. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il s'eſt défié de ſa fortune après la perte d'une Bataille, qu'il ne devoit attribuer qu'à ſon imprudence, & que la crainte qu'il a eue de tomber entre les mains de *Vitellius*, qui ne lui auroit pas fait bonne compoſition, a contribué plus que tout autre motif à lui faire prendre un parti extrême, où le découragement, la molleſſe & la lâcheté éclatent, quoique cachés ſous les apparences d'un déſintéreſſement & d'une tendreſſe ſans exemple. Il avoit perdu la tête... Car quel eſt le Général, qui dans une circonſtance auſſi déciſive que celle où il ſe trouvoit, ait refuſé de combattre pour ménager la

vie de ses Soldats ? C'est, répondra-t-on, que celui-ci comptoit les mener à une perte assurée ! Mais que cette raison est foible ! Etoit-ce seulement de ce jour là qu'*Othon* faisoit la Guerre ? Devoit-il ignorer que les armes sont ce qu'il y a de plus journalier après le jeu ? & qu'une Victoire gagnée par l'ennemi est souvent la cause de sa défaite prochaine ? La valeur & la capacité de *Vitellius* étoient-elles si considérables qu'il dût les redouter ?

Et la Bataille du *Bédriac*, qu'il regardoit comme la ruine de sa fortune, n'eût elle pas été celle de son Rival, s'il n'avoit pas trop indiscrétement déféré aux avis de ceux qui lui conseillerent de ne pas s'y trouver ! *Vitellius* n'étoit aimé de ses Soldats que parce qu'il leur permettoit de lui ressembler ; c'est-à-dire, d'être ivrognes comme lui ; mais ils ne l'estimoient pas assez pour avoir une grande confiance dans les ressources de son habileté... Toutes ces considérations ne purent rassurer le foible *Othon*, qui ne le fut jamais tant que dans cette conjoncture. Il envisagea plutôt l'ignominie à laquelle il devoit s'attendre, s'il perdoit une seconde Bataille, que la gloire qui lui étoit réservée s'il la

gagnoit... & comme ce n'étoit qu'un honneur d'opinion qui le faisoit agir, il n'a pas voulu laisser croire que la crainte fût son motif, mais le salut des Troupes & le bien de la République... Si les Soldats de *Catilina* & *Catilina*, lui-même, s'étoient bien fait égorger jusqu'au dernier, pour une cause détestable, & n'ont pas laissé d'acquérir cette sorte de gloire, qui appartient naturellement à la vigueur & à l'intrépidité; pourquoi *Othon* a-t-il appréhendé d'exposer les siens à périr pour une si bonne cause, & à se faire un renom immortel, soit qu'ils fussent Vainqueurs ou vaincus? Son désespoir seroit concevable s'il avoit vû les principaux Officiers de son armée dans l'abattement & la défiance; mais au contraire, il n'y en eut point qui ne le conjurassent de les mener à l'ennemi, & de profiter de l'ardeur que tous ses Soldats témoignoient pour réparer l'échec qu'ils avoient reçu à Bédriac... *Martial* lui-même dans l'épigramme, qui est toute à sa louange, s'accorde à dire avec tous les Historiens, qu'il pouvoit vaincre, & que la partie étoit douteuse entre *Vitellius* & lui... Il étoit de ces gens qui croyent ne pou-

voir manquer de perdre, ce qu'ils hazardent.

Ainſi bien loin que le Suicide d'*Othon*, ſoit une preuve, comme pluſieurs Ecrivains l'ont voulu, qu'il n'avoit pas l'eſprit auſſi effeminé que le corps, c'eſt que rien au contraire ne confirme mieux la molleſſe de l'un & de l'autre... On pourroit plutôt dire cela de *Sardanapale*, qui ne prit la réſolution de périr en ſe précipitant dans le Bucher, qu'après s'être bien défendu, & que tout ſon monde eût été tué. Un Vaillant homme, qui combat avec conſtance pour la bonne cauſe juſqu'au dernier moment, eſt un ſpectacle digne de l'admiration des Dieux mêmes, dit *Sénéque*. Lorſque la prudence n'a plus lieu, & que la vigueur eſt la derniere reſſource, il périt plutôt que de lâcher priſe... Ce qu'on lui arrache d'une main, il le reſſaiſit de l'autre; lui coupe-t-on les bras! Il s'attache avec les dents, & ne tombe qu'avec ſa tête.

Le grand *Moi* de Medée, chez *Corneille*, fait bien voir qu'un homme de cœur, n'eſt jamais ſeul, quoiqu'abandonné de tout le monde.

Votre pays vous haït, votre Epoux est sans foi,
Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ? Moi !
Moi, dis-je, & c'est assez.

Ce que nous venons de dire d'*Othon*, nous le disons de *Brutus*, qui ne s'est tué que par la crainte qu'il a eue de tomber entre les mains des *Triumvirs*. Mais nous le disons encore bien plus de *Caton*, qui aima mieux abandonner le Vaisseau de la République, que de faire têté à l'orage, & qui choisit plutôt de mourir que de recevoir la vie de celui à qui il auroit voulu donner mille morts... La haine & la crainte ont joué un grand personnage sous l'habit de la constance & de la fermeté... N'eût-il pas été plus glorieux à *Caton*, & sans doute plus utile à la République, qu'il eût attendu fiérement *César*, qu'il lui eût reproché hardiment ses attentats, qu'il l'eût exhorté à mettre des bornes à son ambition, & qu'ensuite il lui eut tendu la gorge en le chargeant personnellement de toute l'exécration de l'Univers, par le meurtre d'un Citoyen, qui ne demandant rien pour lui-même, ne vouloit que le bien de la Patrie & l'observation des Loix. On gagne souvent plus en remontrant qu'en priant, comme dit *Quint-*

Curce, au sujet de *Porus*... Mais *Caton* a craint de faire tort à cette réputation d'inflexibilité qu'il s'étoit faite depuis long-temps. On avoit dit de lui, qu'il aimoit mieux être homme de bien que de le paroître ; dans cette circonstance, pour avoir voulu trop le paroître, il a été moins homme de bien qu'Orgueilleux ; quoique *Valere Maxime* dise en style de déclamateur, qu'il est sorti de sa blessure plus de gloire que de sang. Il étoit évident qu'une cause supérieure se déclaroit contre la République. *Caton*, selon la pensée de *Lucain*, a mis tous les Dieux d'un côté, & s'est mis de l'autre, comme pour balancer leur justice par la sienne, & même l'emporter... Il a voulu faire voir qu'il étoit plus facile à *César* de soumettre l'Univers, qu'un grand courage. Il s'est tué parce qu'il ne lui restoit plus aucune ressource, disent ses Défenseurs ! C'étoit donc alors qu'il falloit combattre ! Car quel plus puissant motif pour faire les derniers efforts, & pour périr les armes à la main, que lorsqu'il n'y a plus de ressource ! C'est par la force de cette considération, que *Catilina* a fait naître dans le cœur de ses Soldats, le courage le plus redoutable... Toutes les issues, leur disoit-il, nous

sont

ſont bouchées ? Nous ne pouvons nous faire jour qu'à travers l'Ennemi ; combattons, & s'il faut périr, que notre défaite du moins coute ſi cher à l'Ennemi, qu'elle lui ſoit plutôt un ſujet de deuil, qu'un ſujet de triomphe & de vanité... Selon les principes de *Caton*, de *Brutus*, de *Caſſius*, d'*Othon* & de *tous les Héros du Suicide*, *Catilina* n'avoit rien de mieux à faire que de ſe paſſer ſon Epée à travers le corps ; car il pouvoit craindre d'être fait priſonnier dans l'action ; quoiqu'il ſoit extrêmement rare que des gens qui combattent comme il fit alors, tombent vivans entre les mains de l'Ennemi. . . Un grand Courage voit de la poſſibilité dans tous les événemens, & ne ceſſe d'eſpérer qu'en ceſſant de reſpirer. Et ſelon cette maxime, *Brutus* & *Caſſius* ne devoient-ils pas bien imaginer que l'Union mal concertée des *Triumvirs* pouvoit être aiſément détruite, pourvû que ceux qui s'en mêleroient ne perdiſſent pas la tête ? *Antoine* étoit vain & follement débauché ; ces ſortes d'ennemis ne ſont pas à craindre à un eſprit ſage. *Lepidus* étoit un homme de peu ; *Octave* n'étoit qu'un Ecolier ; qu'y avoit-il à déſeſpérer ? Mais ils n'ont tous enviſagé que la circonſ-

tance préſente, ſans jetter un coup d'œil ſur les ſuites ; c'eſt ce moment là ſeul qui les a effrayés & qui les a rendus foux... Les *Décius* en ſe dévouant pour le ſalut de la République, ſelon les principes de leur Religion, ont été bien plus grands que tous ces Héros prétendus.

Porcie, fille de Caton, avoit dans l'ame plus de hauteur que de grandeur, & plus d'animoſité que de conſtance... La vanité de ſe montrer digne Ecoliere de la Secte des Stoïciens, que ſon pere & ſon mari avoient tant aimée & tant cultivée, ne contribua pas peu à ſon Héroïſme. Qu'on faſſe attention à ſes inquiétudes pleines d'impatience & de folie, pendant que *Brutus* ſon mari étoit occupé au Sénat à poignarder *Céſar* ! Cette tendreſſe exceſſive, s'il n'y avoit que cela dans ſon cœur, ne dût-elle pas paroître d'autant plus ſinguliere, qu'elle avoit des Enfans d'un premier mari ? Cet emportement de prendre à pleine mains des charbons ardens & de les avaler, ne reſſemble-t'il pas à la rage ? Peut-on porter plus loin l'oſtentation & la ſoif immenſe des louanges !

Quel motif pouſſoit *Jules-Céſar* à vouloir ſe paſſer ſon Epée à travers le corps,

lorſqu'à la bataille de *Munde* il vit ſon Armée plier & reculer devant celle du jeune *Pompée* ? Le voici... De peur qu'après tant de victoires & tant de triomphes, à l'âge de cinquante-ſix ans, il ne tombât en la puiſſance d'un jeune homme ; dit *Eutrope*. Que voilà bien la vanité dans tout ſon jour, & qu'il eſt bien vrai que nous ſommes plus affamés de réputation que de vertu !

Selon de tels principes, le fameux *Regulus* a été un Lâche de retourner à Carthage, où il n'ignoroit pas qu'on le feroit expirer ſervilement dans les ſupplices ! Il s'étoit, dira-t-on, engagé par ſerment ! Mais lui eût-il été difficile d'éluder ſon ſerment par une certaine diſtinction ? Avoit-il juré qu'il y retourneroit vif ou mort ? Et d'ailleurs qu'importe le ſerment à quiconque croit qu'il vaut mieux ſe tuer que de ſubir l'ignominie... Il n'a donc pas voulu manquer à la Religion de ſon ſerment, & il a mieux aimé ſouffrir mille morts... Mais *Brutus*, *Caſſius* & *Caton* ne s'étoient-ils pas obligés par ſerment de ſacrifier leurs vies pour le ſalut de la République ? Et tous les Chefs & tous les Membres d'un Etat ne ſont-ils pas liés par les ſermens les plus inviolables ? Eſt-

ce répandre ſon ſang pour le ſalut de l'Etat, que de ſe percer le cœur de ſa propre main dans ſon lit, comme a fait *Caton*? Si on objecte que *Regulus* n'a pas répandu le ſien pour le ſalut de l'Etat; il ſera aiſé de répondre que ce Général s'étant, comme homme Public, engagé par ſerment au nom de ſa Patrie, il étoit tenu en cette qualité, & ſous peine d'infamie, de ſoutenir la réputation des Romains ſur la Religion du ſerment.

Il y en a qui diſent que ce qu'on appelle patience, conſtance, grandeur d'ame dans les adverſités, n'eſt ſouvent qu'une lâche crainte de la mort. Cela peut être. Mais qu'il eſt facile de démêler ceux en qui ſe trouve cette foibleſſe! *Regulus*, par exemple, en a-t-il pû être ſoupçonné? Eſt-il à croire que ſi ſon principe eut été qu'on doit ſe tuer pour éviter l'ignominie, il n'eut pas plutôt choiſi de ne mourir qu'une fois avec honneur, que d'agoniſer ſervilement & cruellement dans les ſupplices? Ceux qui ſe tuent ne ſont rien pour la gloire qui eſt due au courage, puiſqu'il eſt vrai qu'ils ne ſe donnent une mort de choix, que pour en éviter une qui ne ſeroit pas à leur option. Cette molleſſe n'eſt que d'un

degré au-dessus de l'attachement qu'on auroit pour la vie.

On admiroit moins autrefois, disent quelques Ecrivains, ceux qui se faisoient mourir dans la mauvaise fortune, que ceux qui renonçoient à la vie dans un temps de prospérité, & par la seule raison de se dérober à l'inconstance du Sort. C'est ce qu'on peut appeller se mettre dans l'eau pour n'être pas mouillé de la pluye... Selon cette regle *Caton*, *Brutus*, *Cassius* & *Othon* n'ont donc pas acquis beaucoup de gloire, parce qu'il est très-certain qu'ils ne se sont tués que parce que leurs affaires alloient mal. Mais on peut bien défier tous les Furêts d'Histoires, & tous les Compilateurs de traits singuliers & baroques, de citer quelque Personnage riche, heureux & bien sain de corps & d'esprit, qui se soit tué uniquement par la crainte de devenir malheureux.

Ceux qui étoient une fois imbus des Maximes des Stoïques, regardoient comme des lâches ceux-là seulement qui aimoient la vie pendant les infirmités du corps, ou les infortunes flétrissantes, & ils prétendoient qu'en de telles circonstances, le meilleur reméde à tous les maux, étoit la mort qu'on devoit se

procurer tranquillement, ſans ſe plaindre ni des hommes, ni des Dieux, ni du Sort, parce que ces plaintes ne ſont propres qu'à ceux qui aiment la vie animalement.

Othon qui n'avoit certainement pas vécu en Stoïcien, ſe fit honneur de cette belle Maxime qu'il auroit bien vite & bien volontiers réprouvée, ſi dans le moment qu'il tira le poignard du fourreau pour s'en percer le cœur, un Courrier fût venu lui apporter la nouvelle d'une révolte générale dans l'Armée de *Vitellius*; il auroit sûrement aimé la vie de même que *Brutus*, qui ſe plaignit avec indignation d'avoir perdu ſes plus beaux jours à cultiver la vertu. Que toutes ces Maximes qui ne paroiſſent grandes que parce qu'elles ſont bouffies, ſont encore miſérables & fauſſes, quand on les conſidere avec attention comme ſans prévention!

Montagne admirateur idolâtre des anciens & nouveaux Paradoxes, & qui a plutôt pris à tâche de les accréditer que d'en faire voir la futilité, ne balance pas à dire qu'il vaut mieux, & qu'il y a plus de ſageſſe & de courage à ſe donner la mort, que de ſouffrir d'extrêmes douleurs ſans eſpérance de guériſon, ſelon

cette ancienne Maxime, *qui non poteſt vivere benè, non vivat malè* ... Tous nos petits Philoſophes ſinguliers & ennemis dédaigneux de toutes ces vérités qu'ils appellent populaires, applaudiſſent beaucoup à cette déciſion de *Montagne*, quoiqu'ils n'ayent non plus que lui, aucune envie de ſe tuer, ni dans la maladie, ni dans l'adverſité; ils conſentiroient de vivre éternellement aſthmatiques ou goutteux, & de ne prendre que du lait pour toute nourriture ... Mais enfin, *Montagne* a dit cela! Hé! Quand *Montagne* auroit dit cela, qu'en réſulte-t'il? Son jugement étoit-il d'un aſſez grand poids pour qu'on doive lui accorder l'infaillibilité? *Montagne*, comme tous les Eſprits ſuffiſans, & qui cherchent à ſe diſtinguer dans la théorie, par ce qu'ils appellent la force & la trempe de l'ame, avançoit avec une extrême témérité, ce qu'il auroit été bien embarraſſé de prouver, ſi on l'eût forcé à la démonſtration ... Rien n'eſt plus aiſé que de poſer des principes, & de laiſſer là enſuite les gens. Il a même été trop timide: car il ne lui en auroit pas plus coûté d'établir tout d'un coup, comme quelques anciens, que la mort eſt préférable à la vie même la plus heu-

reuſe & la plus voluptueuſe : car enfin, il n'eſt rien de tel qu'un Etat qui exclut toute crainte, & qui ne laiſſe aucun lieu aux viciſſitudes. Tous les jours ſe coucher & ſe lever ! Tous les jours s'habiller & ſe deshabiller ! Quelle gêne ! N'y eût-il que celle-là !

S'il eſt permis de ſe tuer pour éviter les flétriſſures, ou pour ſe délivrer de maux incurables & inſupportables, cette permiſſion doit s'étendre à tous les malheureux, de quelque eſpece que ſoit leur infortune. Cette permiſſion doit être même un précepte & une obligation impoſée par le bon ſens. Conſéquemment tous les hommes qui peuplent les Campagnes, qui ſont écraſés de tailles, de miſeres & de fatigues, qui ne vivent que d'eau & de pain noir, ſont des lâches de vouloir vivre... Tous les Soldats qui ſupportent les plus grands travaux de la guerre, qui couchent ſur la dure, qui ne vivent que de pain de munition, & qui n'ont ni gloire, ni récompenſe à attendre, ſont des lâches de ne pas s'égorger les uns les autres, ou de ne pas ſe laiſſer maſſacrer par l'Ennemi ſans ſe défendre. Tous les malades qui ſont chez eux dans leurs lits, ou ceux qui ſont dans les Hôpitaux, ſont

des lâches de ne pas se laisser mourir. *Montagne* a été trente fois malade, pourquoi ne s'est-il pas tué dès la premiere fois, à la cinquieme fois, à la dixieme ? Il étoit, répondra-t-on bien fondé à espérer la guérison ! Hé ! Quel est le malade qui n'espere pas guérir ? Il n'y a peut-être pas jusqu'à l'aveugle né qui n'espere recouvrer la vûe ! Il y en a des exemples ; cela lui suffit... *Montagne* s'est vû affoibli par les années, on ne guérit pas de cette maladie. Pourquoi a-t'il laissé faire lentement & par degrés à la nature, ce qu'il pouvoit lui-même faire tout d'un coup ! Convenoit-il à un aussi grand Stoïcien, de mourir comme la plus petite des femmes ?

Ceux qui ont avancé que la mort nous est aussi naturelle, & nous doit être toute aussi indifférente que la naissance, ont avancé un paradoxe démenti par la raison & par le consentement unanime de toutes les Nations : il n'y a que celui qui est devenu fou par une maladie ou par un violent chagrin qui n'ait pas horreur de la mort, considérée en elle-même & indépendamment... Parce que dans ces états l'ame n'est occupée que d'un objet qui est la délivrance du mal qu'elle souffre, sans faire attention aux

fuites. Si nous mourions comme nous naiffons, c'eft-à-dire, fans aucun fentiment réflechi, *Montagne* & tous fes partifans auroient raifon de dire que la mort doit nous être toute auffi indifférente que la naiffance.

Le célebre *Atticus* chez les Romains a pratiqué cette Maxime fi fort approuvée & fi peu fuivie par *Montagne* : car il s'eft laiffé mourir d'inanition, uniquement parce qu'il étoit malade, & il a fait voir par-là qu'il vivoit moins pour la fociété & pour fes amis que pour lui même ... Il lui auroit pourtant été facile de fupporter fes douleurs, puifqu'il n'eft guere poffible qu'il n'en ait pas éprouvé de cruelles en choififfant pour fon genre de mort, la privation de toute nourriture... Il ne raifonnoit pas conféquemment, avec tout fon efprit : car quand on ne prend le parti de mourir que pour fe délivrer de maux infupportables, le plus court moyen doit être inconteftablement préféré ... Il vouloit, dira-t'on, refter plus long-temps avec fes amis ! Cette raifon-là ne vaut rien : car pourquoi les quittoit-il volontairement ? Quand on aime les gens, on refte avec eux le plus long-temps qu'il eft poffible, & bien loin d'abréger fa vie, on la prolonge par tout

l'artifice imaginable. L'esprit d'ostentation étoit le caractere dominant des Romains. Les vertus d'éclat étoient les seules qui fussent de leur goût, parce qu'ils mettoient moins l'honneur dans le témoignage de leur conscience, que dans l'opinion d'autrui . . . Ils ne considéroient pas tant ce qu'ils avoient fait pendant leur vie, que ce qu'on diroit d'eux après leur mort.

Que pouvoit-il arriver de pis à *Caton* que de mourir, quand même il se seroit laissé conduire à *César*, ou qu'il l'auroit attendu à Utique ? Ce vainqueur ne l'auroit certainement pas fait écarteler ni brûler à petit feu . . . Ce n'est donc pas tant la mort qui l'a effrayé que la circonstance. Regardant *César* comme un égal, ou comme un Traître à la Patrie ; il n'a voulu recevoir de lui ni la vie, ni la mort, & il lui a envié la gloire & le plaisir qu'il auroit eu à lui pardonner . . . . Tout lui paroissoit également ignominieux, & son orgueil en a été effarouché. Mais qu'on dise lequel est le plus équitable & le plus courageux, de l'homme de bien qui se fait mourir injustement lui-même, ou de celui qui va affronter la mort, ou qui l'attend avec tout cet appareil que les lâches redoutent plus que

la chofe même ? C'eft fuir l'Ennemi que de ne pas aller le chercher ou de ne pas l'attendre. Diroit-on d'un Gentilhomme qu'il eft courageux, s'il aimoit mieux fe tuer dans fa chambre que d'aller fe battre ? Diroit-on d'un Militaire qu'il a de la valeur, s'il aimoit mieux fe laiffer mourir de faim que d'aller à la Bréche ? Quelqu'un a dit que la Folie cherche la mort ; ce qui ne doit s'entendre que de la témérité & du défefpoir ; que la Fureur fe la donne, & que la Sageffe l'attend. Quelle ignominie plus grande pour un Roi que de fe voir conduit au fupplice par fes propres Sujets ! Celle à laquelle *Caton* craignoit fi fort d'être expofé, peut-elle feulement entrer en comparaifon ! Or c'eft aux Partifans de *Montagne* à nous dire fi *Charles* Premier, Roi d'Angleterre auroit montré plus de grandeur d'ame, & feroit mort avec plus de gloire en fe caffant la tête d'un coup de piftolet ou en s'empoifonnant dans fa prifon, qu'en expirant fur un échaffaud à la face de l'Univers, avec cette tranquillité & cette dignité qui doivent caractérifer excellemment ceux qui font faits pour commander aux autres hommes. Cette action eft peut-être la plus héroïque de fa vie ; & l'impudence de *Cromwel* qui

ofa repaître ses yeux de ce spectacle si étrange, est sans doute ce qu'il y a de plus exécrable dans toute sa conduite.

Si le complice d'une mauvaise cause, ou même son Auteur, s'honore en quelque façon, lorsqu'il porte la constance jusque sur l'échaffaud ; le Défenseur ou l'Auteur d'une bonne cause se deshonore infailliblement en se tuant lui-même ... Le premier tend à faire douter que sa cause soit mauvaise, ou tout au moins qu'il la croye mauvaise ; le second fait soupçonner la justice de la sienne, & rend équivoques les motifs qui l'ont fait agir. L'Empire d'une passion dominante va si loin qu'il n'est pas toujours arrêté par la vûe d'une mort présente : la mauvaise honte accompagne souvent les coupables jusqu'au supplice, & les oblige de tenir caché jusqu'au dernier moment, ce qui seroit capable de flétrir leur réputation.. Pourquoi les gens de bien n'auront-ils pas autant de constance pour défendre publiquement la Justice, & la sçéler de leur sang aux yeux de tout le monde, que les Factieux, les Brigands, les Empoisonneurs & les Assassins en ont quelquefois fait paroître pour défendre publiquement le crime & le violement de toutes les Loix ? L'homme de bien qui

ſe tue pour ſe ſouſtraire au ſupplice, ſe rend coupable, puiſqu'il prive la Juſtice du témoignage le plus authentique qu'il puiſſe lui rendre, & qu'il lui ravit le plus grand avantage qu'il puiſſe lui procurer, en encourageant, par ſon exemple, les défenſeurs indécis & chancelans de cette même juſtice... Quelqu'un ignore-t-il combien a de force ſur les Eſprits, la conſtance d'un mort publiquement ſoufferte par un homme de bien pour la Juſtice! Le coupable qui ſe tue ſe rend doublement coupable, en ſe ſouſtrayant à la Juſtice, qu'il doit du moins honorer publiquement par ſa mort, s'il la deshonorée publiquement par ſon crime. Il craint, dit-on, de deshonorer ſa famille! *Eh! Pourquoi n'a-t'il pas craint plutôt de ſe deshonorer lui-même? Pourquoi n'a-t'il pas craint l'infamie du crime plutôt que celle de l'Echaffaud?*

Les Amoureux qui font jouer le cordeau, ou qui ſe potionnent, ou qui font comme on dit, *le ſaut de Leucade*, ſont encore plus foux que les autres, en ce que perſonne n'en veut ni à leur honneur ni à leur vie, pour les leur faire perdre ignominieuſement dans les ſupplices... Les Ambitieux, les Avares ſont dans le même cas, & n'ont pas

plus que les Amoureux les apparences d'une bonne raiſon à fournir... Voici leur dialectique... on m'a pris de l'argent; donc il faut que je me pende... Un concurrent m'a ſupplanté; donc il faut que je me caſſe la tête. Cette femme que j'aime, & que je croyois qui m'aimoit, en aime un autre & ne veut plus me voir! donc il faut que je m'en venge, en me jettant par-deſſus les ponts. On ne veut pas me donner cette fille en mariage, parce que je ne ſuis pas aſſez riche! donc il faut que je m'empoiſonne... J'ai manqué par mon imprudence de faire une fortune conſidérable! donc il faut que je me laiſſe mourir en langueur! Ma famille me cauſe de violens chagrins & veut mettre ordre à mon libertinage; donc pour lui jouer un bon tour, il faut que je me faſſe traîner ſur la Claye! Ne ſont-ce pas là des gens à propoſer comme des modeles de courage & de force d'eſprit?

Pour faire des coups auſſi décidés, il faut être ſûr de ſon fait, c'eſt-à-dire, avoir du moins de bonnes preuves que la juſtice divine n'exiſte pas, & que tout l'homme périt avec le corps... C'eſt ce que *Montagne* auroit dû prouver, avant que d'établir ſa Maxime... De

plus subtils que lui y échoueront toujours ... Conséquemment que doit-on penser de nos petits esprits forts, qui vous assurent avec l'impertinence la plus ridicule, qu'ils ne doutent de rien...

Pendant qu'il est si facile de leur démontrer par les regles même du sens commun, dont ils se font une arme offensive & défensive, qu'en rejettant l'existence d'un souverain Etre, sa Providence & sa justice; il ne leur reste aucune certitude, ni le plus leger motif de sécurité... Car par où se convaincront-ils d'aucunes vérités mêmes les plus communes, si aucun principe de vérité n'existe?.. Quelle bonne raison pourront-ils avoir de ne pas craindre, que dans la Nature tout ne soit que tromperie & illusion, à la douleur près, dont le sentiment se prouve invinciblement par lui-même? Par où s'assureront-ils que la vie présente est pour l'homme, la seule façon d'exister, & d'exister misérablement? Comment sçauront-ils ce que c'est que la mort, puisqu'ils seroient fort embarrassés de démontrer ce que c'est que la vie? Conséquemment d'où sçavent-ils qu'en détruisant leur existence ou plutôt leut façon actuelle d'exister, ils seront exempts de tout senti-

ment ? Il feroit facile de leur prouver le contraire, même par leurs principes. A entendre ces Meſſieurs, diſoit *Abbadie*, de quelques mauvais raiſonneurs de ſon temps ; il ſemble qu'il n'y ait rien de ſurprenant dans le monde ; & cependant il n'y a rien qui ne le ſoit. On auroit de quoi diſputer mille ans ſur une mouche ; c'eſt-à-dire, ſur le principe intérieur qui la fait mouvoir. Et ces Meſſieurs, ſont ſi ſçavans, qu'ils n'ignorent ni ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils ſont, ni ce qu'ils deviendront. Interrogez-les, & ils vous donneront la ſolution d'Arlequin ; *cela eſt comme cela, parce que cela eſt comme cela.*

Milton fait dire à *Adam*, qui vouloit ſe tuer, après ſon péché. *Je crains de ne pouvoir mourir tout entier. Je crains que ce pur ſouffle de vie, & que cette portion de l'eſprit que Dieu lui-même a inſpirée à l'homme, ne ſurvive à cette argile corporelle ... que ſçais-je, ſi dans le tombeau, ou dans quelque autre lieu effroyable, je ne mourrai pas d'une mort vivante ... O penſée terrible !*

Il faut que l'ame pour ſortir du corps attende l'ordre de celui qui l'y a miſe... C'eſt *Ciceron* qui dit cela ... Et il a confirmé par ſon exemple la vérité de

cette maxime. Il auroit eu le temps de ſe poignarder ou d'avaler du poiſon, avant que les Satellites d'*Antoine* l'euſſent atteint... Mais ſes gens ne les eurent pas plutôt reconnus de loin, qu'il fit arrêter ſa litiere pour les attendre; & lorſqu'ils furent près de lui, ſans employer ni les prieres, ni les promeſſes, ni les reproches, ni les menaces, il leur tendit le cou; cette action, comparée à celle de *Caton*, l'emportera toujours du coté de l'héroïſme... *Ciceron* qui étoit Payen, croyoit qu'il n'étoit pas permis à un homme de ſe tuer lui-même; & *Montagne*, qui étoit Chrétien, enſeignoit le contraire.

Sénéque en ſe faiſant couper les veines, n'a fait qu'exécuter les ordres du Souverain; cette mort ne doit pas être regardé comme un Suicide: mais on peut reprocher à ſa vanité de mari, d'avoir ſouffert que ſa femme, qui n'étoit pour rien dans ſa diſgrace auprès de l'Empereur, ſe fit faire la même opération... Il ne s'eſt montré, dans cette circonſtance, ni Philoſophe, ni humain.

Quelques Auteurs, pour juſtifier Lucrece, ont dit, qu'elle s'eſt ruée par religion; & qu'elle s'eſt offerte aux Dieux comme une victime expiatoire d'un cri-

me involontairement commis. Mais quels Dieux adoroit-on pour lors à Rome, ſinon des Dieux impudiques, adulteres & inceſtueux? Témoin *Mars*, pere de *Romulus*... *Sylvia* ne s'eſt point tuée après avoir été violentée par ce Dieu! elle étoit pourtant fille & veſtale! Quelles Déeſſes encore y adoroit-on, qui par leurs exemples recommandaſſent aux mortelles, la chaſteté & la fidélité envers leurs maris. Etoit-ce *Junon*? *Venus*? ou même *Cybele*, mere des Dieux?.. Abus! L'unique intérêt de ſa réputation; l'Eſclave égorgé, que *Tarquin* la menaça de mettre auprès d'elle dans ſon lit, après l'avoir poignardé elle-même. Le relief que ſa conduite lui donnoit ſur les autres Dames Romaines & que cette honteuſe avanture lui faiſoit perdre ſans retour: voilà les motifs du Suicide de *Lucrece*. Tout cela ſe réduit à la vanité.... A quoi on pourroit ajoûter la crainte de ne plus trouver dans ſon mari, que de la froideur & de la défiance; car on n'ignoroit pas plus dans ce temps-là qu'aujourd'hui, que telle Entrepriſe formée contre l'honneur d'une femme, après avoir commencé par la violence, finit quelquefois par un conſentement au moins implicite ....

Lucrece se doutoit qu'il n'étoit guere possible qu'un mari dont la femme a subi une pareille aventure, ne fût travaillé d'idées facheuses sur son intégrité... C'est un Roi, qui soupçonne toujours qu'un Gouverneur a mal défendu la place dont il s'est fait chasser... Ajoutez encore à toutes ces considérations, les forfanteries de *Tarquin* dans le Public, & qui ne pouvoient manquer de lui inspirer un dépit approchant de la rage & de la fureur... D'autres femmes, sans être tout-à-fait aussi chastes que *Lucrece*, se trouveroient bien dans les mêmes dispositions, si elles avoient été violentées par des gens indiscrets ou qui leur auroient déplu...

Lucrece ne sçait ce qu'elle dit, quand elle assure à son mari qu'il n'y a que son corps qui a été deshonoré, mais que son ame est sans tache... Ne lui avoit-elle pas répondu auparavant, lorsqu'il lui demanda comment elle se portoit; quel bien peut-il y avoir pour une femme qui a perdu l'honneur ?

Lucrece, selon les principes de sa Religion, devoit reconnoître des Dieux Protecteurs de l'innocence & vengeurs des crimes... Cet article étoit même confirmé par des exemples que personne

n'ignoroit. C'eſt ce dont elle ne s'eſt pas occupée. Outre ſon peu de confiance dans la juſtice & la puiſſance des Dieux, elle ne ſçauroit encore ſe juſtifier de ſon peu de prudence. Car, quelles précautions domeſtiques a-t'elle priſes avec *Tarquin*, dont elle devoit au moins ſoupçonner la lubricité & la paſſion par des ſymptômes qui n'échappent guere à la ſagacité d'une femme vertueuſe, qui craindra toujours plutôt ſans ſujet que de ne pas craindre... Et quand même elle ſe feroit laiſſée tuer, & que *Tarquin*, ſelon les menaces qu'il lui en avoit faites pour l'intimider, auroit mis un Eſclave à côté d'elle; tout cela auroit-il pu ſe faire aſſez doucement dans le ſilence d'une nuit profonde, & dans une maiſon auſſi peuplée que la ſienne, ſans que qui que ce ſoit en entendît rien? Et d'ailleurs cette calomnie n'eût elle pas été groſſiere, quand on auroit fait attention au voyage très-inutile de *Tarquin* à *Collatie* où demeuroit *Lucrece*? Ignoroit-on le caractere & la complexion de ce jeune Prince? Sa probité & la ſageſſe de ſa conduite étoient-elles aſſez bien établies pour qu'on pût avec fondement le regarder plutôt comme le défenſeur que comme l'agreſſeur de la pudicité des femmes? La médiſance ou la calomnie,

avoient-elles jamais imputé rien de honteux à *Lucrece*; & son mari, qui avoit été à portée de connoître parfaitement sa vertu, auroit-il pû aisément se persuader qu'elle entretint le commerce le plus infâme avec un de ses Esclaves, sans craindre son indiscrétion, comme sans appréhender que les autres serviteurs, toujours jaloux de celui qu'ils voyent dans les bonnes graces d'une maîtresse, ne prissent malignement toutes les mesures nécessaires pour en découvrir la raison ? *Lucrece* étoit apparemment de ces femmes qui s'effrayent à une premiere attaque aussi violente qu'imprévue, qu'un évanouissement met à la discrétion de l'assaillant; & qui, quand elles sont revenues à elles, deviennent furieuses... Conséquemment elle est un fort mauvais modele à proposer aux Dames... Celle qui se voyant dans une extrémité encore plus grande que la sienne, puisqu'elle étoit attaquée par un Roi, & qui lui cracha sa langue au visage, lui est préférable de beaucoup,.. Qu'on dise tant qu'on voudra que ce qu'on obtient d'une femme par la violence, ne porte aucun préjudice à sa vertu; que son ame est chaste, si son corps ne l'est pas; ils sont trop près l'un de l'autre, & il vaut beaucoup mieux

qu'on en obtienne rien, pour les raiſons que nous avons expoſées plus haut; & dont la plus importante, ſur-tout à l'égard d'une femme, c'eſt qu'il n'eſt pas toujours vrai que le crime de ſa part ne ſe rencontre pas là où ſe trouve la violence.

Ceux qui veulent mettre *Lucrece* en parallele avec *Suſanne*, pour la chaſteté, & lui donner même la préférence pour les preuves extérieures de cette vertu, ſont ou ignorans, ou malignement impies. L'Ecriture rend ce témoignage à la ſageſſe de *Suſanne*, que jamais on avoit entendu dire rien de pareil ſur ſa conduite . . . *Suſanne* à fait conſiſter l'honneur dans ce qui lui eſt eſſentiel, c'eſt-à-dire, dans le témoignage irréprochable de ſa conſcience . . . *Lucrece* l'a fait conſiſter dans ce qui lui eſt étranger, c'eſt-à-dire, dans l'opinion d'autrui . . . Si *Suſanne* avoit penſé comme *Lucrece*, elle auroit fait ce qu'a fait *Lucrece*, quitte à ſe poignarder enſuite, ſi le témoignage honteux de ſa conſcience eût trop bleſſé ſon amour propre, ou ſi elle eût appréhendé l'indiſcrétion de ſes complices; ce qui ne pouvoit guere arriver, les deux premiers Magiſtrats d'un Peuple ayant d'autres meſures à

garder qu'un jeune Prince, fils d'un Roi. Le beau triomphe ! disent quelques esprits aussi légers que profanes ! La rare vertu, d'avoir pu résister à deux Vieillards ! Ils ne font attention qu'à cette dénomination de *Vieillards*, & font fortement ou malignement abstraction de la dignité & de l'autorité de ces deux hommes, desquels l'Ecriture ne nous dit pas l'âge. Outre que la dénomination de Vieillard ou d'Ancien ne doit pas souvent être plus prise à la rigueur que le titre de *Sénateur*, qui signifie également Vieillard, quoiqu'il appartienne quelquefois à de jeunes gens. Et quoique les Vieillards, accusateurs de *Susanne*, disent au jeune *Daniel*, en le faisant asseoir sur leur Tribunal, que Dieu lui a donné la sagesse des Viellards, cela peut également signifier que Dieu lui a donné autant de pénétration & de prudence que les Chefs & les Juges d'un Peuple sont tenus d'en avoir. On répondra si on veut que *Daniel*, dans le reproche foudroyant qu'il fait à chacun d'eux en particulier, les appelle *vieux pécheurs*, *vieillis dans le péché*... Cela ne décidera rien ; puisqu'il est hors de doute qu'un homme, qui depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante ou qua-

rante-cinq,

rante-cinq, a vécu dans le désordre, peut-être appellé avec raison vieux pécheur ; mais cela ne dit pas qu'il soit Vieillard. La vieillesse d'une mauvaise habitude morale ne suppose pas toujours la vieillesse physique... Mais quand il seroit prouvé que ces deux Juges, corrupteurs & calomniateurs, auroient été septuagénaires & octogénaires, les Partisans de *Lucrece* n'en seront pas plus avancés ni mieux fondés à exténuer l'action de *Susanne*, parce qu'ils seront forcés de convenir qu'une femme qui ne régleroit sa vertu que sur l'âge, ou la figure des assaillans, ne seroit point du tout assez vertueuse, dans un lieu écarté & dans l'état ou *Susanne* se trouvoit alors, pour résister aux pressantes sollicitations de deux hommes constitués en dignités, s'il y alloit non-seulement de toute sa réputation, mais encore de sa vie, étant encore sur-tout assurée d'un secret inviolable. Lorsqu'on veut examiner les choses avec attention, & sans écouter certains petits préjugés qui ne naissent que de l'ignorance ou de la malice, on en juge plus sainement.

C'est encore avec la même légereté de tête, que les mêmes personnages trouvent ridicule qu'on imprime une note

infamante aux cadavres de ceux qui se sont défaits, d'autant, disent-ils, que ceux qui ont envie de faire ce coup & qui le font, ne s'embarrassent guere de l'opinion... Ils trouvent ensuite à redire que cette note rejaillisse sur les familles... Mais ils ne sçavent pas apparemment que c'est uniquement pour les familles qu'on fait cet acte public de justice... Et cela, afin que pour éviter l'infamie elles fassent renfermer de bonne heure les petits esprits forts, qui les touchent par la proximité, & qui débitent des maximes qu'ils ne laissent pas de suivre quelquefois... Tous ceux qui se sont défaits, sans être à beaucoup près aussi sçavans & aussi spirituels que *Montagne*, ont rarement manqué de donner des signes avant-coureurs de cette frénésie, par des raisonnemens modélés sur les siéns... Les exemples d'une certaine Nation, & ses écrits pour autoriser le Suicide ont fait tourner beaucoup de cervelles parmi nous... Mais ceux de nos Ecrivains qui débitent des maximes tendantes à justifier cette frénésie, ne doivent pas être distingués des assassins.

La corde ne deshonoroit pas plus chez les Anciens qu'aujourd'hui chez les

Turcs. Tous les complices de *Catilina* furent étranglés dans la prison . . . . . *Jocaste*, *Phedre*, *Amate*, *Monyme*, &c. se sont toutes pendues. Aujourd'hui c'est un genre de mort dont l'infamie est si bien décidée, qu'un homme qui le choisiroit dans le désespoir, à moins qu'il ne fût de la lie du Peuple, seroit irrémissiblement deshonoré parmi les honnêtes-gens. Il faut le Poison, le Fer ou le Feu. L'Eau est encore un désespoir roturier.

» Le mépris de la vie, dit *Milton*, » s'offre comme une grandeur d'ame, » & n'est qu'un effet de la foiblesse. » L'envie de se détruire soi-même, ne » provient point d'une indifférence pour » les choses de ce monde ; elle marque le » chagrin & le regret qu'on ressent de » se voir privé de celles auxquelles on » a trop d'attache. Si on souhaite la » mort comme la derniere fin de la mi» sere, & qu'on croye par-là éluder les » Arrêts d'en-haut, on ne doit point » douter que Dieu n'ait trop sagement » & trop puissamment armé sa justice, » pour qu'aucune surprise puisse lui dé» rober le coupable. Nous devons plu» tôt craindre en abrégeant nos jours, » qu'un tel attentat, loin de nous deli-

» vrer de la peine que nous voulons
» éviter, ne provoque le Très-Haut à
» éternifer notre fupplice... Cherchons
» donc quelque confolation plus raifon-
» nable. De telles réfolutions ne fen-
» tent que le dépit & la révolte contre
» Dieu.

Fin du troifieme Volume.

FAUTES A CORRIGER.

TOME II.

PAGE 118, *ligne* 23 ne différe pas, *ôtez* pas.

Pag. 324, *lig.* 11 conquête, *lis.* conquêt.

TOME III.

P. 12, *lig.* 10 maniere, *lis.* manie.
P. 12, *lig.* 26 Marianne, *lis.* Mariamne.
P. 111, *lig.* 24 parvenu, *lis.* parvenus.
P. 373, *l.* 25 &, *ôtez* &.
P. 174, *l.* 22 ces, *lis.* ses.
P. 451, *l.* 16 poignardé, *lis.* poignardée, &c, &c.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Les Préjugés du Public sur l'Honneur avec des Observations*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce quatorze Février mil sept cent soixante-cinq.

COQUELEY DE CHAUSSE-PIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé HONORÉ-CLÉMENT DE HANSY, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre: *Les Préjugés du Public sur l'Honneur, avec des Observations, par M. DENESLE*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement

traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura

été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau, le quatorzieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquante unieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 726. Fol. 393. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 22 Novembre 1765.

LE BRETON, *Syndic*.

